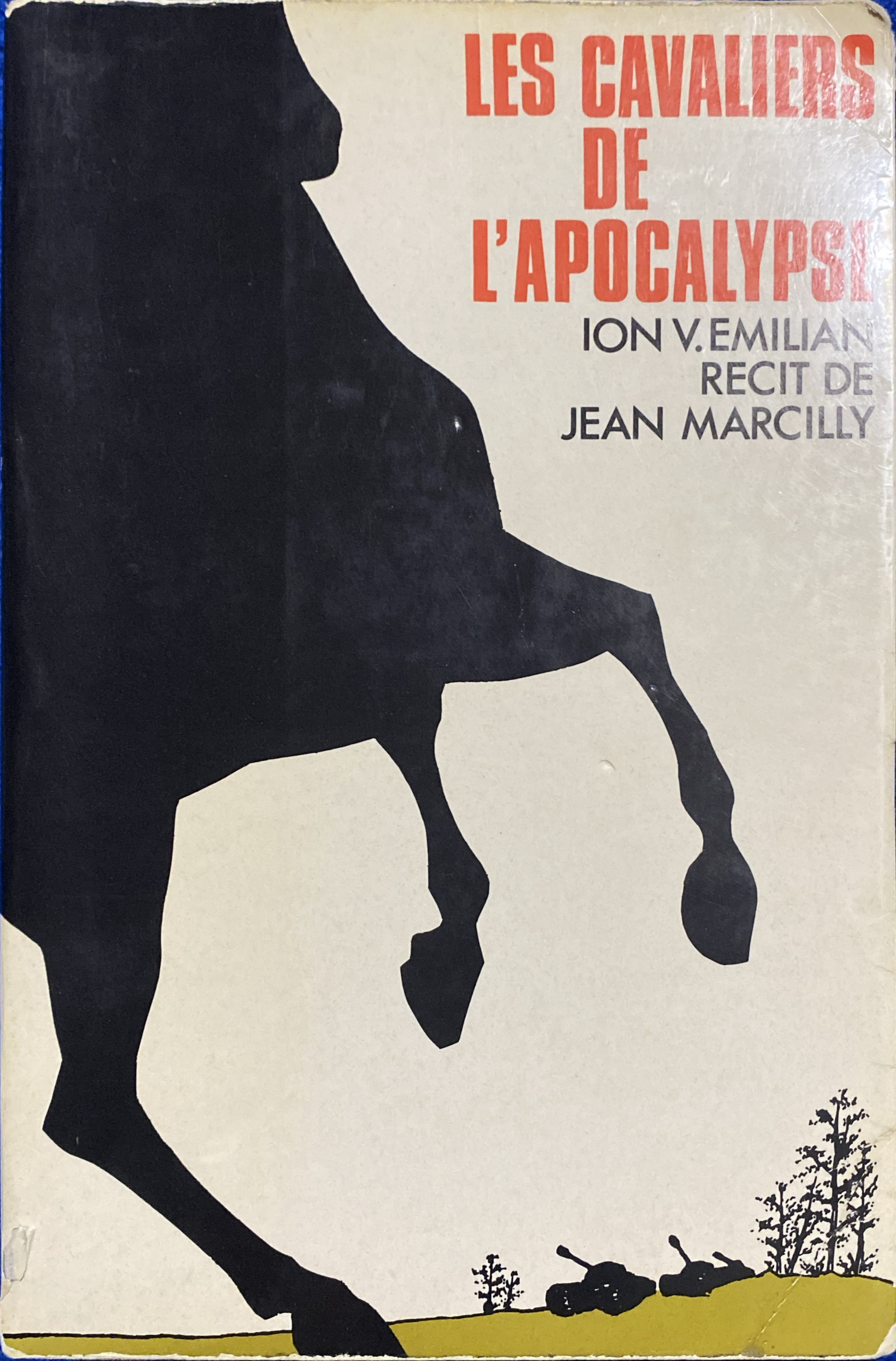

LES CAVALIERS
DE
L'APOCALYPSE
ION V. EMILIAN
RECIT DE
JEAN MARCILLY

LES CAVALIERS DE L'APOCALYPSE

ION V. EMILIAN est Roumain. Très brillant universitaire, sa passion pour le cheval est telle que malgré l'interdit paternel, il n'y renoncera jamais. Heureusement !

Cela lui vaudra de vivre l'une des plus exceptionnelles aventures du siècle. Officier du 2e Régiment de Calarashis, uniquement composé de cavaliers-paysans volontaires, il va faire toute la Campagne de Russie au premier rang des Armées de l'Axe, arrivant seul à ce qui sera – au sud d'Astrakan ! – le point extrême de la Conquête.

Des volontaires qu'il commandait, peu restent en vie. Leur bravoure fut souvent récompensée par une croix de bois sans palme ni feuille de chêne, étoile ou diamant.

Ils méprisaient la gloire à juste titre, en ces temps où l'on ne sait plus décorer ni honorer les chevaux.

JEAN MARCILLY : poète, journaliste, grand reporter. A voyagé récemment parmi les Indiens libres, au cœur du Mexique.

Dans les vastes prairies, il a monté de fougueux « mustangs » sauvages pendant les grandes chasses et les tribulations de ses amis Peaux-Rouges dont il a partagé complètement l'existence pendant cinq ans. Après avoir vécu son rêve à la « Gustave Aymard » , fanatique de liberté et d'indépendance, il ne pouvait que rencontrer ION. V. EMILIAN et constater que mustang-indien ou lippizan-calarashi ont dans le galop la même fureur d'abolir toute frontière, tout esclavage.

D'un continent l'autre, cela fait de ces purs cavaliers, des frères d'armes.

LA CHEVAUCHEE FANTASTIQUE DU II° CALARASHI

KIEV
KHARKOV
Vinitza
Hotin
Tchernautsy
Moghilev
Radaut
BOUG
DNIEPR
DON
DONETZ
Kalatch
STALINGRAD
VOLGA
DNIEPROPETROVSK
Krivoirog
Nikopol
IASY
PROUT
SIRET
KICHINEV
DNIESTR
Mihailovka
Nikolaiev
Berislav
ODESSA
Kherson
Kachovka
Melitopol
Taganrog
ROSTOV
Kotelnikovo
ASKAY
Schoutov 2
Sadovoye
Sarna
ASTRAKHAN
MANYTSCH
Proletarskaya
Berdyansk
Jeisk
Salsk
Elista
Outta
Galati
MER D'AZOV
Djankoi
Kertch
Krasnodar
KOUBAN
Stavropol
Simeropol
Anapa
DANUBE
Constanta
Sebastopöl
Feodosia
Novorossiisk
Yalta
MER NOIRE
MER CASPIENNE

Ouvrages déjà publiés dans la collection
“ Le poing de la vie ”

Christian MALBOSSE — LE SOLDAT TRAQUÉ
André HURTREL — LE GROSS FILOU
Charles HORA — DEBOUT, LA LÉGION ! (Prix des Vikings)
Gabriel LONGO — L'ENFER D'UN PRÊTRE
Edouard LAURENS — MA GUERRE SECRÈTE EN CHINE
Paul TERLIN — LA NEIGE ET LE SANG
André SERNIN — FRANC-TIREUR EN UNIFORME
Jean KAY — LES FOUS DE GUERRE

ION V. EMILIAN
JEAN MARCILLY

LES CAVALIERS DE L'APOCALYPSE

ÉDITIONS DE LA PENSÉE MODERNE
48, rue Monsieur-le-Prince
Paris (6e)

« Si tu as passé ton temps sur terre
A te tenir droit sur ta monture,
A n'user tes forces et ta sève
Que pour la Liberté,
Alors tu ne seras pas oublié...
Dans les grandes prairies du ciel,
Fouettant de leur queue les nuages,
Réveillant la mort de leur sabot furieux
Les chevaux parleront de toi... »

(*Proverbe* CHEYENNE.)

« Pour devenir maître de ta Liberté
Apprends d'abord à être l'esclave de ton cheval. »

(*Proverbe* CALARASHI.)

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats ; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements, non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête et n'agit que pour y satisfaire ; c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui par la promptitude et la précision de ses mouvements l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire, ne rend qu'autant qu'on le veut, qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir. »

Georges-Louis LECLERC
Comte de BUFFON

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

A la lecture des événements relatés dans ce récit, certains seraient en droit de s'étonner que soient révélées bien imprudemment des identités.

L'auteur tient à préciser que les protagonistes cités ont été fusillés, sont morts en prison ou vivent en exil sous des noms d'emprunt.

Il lui a paru juste que tous soient mentionnés selon leur mérite.

Les portes de l'Histoire ne se sont pas refermées définitivement sur la honte d'un moment.

La Roumanie a connu pire.

Elle redeviendra un jour prochain la Roumanie libre.

Elle sera fière alors d'appeler chacun de ses vrais enfants par son nom propre.

PRÉFACE

Ion V. Émilian ne sait pas dire « je », il a donc fallu que je le dise à sa place.

Il n'y a que quatre mots dans son vocabulaire : HOMME – CHEVAL – PATRIE – LIBERTÉ.

De chacun de ses volontaires Calarashis, étonnants chevaliers-paysans, il connaissait l'origine et n'en citait le nom qu'accolé à celui de son lieu de naissance. C'est assez dire combien pour lui la terre confère un titre de noblesse au plus humble.

Du poitrail de ses chevaux, cet homme épris d'idéal s'en est allé tranquillement bousculer les blindés soviétiques jusqu'au Caucase, devenant l'élément le plus avancé au point le plus éloigné de toute la campagne de Russie. J'ai appris, par d'autres, qu'il avait été décoré 14 fois, en particulier de la plus haute distinction roumaine, l'ordre de Michel le Brave. Il ne veut pas en entendre parler, encore moins en parler. Pour lui, seules croix respectables sont celles des morts.

Il cite la Croix de fer parce qu'on a voulu la lui arracher et la Médaille soviétique de la Victoire parce que Staline l'en a affligé à titre posthume...

Dans un monde qui s'alimente aux boucheries chevalines, Ion V. Émilian n'a plus sa place.

Il l'a perdue comme il a perdu son pays.

Sans cheval, sans patrie, l'homme se bat, se débat à la recherche de nouveaux jours éclairés de liberté.

L'heure viendra-t-elle jamais, pour ce cavalier venu du fond des âges, de mettre pied à terre ?

Dans sa langue « descalecare » est un mot privilégié, le premier des mots. Il signifie « descendre de cheval » mais définit aussi l'action de « vouloir fonder ».

Nul doute que Ion V. Émilian, miraculé de l'Apocalypse et des ténèbres, ne soit un Descalecator tant son âme n'en fait qu'une avec celle de sa patrie.

Partout où erre en peine Ion V. Émilian, frémit la tendre et pure Roumanie, flétrie au fer rouge comme on n'a encore jamais osé marquer les chevaux.

JEAN MARCILLY.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHEVAUCHÉE FANTASTIQUE

CHAPITRE PREMIER

Je suis mort en 1945...

Je suis mort au combat en 1945.

Ils sont plusieurs à m'avoir reconnu, gisant les bras en croix au cœur d'un éboulis de pierres. Deux d'entre eux ont même vu, de leurs yeux vu, le trou noir, net et sans bavures, que la balle m'avait foré en plein front.

Pour être encore plus précis on m'a donc tué le 17 janvier 1945 alors qu'à la tête des cavaliers du *2e régiment de Calarashis* j'enlevais aux allemands la côte 672 dans les terrains métallifères de la Silicka Planina, en Slovaquie.

Le lendemain, dans ses communiqués de guerre, la radio russe chantait mes éloges, ma gloire, me donnant en exemple aux troupes et soulignant que mon sacrifice n'aurait pas été vain puisque grâce à des hommes tels que moi les monstres nazis sont condamnés à l'extermination.

De son côté *La Pravda* rappelle que je suis une figure légendaire de la cavalerie dont la saga court au triple galop tout le long des steppes, et qu'une haute distinction soviétique, le *Bogdan Chmielnitski*, bat sur ma poitrine.

Pour ne pas être en reste, le camarade Staline annonce qu'il va faire mieux encore en me décorant à titre posthume de la médaille de la victoire. Je mérite bien peu ces suprêmes éloges. Les dirigeants soviétiques à travers moi, officier de cavalerie roumain assez populaire dans l'Armée, veulent donner un modèle à nos troupes, les inciter à suivre mon « exemple ». Ils sont bien mal inspirés!

A Bucarest ma noble maman eut le cœur doublement

serré, en recevant en même temps la médaille ennemie dans son écrin rouge et la nouvelle que j'étais mort en « Héros de l'Union soviétique ».

— Je ne sais pas ce qui m'a fait le plus de peine, devait-elle m'écrire mais que tu sois mort pour *eux* m'a paru un beau gaspillage dont je n'étais pas fière du tout. Je t'en ai beaucoup voulu pour ça...

Chère maman!

Pendant qu'elle contemplait, stupéfaite, dans le nid blanc de sa main, cet ordre de la victoire venu s'y abattre comme un vilain coucou messager de Staline, moi je caracolais à Dollersheim (Autriche) parmi d'autres éléments disparates de la *Führer Reserve* dans mon uniforme d'*Hauptsturmführer*, dignitaire de la croix de fer de 1re et 2e classe, avec encore sur la manche gauche le « bouclier de Crimée » épinglé par le maréchal von Manstein en personne, ainsi que l'insigne des combats au corps à corps et dans une poche la citation à l'ordre de la 170e division hanséatique.

Sur ma vareuse, aux épaulettes et au col des insignes de mon grade et les « runes » de la Waffen SS.

Sous ma vareuse, rien. Je suis torse nu. Je viens d'utiliser ma dernière chemise à faire briller mes bottes noires. On peut dire que c'est une réussite car leur éclat jette des éclairs blancs qui me font penser au rire d'un nègre!

J'ai d'autre part coincé depuis trois jours, sous ma selle, le haut bord relevé de ma casquette. Je viens de la ressortir et fièrement plantée sur ma tête elle se dresse maintenant vers le ciel avec une telle vigueur que tous les officiers SS que je croise, après m'avoir salué bras tendu, portent des doigts navrés sur le haut du crâne et semblent consternés du manque de virilité de leur couvre-chef.

Ce qui me réjouit fort.

Il est important pour un cavalier que les soldats des autres armes reconnaissent et admirent son allure martiale.

Parmi le désordre de la retraite, l'incroyable tohu-bohu des véhicules de toutes sortes, l'affolement des réfugiés dont je me suis toujours demandé comment avec seulement deux bras ils pouvaient bien porter trois ou quatre valises et autant de ballots, parmi des vieillards incrédules et des gamins agités de la *Hitlerjungend* effondrés sous le

poids de leurs armes, mais dont l'œil louche avec émerveillement sur mes décorations, je ne devais finalement pas manquer de gueule, bien en selle sur « Diablito » un magnifique hongre noir que je poussais à la rencontre d'une armada de blindés faisant une entrée fracassante dans Dollersheim.

A la tête de ces derniers, torse puissant émergeant de la coupole d'un « Tiger », coiffé de la chapka d'astrakan à « Tête de Mort », son visage de reitre brûlé par la poudre et les intempéries, son nez fort attristé d'un curieux domino de moustache, je reconnais une vieille connaissance, passionné lui aussi de cheval, au point de s'être engagé en 1914 dans les Uhlans où il finira maréchal des logis en 1918.

Voilà que je retrouve Joseph (Sepp pour toute l'Armée) Sepp Dietrich, *Oberstgruppenführer* (général de groupe d'armées), commandant personnellement la VIe armée blindée, le plus ancien chef de la Waffen SS dans le grade le plus élevé, qui tel Jupiter tonnant pour couvrir le crépitement des chenilles et le hurlement des moteurs, braille littéralement :

— Alors, Ion, il te foutra pas la gueule par terre, ce nom de Dieu de cheval, que tu finisses cette putain de guerre comme tout le monde?

Mais justement cette putain de guerre je ne l'ai pas commencée comme tout le monde, je ne l'ai pas faite comme tout le monde et il n'y a aucune raison pour que je la finisse comme tout le monde!

De toute façon, ma guerre à moi ne se terminera que lorsque j'aurai rendu mon âme à Dieu. Tant que je tiendrai à cheval je continuerai la bataille!

Le jour où mes genoux ne seront plus assez forts pour presser les flancs chauds d'un cheval sera pour moi un peu comme si le dragon venait de terrasser saint Georges, les ténèbres m'envahiront et plus rien vraiment ne méritera d'être vécu.

J'ai aimé le cheval plus que ma vie parce qu'il était ma liberté et que lui seul est digne d'être porteur de liberté.

Voilà pourquoi, volontairement, j'ai commencé la campagne de Russie, à cheval, en 1941 et pourquoi je l'ai terminée, à cheval, en 1945.

Toujours à la tête de mes Calarashis, ces fabuleux cava-

liers de l'Apocalypse, durs et tendres, rêveurs et sauvages.
Hommes étranges en vérité, qui poussèrent les poitrails de leurs montures jusqu'aux confins de l'Asie, après avoir pris d'assaut Sébastopol, traversé le Don, nargué le Caucase.

Et cela en combattant sans cesse, courbés sur les rêches crinières flottantes au vent de la course éperdue, traqués par l'aviation de chasse, l'artillerie, au beau milieu des blindés.

Ces hommes-là, je suis fier de les avoir commandés, comme je suis fier de raconter aujourd'hui un peu de leur histoire, bien que je craigne sans cesse d'attenter à leur pudeur.

Il n'y a rien de plus pudique qu'un roumain.

La preuve? 450 000 se sont fait tuer au combat de 1941 à 1945. Qui en a parlé, qui en parle? Et moi qui vais le faire, je commence à avoir mauvaise conscience...

Dans le même temps, que ce soit dans le Pacifique, contre le Japon, ou en Europe contre les forces de l'Axe, la grande Amérique a perdu moins de 400 000 hommes. Et Dieu sait si l'on en a fait des films et des livres...

Sur nous, l'on a tiré plus qu'un rideau de fer. L'on a bâti un mur du silence et nos maisons sont devenues caveaux.

Je suis roumain.

Il me semble qu'on ne peut pas être plus roumain que moi.

Être roumain c'est avoir le privilège d'être latin, d'être le fer de lance le plus avancé de la latinité.

Redoutable honneur qui nous valut d'être les premiers déchirés par le flot sanglant des barbares envahisseurs : Goths, Huns, Avares, Slaves et Tatars.

L'invasion turque fit le reste.

Mais nous sommes restés roumains et plus forte est notre âme. A vouloir nous priver de liberté nos ennemis nous ont donné un tel goût sauvage de cette belle insaisissable, que sans esprit de conquête nous sommes toujours prêts à vouloir la poursuivre jusqu'au bout du monde.

C'est ce qui a bien failli nous arriver.

Et puis il y eut de singuliers miracles : le vent fou de la steppe a porté jusque dans nos rangs tous les cosaques de l'U.R.S.S.

Cosaques du Don, cosaques du Kouban, cosaques du Terek, Tatars ont mêlé d'enthousiasme leur galop au nôtre.

C'était comme si nous n'avions plus qu'une patrie commune : le cheval, qu'un ennemi commun : le communiste.

La Horde d'Or s'était jointe à nous et il y avait là, pour nous tous, comme le plus lumineux des symboles.

Finalement lorsque Stalingrad tomba, le destin nous fit tourner bride, mais nous faillîmes, plutôt que d'aller vers le couchant comme des chiens battus, partir à la conquête du soleil levant, là-bas dans ces vastes territoires dits « territoires autonomes » car nul ne peut les contrôler, où l'on ignore Karl Marx et Jésus et où le seul capital est le cheval, le seul ordre religieux, les cavaliers.

J'ai rêvé longtemps devant mes cartes...

Aguerris comme nous l'étions, fortement armés, bien montés, nous pouvions facilement percer en avant loin sous Stalingrad, sensiblement au-dessus d'Astrakhan et, à travers le Kazakhstan et l'Ouzebekistan, voler vers Samarcande, de là, au choix, passer en Afghanistan, joindre la grande famille des cavaliers Ouzbeks, ou longer la frontière chinoise pour pénétrer en Mongolie.

J'ai voulu ramener mes hommes. Les ramener vivants. Les ramener dans le ventre chaud de leur mère : la Roumanie.

Notre fuite en avant vers l'Orient pouvait être la plus belle des aventures. Au lieu de cela, je leur ai offert les amertumes de la défaite, le goût de fiel du reniement, les russes ayant exigé pour mieux nous détruire à tout jamais que nous retournions nos armes contre nos camarades d'enfer de la veille : les allemands. Pour finir, ce fut pour beaucoup la mort, la prison. Dans le meilleur des cas l'exil à vie, sorte de travaux forcés à perpétuité qui ne laissent l'espoir de rien, si ce n'est de mieux souffrir un peu plus chaque jour.

Je suis mort au combat.

On m'a bien tué le 17 janvier 1945.

Depuis, je ne suis que l'ombre de moi-même et j'ai mené dans l'ombre la guerre secrète et perfide des ombres.

Il faut que la vérité soit dite enfin sur notre guerre à nous, Roumains. Il est bon que l'on sache que tous mes cavaliers Calarashis étaient de pauvres paysans, qu'ils étaient des cavaliers volontaires. Que pour avoir l'honneur

d'appartenir aux Calarashis ils devaient offrir leur cheval pour une durée de cinq ans. Que ce cheval, pour l'acheter, il leur avait fallu économiser lei après lei, souvent pendant plus de six ans.

Spontanément, ils firent don de ce qu'ils avaient de plus cher au monde : leur cheval et leur vie pour servir ce goût d'absolu, de liberté. Écrire ce livre est une excellente façon de les faire revivre.

Naturellement les russes se sont aperçus un beau jour que j'étais « ressuscité ». J'ai fait ce qu'il fallait pour cela et ça leur a fait mal.

Malgré plusieurs tentatives d'enlèvement et plusieurs attentats ils m'ont toujours raté. Et me voilà! Pendant qu'il en est encore temps je vais essayer de dire qui je suis, comment mon amour des chevaux m'a conduit à devenir officier de Calarashis.

Comment j'ai voulu vivre et mourir en sacrifiant tout à notre croisade contre le Bolchevisme. Cette pieuvre qui lentement s'étend sur le monde et s'infiltre insidieusement ou brutalement pour mieux étouffer toutes les valeurs auxquelles je suis attaché et qui font la noblesse de l'homme.

Avec mes cavaliers, j'ai tendance à croire que nous fûmes les derniers croisés, mais ceux qui suivirent Richard Cœur de Lion ou Saint Louis étaient bardés de fer, tandis que notre chair à nous était la seule pitoyable et dérisoire armure que nous présentions aux gueules des T-34, les monstrueux chars d'assaut soviétiques... les croisés s'en allaient délivrer le tombeau du Christ. Nous, nous chevauchions pour abattre l'anté-Christ, sans savoir que notre raid fou qui nous porta jusqu'au Caucase n'était que le brillant prologue à une atroce descente au tombeau.

Le sort réservé aux vaincus pèse toujours sur nous, morts et morts-vivants, comme une lourde pierre. Mais les dalles des tombeaux se soulèvent et les pierres parlent parfois...

Incalecarea ! Incalecarea : A cheval! A cheval!

CHAPITRE II

Le 2e Calarashi. — Mihai Coliopol. — La garde au Dniestr. — Tataresco. — L'abandon. — La capitaine Épure lave la honte.

Le facteur me réveille. Je le reconnais à sa façon de sonner — trois petits coups brefs, un long — car je prends des précautions...

Il a l'air accablé en me tendant un télégramme jaune officiel : « *Présentez-vous immédiatement en tenue de campagne au 2e régiment de Calarashi à Caracal.* »

Je ne fais qu'un bond dans mes bottes.

Enfin, quelque chose va se passer!

Nous sommes fin mars 1939.

A Caracal, le 2e Calarashi piaffe d'impatience. Pour moi c'est déjà le plus beau régiment du monde. Il le restera.

Les hennissements des chevaux, l'odeur âcre des écuries, la senteur pénétrante des cuirs neufs, tout cela m'enivre.

Je suis vite dégrisé. Le colonel m'affecte à l'escadron de mitrailleuses en me confiant le commandement d'un peloton.

Je suis furieux. Détestant les attelages et leurs impedimenta, me voilà le cul dans les caissons!

Par bonheur je fais connaissance du sous-lieutenant Mihai Coliopol qui commande le 2e peloton de mitrailleuses du régiment. Mon voisin de droite, en quelque sorte.

Je me sens irrésistiblement attiré par cet homme qui semble dévoré d'un feu intérieur, trahi par l'éclat cha-

leureux, permanent des yeux, dans un visage pourtant triste.

De la poche de sa tunique sortent *Les Fleurs du mal.* Il trimballe en permanence l'évangile de son Dieu : Baudelaire.

Aujourd'hui je le surprends, assis, le maudit bouquin dans les mains.

— Alors Mihai, tu trouves ta vie là-dedans ?

— Plus que la vie... son reflet selon mon cœur. Écoute :

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,
L'espoir, dont l'éperon attisait ton ardeur,
Ne veut plus t'enfourcher ! Couche-toi sans pudeur,
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

Il me déconcerte, ce Coliopol.

Fervent patriote il ignore tout de la politique. Je sais déjà de lui qu'il est le fils unique de riches cultivateurs possédant plus de cent hectares de terres labourables. Ce qui est énorme !

Il a mené à bien des études supérieures en France.

Mihai Coliopol n'a jamais adhéré à aucun parti, aucun mouvement politique. Il les méprise tous.

Par contre, il adore ses hommes. Se penche sur eux. Sur leur passé. Sur leurs pensées.

Rapidement, son peloton paraît le plus soudé de l'escadron. En fait il l'est.

C'est une gageure d'y parvenir si rapidement, car la particularité des Calarashis, cavaliers volontaires engagés avec leur propre monture rappelons-le, est d'être conscrits d'un même hameau, d'un même village.

Aussi est-on amené à commander une cellule très secrète, très fermée, repliée sur elle-même, quasiment familiale car il n'est pas rare que des frères y soient réunis, des beaux-frères, des cousins. Toujours des amis d'enfance se connaissant depuis la naissance.

Liés affectivement entre eux par mille fils invisibles, possesseurs d'un code indéchiffrable pour qui n'est pas des leurs, les Calarashis apparaissent vite à l'officier « étranger » appelé à les commander comme un blockaus au béton impénétrable.

Soudés entre eux pas la moindre faille, aucun ne s'en détache qui puisse vous donner prise sur les autres.

Je pense que le moment est venu de donner quelques explications sur l'organisation de la cavalerie roumaine. Celles-ci pouvant paraître fastidieuses, pour simplifier je dirai qu'il y avait en quelque sorte une cavalerie de « carrière » formant les corps de Roshiori. Il s'agissait d'une cavalerie de ligne dont 75 % des effectifs se composaient d'officiers, sous-officiers, cavaliers d'active. Vingt-cinq pour cent d'appelés.

Puis une cavalerie de Volontaires formant les corps de Calarashi, dans la proportion de 75 % de volontaires et 25 % d'active.

Le cas des Calarashis est unique dans les annales de la cavalerie mondiale car pour appartenir à leur élite il faut faire le sacrifice de ce qu'il est convenu d'appeler les cinq meilleures années de sa vie tout en offrant, en prime à la nation, *un cheval.*

En Roumanie, un cheval représente une petite fortune. Pourtant, les volontaires Calarashis furent toujours d'humbles paysans sans grandes ressources. La possession d'un cheval représentait pour eux l'équivalent de cinq, six, sept années d'un travail acharné, sur sa propre terre et sur la terre de plus riche que lui.

J'en connus qui m'affirmèrent avoir moissonné à la faucille les nuits de grand clair de lune après une journée de moisson déjà passée en plein soleil. De repos, point. Un seul but : réunir lei après lei une somme suffisante pour acheter le plus beau cheval possible, un cheval dont on serait suffisamment fier pour oser se présenter à la « visite » des Calarashis.

Les deux, l'homme et l'animal, passent ensemble le conseil de révision devant un cénacle d'hommes en blanc d'une inquiétante exigeance, dont on ne sait jamais très bien, en tout cas, s'ils sont docteurs ou vétérinaires... Le cheval est-il cagneux ? L'homme est également réformé. La moindre disgrâce de l'un entraîne l'élimination de l'autre.

S'il est accepté, *l'homme-cheval* signe un contrat de cinq ans. Le service n'est pas permanent. Il s'effectue par courtes périodes au cours de l'année. Entre-temps le cavalier regagne ses foyers, pouvant ainsi continuer à faire vivre sa petite ferme. Une seule interdiction : défense absolue de faire travailler ou d'atteler son cheval sous peine de conseil de guerre.

De surcroît, l'homme-cheval doit répondre « présent » pour les manœuvres et les parades, si l'on fait appel à lui.

Si un cheval est blessé ou hors d'état d'être monté, on le renvoie dans ses « écuries » avec son cavalier.

Il est donc très grave que la monture d'un cavalier se fasse « porter raide » car cela l'élimine d'office. On ne l'acceptera plus avec un nouvel animal.

Le Calarashi est une sorte de centaure, l'homme et le cheval étant absolument indissociables.

Les cinq ans accomplis, l'homme retrouve sa liberté mais doit faire don de sa monture à l'Armée.

Inutile de dire que peu de cavaliers peuvent supporter d'être amputés de leur monture... Alors, ils en reprennent pour cinq ans encore! Ainsi de suite jusqu'à ce que le cheval soit réformé par la limite d'âge ce qui libère l'homme du même coup.

Ils repartent ensemble comme ils étaient venus, l'un sur l'autre. De retour chez eux ils entretiendront côte à côte de longs dialogues muets.

Puis le cheval mourra le premier.

Resté seul l'homme battra en retraite. Il vivotera de ses souvenirs Calarashi. Naturellement il aura d'autres chevaux. Avec eux ce ne sera jamais plus la même chose. Le cœur d'un Calarashi ne peut aimer qu'une fois. Il va l'amble avec son premier amour.

L'âge d'un cheval étant égal à la jeunesse d'un humain, lorsqu'il meurt à vingt-cinq ans le cheval emporte avec lui le meilleur des forces de son cavalier pour qui rien n'aura plus la saveur forte des premières impressions de la vie.

Pour le pur cavalier roumain il y a d'abord le temps où l'on est Calarashi, enfin celui où l'on n'est plus qu'un homme...

Aussi incroyable que cela puisse paraître, pour Coliopol la place forte Calarashi s'était rendue sans condition. Il greffait déjà sa propre personne dans le mur de chair et d'âmes du peloton. Il s'y était complètement intégré. Sans attendre les instructions de personne, « Michou » commence à faire leur préparation sur le plan de l'esprit en vue de la grande épreuve qui nous attend. Rapidement son peloton de mitrailleurs devient une « tribu » à part dans l'escadron, dont chaque membre a une fonction bien

définie, veille sur les autres, prêt à leur venir en aide, fut-ce au péril de sa vie. Ceci automatiquement.

Leur cohésion est impressionnante.

Coliopol règne sur eux à la fois comme un patriarche, un chef de famille, un frère aîné. Il ne viendrait à l'esprit de personne de contester la moindre de ses décisions.

Il ne donne jamais d'ordres. Il leur parle tout simplement et tout s'accomplit à la seconde.

D'exercice en exercice on commence à trouver le temps long.

Une fausse joie : on nous dirige à l'extrémité ouest du pays, dans l'espèce de triangle que constitue le Banat, entre les frontières yougoslave et hongroise.

Les premiers jours nous sommes harcelés par les officiers supérieurs, vérifiant quotidiennement l'état des armes, exigeant un entretien parfait, contrôlant l'amunitionnement.

Va-t-on en découdre avec les maggyars? Cela ne nous déplairait pas outre mesure.

En esprit nous avons le doigt sur la gâchette, prêts à entrer en action contre les turbulents hongrois qui veulent s'approprier la Transylvanie.

Nouveau coup! On nous met bien en selle mais c'est pour défiler à Arad, le 10 mai 1939.

Il faut reconnaître que le spectacle a une gueule terrible.

Ce jour-là défile au trot la 1re division, composée de quatre régiments de cavalerie montée, d'un régiment d'artillerie montée, d'un bataillon porté.

Au total, six mille hommes à cheval.

Vingt-quatre mille sabots frappant sèchement les pavés de la vieille cité dans le cliquetis métallique des sabres.

Probablement la plus grande masse de cavaliers réunis pour la dernière fois dans l'histoire de l'homme et du cheval. Dans l'histoire tout court. De retour au casernement, l'énervement des hommes paraît à son comble.

— On nous prend pour des guignols ou quoi, Domnul Lieutenant! s'indigne le Calarashi Dimitriu. Le cheval et moi, on va rentrer. Il y a du travail à la ferme. Je suis venu ici pour labourer de la chair, pas pour faire le paon devant de la graine de civil...

Je le calme de mon mieux. Difficilement.

L'état-major, n'ignorant rien de cet état d'esprit, décide de nous occuper. On réquisitionne chez les paysans du

vieux matériel agricole, charrue, brabant, araires, pour dresser de ridicules obstacles anti-chars.

— On est des cavaliers, pas des manœuvres! grondent les Calarashis.

Ils ajoutent en frappant leur poitrine :

— Ça suffira bien à arrêter les blindés!

Un choc terrible nous ébranle : main dans la main, les nazis et les rouges se jettent sur la Pologne qui se débat avec un héroïsme frénétique.

La France, l'Angleterre déclarent bien la guerre à l'Allemagne (pourquoi pas à la Russie?) mais n'attaquent pas.

Le 27 septembre 1939 l'U.R.S.S. et le Reich se partagent la Pologne pantelante.

Nous voilà encore plus seuls, désespérément seuls, coincés entre les deux blocs.

En Hongrie, le Régent Horthy pactise avec Hitler.

Que n'en faisons-nous vite autant puisque le flot rouge menace nos frontières de Bessarabie et de Bukovine?

Par la radio anglaise, je suis la situation internationale. Il est facile de comprendre que le vrai danger, pour nous Roumains, vient plus de l'Est que de l'Ouest où nous nous morfondons contre toute logique.

Intuition raisonnable puisque fin novembre 1939, le haut commandement nous dirige en catastrophe vers le Sud de la Bessarabie, à la frontière soviétique.

Entre-temps j'ai tellement gueulé, fait sonner mes éperons chez le colonel que de guerre lasse il m'affecte enfin à un escadron de « sabres ». Je voulais du cheval « pur ». Je suis servi.

Avec orgueil, nous montons maintenant une garde sacrée à la frontière du Dniestr, le fleuve symbolique de la plus grande Roumanie.

Devant nous, à Cetatea Alba, le fameux château-fort construit par les Gênois dresse ses hautes murailles.

Étienne le Grand en a doublé la force, les Turcs en ont fait un ensemble de forteresses inexpugnables.

Le régiment s'est partagé en deux. Moitié au nord, à l'embouchure du Dniestr, moitié au sud près de Chaba.

Je suis de cette moitié-là.

Un après-midi je décide de faire une promenade solitaire. A l'entrée de Chaba, trois hommes discutent devant une maison. Se taisent à mon approche. Doucement, je tâte mon revolver. Il est bien là.

— Pas rassuré, le frère! lâche un des hommes dans un excellent français. Les autres rient.

Je fronce les sourcils de surprise, à en faire tomber ma casquette. Toujours en français un autre reprend :

— Vaut pas vingt sous pour les labours, son canasson, mais doit bien pouvoir forcer un cerf au galop, tellement l'est fin des pattes...

Là, je m'arrête net.

Surpris, inquiets, les trois gaillards se regroupent instinctivement.

— Vous êtes français, messieurs?

Déconcertés de m'entendre m'exprimer dans leur langue, ils se cherchent du regard pour savoir qui va répondre.

Le premier qui a parlé se décide :

— Non! Domnul Officier, nous sommes suisses...

Et de m'expliquer que leurs ancêtres alémaniques ou romans sont venus s'installer là sous l'initiative et la protection du tzar Alexandre Ier pour fonder une colonie viticole.

D'ailleurs, si j'ai peine à y croire, je peux déguster...

On me fait entrer dans une maison propre, de cette propreté méticuleuse, presque gênante propre aux chalets suisses. Au mur, un « coucou » rouge et blanc a fait son nid dans les heures n'attendant qu'un signal des aiguilles pour en saluer une, d'un bond, au passage.

On pose un cruchon de grès sur la table, des verres à long pied. On trinque.

Surprise, le « fendant » de Chaba fait claquer ma langue contre mon palais avec autant de satisfaction que celui de Lausanne!

— Les Russes n'ont pas de palais pour goûter ça comme il faut...

Croyez qu'ils passeront l'eau, Domnul Officier?

Ils guettent ma réponse.

Innocent, de bonne foi, je réponds :

— S'ils passent l'eau ils y resteront et ne boiront plus jamais rien d'autre...

Tous s'esclaffent, réconfortés. Je leur ai dit exactement ce qu'ils souhaitaient entendre.

— Sont pas civilisés, méritent pas mieux, Domnul Officier...

L'hiver est là. La neige tombe. Je marche sur des tapis blancs le long du Dniestr, gelé partiellement au bord des rives. La nuit va tomber. Je regarde longuement de l'autre côté, cherchant à deviner comment, quand l'ennemi va franchir le pas.

Je distingue brusquement six à sept points noirs sautant par petits bonds sur la partie glacée, du côté soviétique. Des soldats rouges qui se réchauffent ?

Le crachement mauvais d'un F.M. me fige sur place. Un autre vient croiser son feu dans un bruit de crécelle exaspéré. Les points noirs grossissent, se mettent à zig-zaguer follement, ne sont plus que trois, disparaissent d'un coup. Absorbés par le fleuve ? Couchés par les F.M.

Les hommes de garde sont venus voir ce qui se passait. Ensemble nous tentons de percer les ténèbres naissantes. Ce n'est pas facile. Le Dniestr agite de folles petites flammèches de brume tout le long de sa surface. Au bout d'un temps infini (un quart d'heure peut-être ?) un fort clapotement nous déplace de 25 mètres en aval.

Dégoulinants d'eau, titubants, deux hommes prennent pied péniblement.

Tombant, retombant.

En un tour de main nous les portons jusqu'à mon logement. Les déshabillons, les frictionnons. L'un des deux, un homme dans la trentaine, est légèrement blessé. Au-dessus de la clavicule une balle lui a traversé les chairs entre le cou et l'épaule. Avec la chaleur, le sang coule abondamment. L'autre, un gamin de seize ans, pleure silencieusement, sans discontinuer.

— Sa mère et sa sœur y sont restés, explique le blessé en russe. La semaine dernière, *ils* ont tué son père à coups de pied... Le vieux voulait pas qu'on lui prenne ses vaches...

— Et les autres ? Vous étiez combien ?

— Neuf ! les autres venaient de loin, du Nord, d'une centaine de verstes (1). De toute façon, préféraient crever que de continuer comme ça... Sont crevés, sont bien mieux ! Pas vrai, Fedor ?

Fedor tremblait maintenant. Il ne pleurait plus. De longs sanglots sourds étranglaient son souffle.

Nous venions de rencontrer nos premiers transfuges russes, fuyant le régime, ses exactions, ses brutalités, pour

(1) La verste représente 1 067 mètres.

chercher refuge chez nous. Avant le printemps, sous nos yeux horrifiés, le Dniestr charriera plus de cadavres que de glaçons. Pour retrouver leur liberté, des hommes, des femmes, des enfants abandonnaient tout aux bourreaux.

Avec le 2e régiment de Calarashis, je fais maintenant partie de la 3e division sous le commandement du général Pantazi, futur ministre de la Guerre du maréchal Antonesco.

Bien que sur pied de guerre nous sommes toujours en état de paix. Je me familiarise, avec mes hommes, au fonctionnement des nouvelles carabines tchèques, modernes, dont on vient de nous doter. Avec les Tchécoslovaques et les Yougoslaves, nous formons la Petite entente. Dans le cadre de cette organisation de défense, les tchèques, chargés de la fabrication des armes, en fourniront nos trois pays. Leurs armes sont excellentes, d'une grande robustesse, d'une étonnante précision.

Les carabines de marque Z.B. (Zobroiowska Brno) de calibre 7,65, munies de chargeurs à cinq coups, enchantent les hommes par leur maniabilité, leur efficacité. Ce sont naturellement des tireurs d'élite, aussi bien d'un cheval lancé au galop que dans le combat à pied.

J'apprends l'utilisation du F.M., Z.B. également. Il est très supérieur au F.M. français de la manufacture d'armes de Saint-Étienne, s'enrayant trop facilement, dont nous étions armés jusqu'alors.

Le F.M. « Z.B. » me fascine. Je joue avec, le monte, le démonte les yeux bandés bientôt en moins de deux minutes...

Des réfugiés russes affluent, de plus en plus nombreux. Ils nous racontent des choses tellement épouvantables que nous avons peine à les croire. Plus éloquent est le nombre croissant de cadavres flottant sur les eaux boueuses du Dniestr.

Nous constatons que certains de ces malheureux se jettent dans les eaux du fleuve *sans savoir nager*, coulant presqu'aussitôt. Il faut que la terreur du système bolchevik soit bien grande pour les conduire à de tels actes désespérés.

Nous ressassons les mobiles déterminants de leur fuite. Tentons de faire objectivement le point. La résultante nous glace d'horreur.

Nous savons encore mieux maintenant ce qui nous attend si...

Pour les Pâques orthodoxe j'ordonne d'astiquer les équipements « à faire pâlir le soleil ». Tataresco, Premier ministre, vient nous visiter. Il y va de son discours :

« Officiers, sous-officiers, soldats.

Sous les murs saints de Cetatea Alba je vous jure que nous ne céderons jamais un centimètre carré du territoire national à qui que ce soit.

Vous êtes ici pour sauver l'honneur de nos étendards. »

O ministres intègres!

Deux mois plus tard, la bombe éclatait au G.Q.G. : *Ordre à toutes les troupes en faction le long du Dniestr de se retirer derrière le Pruth. En aucun cas, sous aucun prétexte elles ne devront faire usage de leurs armes.*

Tandis que le roi Carol II clame à Bucarest : « J'ai élevé autour de la nation un mur de feu et d'acier », nous plions bagages.

A la radio allemande j'apprends qu'après le pacte Molotov-von Ribbentropp ce 26 juin 1940, le même Molotov a remis à notre ambassadeur à Moscou un ultimatum exigeant que la Roumanie cède la Bessarabie et la Bukovine du Nord.

Nous avons un délai de trois jours pour nous retirer.

Nous partons.

Je n'ose pas regarder mes Calarashis dans les yeux.

Certain de leur impeccable sens de la discipline, inné chez ces cavaliers hors-pair, je prends sur moi de leur dissimuler la recommandation impérative de ne pas faire usage de leurs armes.

En aucun cas, quelle que soit la situation, je suis sûr qu'aucun d'eux ne tirera sans en solliciter d'abord l'ordre.

En suis-je si sûr ?

Le doute s'installe d'autant plus en moi qu'ironiques, des communistes plantent les premiers drapeaux rouges. L'emblème frappé du marteau et de la faucille flotte déjà tout en haut de la tour principale de la forteresse sous les « murs saints » de laquelle Tataresco faisait serment il y a deux mois : « *Je vous jure que nous ne céderons jamais un centimètre carré du territoire national...* »

En fuyant sans tirer un coup de feu ? Bravo, Tataresco!

Écrasé de honte je rencontre les Suisses de Chaba qui pleurent. Avec eux, il y a ceux qui m'ont offert un cruchon

LA ROUMANIE AMPUTEE



1 Cédée à la Russie le 27 Juin 1940

2 Cédée à la Bulgarie en septembre 1940

3 Cédée à la Hongrie le 30 août 1940

de « fendant », des Russes de la minorité sont là aussi avec leurs baluchons :

— Emmenez-nous, Domnul Lieutenant, emmenez-nous...

Sans me demander mon avis, les premiers réfugiés, ceux qui viennent de « là-bas », se joignent à nous. Triste cortège.

— Nous passerons le Pruth avec vous. Jamais les assassins ne pourront nous ramener. Pas vivants en tout cas...

Ça, « vivants », ils n'ont aucune illusion à se faire.

Ils ne s'en font pas.

Nous partons.

Une heure plus tard, les murs de la forteresse de Cetatea Alba disparaissent à l'horizon.

Notre premier rempart contre l'envahisseur de l'Est se fond lentement dans la nuit de la honte.

Au matin, mauvaise surprise : des fleurs géantes neigent sur nous. Des parachutistes russes.

Avec sa vivacité habituelle, Smarandache a déjà mis les chevaux à l'abri d'un bosquet.

D'instinct, les cavaliers prennent une position de combat. Tout autour de nous les paras replient paisiblement leurs « pépins », pour se mettre en route, pistolet-mitrailleur sous le bras, canon en bas, ne manifestant aucune crainte, encore moins d'agressivité.

Comme nous ils se dirigent vers Sarata.

Il en pleut maintenant de toutes parts.

Je comprends qu'ils coupent notre voie de retraite dans le cas où nous aurions la bonne (?) idée de résister à l'ultimatum.

En arrivant à Sarata, nous trouvons au moins deux régiments de paras russes sagement regroupés.

Il y a pire.

Un millier de manifestants pro-communistes barrent la route.

Le regard de mes hommes se ferme un peu plus. Ils n'apprécient pas. Ne sont pas d'humeur à rigoler.

Quelques excités s'enhardissent, se faufilent dans nos rangs. Ils tirent sur la jambe pour faire tomber le cavalier. Ensuite ils voleront le cheval...

Le meilleur moyen pour qu'un Calarashi se fâche et tue. Je n'en mène pas large.

« *Surtout pas un coup de feu.* »

Du fait de la tension, l'air semble manquer d'oxygène. Qu'un homme perde son sang-froid, tout est perdu.

Les cavaliers qui me cherchent des yeux dans l'attente d'un ordre qui les délivrera, donnent de violents coups de bottes dans les faces haineuses de ceux qui, de plus en plus nombreux, tentent de les désarçonner.

Plus violent qu'un orage d'été, le drame va éclater.

Fulgurante, une idée jaillit :

— Brigadier Smarandache, aux ordres!

Smarandache arrive à ma hauteur.

— Brigadier, écoutez-moi. Faites très attention, je suis obligé de vous le dire : nous avons reçu l'ordre impératif de ne pas tirer quoi qu'il arrive. Je n'en ai pas fait part à la troupe pour éviter une réaction possible. Nous n'avons pas le droit de tirer. Un seul coup de feu, c'est la guerre avec l'U.R.S.S...

Brigadier nous n'avons pas le droit de tirer... seulement nous avons ça. De la main, je tape sur la garde du sabre courbe.

— Compris, Domnul Lieutenant, je vais leur caresser les côtes...

Le fait est que le détachement Smarandache n'y alla pas de main morte. A coups de plat de sabre ils cinglèrent les manifestants sur la tête, les épaules, le dos...

Ce fut une belle débandade.

Inquiet, je surveillais les réactions des paras. Non seulement ils ne bronchèrent pas, mais encore je les vis s'esclaffer, hurler de rire, selon les péripéties tragi-comiques de ce débat sur la place publique. Smarandache, hilare, fut vite de retour.

— Une bonne manière de calmer les nerfs de nos Calarashis, Domnul Lieutenant... Dès qu'on pourra, faudra remettre ça...

Personnellement, je ne tenais guère à voir se reproduire pareille situation. L'escadron reprit ses marches forcées.

Le silence et la honte étaient nos compagnons.

Tels des valets obéissant aux ordres les plus monstrueux du maître au knout, nous franchissons le Pruth au troisième jour, pénétrant dans l'ancienne Roumanie par la ville de Oancea.

La désapprobation de la population se fait sentir. Figée sur les trottoirs, muette, elle nous regarde fixement.

Nous mettons pied à terre.

Pied à terre sur la terre d'une Roumanie que nous venons sans combattre de laisser amputer de la Bessarabie, de la

Bukovine du Nord. Derrière nous, des millions de roumains sont abandonnés comme esclaves. Même pas vendus, abandonnés.

Cette retraite inattendue, ce renoncement à nos chères provinces nous a marqués au plus profond de l'être.

Il faut que je tente d'expliquer clairement la situation aux hommes. Mais comment expliquer clairement aux autres quelque chose de fort trouble pour soi-même ?

Avant de passer le Pruth, dans le renfoncement d'une maison, le capitaine Épure bavarde avec animation. Ses officiers, sous-officiers l'entourent.

Il a l'air de plus en plus véhément.

Je me doute de quoi il veut les persuader.

Épure est un fougeux cavalier, un maître ès concours hippique, plusieurs fois médaille d'or.

Nerveux, les Calarashis se groupent par petits paquets, discutent à voix basse. Se taisent lorsque passe un officier.

Malgré les ordres ils gardent leurs chevaux près d'eux, à leur main...

Ils ne digèrent pas notre lâcheté.

Nous non plus.

Le cri déchirant, pressé, d'une trompette appelle au rassemblement.

Il est réalisé à la seconde.

Le capitaine Épure veut nous parler.

L'escadron lui fait face.

Je suis tendu dans l'attente de l'humiliation d'un nouvel ordre infâmant. Tout à l'heure, Épure avait l'air bien agité...

Le silence s'affûte au cliquetis métallique des mors bloquant la bouche des chevaux.

Le capitaine Épure, bien droit sur sa monture, est imposant. On dirait une statue équestre.

Lentement, il salue l'escadron.

Que va-t-il dire ? Comme cela dure...

Que lui prend-il, le voilà qui va saluer de nouveau... Je le vois porter la main à sa tempe...

Une détonation sèche retentit. La casquette d'Épure se soulève, tombe à terre avec une bonne partie de son crâne et de sa cervelle à l'intérieur. Le cheval effrayé, bronche... le corps bascule sur l'encolure. Le sang giclant à flot vient couler sur la belle robe grise de l'animal.

Glacé jusqu'à la moelle, j'ai doublement honte.

Honte à en mourir.

Mes yeux me brûlent.

Je monte lentement la main jusqu'à l'étui à revolver.

Une forte pression me paralyse le bras.

Smarandache me tient.

Ils sont là, mes trois maréchaux des logis : Smarandache, Datco, Ortinski.

— Il faut venir avec nous, Domnul Lieutenant...

Dans leurs yeux, toute la tendresse d'enfants coupables d'avoir douté.

Je les suis.

CHAPITRE III

Antonesco, troisième homme de l'Axe. — La Ritterkreutz et les Cadets de Saumur. — La nuit la plus courte. —

Au lendemain de l'abandon de la Bessarabie, un officier supérieur, un cavalier que j'avais eu comme instructeur à Targoviste, eut le courage de s'insurger contre la dictature criminelle de Carol II. Il s'appelait Ion Antonesco, commandant le 3e corps d'armée. Devant le front des troupes, à Kichino, il proclama : « C'est une humiliation impardonnable pour l'Armée, qu'il faudra effacer. Tous les responsables de cette trahison devront comparaître devant le tribunal de l'Histoire et devant celui des hommes... »

Mis au courant, Carol II n'apprécia pas. Arrêté rapidement par les sbires du roi, Antonesco fut conduit au monastère de Bistrita converti en prison militaire.

De jour en jour les russes se faisaient plus menaçants. Il devenait évident que la Bessarabie ne leur suffirait pas longtemps encore. « Quand l'ours veut attraper le miel, il renverse l'arbre », dit le proverbe. L'arbre roumain, furieusement secoué, craquait dans ses racines les plus profondes. Tardivement, trop tardivement Carol se tourna vers le Reich, pour lui plaire appela à la présidence du Conseil Gigurtu, un germanophile. Sur l'ordre du roi, ce malheureux céda à la Bulgarie les territoires qu'elle revendiquait, accepta l'arbitrage de Vienne, laissant occuper par les Hongrois 50 000 kilomètres carrés de Transyl-

vanie sur lesquels vivaient un million et demi de Roumains. Enfin les troupes allemandes dites « d'instruction » (délicat euphémisme) arrivèrent en Roumanie.

C'en était trop. La colère populaire gronda, attisée naturellement par les gardes de fer et les mouvements de droite.

Carol s'affola, il crut s'en sortir en délivrant Antonesco pour lui confier le gouvernement. La première mesure que prit le général fut de contraindre le roi à l'abdication, ne lui promettant sur l'honneur qu'une chose : « Je vous garantis la vie sauve. »

C'était le 6 septembre 1940.

Bien malgré lui, Antonesco faillit ne pas tenir parole. La fuite du roi, son itinéraire furent connus. A la gare frontière de Timichoara, entouré de quelques légionnaires, un prêtre, le révérend père Boldeanu, supérieur de l'église roumaine Saint-Jean-de-Beauvais, lui balança les derniers sacrements sous forme de longues rafales de mitrailleuse. Sur le plancher du wagon Carol, dans les bras de Mme Lupescu, pleurnichait :

— Mes Roumains, mes Roumains, que leur ai-je donc fait ?

Il osait le demander !

Le sang-froid du mécanicien qui grilla la station-frontière lui sauva la vie.

Cinq cent mille roumains allaient sacrifier la leur en échange pour purifier la Roumanie de son règne et lui rendre son honneur avec ses territoires déjà abandonnés.

Après avoir installé le roi Michel, fils de Carol II, sur le trône Antonesco s'employait à persuader le Führer que nous étions les alliés indispensables à l'équilibre de l'Axe. Non sans raison, Hitler se méfiait : que n'avions-nous fait nos preuves, donné des gages plus tôt ? pour reconquérir la Bessarabie, la Bukovine, la Transylvanie, nous étions prêts maintenant ? Il était bien tard !

Hitler ayant fréquemment répété : « Je m'opposerai au communisme sur n'importe quel point du globe », au moins pouvions-nous l'assurer que nous avions le même adversaire commun.

Une rencontre au sommet fut décidée.

Elle eut lieu à Berlin, à la nouvelle Chancellerie.

Mon ami Georges Barbul, chef du secrétariat d'Antonesco, eut le privilège d'y assister. Il en revint sous le coup d'une

vive émotion, brossant un portrait si saisissant d'Hitler qu'on ne peut l'oublier :

« J'avais Hitler en face. Considéré comme un grand orateur par ses partisans, cet homme d'une taille moyenne, légèrement voûté, plutôt maigre, n'attirait l'attention par aucune particularité de son extérieur. Sa tenue d'une simplicité frisant la modestie, sa timidité apparente rappelaient plutôt le pasteur protestant que l'animateur des masses populaires. L'impression comique que sa mèche et sa moustache prêtait à ses photographies se trouvait sensiblement modifiée lorsqu'on voyait l'homme. Ses cheveux étaient beaucoup plus clairs qu'ils n'apparaissaient sur les photos et sa moustache, d'un blond un peu rougeâtre, s'harmonisait avec le teint blanc et transparent comme celui d'un phtisique et avec ses yeux d'un bleu chaud et foncé. Son pantalon noir, le veston dont la couleur faisait une moyenne entre le marron clair du Parti et le feldgrau de la Wehrmacht, le manque de toute décoration en dehors de la croix de fer de la Première Guerre mondiale, prouvaient que Hitler était dépourvu de toute coquetterie vestimentaire ou bien qu'il avait la coquetterie de la simplicité.

Quand il commençait à parler, la première chose qui attirait l'attention était ses mains très blanches, maigres et assez petites pour un homme qui avec des gestes expressifs comme ceux des sculptures de Rodin, essayait de donner une image intuitive de sa pensée. Tantôt elles se crispaient comme le bec d'un oiseau sauvage attrapant sa proie, tantôt elles s'étendaient avec la lassitude des félins au repos, tantôt elles offraient les paumes comme des mains qui s'apprêtent à attraper le fruit tombant d'un arbre. Avec la fougue de paroles, les gestes devenaient plus abrupts, moins précis, plus violents pour fulminer, avec des coups de poing sur la table que son corps accompagnait d'un raidissement impétueux qui semblait pour un moment le confondre avec son idée, attitude qui contrastait avec sa tenue molle, aux épaules tombantes, habituelle chez lui. »

Antonesco revint de Berlin, troisième homme de l'Axe. Certains espoirs nous étaient permis. Hitler avait dit : « La dernière page dans l'histoire de la Transylvanie n'a pas encore été écrite », également : « Aucune frontière du continent n'est définitive. »

En conséquence, pendant l'hiver 1941, notre brigade entre dans le dispositif de couverture au nord de la nouvelle frontière avec la Russie, à environ 10 kilomètres de Radautzi.

A gauche, la 1re brigade roumaine de Montagne (chasseurs alpins), à droite un régiment de la 239e division de la Wehrmacht. Encore plus loin, à droite, la 5e brigade de cavalerie roumaine.

Le lieutenant-colonel Cristea nous commande, Ion Danesco étant commandant de brigade.

Nous sommes sur le pied de guerre.

Je fais la connaissance du commandant Allert, du régiment voisin de la Wehrmacht, chef du groupe de liaison allemand. Fait exceptionnel, il arbore déjà la Ritterkreutz ce qui pique ma curiosité.

Un jour, comme il m'interroge sur les traditions Calarashis, Allert se laisse un peu aller :

— Je vois à votre regard que ma Ritterkreutz vous intrigue... On ne la décroche pas si facilement, mais celle-là pour rien au monde je ne voudrais revivre les instants qui m'ont valu de la mériter. Je l'ai gagnée en 1940 pendant la campagne de France, justement contre les cavaliers, de vrais cavaliers mais pas encore vraiment des hommes pour l'âge, des gamins : Les cadets de Saumur. Tout était déjà perdu, balayé pour la France, mais ces enfants se sont sacrifiés pour l'honneur de leur pays et de leur arme : la cavalerie.

Quelle chose curieuse, la guerre, j'aurais été tellement fier qu'ils soient mes fils, ces petits héros de Saumur. Seulement, du fait de leur belle attitude il a fallu les réduire. Des ordres qui nous ont coûté cher, très cher en hommes. Ils se sont battus jusqu'au bout, jusqu'au dernier, en rendant coup pour coup...

Mon cher Émilian, croyez-en ma parole d'officier : ces petits cavaliers-là méritaient tous la Ritterkreutz. Remarquez, en portant la mienne, c'est leur souvenir que je porte, ainsi ils ne sont pas oubliés... »

Notre impatience croît sans cesse.

Le 21 juin 1941 à 17 h 30 les pétarades intempestives d'une moto de liaison viennent me sortir de mes rêves.

Le capitaine Neculce en descend, me serre fortement la main.

— Les dés sont jetés, murmure-t-il à voix basse.

Il me tend un pli jaune :

G.Q.G. : Ordre d'opération : 22 juin à 3 heures du matin

passez la frontière. Prenez toutes mesures nécessaires pour détruire observatoire d'artillerie ennemi installé dans le mirador. Fin de mission : 6 heures du matin.

Je suis paralysé d'émotion. Tout se bouscule en moi. Enfin, on va régler nos comptes avec les envahisseurs de la Bessarabie. On va libérer les nôtres — les autres aussi —. Nous allons laver l'humiliation, venger le capitaine Epure. Je pense aux quarante-quatre hommes du peloton dont je suis responsable. Leurs visages entreprennent une ronde folle dans ma tête. Je songe à la vie, je songe à la mort. Et Dac, mon cheval Dac, comment va-t-il se comporter?

Je résiste jusqu'au soir et, n'y tenant plus j'appelle mes trois chefs de groupe, également Coliopol de l'escadron de mitrailleuses, à qui je ne peux cacher ça...

Je leur dis :

— Cette nuit est la nuit la plus courte de l'année. Elle sera la plus longue dans vos souvenirs... Mes amis, cette nuit nous entrons en guerre pour libérer nos provinces perdues et détruire les communistes partout où il s'en trouve!

« Michou » Coliopol ne fait qu'un bond jusqu'au plafond, retombe, esquisse une danse russe, pousse des cris sauvages. Il explose littéralement de joie.

— Nous aurons l'honneur d'être les premiers à frapper l'ennemi. Pour cela j'ai besoin d'un groupe...

— Moi, hurle Smarandache, devançant Datco et Ortinski qu'il prend de vitesse...

Il court sélectionner des volontaires, choisir également un spécialiste du Génie pour faire sauter, dans les règles, le mirador.

Je décide de commander moi-même le groupe de diversion.

Le sous-lieutenant Coliopol s'apercevant qu'il n'est pas de la première fête en pleurerait. Il me supplie :

— Laisse-moi venir, en cavalier, rien qu'en cavalier...

— Viens! Tu te chargeras du F.M.

Coliopol se jette sur moi pour m'embrasser avec une telle véhémence que nous tombons par terre dans l'hilarité générale.

L'exubérance latine, c'est ça!

Nous irons sans les chevaux.

Nous enlevons nos éperons, les boucles de ceinturon, les sabres, les rosettes (1), les pièces de monnaie dans nos poches, tout ce qui risque de tinter, de faire le moindre bruit susceptible de déceler notre approche à ceux d'en face.

Coliopol et Smarandache m'entourent. Proches et dissemblables à la fois. Le sous-lieutenant Coliopol, grand, brun, bouclé, distingué. Le brigadier-chef Smarandache grand, blond, raffiné, l'allure d'un élève-officier.

Coliopol, une passion pour Baudelaire.

Smarandache a commencé un journal de campagne en vers alexandrins. A trois heures pile, nous quittons le moulin abandonné où nous sommes groupés avant l'action.

La nuit nous protège assez bien. Malgré l'été, le ciel est obscurci de nuages. La lune est invisible. On ne voit pas grand-chose. Nous prenons au passage le caporal des gardes frontière, Moldovano, qui connaît le secteur à s'y balader les yeux fermés.

Ce soir, on ne lui demande que de bien les ouvrir et de nous conduire à bon port : au mirador.

Il prend seul la tête.

Au bout d'un moment il saute un ruisseau. Quand nous avons sauté à notre tour il nous accueille par ces mots chuchotés :

— *Nous sommes de l'autre côté...*

Bêtement impressionné d'avoir un pied chez les russes, j'entends mon cœur battre plus fort.

L'un derrière l'autre, nous pénétrons dans la forêt de Valiva.

Des sapins gigantesques, des hêtres tricentenaires montent la garde. Nous nous faufilons. Le battement d'aile silencieux des hiboux agite l'air tiède. Ce sont les gris éventails de la nuit. Des nocturnes dérangés crient leur effroi. Je commence à connaître l'intense jubilation de l'adulte en train de vivre ses rêves de gosse. Me voilà enfin plongé dans une de ces aventures signées Gustave Aimar. Valentin Guillois, Curimilla le grand chef des Aucas, ne sont sûrement pas loin...

Moldovano siffle doucement :

(1) Fixée en haut de la tige de botte chez les cavaliers roumains, la Rosette était un ornement en cuivre jaune ayant la forme d'une marguerite, de la grosseur d'une pièce de cinq francs actuelle.

— Les voilà! On y est...

Je sursaute.

Droit devant nous le PC des Russes : la maison forestière.

Une petite clairière nous en sépare.

Smarandache, avec son groupe augmenté d'un caporal du Génie spécialiste des charges explosives, se détache de nous, pour aller plus avant sur la droite à la rencontre de son objectif : Le Mirador.

Il faut absolument le détruire car là-haut sont idéalement installés les observateurs soviétiques qui régleront demain le tir de leur artillerie sur l'ensemble de nos positions de combat et de départ.

Craignant que la maison forestière ne dissimule un grand nombre de soldats russes je préfère m'en approcher.

Foudroyé, un arbre géant gît de tout son long aux deux tiers de la clairière.

En rampant nous parvenons à l'atteindre.

Dans l'entrelacs de ses racines, Coliopol installe son F.M. en batterie. Plongés le nez dans l'herbe, nous ne bougeons pas. Si ce n'est que l'avant-bras droit d'un homme, puis d'un autre, se lève trop fréquemment pour regarder sa montre... Ce qui est agaçant...

L'attaque doit avoir lieu ce 22 juin 1941 à 3 h 45 précises.

La première attaque de notre guerre.

Le temps semble suspendu au-dessus de nos têtes, arrêté, là, au bout d'un fil invisible.

— J'ai une de ces envies de pisser... chuchote Iconaru.

Je regarde ma montre : 3 h 42.

Au même moment, sur notre gauche, un violent crépitement pétille sur la crête.

Smarandache a déjà compris :

— Ces salauds de chasseurs ont avancé leurs montres pour nous baiser!

Il y a de ça.

Une énorme explosion fait vibrer le sol sous nos ventres.

Coliopol vient de faire péter le mirador. L'espace d'un long éclair on y voit presque clair, suffisamment en tout cas pour que les russes nous disent « bonjour! ».

— Pieeewwww... une balle se fiche au ras de ma tempe, frôlant l'oreille. On nous tire dessus du haut des arbres. Je vois la flamme vive des coups de départ.

J'ordonne :

— Feu à volonté!

Coliopol tombe sur le dos, fait basculer le F.M., lâche une rafale en l'air.

Un cri plaintif, un corps bascule, tombe dans le vide, s'écrase au sol lourdement.

Un tir groupé fracasse les fenêtres de la maison forestière. La lumière s'éteint.

Nous nous replions par petits bonds.

Au-dessus de nos têtes, le ciel se met à vrombir de plus en plus fort. Ce sont les bombardiers allemands qui viennent de bombarder Cernovitz.

CHAPITRE IV

L'entrée en guerre. — Le mirador. — Le premier mort. — La gomme. — Dac. — Le trésor. — Le drapeau de Raicha.

Au retour, nous apprendrons que deux cents avions russes ont été écrasés au sol sans avoir eu le temps de prendre l'air.

L'opération Barbarossa a commencé et bien commencé pour tout le monde. Nous revenons les premiers. Le détachement Smarandache semble tarder. Coliopol me calme.

Des bruits furtifs. Les voilà. A leur tête, le caporal du Génie. Je l'interroge du regard. Il claque des talons :

— Mission accomplie, Domnul Lieutenant, mirador détruit!

Je n'y tiens plus :

— Et Smarandache?

— Il est tombé...

— Comment?

— D'un seul coup...

— Mort?

— Probablement... Quand le mirador s'est écroulé, ils nous ont « allumé » de partout avec au moins 3 F.M. Il est resté allongé entre eux et nous. Impossible d'aller le chercher. Il ne bougeait pas du tout. Nous avons décroché rapidement selon les ordres...

— Bien! je vous remercie.

J'ai peine à y croire.

Je sors mon carnet de peloton.

Sur trois colonnes on peut lire, imprimé en gras :

FONCTION GRADE NOM

Si les fonctions et les grades sont soigneusement écrits à l'encre avec une plume « sergent-major », dans la troisième colonne le nom du responsable est obligatoirement inscrit au crayon.

Je prends la gomme entre mes doigts gourds, efface avec l'espoir fou de ne jamais y parvenir le nom de « Smarandache, Paul ».

Quand il n'en subsiste plus que l'illisible meurtrissure de la mine gravée dans le papier, je note par-dessus « Raicha, Ion ».

Cette gomme je la tâte longuement entre le pouce et l'index. J'en éprouve en frissonnant la dure mollesse vivante, inanimée à la fois. Mi-chair, mi-mollusque ; mi-vie, mi-mort. Une drôle de petite bête sans os ni carapace. Un objet inhumain, une invention perfide, gommant les êtres de l'existence ne laissant de leurs noms que de gênantes rognures d'un gris sale bizarre se tortillant sur le papier.

Je me pose l'insoutenable question à l'inacceptable réponse :

— Combien de fois devrai-je donner l'ordre, celui dont l'exécution exemplaire m'obligera à sortir ma gomme?

Combien de fois devrai-je m'en servir de cette vilaine petite bête blanchâtre, éponge à absorber le sang, les os, la chair, ne laissant comme trace de la disparition d'un homme que quelques miettes sales sur une page restée trop blanche?

Combien « d'effacés » parmi ceux qui ne sont déjà plus que 43 inscrits à la mine de plomb?

Combien de fois devrai-je sortir ma gomme?

Un carillon de cloches m'assourdit.

Coliopol vient de déclencher la radio à batteries. Le speaker commente :

— Vous entendez les carillons des cloches prisonnières en Bessarabie, les cloches de nos saintes églises de Kichinev, Cernovitz, Hotin, Cetatalba... Maintenant le maréchal Antonesco, président du gouvernement, commandant en chef des armées, vous parle :

Soldats,

Je vous ai promis, dès le premier jour de mon avènement au pouvoir et de ma lutte nationale, de vous porter à la victoire. D'effacer la tâche de déshonneur de l'histoire de la nation et l'ombre de l'humiliation qui pesait sur vos fronts et sur vos épaulettes. Aujourd'hui est arrivée l'heure la plus sainte de la lutte pour nos droits et les droits de l'église, la lutte pour vos foyers et les autels roumains de toujours.

Soldats,

Je vous l'ordonne, passez le Pruth! Écrasez l'ennemi de l'Est et du Nord. Brisez le joug rouge du bolchevisme qui pèse sur nos frères envahis. Ramenez dans le corps du pays la glèbe des ancêtres de Bessarabie et de Bukovine.

Soldats,

Vous partez aujourd'hui sur le chemin des victoires d'Étienne le Grand. Ramenez ce que les anciens ont conquis par leurs combats. En avant! Soyez fiers que les siècles nous aient laissé ici comme sentinelles et remparts d'une forteresse chrétienne.

Soyez fiers du passé roumain.

Soldats,

Vous allez combattre coude à coude aux côtés des soldats de la plus puissante, de la plus glorieuse armée du monde. Essayez de mesurer votre courage, votre fierté à celui de nos camarades.

Ils luttent, ils combattent sur la terre moldave pour nos frontières et pour la justice du monde.

Soldats, en avant! Combattez pour la gloire de la nation et sachez mourir pour les foyers de nos pères, pour l'avenir de nos enfants.

Honorez par votre vertu le souvenir de Michel le Brave et d'Étienne le Grand, le souvenir des martyrs et des héros tombés sur notre terre, leurs pensées tendues vers Dieu.

Vous devez lutter pour libérer vos frères de Bessarabie et de Bukovine, pour l'honneur de tout ce que les envahisseurs sans Dieu ont bafoué et sali.

Luttez pour venger l'humiliation et la justice.
La nation, le roi, votre général, vous le demandent.
Soldats,
La victoire sera avec nous.
Au combat!
Avec Dieu, en avant!

« Hourrah » hurlent les hommes du peloton qui se sont rassemblés autour de moi pour entendre l'allocution.

« Hourrah » et comme les soldats de toutes les armées du monde naïvement ils ajoutent :

— On les aura!

Moi, je ne vois qu'une chose : eux ils ont déjà eu Smarandache...

En tout cas, je sens tout mon petit monde « gonflé » à bloc. Je ne vois pas ce qui pourrait les arrêter.

Le fait est : rien ne les arrêtera!

L'artillerie russe entre en action de toutes ses pièces. Telles des voitures de compétition lancées à fond sur la ligne droite d'un circuit de vitesse, des obus de fort calibre se mettent à siffler vigoureusement leur rage au-dessus de nos têtes. Les Russes réagissent enfin. Ils appuient salves sur salves. Trop longues, beaucoup trop longues. Le mirador leur manque plus qu'à nous... Ils gaspillent un grand nombre de projectiles, en pure perte, toute la journée.

Comment ne pas penser à Smarandache?

Le 24, je reçois l'ordre d'aller « tâter » l'ennemi.

Je ne suis pas chaud, je devine une entreprise désagréable mais qui fait partie du boulot. J'ai peur de tomber dans la gueule du loup.

Mystérieuse, presque aussi sombre de jour que de nuit, la forêt de Valiva nous absorbe, nous engloutit.

Nous avançons, très décalés les uns par rapport aux autres, sorte d'escalier désarticulé, progressant en crabe.

Je marche en tête. Voici la maison forestière. Nous l'encerclons. L'absence de bruit est insupportable. Une grenade entre les dents, l'autre à la main je pénètre à l'intérieur.

D'instinct, je sens qu'il n'y a plus personne. En effet le désordre indescriptible qui règne ici et là est révélateur d'une fuite dans la plus grande précipitation. Une carabine automatique d'un nouveau modèle gît entre les quatre

pieds d'une chaise renversée. Des boîtes de conserves pleines traînent partout. Sur des fils, du linge sèche. Par terre une bouteille de vodka pleine parmi d'autres brisées volontairement.

A l'étage j'entends Garbis jurer :

— Nom de Dieu, il y avait des bonnes femmes dans cette taule...

Il descend quatre à quatre l'escalier avec dans les mains d'ahurissants dessous féminins kakis, taillés dans la plus vulgaire toile de tente de l'armée. Des soutiens-gorge dont les bonnets sont de véritables mongolfières, des culottes avec des ouvertures pour cuisses de percheron...

— Pas possible, raille Garbis, c'étaient pas des gonzesses mais des travestis! On va quand même pas se battre contre des pédés...

Je sors visiter le mirador détruit. Dans les débris de bois, d'acier, il est difficile de savoir combien d'hommes sont morts. De grands lambeaux d'uniformes sont accrochés — deçà, delà. A la manière dont certains pendent je comprends qu'ils font leur poids de chair.

Écœuré, je retourne sur mes pas. Pour buter sur Smarandache. Un peu replié, comme pour dormir. Son casque posé à côté de lui. Une balle s'est frayée un chemin mortel tout en haut du front.

Pourquoi donc avait-il enlevé son casque?

Avec cette protection il serait encore parmi nous.

J'en fais l'amère constatation devant ses camarades qui silencieusement sont venus m'entourer un à un. La terrible leçon leur sera plus d'une fois salutaire.

Un peu plus loin nous trouvons le Russe que Coliopol a proprement déménagé de son arbre, au F.M. Un jeune homme magnifique, athlétique, d'une beauté à couper le souffle. Sans doute un géorgien de très belle race. Cheveux noirs, yeux verts encore grands ouverts sur le ciel. Sur ses lèvres pleines on lit un ardent appétit de vie. Accrochée à sa poitrine, juste au-dessus des sanglants impacts, l'insigne des combattants de la campagne de Finlande. Le cavalier, Vacaru de Celei, se penche pour arracher le trophée. Je le prends par l'épaule :

— Laisse tomber, Vacaru, c'est un soldat comme toi.

Ce qui lui est arrivé peut t'arriver tout à l'heure. Cet insigne il l'a gagné, il est à lui. Fous-lui la paix!

Nous marchons quelques kilomètres jusqu'au village de Cortechti. Des enfants nous offrent des pêches. J'envoie une charrette chercher les corps de Smarandache et du géorgien. Pas question de s'amuser à faire des puzzles avec les morceaux de ceux du mirador, pas le temps non plus. On enterre les deux hommes dans la cour de l'église.

Il faut repartir.

J'organise des patrouilles pour tâter « la ligne apparente de l'ennemi » comme dit le manuel du parfait cavalier en campagne. Il s'agit plutôt là d'une ligne transparente... L'ennemi n'apparaît nulle part... Par bonheur, le 16e régiment d'infanterie de la 7e division vient nous relever.

Nous filons récupérer nos chevaux à Radautz avec le « plutonier » (1) Jacob, commandant l'échelon-chevaux et les Tine Cals (2) lorsque nous combattons à pied.

Chacun retrouve sa monture avec une joie muette, si profonde. Moi comme les autres. Dac hennit doucement de plaisir, bougonne des lèvres, plonge ses naseaux frémissants, humides aussi, dans mon cou, pour me faire savoir derrière l'oreille combien je lui ai manqué.

On ne peut pas apporter plus de soins qu'à l'ordinaire aux préparatifs de ce départ pourtant exceptionnel. Pour l'essentiel de la santé du cheval, le plutonier-major-vétérinaire les a auscultés, palpés, examinés, avec un soin que n'a jamais connu le cavalier. Pour le reste le Potcovar (3) a veillé à ce que tout soit en ordre.

Tous les chevaux de notre escadron sont déclarés « bons pour le service de guerre sans limite d'action ».

Nous ne sommes pas peu fiers de nos compagnons.

Les couvertures sont lissées à la perfection, posées avec quel amour au creux idéal, juste entre le garrot et les

(1) Plutonier : adjudant-chef dans la cavalerie.
(2) Tine cal : cavalier chargé de dissimuler les chevaux, de les protéger lorsque les Calarashis combattent à pied. Veille soigneusement à la garde des chevaux dont la disparition condamnerait les hommes à une mort certaine. Son rôle est très important.
(3) Potcovar : Maréchal-Ferrant.

reins, à l'intersection de la légère oblique terminale du cou plongeant dans le début d'arrondi de la croupe. La selle équilibrée. La sous-ventrière exactement sanglée sur le bon mouvement de respiration.

Nos montures sont d'allures parfaitement régulières, trois ou quatre légèrement panards (1) aux antérieurs un peu trop serrés (2). Sans plus. Aucun large (3), ni cagneux (4).

Les hommes sont très soucieux de vérifier le contenu des fontes qu'ils connaissent par cœur. Cela n'empêche...

La fonte de gauche est exclusivement la propriété du cheval. Elle contient la brosse, l'étrille, le licou, un picotin d'avoine, des morceaux de sucre, une pierre à sel, des friandises sèches, biscuits, etc..., des pommades spéciales préparées par le cavalier pour sa monture, d'après des recettes de famille venant de ses ancêtres et dont il garde jalousement le secret, à base de graisse d'ours mélangée à des décoctions de simples.

La fonte de droite renferme le bagage du cavalier : chemises, chaussettes, caleçon, savon, rasoir, mais surtout dans un tablier de femme brodé, un foulard ou une jolie nappe ce qu'il appelle son « trésor », tout ce qui lui rappellera son pays, son foyer, ceux qui l'aiment. En général dans une boîte un peu de terre de son champ, un caillou, une brindille d'aubépine, un coing, une pomme, une poire séchés. Le mouchoir de sa femme, des boucles de cheveu des enfants, des photos... Tout un monde inanimé qui après les combats lui rendra son âme, dans l'odeur douce indéfinissable qu'exhalent encore les fruits raccornis.

Que de fois, dans le raid fantastique que nous allons entreprendre, les yeux mouillés, la gorge sèche, il en fera le bouleversant inventaire, avec dans les doigts pour les manipuler, la délicate ferveur du prêtre effleurant l'hostie consacrée.

En vitesse je laisse écrire les dernières lettres. La nuit tombée nous partons au trot léger pour rejoindre Gramesti.

A l'école communale servant de P.C., le colonel me remet les cartes d'état-major.

(1) *Panard :* cheval dont le membre postérieur a le métatarse tendu vers l'extérieur au lieu d'être droit.
(2) *Serré :* jambes avant trop rapprochées l'une de l'autre.
(3) *Large :* jambes avant trop écartées l'une de l'autre.
(4) *Cagneux :* métatarses infléchis vers l'intérieur.

Je les consulte en vitesse. Ouf! ivresse totale : elles vont bien au-delà du Dniestr. Je suis pressé par le démon des cavaliers d'aller loin, d'y aller vite.

Mes Calaraschis aussi.

Voilà une bonne nouvelle à leur communiquer!

Je n'y manque pas.

On nous remet un brassard jaune qu'il faut fixer immédiatement à notre bras gauche. Nos uniformes kakis ressemblent à ceux des Français en 1939, bottes cavalières noires en sus, casque d'acier style Wehrmacht un peu plus profond. Seulement, la couleur kaki est trop proche de celle des uniformes soviétiques (encore une vacherie de Staline! disent les hommes). Les allemands l'ayant remarqué veulent éviter toute méprise. Deux petits drapeaux tricolores par homme viennent s'ajouter au paquetage. Un peu puéril. Déconcertés, les cavaliers les fixent dans les fontes, de chaque côté de la selle.

Enfin on nous distribue un livre de prières. En le recevant, tous se signent. Instinctivement ils le glissent à l'intérieur de la vareuse dans la poche gauche... farouchement persuadés qu'ils protégera leur cœur. Ce qui s'avérera vrai plus d'une fois.

Le 2e régiment de Calaraschis étant réuni là au grand complet, le colonel présente l'étendard à chaque escadron qui le salue sabre au clair. Il fait l'historique du drapeau en termes simples, précis, sans inutile emphase. Le nôtre s'est couvert de gloire sur tous les champs de bataille historiques, étoilé d'honneur, de décorations. Du sang des vaillants Calaraschis aussi.

Le colonel se dresse sur ses étriers :

— Sanatate (1)!

Les cavaliers répondent d'un seul cri :

— Izbanda sau moarte (2)!

Tous sont conscients que nous sommes au carrefour de notre destin. Beaucoup ont l'air grave des très jeunes mariés. Pour la plupart ils ont tous, mes volontaires Calaraschis, entre dix-huit et vingt-deux ans. Je trouve que Raicha, lui, a l'air bien rigolard. Il consent à m'expliquer :

— Je vais vous faire voir...

(1) Sanatate : santé!
(2) Izbanda sau moarte : La victoire ou la mort!

Enlevant son ceinturon, tombant la veste, le voilà maintenant qui s'attaque à son pantalon...

Cramoisi, je lui ordonne de rétablir sa tenue. Il refuse d'un hochement de tête. Soulève sa chemise. Je m'attends au pire. Erreur! Raicha a le torse complètement enveloppé dans un grand drapeau tricolore rouge, jaune, bleu.

— Le mien n'est peut-être pas comme celui du colonel, Domnul Lieutenant, il n'a encore jamais flotté que sur mes fesses, mais foi de Calaraschi, j'irai le planter sur les remparts du Kremlin sous le nez de Staline et encore plus loin... là-bas où ils n'ont encore jamais vu de cavaliers roumains...

Pris entre le fou-rire, l'envie de l'engueuler, une certaine émotion, j'opte pour la meilleure solution. Celle consistant à l'aider à se rhabiller en vitesse avant que le colonel vienne voir ce qui se passe. Car ils sont maintenant deux cents Calaraschis, en délire, autour de nous, à se tordre les côtes de joie...

Il n'y a plus qu'à prendre le départ. Le grand départ. On nous y invite sur-le-champ.

Objectif : Mission traditionnelle de la cavalerie, la poursuite à outrance! Nous l'entamons le mors au dent.

Incalecarea! Incalecarea!

CHAPITRE V

Les chasseurs aux bougies. — Le premier coup de Bakanu. — Balles dans la nuque. — Les prisonniers. — Après vous, chère Madame.

A la tête de mon peloton, je forme la pointe de l'avant-garde. La nuit est sombre, on n'y voit goutte. J'ordonne deux temps au trot, un temps au pas.

Dac lance les jambes de telle façon, avec une telle régularité, que plusieurs heures de selle aidant, j'ai l'impression, roulant, tanguant, d'être dans un hamac tout au fond d'un vaisseau.

Je dois m'endormir un peu.

Un soleil éclatant blesse brusquement mes yeux. Jamais vu d'aurore aussi brutale. Et pour cause! Au détour du chemin je viens de tomber sur Cernovitz en flammes dont l'immense incendie vient littéralement me lécher la figure. Dac bronche, renâcle, se met à danser sur place.

Pourtant la ville est loin, mais au sortir de l'obscurité totale d'une épaisse forêt pour saisir ce terrible spectacle, les pupilles en prennent un coup.

Je vois que les Stukas ont bien fait leur infernal boulot.

Vers midi, toujours sur le dos de nos chevaux au comportement parfait, j'engage le peloton à traverser le Pruth, fleuve légendaire.

J'entre le premier dans l'eau bouillonnante. Un peu en biais. Les autres suivent. Je prends par le travers à contre-courant. Ce dernier est fort. Il frappe sèchement ces fra-

giles piliers que sont les jambes de Dac, qui a tendance à trop lever du sabot. En écrasant légèrement du mors vers le bas, je le rétablis. Au milieu du fleuve, l'eau passe par-dessus mes bottes, les remplissant généreusement. Le cheval va bien.

Malgré moi, je pense que dans les westerns made in U.S.A. c'est exactement à ce moment que le grand chef indien « œil de lynx » attaque la cavalerie américaine pour l'envoyer paître dans les grandes prairies de l'Éternel...

Voilà qui pourrait bien arriver.

Je serre plus fort ma monture entre mes cuisses.

L'endroit est rêvé pour une embuscade.

Heureusement « œil de Moscou » n'a pas donné l'autorisation de projeter les films capitalistes en U.R.S.S. Son état-major ne connaît donc pas les bons « gags ». Tant mieux pour nous! Dans cette situation critique nous n'aurions pas ri.

Passons donc sans encombre, débouchant à Noua Sulita. Des femmes rieuses apportent de grands pains de seigle sortant droit du four tout chaud. Merci! grand merci pour le geste. Si ça ne sèche pas les bottes, ça bourre le ventre. Longeant les chemins creux, nous poursuivons. Dès que le terrain paraît susceptible de dissimuler l'ennemi je l'explore soigneusement. Aucun Russe ne doit rester derrière nous, ce serait trop dangereux pour la troupe qui va s'enfoncer dans la brèche que nous ouvrons au galop pour déferler à l'Est.

Donc nous « ratissons », faneurs d'un nouveau genre dont le râteau a la dent plutôt mauvaise.

A 21 heures, halte sous de hauts frênes, desserrant les sangles des chevaux, remontant les étriers sur la selle pour les soulager un peu, sans les desseller complètement.

A peine une heure de répit que sec, incisif, le bruit d'un combat nous parvient. D'un proche combat sur la gauche.

Il faut aller voir.

J'ordonne qu'on se remette en selle. La rapidité de notre intervention peut arranger les choses, là-bas...

Dépliant ma carte sur l'encolure de Dac, je constate que l'accrochage a lieu à Dinauti. De plus en plus distinctement les échanges de coups de feu nous parviennent. Au bout de trois quarts d'heures, plus rien. Qui a succombé, les nôtres? Les autres?

Une mauvaise rencontre devient possible. Les Calaras-

chis l'ont senti. Ils tiennent leur carabine automatique canon au ciel, la crosse reposant sur la cuisse.

Il fait si sombre que nous butons sur les premières maisons de Dinauti. Un gros village. Pied à terre. Jacob ramasse les brides, abrite les chevaux. L'investissement s'effectue en tirailleurs. Dès la première ruelle il me faut enjamber plusieurs cadavres de fantassins russes. L'odeur âcre, sulfurée à la fois, de la poudre, flotte dans l'air, pique les yeux, brûle le nez. Un F.M. braqué entre les mains je saute d'un coup dans la rue principale. Tout au bout, quelque chose de brillant balance une lueur. Je me jette au sol. J'attends l'explosion. Rien. Le silence pèse à faire sauter le cœur hors de la poitrine. Je rampe un peu pour observer d'un œil derrière l'éboulis d'une maison effondrée.

Des taches lumineuses dansent.

Il faut que j'aille voir de près ce phénomène.

Un piège ou quoi?

En continuant de ramper je me dirige sur elles, utilisant au mieux comme protection les obstacles rencontrés en chemin.

Du bruit, derrière. Garbis avec Raicha suivent mon mouvement, me flanquant à droite et à gauche.

Je progresse parmi les corps de soldats russes gluant de sang épinglés dans les étranges postures de la mort.

Le combat a dû être d'un rare acharnement. L'un des combattants rouges crispe encore ses mains autour de la baïonnette qui l'a cloué au sol par le ventre. Celle-ci est toujours fixée au fusil soviétique planté là crosse en l'air. Probablement l'arme personnelle de ce malheureux que l'on aura retournée pour la plonger dans ses propres entrailles. Voilà pourquoi on l'a abandonnée ainsi.

Une brûlure vive sur le dessus de la main gauche.

La longue esquille d'os d'un crâne éclaté vient de s'y ficher. Écœuré je l'arrache vivement comme la tête d'un serpent. Des cheveux adhèrent encore au sinistre débris.

Je transpire à grosses gouttes.

J'ai envie de vomir.

Et ce silence qui vous broie tout entier!

Encore quelques mètres.

Maintenant, je vois.

Je me lève, imité aussitôt par Garbis et Raicha. Il faut faire une vingtaine de mètres encore.

Trois chasseurs alpins, nos petits chasseurs de montagne, sont allongés côte à côte.

Au-dessus de leurs têtes, fichées dans le sol, trois grandes bougies allumées font danser une curieuse auréole pâle au-dessus de leurs visages maculés.

Trois bougies allumées par les femmes avant leur fuite dans les bois. Trois bougies qui sont tout ce qui reste de vivant dans Dinauti. Trois flammes vives pour trois vies soufflées par la guerre.

Il faut repartir vite. Nous n'avons que trop perdu de temps.

Les autres nous rejoignent.

Iconaru, qui a décidément une dent contre eux, râle :

— Ils ont des ailes aux jambes ou quoi ? Comment ont-ils fait ces foutus chasseurs pour être déjà là ?

— Maintenant tu es tranquille, crache Raicha, ils ne te rattraperont plus... Ils ont été trop loin... Où ils sont, on ne court plus après rien !

J'arrange les choses en expliquant à Iconaru qu'avec nos itinéraires d'explorations, de détours en détours, nous avons couvert trois fois plus de chemin. Ce qui ne m'empêche pas de rendre un hommage plus que mérité aux vaillants chasseurs.

Je reste le dernier près d'eux. A la lueur de leurs bougies, le peloton monté s'éloigne dans un jeu d'ombres fantasmagoriques.

Nos chevaux se comportent parfaitement.

Les hommes s'occupent beaucoup plus de leur monture que d'eux-mêmes. Leurs soins sont constants.

Un proverbe Calaraschi ne dit-il pas : « Si tu veux être maître de ta liberté, deviens d'abord l'esclave de ton cheval ? »

Nous mangeons, somnolons, rêvons en selle.

Les hommes se réveillent un peu quand je leur signale la proximité de Rachitna. Volubiles par miracle ils parlent entre eux de la fulgurante charge des Chevau-légers polonais dont elle fut le théâtre pendant la Première Guerre mondiale.

Doljoc se présente devant nous.

Nous l'abordons avec un peu trop d'insouciance, de fatigue aussi.

Une rafale m'encadre brusquement, lâchée d'un chêne à 25 mètres devant.

Dac se cabre violemment.

Un coup de feu part en plein dans mon oreille.

Tout contre moi, à la carabine Z.B. Raphaël Bakanu vient de tirer. Une seule fois.

Dans le haut de l'arbre, un craquement. Un corps, arrêté par les branches à mi-dégringolade, bascule, pend pitoyablement, retenu par les pieds. Un pistolet-mitrailleur « boîte de Camembert » tombe jusqu'au sol. J'étais trop loin pour cette arme imprécise, voilà ce qui m'a sauvé. Et Bakanu aussi qui ne lui a pas laissé le loisir de m'encadrer deux fois. Quand je pense que Bakanu excelle surtout au F.M. Quel tireur !

— Faut faire gaffe, quoi ! bougonne-t-il, furieux de mon inattention.

De ce jour, il va être souvent à mes côtés, garde du corps obstiné. Derrière les haies, je remarque des uniformes kakis se défilant rapidement.

— Ils mettent les voiles en vitesse, Domnul Lieutenant, confirme Raicha. Si on leur faisait piquer un sprint ?

Quelques prisonniers feraient bien mon affaire. Ils pourraient me renseigner utilement. Je vais lui répondre :

— D'accord...

Quand un feu nourri nous tombe dessus de derrière un muret proche du chêne. Barrant l'accès au village.

Un excellent emplacement.

Abrités là, des sacrifiés pour une action de retardement. Des sacrifiés qui surtout ne veulent pas se sacrifier pour rien. Ils nous le font durement savoir.

On ne peut pas les avoir à la grenade.

Ils sont trop loin.

D'autre part, trop de terrain découvert à parcourir pour pouvoir « lancer » sans être sûrs d'y avoir droit.

Au moindre de nos mouvements, ils arrosent. Sec. Une balle ricoche sur mon casque. Tout vibre dans ma tête.

Ils sont une bonne douzaine, leur puissance de tir en témoigne éloquemment. J'envoie Raicha et dix hommes se rendre compte des possibilités.

— Dans dix minutes, j'ouvre le feu pour vous couvrir. Regardez alors ce que vous pouvez faire... Surtout, ne prenez pas de risques inutiles...

— On cherche pas le malheur, Domnul Lieutenant, s'insurge Raicha dont l'uniforme gondole maintenant de partout. Un vrai clown. Un clown tragique.

Ils disparaissent derrière nous pour obliquer ensuite, hors de vue des tireurs soviétiques.

Raphaël Bakanu met le F.M. en position, le bichonne tel un artisan fier de son outil.

De courts échanges de part et d'autre. L'on s'observe. C'est l'heure. Je baisse sèchement la main gauche :

— Feu!

Par chargeurs de 25, le ZB hache le muret de ses ardentes dents de cuivre. Il mord la mort voracement, tremblant d'ardeur dans les bras de Bakanu. Des hurlements furieux de « Haïdouks » couvrent son bruit d'enfer.

Abasourdi je hurle :

— Halte au feu, halte!

Il est temps.

Au triple galop, Raicha et son groupe foncent sur le nid de résistance, le sabre courbe à bout de bras. En un éclair ils sont sur l'obstacle. Les soviétiques, surpris, terrifiés, n'ont pas tiré un seul coup de fusil. Quand ils se reprennent il est trop tard, bien trop tard. Les lames scintillantes les pourfendent déjà d'estoc, de taille. Un russe se dresse « la boîte à fromage » enfin en action. Taché, d'un revers du poignet, lui détache la tête du tronc. Un autre va planter sa baïonnette dans le dos de Raicha très occupé à en découdre.

Bouche ouverte je cris un avertissement, si fort qu'aucun son ne sort de ma bouche. Le cavalier Ilie plante les éperons dans les flancs de « Danilo » son cheval blanc. « Danilo » jette son poitrail puissant sur le russe juste comme il va percer Raicha, le renverse, le fracasse au sol sous les sabots de ses antérieurs.

Raicha ne s'est aperçu de rien, il en termine avec ses vis-à-vis. Tout s'est joué en un tournemain, le groupe fond déjà sur nous. J'ai tellement eu peur pour eux que je suis furieux.

— Brigadier-chef, vous avez risqué inutilement les chevaux... Je ne vous ai jamais donné l'ordre de charger...

Dégoulinant de sueur, Raicha me fait face. Il descend de cheval pour parler comme il se doit à son supérieur. Avance sur ses jambes torses, le pantalon sur les pieds. Dans la bagarre sa chemise est sortie. J'aperçois un morceau du drapeau tricolore qu'il porte sur lui. La tête dans les épaules, plus noiraud que jamais, l'œil malin, il me regarde bien dans les yeux :

— Vous m'avez ordonné : « Regardez ce que vous pouvez faire. » J'ai regardé.

J'ai vu que je pouvais faire ça... Je l'ai fait... Je suis Calaraschi, pas vrai ?

Il bombe un peu plus le torse :

— Au rapport : tous les chevaux du groupe et les hommes présents, Domnul Lieutenant...

Il n'a même pas un seul blessé!

Oh! oui... c'est vrai tu l'es, Calarashi, de la crinière de ton cheval à la semelle de tes bottes. Il va seulement falloir que je te coince bien fort le mors dans ta grande gueule si je veux te ramener vivant à Osica... toi et les parents de ton groupe!

Comme il s'est remarquablement tiré d'affaire — d'affaire avec moi, *l'Autre* ne compte pas pour lui — il est déjà en train de nettoyer sa lame d'un index appuyé, veillant à ne pas laisser la moindre trace sur la clarté de l'acier.

Les siens — dans le groupe de Raicha on est parent, d'une manière ou d'une autre — en font autant.

Raphaël Bakanu revient à ma hauteur :

— Faut pas lui en vouloir, Domnul Lieutenant, c'est la charge des Chevau-légers de Rachitna qui lui aura donné des idées...

Les plus proches Calarashis ont entendu. Ils éclatent de rire. Moi aussi, bien entendu.

Enchanté du résultat de sa démarche, Bakanu poursuit son avantage :

— On ne fait pas un peu la chasse aux lapins? Ils filaient droit sur le Nord-Est...

Plein d'espoir, il fait allusion aux soldats qui ont fui à notre approche. Ceux du muret viennent de se faire « hacher » pour les sauver.

Je réfléchis :

— Ils vont sur Nebadautzi... Nous aussi. Qu'ils ne se mettent pas dans nos jambes...

Bakanu, rayonnant, pique des deux.

Passant devant le muret, je préfère ne pas regarder. Raicha a vraiment fait le « détail »...

Dans mon dos, les Calarashis commentent l'escarmouche. D'après ce que j'entends il en ressort : « Ce n'est vraiment intéressant que cavalier contre cavalier... »

On verra bien!

Nebadautzi a illuminé de tous ses incendies pour nous recevoir. Spectacle grandiose vu de loin, à deux heures de cheval. Inutile de trop nous presser, nous avons compris. Les russes « améliorent » l'effet de nos bombardements, pratiquant la politique de la terre brûlée.

Avant de parvenir à la première maison, la seule qui soit presque intacte, je donne l'ordre rituel d'abriter les chevaux.

Le « plutonier » Jacob responsable des « Tine Cal » hasarde :

— Je préfère aller avec vous...

— Ce n'est pas votre rôle!

Jacob est contrarié. Cela se voit. Il m'avertit :

— Prenez garde! ça sent le coup fourré encore plus que le roussi, ce patelin...

La première maison, d'aspect sinistre, n'a pas souffert. Dans la cour un puits dresse son balancier vers le ciel. Au bout de la corde tendue, un seau fait penser à une grotesque pendaison.

J'ai failli buter dedans!

Ils sont trois hommes allongés à mes pieds. Des paysans de Bukovine. Je les reconnais à la « bonditza » (1) et aux « itzari » (2) qu'ils portent. Ils sont sur le ventre, les mains liées derrière le dos. Dans leur nuque à chacun un trou, d'où le sang coagulé, déjà noir, ne coule plus.

Comment sont-ils arrivés là? Mystère. Moins mystérieux leur mode d'exécution, signature inimitable des bolchevicks.

J'explore la maison de la cave au « cocere » (3). Rien. Allons voir ailleurs.

Un gros camion « Ford » de fabrication russe, presque complètement calciné, brûle encore.

Je donne des coups de botte dans les braises. D'énormes

(1) Bonditza : veste paysanne.
(2) Itzari : pantalon blanc volontairement trop long pour que le bas tirebouchonne sur la botte.
(3) Cocere : grenier à maïs.

paquets de papiers mal consumés apparaissent. Je lis sur le carton d'un dossier : « Municipalité de Cernauvitz. » La grande débacle pour les rouges, pas de doute. Les hommes du peloton me paraissent bien excités. La vue des trois paysans assassinés les a mis hors d'eux. Ce sont des paysans, eux aussi, ils ne l'oublient pas...

Ils piaffent de l'impatience d'en découdre méchamment avec les assassins. Le moment est venu de les prendre par la bride. Ce que je fais sèchement. La haine et la colère n'ont jamais fait de bons cavaliers.

Il faut nettoyer ce bourg petite rue par petite rue. Nedebautzi s'échelonne sur plus de cinq cents mètres. Des maisons dispersées, pour la plupart avec leur puits à balancier, qui constituent un excellent abri pendant nos bonds en avant...

— Pieeewww... Piiiieeeewww...

Le piaulement sinistre, froid, méchant de la buse humaine, du rapace se servant d'un fusil.

— Coulcat (1)!

S'ils tirent juste, leur feu n'est pas très nourri.

Ce peut être un piège pour nous dissimuler leur nombre.

Jetés au sol, les hommes guettent. Ne voient rien. L'impression très désagréable que chaque balle vous cherche personnellement, va vous trouver, vous clouer là...

Je n'ouvre pas le feu, car nous nous confondons bien maintenant avec le terrain.

Inutile de les renseigner sur nos emplacements.

Je fais passer :

— Ne tirez en aucun cas.

J'ai à peine fini de parler que de derrière nous une salve sauvage éclate, déchire l'air au-dessus de nos têtes.

Une seconde j'ai la pénible impression d'être tourné, à la réflexion je comprends vite, moins vite que Datco qui hurle :

— Ne tirez pas, Bon Dieu!

Ce sont les « Tine Cals » inquiets de notre absence de riposte — Jacob ayant aussi envie de se faire les griffes — qui cherchent les russes par-dessus nos têtes, de toutes leurs armes.

Plus un bruit.

(1) Coulcat : à plat ventre.

On dirait que l'adversaire a également pris pour lui l'ordre de cesser le feu.

J'avise Raicha :

— Puisque tu es démonté, va donc voir avec ta petite famille ce qu'ils bricolent en face...

Il ne se le fait pas dire deux fois. En souplesse ils disparaissent dans l'obscurité. A l'oreille nous suivons leur progression un certain temps. Puis, plus rien.

A mes côtés Masilu, l'agent de liaison de dix-huit ans, soupire.

Un siècle se passe. Le même silence énigmatique persiste.

Calme inquiétant, brusquement tranché par le sifflet strident des « Haïdouks » (1).

Raicha signale que tout va bien.

Le fait est. Il ne tarde pas à revenir avec une vingtaine de prisonniers, la plus hétéroclite réunion d'uniformes soviétiques. Il y a de tout là-dedans : infanterie, artillerie, cavalerie, génie, des civils mêmes et jusqu'à une femme.

S'essuyant le visage avec son foulard, Raicha commente sa prise :

— Les militaires sont des pauvres bougres, ils sont restés là volontairement pour se rendre. Les civils les ont forcés à tirer. Des politiques... douteux en tout cas.

A les voir tous, je pense que Raicha les a bien jugés.

Au premier interrogatoire ils me disent être de bons pères de famille ukrainiens envoyés ici en hâte comme « bouche-trous ». Comment en douter! Sur leurs têtes les bonnets ont l'air de tartes écrasées, leurs vestes sont boutonnées de travers, les molletières trop courtes s'effondrent sur des godillots trop grands... Ils n'ont rien de la troupe d'élite!

Les civils paraissent plus inquiétants. Parmi eux, un géant de trente ans — marin déguisé? — à la toison hirsute partagée curieusement par une raie très basse sur le côté, flanqué d'un petit bonhomme maigre, à barbiche noire, au col blanc empesé. Mi-notaire, mi-sacristain. Un peu la tête de Trotsky.

La femme est belle, grande, porte des jupes courtes sur des cuisses magnifiques, des bottes blanches en « iuft » (2).

(1) Haïdouks : brigands sauvages, cruels. Légendaires et populaires en Roumanie.

(2) Cuir de Russie.

Le peloton est figé au garde-à-vous. Dans tous les sens du terme, j'en ai bien peur...

L'image des trois paysans avec leur trou noir dans la nuque les obsède. Celle des cuisses de la fille aussi...

Venger les uns avec *l'Autre*, qui les nargue de toute sa beauté de femelle ironique, leur paraîtra satisfaisant. En fusillant les civils par-dessus le marché, cela va de soi.

Les yeux brillants, ils attendent ma sentence.

— Iconaru, conduisez-les à l'escadron, nous avons autre chose à faire... Je détache bien les mots en fixant le peloton :

— Et pas de temps à perdre.

Iconaru n'hésite pas. Se dirige lentement vers le groupe des prisonniers terrorisés. La carabine au creux des mains. Il en caresse significativement la gachette. Se plante devant la femme qui ne le quitte pas du regard. Tarde un peu avant de l'inviter, goguenard :

— Après vous, chère madame...

Sa facétie dissipe l'orage prêt à s'abattre sur nous. Le peloton éclate de rire.

Sans transition, les malheureux prisonniers viennent de passer de l'antichambre de la mort au dernier salon où l'on cause.

Merci, Iconaru.

Les Calarachis sont de bons diables. Il suffit d'une perfide étincelle pour en faire des diables tout court.

Souvent, il en est ainsi des hommes.

CHAPITRE VI

Le Cuirassé des Steppes. — Garbis de Corabia. — Le petit père. — Les maïs. — La pelle et la peur. — Je voudrais mourir. — L'occasion fait le larron.

Inaïnte!

Les hommes commencent à en avoir plein les bottes.

Nous sortons de Nebadautzi pour tomber sur un des plus beaux spectacles du monde : six moulins à vent croisant leurs ailes blanches dans le ciel bleu, sur fond lointain de hêtres verts.

Plus beau à voir de loin que de près, car de près ils pourraient bien devenir les tours du malheur, ces moulins...

Il y a un certain vent, mais les ailes étant bloquées, leurs membrures de bois craquent et grincent sinistrement.

Complètement à découvert pour les approcher, j'appréhende ce qui peut arriver. Des russes cachés là-dedans feraient un beau carton, nous tenant en échec le temps qu'ils voudraient.

Je me sens très Don Quichotte sur Rossinante (pardon Dac!). Raicha, beaucoup plus gras, ferait un Sancho Pança présentable... Les illustrations de Gustave Dore s'illuminent dans ma mémoire. Enfant, que d'heures ai-je rêvé devant ces merveilles. Inestimables puisqu'elles font rêver toute la vie...

Pas le moment de rêver! Je dois y aller. J'y vais. Toujours monté, j'avance seul.

Quelque chose me paralyse, m'hypnotise littéralement : jaillissant de l'entrée éventrée d'un moulin le tube du canon court de 152 d'un char blindé soviétique KW II, d'un anachronisme glacial dans ce décor. Le monstre est tapi pareil à un crapaud dans son trou de pierres.

Je lance Dac dans un écart violent sur la droite, m'écartant d'un bond du champ de tir, de l'œil sinistre de l'obusier.

Paralysé de peur je m'attends néanmoins à être pulvérisé par les mitrailleuses de 7,62 de cette terreur pesant 52 tonnes, que je viens bien imprudemment provoquer dans son antre.

Passent des secondes interminables. Plus longues qu'un long séjour en purgatoire.

Rien!

Je sais que les tourelles de KW II, surnommé « Le Cuirassé des Steppes », sont mobiles, rotatives, or la sienne ne m'a pas suivi dans mon déplacement. Serait-elle bloquée?

Il est impossible que ce phénomène d'acier ne m'ait vu.

Naturellement, de face je ne peux l'attaquer. Contre son blindage de 60 mm mes grenades éclateraient à la manière de noix de coco sur une peau de crocodile, sans lui faire plus de dégâts.

Je laisse Dac à l'abri dans un angle mort ; met pied à terre. Je sais que le peloton ne me quitte pas de l'œil. Alors je prends le risque, certain que si cela tourne mal ils trouveront bien le moyen de me sortir de là... On se rassure toujours comme on peut. Mes papiers, mes cartes sont en sûreté dans la fonte droite de Dac. Mon cheval ne se laisse jamais approcher par quelqu'un d'autre que moi.

Je me dresse lentement, lève les mains en l'air très haut. Raide comme la justice, je me dirige à petits pas droit sur l'épouvantable engin.

A vingt mètres, rien! A dix mètres, j'arrête. Toujours rien.

Ils vont me descendre, m'adresser la parole ou quoi?

Je transpire ferme. La langue sèche, le palais de bois, je déglutis avec peine. Baissant d'un coup les bras, retrouvant un peu de dignité en ordonnant à mes jambes de me soutenir, j'avance... j'avance... Pour me rendre finalement à l'évidence. Le gros crapaud d'acier n'est pas

méchant. Gros tas abandonné là avec sa pustule géante sur le dos. Un crépitement joyeux de sabots m'annonce le peloton.

Heureux de me voir sauf après cette stupide aventure qui pouvait mal tourner, les cavaliers plaisantent à grand bruit. Raicha commente :

— Ils étaient tellement pressés qu'ils ont essayé de lui coller des ailes sur le dos à cette grosse bête-là, pour pouvoir foutre le camp plus vite !

Il a un gros succès.

Nous méritons un peu de repos.

Par mesure de sécurité, j'ordonne de creuser des abris individuels dans le cas — peu probable — d'une contre-attaque russe. Les hommes rechignent. Ils grattent le sol plus qu'ils ne le fouissent vraiment.

Le K.W. II paraît en bon état. Toutes ses armes fonctionnent. Le stock de munitions intact. Nous n'arrivons pas à le mettre en marche pour le sortir afin de l'installer dans l'autre sens. Ce serait une citadelle idéale. Rien à faire. Aucun Calarashi n'a le génie de la mécanique.

Un agent de liaison nous surprend en plein effort de cogitation. Il apporte une agréable nouvelle : le 3e escadron nous relève.

Nous leur abandonnons notre prise-surprise sans regret, pour tenter en vitesse de dormir un peu.

Pas de chance, voilà la pluie qui se met à tomber avec une vigueur, une régularité cinglantes.

Le « plutonier » Jacob, responsable de l'échelon-chevaux, appliquant le règlement à la lettre, nous installe au beau milieu d'un champ de betteraves alors que la forêt est toute proche.

A tort, je ne suis pas le dernier à le maudire.

— Ce qu'il y a de bien dans ce marécage, constate Garbis, c'est que chacun a son sillon... Moi, j'ai horreur des chambrées.

Il ne fait rire personne.

En guise d'oreiller, j'installe ma fonte entre les sabots avants de Dac, m'allonge dans la boue du sillon déjà presque ruisseau. Dac grommelle sa satisfaction. La régularité de son haleine, le souffle chaud de sa respiration sur ma poitrine m'engourdissent.

A cause de sa réflexion qui m'a amusé je ne peux débarrasser mon esprit de l'image de Stephan Garbis de Corabia.

Je pense à lui. Étrange gaillard. Tous les cavaliers l'appellent « Nene » (1) car il est l'ancêtre du peloton. Il a trente et un ans. Pourquoi, alors, est-il des nôtres ? Toute une histoire. En fait Garbis est un insoumis. Il a échappé pendant dix ans à la conscription, n'a répondu à aucun appel, aucune convocation. A échappé aux gendarmes lancés à ses trousses en prenant des risques inouïs. En Roumanie on ne badine pas plus qu'ailleurs avec ces choses-là mais on tire plus facilement sur les individus que l'honneur de servir la Patrie n'obsède pas...

Ce qui fait courir Garbis ? Il a essayé de me l'expliquer en brouillant si subtilement les cartes, lui qui est un joueur — doublé d'un tricheur — invétéré, que je n'y ai pas retrouvé ma mise. « L'amour de l'aventure » serait sans doute la meilleure réponse à son cas. Il a été garçon de café dans tout le pays, steward sur divers bateaux, danseur de « tapedance » dans les cabarets. Tout son grand corps mince, flexible, est fait pour la danse. La moindre note de musique anime ses petits yeux asiates, infiniment mobiles dans un visage osseux aux pommettes hautes, saillantes ; ses longues jambes frémissent malgré lui, on le sent. Lorsque la mobilisation fut décrétée, Garbis, n'étant pas du genre qui se défile quand ça va mal pour son pays, se présenta à la Prévôté Militaire. Il risquait gros. Dans le stock de mensonges éhontés qu'il leur proposa un officier sut choisir l'article qui lui éviterait de trop graves ennuis. On lui permit de tenter son rachat en servant dans le 2e régiment de Calarashis.

Une façon comme une autre de le condamner à mort.

Stephan Garbis se plaisait avec nous. J'en avais fait un des trois agents de liaison de mon peloton :

— Vous tentez le diable, m'avertit le Colonel. A la première occasion il va vous fausser compagnie...

Il ne me faussa rien du tout, si ce n'est la « donne » dans les parties de carte avec des soldats étrangers au 2e Calarashi qui n'y voyaient, reconnaissons-le, que du feu.

Parlant de la guerre, il disait :

— On va faire une bonne petite expédition. Dommage que l'Armée n'en puisse pas profiter mieux...

Car pour lui nous étions des privilégiés, un petit groupe d'éclaireurs guerroyant à leur idée, pour leur plaisir.

(1) Nene : Tonton.

Il n'avait pas tellement tort.

Aussi plaignait-il sincèrement le reste des troupes, tout ce qui n'était pas calarash, condamné en bloc à de mornes batailles sans les joies évidentes de ce qu'il avait baptisé « nos petites fiestas à nous ».

Au 2e Calarashi, Stephan Garbis — videur de luxe pour cabarets chics, son dernier emploi, — était un homme heureux, d'autant plus heureux qu'il avait un cheval, « Danube » un alezan avec lequel il consommait un mariage d'amour.

Lorsqu'il fut condamné au 2e Calarashi, Garbis « toucha » un cheval de la réserve « Roshiori » un de ces chevaux propriété du calarash mais que ce dernier abandonne habituellement à l'Armée lorsque son contrat personnel prend fin.

Donc, un cheval d'un âge certain...

Le calarash a la tendance naturelle de juger l'homme sur son cheval. On ne ménagea guère « Nene » baptisant automatiquement sa monture « Nenette ». Son amour-propre en prit un rude coup.

De même que chez les « civils » les hommes jugent d'autres hommes à la beauté de leurs femmes, il faut bien reconnaître que chez les Calarashis on juge aussi les hommes à la beauté de leur cheval.

Garbis en souffrit tellement qu'il obtint — par sa très bonne conduite — l'honneur d'acheter son cheval pour devenir calarash à part entière. Il revint sans un des leis (1) durement acquis en tripotant le « Barboot » (2) auquel s'ajoutaient toutes ses économies d'antan, mais il ramenait « Danube » un cheval de quatre ans.

Par référence il me le donna à tester.

Au premier tour de manège je constatai que Garbis n'en avait pas pour ses 10 000 leis (3). Il s'était fait avoir par un maquignon.

« Danube », s'il était de bonne constitution, de bonne allure, présentait les tares d'un caractériel à tous crins : anormalement nerveux, rétif, indocile, vicieux, méchant, ombrageux, saisissant le moindre prétexte ou pas de prétexte du tout pour bloquer net des quatre fers, adorant

(1) Lei : unité de monnaie roumaine. Cf. : un franc.
(2) « Barboot » : le bonneteau.
(3) 10 000 leis : somme très considérable.

les croupades, dérobant au moindre obstacle, il n'avait rien pour assurer une monte heureuse au meilleur cavalier. Sans mon expérience je n'en serais jamais venu à bout. Nos colonnes vertébrales se quittèrent peu soucieuses de se remettre un jour à angle droit.

Garbis — pour les raisons que l'on sait — étant notre seul cavalier d'occasion, le peloton attendait dans le plus grand ravissement que l'accouplement s'accomplît entre le candidat calarash et le faux-jeton bien ferré, vrai « crack » dans l'art de vider son homme. Ma démonstration s'était bien terminée, mais par miracle, et les gaillards se frottaient vigoureusement le fond de culotte par anticipation.

Ses longues jambes s'y prêtant, Garbis montait à la Gary Cooper. Si vous préférez, il était bien sur la selle mais on avait l'impression qu'il tentait de poser ses pieds à terre pour mieux s'y tenir.

Catastrophe! A peine furent-ils l'un sur l'autre qu'une étrange métamorphose s'opéra. Garbis avait l'air d'un cavalier. « Danube » d'autre chose qu'un toquard. Ils avaient même fière allure. Par quel pacte étrange ces deux insoumis se lièrent-ils? Je ne l'ai jamais su mais je suis certain qu'ils vécurent ensemble une des plus belles histoires d'amour Calarashis.

Le souffle régulier de Dac formait un matelas de buée chaude sur ma poitrine. La pluie clapotait toujours dans les sillons noyés. De larges gouttes me fermèrent les paupières.

— Du café, Domnul Lieutenant?

La grande carcasse de Garbis se voûte au-dessus de moi. Comment cet animal-là arrive-t-il à faire du café n'importe où, n'importe quand, dans n'importe quelles conditions, voilà un autre mystère Garbis! J'accepte avec reconnaissance le quart brûlant.

Il pleut toujours.

Quand j'émerge de mon sillon, j'ai l'impression de sortir de ma baignoire. Le hennissement de Dac m'indique qu'il est en train de bien rigoler. En fait, ce qui m'a réveillé, je m'en aperçois maintenant, c'est le bruit d'une forte canonnade. On salue copieusement du mortier, dans le secteur. Le petit volontaire Masilu de Deveselu, près de

Caracal, agent de liaison, tournicote à mes côtés. Il n'a que dix-huit ans, pas de poil au menton ce dont il a honte. La tresse des volontaires, bleu, jaune, rouge, dont il est très fier couronne son épaule. Comme il est fier de porter mes jumelles ainsi que mes cartes d'E.M! Il brûle d'envie de parler, pourquoi lui refuser ce plaisir :

— Alors que se passe-t-il, Monsieur le chef d'état-major?

Il rougit, n'aimant guère ce surnom que lui ont donné les hommes, amusés par sa volonté de vouloir toujours tout savoir, tout bien faire.

— Il y a, Domnul Lieutenant, que le 3e escadron s'est couché sous un tir de mortiers, pas loin d'ici... aussi qu'une seule de nos batteries a franchi le Pruth. Son contre-feu et rien... la même chose. Ceux du 3e dégustent dur...

Masilu m'apprend encore que les chasseurs qui devraient couvrir maintenant notre droite, ne sont toujours pas là...

Voilà Varsaru courant jusqu'à moi, essoufflé :

— Domnul Lieutenant, le Colonel veut vous voir d'urgence!

J'ai compris.

Je demande aux maréchaux des Logis de préparer le peloton pour une proche action.

J'enfourche Dac. L'enlève d'une pression des genoux. Au galop, nous faisons irruption au P.C. du « petit Père ».

Il est énervé. Sa voix douce, pittoresque de Moldave, laisse percer son agitation :

— Voilà la situation, mon vieux (... il me montre du doigt sur la carte). Les « Ivans » ont arrêté Naé ici... (le capitaine Naé Fortunescu, commandant le 3e escadron). Ce pauvre Naé est blessé, durement touché. Le lieutenant Firulescu a pris le commandement du 3e. Il a bien tenté de forcer le passage, seulement Yvan dresse un mur de feu sur lequel il ne s'est que trop brûlé les doigts. Il a des morts, des blessés. Trop de morts, trop de blessés. Nous perdons aussi du temps, trop de temps. Nous perdons trop sur tous les tableaux, quoi!

Prends ton peloton, manœuvre au grand jour pour voir ce que veulent ces « Derbedeï » (1), défile au sud de la côte 287 à la lisière de la plantation d'acacias de Capilauca... Je veux, quand tu les auras à ta main, que tu me

(1) Derbedeï : Vauriens.

liquides tous ces vauriens! Compris? Après tu continueras vers la route principale, là... — il me montre du doigt — tu t'arrêteras ici... Là... Là... juste où la carte fait un pli. Tu m'y attendras. Compris?

— Compris!

Même que trop bien compris! J'ai la douteuse impression qu'il risque de nous attendre jusqu'au Jugement Dernier...

Incalecarea!

Le peloton prend le terrain par le travers, monte, descend, escalade, dégringole. Je m'aperçois que les difficultés du terrain le font s'étirer dangereusement. J'ordonne la halte pour un sérieux regroupement. Carabine sur la cuisse, index sur la gâchette, nous abordons le plateau largement découvert dans la formation classique : en ligne de groupes, les groupes en colonnes. Ainsi l'a voulu le colonel.

Cibles parfaites, un seul tir de mitrailleuses nous fauchera tous.

A la lisière du grand champ de maïs, les longues tiges agitent anormalement leurs feuilles.

Nous sommes là, plantés comme à la parade. A notre tête, il manque seulement la reine Marie sur son cheval blanc...

Si encore ceux du 3e escadron employaient une ruse pour déclencher le feu ennemi sur eux, nous verrions un peu mieux leur dispositif.

Rien!

Si, justement, quelque chose. Je vois maintenant distinctement, à ras de terre, sortir d'entre les tiges de maïs le trépied d'une arme automatique. Son canon va sûrement opérer un angle de 90° sur sa gauche. Nous allons y avoir droit en moins de deux. Un vrai casse-pipes...

Un filet d'eau glacé coule le long de ma colonne vertébrale. Je suis transi.

Stupéfiés en nous voyant venir sur leur flanc comme à l'exercice, les Russes surestiment notre force. Je les sens s'agiter. Le canon de l'arme suivi de son trépied se dresse vers le ciel. Les maïs ondulent violemment. Masqués jusqu'alors par une déclivité du terrain, une cinquantaine

de rouges alertés par la fuite de leurs camarades se ruent derrière eux dans les hautes tiges pour nous échapper.

Dire que ce sont les mêmes qui tiennent en échec depuis des heures, en lui infligeant de lourdes pertes, le 3e escadron! Nos montures prennent le branle de galop, nous font pénétrer dans la jungle des maïs. Ils sont de si grande taille que nous ne pouvons voir par-dessus. Les larges feuilles cinglent, déchirent. Les tiges craquent. Même dressés sur les étriers du cheval, nous n'y voyons rien. Voilà qui est dangereux. Je fais donner des éperons. Les chevaux se cabrent, avancent par sauts furieux, incessants, de façon qu'il soit impossible de nous saisir, de nous jeter à bas.

Personne n'y pense.

Enfin, nous débouchons dans un champ de betteraves.

Des russes nous déboulent dessus d'un peu partout. Oh! ils n'ont plus d'intentions belliqueuses. Pour mieux courir, ils ont jeté leurs armes. J'interdis qu'on les tire comme des lapins. Certains, littéralement affolés, viennent se jeter dans les jambes des chevaux. Les coups sourds des sabots dans leurs corps me donnent la nausée. Les chevaux s'énervent. Il faut toute la maestria des Calarashis pour qu'ils ne s'emballent pas. Je laisse deux hommes pour rassembler cette cohue de fuyards. A coups de plat de sabre ils s'y activent sur-le-champ avec d'autant plus de vigueur que, laissés sur place, ils vont être privés — momentanément — de la suite des événements. Pour calmer leur ardeur, je crie :

— Conduisez-les au 3e escadron et rejoignez au point de ralliement convenu avec le colonel.

Phrase magique! Ils rengainent leur sabre, reprennent leur carabine, organisent calmement leur troupeau.

Nous poursuivons et nous nous retrouvons rapidement sur la route principale, au pli indiqué par le « Petit Père ».

Varsaru fait le signe de la croix :

— Il y a parmi nous, déclare-t-il avec onction, un homme qui plaît à Dieu!

— Peut-être bien que tu t'es défroqué et qu'il t'aime mieux comme ça, glousse Garbis.

Varsaru n'apprécie pas. En fait, il s'inquiète :

— Ne blasphème pas, Dieu est sur ta selle!

Du coup, Garbis se signe vivement.

J'ordonne que l'on dissimule les chevaux dans les maïs, plaçant les hommes derrière de petits bosquets.

Une heure plus tard, la « Tatra » tous terrains du « Petit Père » bloque ses quatre roues devant moi. Le commandant Allert de la Wehrmacht, Ritterkreutz au col, accompagne le colonel.

— Bravo mes gars! Heureuse issue... heureuse issue...

Puis sur un ton badin :

— Voyez là-bas, Émilian?

De la cravache, il m'indique la forêt de Rucsin.

— Voyez là-haut? Nous avons besoin de nous y installer. Pour que ce soit possible, allez donc m'arranger ça...

Ben! mon Dieu pourquoi pas... On pourrait peut-être vous l'aménager avec des courts de tennis dans les clairières et des balles blanches qui ne font pas bobo, sans doute?

Moi, dans cette sinistre forêt de Rucsin je sentais qu'on allait y ramasser tout autre chose que des champignons.

Je lui tourne le dos sans répondre pour observer le magnifique spectacle de tous les escadrons du 2e Calarashis déployés en tirailleurs, chaque homme creusant un profond sentier dans les champs de blés mûrs.

Ils vont occuper la position que nous venons de prendre.

Quant à nous, il faut repartir!

Arrivent ventre à terre les deux cavaliers retour du 3e escadron à qui ils ont remis les prisonniers.

— On aurait dû les flinguer, ces salauds! laisse tomber Adam le plus jeune.

A leurs mines, je comprends qu'il y a eu de la casse dans le 3e. Ce qu'ils ont vu les a bouleversés au point qu'ils ne racontent rien.

Ces deux-là ne vont pas faire de quartier, à l'avenir.

Juste devant nous, le soleil sort enfin des nuages.

— En route pour Austerlitz! commande Garbis.

Entre moi et le peloton Barbu s'intercalent les mitrailleurs du maréchal des Logis Gallan. A deux cents mètres derrière, le capitaine Émile Constantinescu entraîne le groupe de commandement de l'escadron.

Au trot tranquille, à intervalles réguliers, nous pénétrons dans des terres en friche. J'aperçois le sous-lieutenant Barbu enlevant son imperméable pour le confier à un cavalier.

Derrière nous, le groupe de Commandement perd du terrain.

Le maréchal des Logis chef Lupu essaye nos indicatifs au téléphone de campagne :

— Allo! ici Dunarea, vous m'entendez, Oltu?

On l'entend. Il gueule tellement qu'on l'entend même sans téléphone. A ma gauche, Raicha presse ses hommes :

— Magnez-vous un peu les enfants, on va prendre racine...

Tout le monde y va en reculant, vers cette forêt de Rucsin.

Je fais mettre au trot allongé, pour bien faire voir que dans tous les cas on y va...

J'allume une cigarette. En faisant ce geste, le déclic de mon briquet en provoque un autre. Dans mon esprit, je me revois nettement en train d'allumer une « Regale R-M-S » dans le restaurant de luxe « Matei Caciula » à Galati. Dans la clarté de la flamme apparaît brusquement le visage de ma mère... des scènes entières de la vie familiale... Que peut bien faire mon jeune frère Marcel? — Défilent aussi des paysages... des excursions que je fis avec lui... Et puis voilà Monastirea Dealu... Targoviste... les procès... les bagarres... de ma folle jeunesse de militant du L.A.N.C. (1).

J'ai si souvent entendu dire que celui qui va mourir revoit toute son existence passée en un « flash » saisissant que je m'attriste d'un seul coup. Toute ma vie prend une importance capitale. Je jouis littéralement d'être à cheval, sur un cheval. Respirer? quel miracle!

Le cavalier Trajan Ene de Brancoveni me bouscule un peu pour pénétrer avant moi dans un immense champ de maïs. Téméraire au-delà de toute expression, extraordinaire cavalier, le meilleur du peloton sûrement, à toutes ces qualités il ajoute celle d'être un tireur d'élite au F.M.

Je m'engouffre dans le tunnel qu'il creuse au cœur

(1) L.A.N.C. : Mouvement estudiantin de droite.

des hautes tiges. Masilu me suit qui porte mes jumelles.

Nous ne voyons plus personne.

Je tâte le pistolet pendu à mon côté. Un beretta dont je ne me suis jamais servi.

Je vérifie si mes trois grenades « Kiser » sont toujours bien accrochées à mon ceinturon. Elles y sont. Trois cylindres noirs semblables à des boîtes de conserves de 250 grammes. Seulement, quand vous tirez l'ouvre-boîte placé sur le couvercle vous avez intérêt à la balancer vite au plus loin. Quand on les déguste, l'indigestion est toujours mortelle!

Nous crevons le maïs pour déboucher dans un champ de betteraves. Je peux enfin apercevoir le dispositif total de mon peloton. Impeccable. Chacun à sa place.

Nous pénétrons dans une éteule. La marche entre les gerbes de blé rangées par cinq devient plus facile.

Nous dévalons une pente sèche pour nous retrouver dans un creux. A droite, les mitrailleurs de Gallan abordent la pente. Je sens leur effort. Tendus ils ploient sous leur lourd chargement : pièces démontées, longues bandes souples et brillantes gorgées de balles, caissons de munitions.

Un champ de maïs nous attend encore. Sans enthousiasme nous l'affrontons de face. Rien n'est plus inquiétant que ces maïs. Les uns après les autres ils usent les nerfs. Il est angoissant de les aborder ainsi à découvert, car ils peuvent toujours dissimuler l'ennemi, un ennemi bien organisé. Sans savoir pourquoi, je crie :

— Doucement, doucement...

Ma voix doit recéler une telle inquiétude que du coup tout le monde fait halte.

Il n'en faut pas plus pour qu'un furieux essaim de balles nous harcèle de partout.

Très bien dissimulés les Russes, en nous voyant marquer un arrêt sur place, se sont crus découverts.

Ils nous criblent de projectiles, faisant feu de toutes leurs armes. Beaucoup sont automatiques. Leur tir concentré nous cloue sur place. Sur un sifflet de Jacob nos chevaux, délestés de leurs cavaliers, font demi-tour. Ils trouveront d'eux-mêmes de bons abris loin du feu de l'ennemi.

Je cherche à m'enterrer. Pas de pelle. Je n'ai pas de pelle. Pourquoi, bon Dieu, pourquoi n'ai-je pas de pelle?

Les projectiles semblent me chercher, labourant la terre autour de moi avant de me déchirer de plein fouet. Des cailloux me sautent au visage. Je tire mon casque sur les yeux, casse mes ongles à vouloir creuser, tente de pénétrer le sol à m'en meurtrir, mes lèvres s'écrasent, se meurtrissent, se déchirent, saignent. Je mords la terre, bavant d'impuissance horrifiée. Des milliers de balles crèvent le sol autour de moi. Je les entends avec une acuité décuplée se loger à quelques centimètres d'une partie ou l'autre de mon corps.

Je me maudis d'être sans pelle. J'éprouve le besoin animal de creuser un trou, une tanière pour y dissimuler ma chair tremblante.

J'ai une association d'idée : de pelle à « fossoyeur ». Il me semble certain que je vais mourir là. A la seconde. A chaque seconde je crois mourir. Tout à l'heure, en allumant cette cigarette, j'en ai eu la juste prémonition.

Je me sens envahi pour moi d'une tendresse insoutenable. Je m'attendris au point d'en avoir les yeux noyés de larmes, d'en gémir longuement. Les balles fauchent encore plus ras la paille rase, font éclater des pierres, pulvérisent des mottes.

— Fuuussschchch... fuuussschchch... fuuussschchch... fuuussschchch...

Leur stridence longue déchire profondément le tympan, jusqu'au cerveau.

Je tremble. Un froid mortel me gagne si subitement que je me crois touché à mort. Le sang pisse le long de ma colonne vertébrale, sous mon bras gauche. Je suis foutu, bien foutu. Pourtant du sang glacé me paraît bien étrange... Ce n'est que de la sueur... Une sudation intense provoquée par la peur.

Pourquoi n'ai-je pas pris de pelle? Le monde entier tient pour moi dans cette furieuse interrogation. Je m'en veux.

Les Russes aussi semblent m'en vouloir. L'idée s'installe en moi qu'ils m'ont vu, qu'ils ont vu mes galons d'officier. Ils feront tout pour me tuer, pour briser l'élan de mes hommes privés de leur chef. Je sens que tous leurs coups me cherchent et ne cherchent que moi. Toute ma peau est tendue dans l'attente de la balle qui la déchirera. Mon souffle se précipite, ma respiration s'accélère, bouche ouverte je tète l'air de toute ma frayeur ; ma lèvre inférieure avance, agitée d'un incoercible tremblement. Je n'ai plus aucun contrôle de moi. Surtout, j'attends le coup qui va me frapper. Je veux me resserrer sur moi-même, offrir le moins de prise possible, devenir petit, me réduire à rien avant qu'on ne me réduise à néant. Je veux n'être plus qu'une toute petite boule de chair insaisissable. Je serre mes jambes, remonte les genoux en contractant violemment mes abdominaux. Mes nerfs vont lâcher. Il vaudrait peut-être mieux. Mon sphincter vient de les précéder. La matière fécale se répand le long de mes cuisses. J'atteins le fond de la misère physique et morale. Mon ventre a de longs spasmes. Je me vide sur moi. Je pleure. Navrante contradiction : maintenant, je voudrais mourir...

La crécelle sèche des mitrailleuses de Gallan s'impose subitement, tissant un nouveau réseau de métal bouillant au-dessus de nos têtes. Bien enterrés, les Russes répliquent avec une fureur redoublée. Impossible de bouger d'un pouce.

J'entends Garbis hurler avec sa voix du port de Corabia :

— Ohé mes frères! qui veut venir chez moi changer un papier de 500 cents Leis?

Je lui donne le double en monnaie... écoutez-la tinter dans mes poches!

Il fait ce qu'il peut pour nous sauver le moral. L'exemple vient d'en bas. Je me fais honte. Il faut que je me relève. Rien à faire. Tout mon être se refuse, veut se réfugier en d'inaccessibles profondeurs. Je ramasse toutes mes forces, mes genoux plient, je bascule et retombe. Cette fois, la rage me gagne. Il faut dominer cette puante carcasse. Je suis debout. Ce n'est pas le tir ennemi qui me fait baisser à nouveau. Derrière moi un cavalier ne bouge pas.

— Allez viens, mon vieux... viens... fais l'effort!

Une balle manque m'emporter la bouche... me brûle les lèvres au passage.

— Viens... viens... Vite!

Je me penche pour l'aider à se relever et je le reconnais. C'est Take Ilie d'Isbitcheni. Il ne peut plus se relever. Il ne peut plus faire d'effort. La face vers le ciel, il a un point rouge au-dessus du sourcil droit.

— Inainte! Inainte! (1)

Le groupe le plus proche m'entend, s'arrache du sol, hurle avec moi :

— Inainte!

Le cri se répercute, devient hurlement.

Gallan tire de toutes ses mitrailleuses. Barbu tire aussi. Le maïs s'écroule sous nos coups par paquets désarticulés. De trente mètres, je parviens à balancer mes grenades à l'intérieur. Je n'arrive pas à comprendre comment, dressé dans la mitraille ennemie, aucun des milliers de projectiles qui m'encadrent ne vient se loger dans la cible que je forme. Et vraiment, c'est incompréhensible! A peine les éclats de mes grenades retombés, j'entre en trombe dans le maïs. J'enjambe un Russe mort gisant, grotesque, entre deux grosses citrouilles oranges éventrées elles aussi. Encore trois enjambées. J'évite cinq morts éparpillés, plus loin, des blessés. Plusieurs. Je ne compte plus. Par contre, je m'aperçois que j'attaque comme un fou, les mains vides. Pas d'arme (2). Je ramasse le fusil d'un blessé. C'est un dix coups automatique, le premier que je voie.

L'artillerie lourde russe se remet à donner de la voix. Rauque et grave. Derrière nous, d'énormes cratères se forment.

— Les pauvres de Teleorman ne vont pas revenir nombreux... commente Masilu, accablé.

Il a raison. Ce sont ceux du 3e et 4e escadron qui dégustent actuellement. Or, ils sont tous du district de Teleorman comme nous sommes, nous du district de Romanatz.

D'où l'exclamation de Masilu :

— Les pauvres de Teleorman!

Dans le maïs, encore des cadavres. Pour des grenades offensives, mes « kiser » ont eu un effet terriblement meurtrier. Il valait mieux! Les Russes nous attendaient de pied ferme, la baïonnette au canon. Une baïonnette semblable à celle de l'infanterie française en 1914-1918, longue, aiguë, formant un angle bref avec le canon du fusil. La nôtre est courte, large, en forme de coutelas.

(1) En avant!

(2) En fait je porte bel et bien mon pistolet Beretta dans son étui, mais je l'ai oublié... Je « l'oublierai » pendant toute la guerre, ne m'en séparerai jamais et ne m'en servirai pas une seule fois!

Nous sortons enfin du maïs. Devant nous, une prairie. Plus personne. Les russkis se sont effacés, absorbés par la nature.

Il faut les retrouver avant qu'ils se regroupent.

Hors d'haleine, le brigadier Toufich nous rejoint :

— Arrêtez! vous devez vous arrêter ici! ordre du colonel...

Je ne comprends plus, juste comme nous défoncions tout, on nous arrête. Stupide!

Nous sommes dans une prairie, juste à mi-pente. Cette fois, sans que personne le leur ordonne, les hommes se sont mis à creuser vigoureusement leur trou individuel.

Je rage ferme. Le Dniestr doit être tout au plus à trois kilomètres. Nous méritions d'y arriver avant tout le monde.

Le sourire aux lèvres, Masilu vient vers moi. Tels des yatagans, il porte à la ceinture une douzaine de grenades à manche soviétiques qu'il a ramassées sur le terrain. Il me tend une pelle russe semblable à celle du modèle allemand.

— Un rudement beau cadeau que tu me fais là, Masilu, un beau cadeau mais un petit peu trop tard...

— Il faut m'excuser, Domnul Lieutenant... Enfin vous êtes bien vivant.

J'opine du casque, fronce le nez ; pensant en moi-même : « Vivant oui... mais dans quel état! »

A l'horizon, se profile le toit triangulaire d'une grande maison. Un groupe gesticulant de très vieux noyers tient un meeting, paraissant tordu par la discorde. Le balancier d'un puits dessine un N majuscule énorme.

A gauche, le terrain est compartimenté. Je ne vois pas la place occupée par le 3e peloton qui vient de perdre son officier, et passe d'office sous mon commandement. A quatre kilomètres de là, la forêt de Rucsin couvre les hauteurs, barrant le ciel d'un large trait de fusain noir. Une canonnade furieuse l'anime. Des fusées blanches et rouges éclatent, vont se mêler aux légers nuages : les chasseurs attaquent.

Je déploie la carte sur l'herbe, pour faire le point de notre position.

Je suis troublé : nous sommes exactement au lieu-dit Patroukertchoumi (Les quatre Estaminets). Lieu historique. Ici campaient, de tradition, les cosaques envahisseurs de la Moldavie après qu'ils aient traversé le Dniestr d'Est en Ouest. A chaque incursion ils trimballaient dans leurs chariots un « authentique » prince moldave prétendant au trône. Ils avaient l'amour des bons prétextes pour justifier leurs terribles raids égayés par les incendies, les viols, les vols et les crimes.

Il devrait y avoir une ferme mais je ne la vois pas. Sur la carte, elle existe et devrait être à ma droite.

Ce nom de Patroukertchoumi (Les quatre Estaminets) trouve en moi une résonnance insoutenable, me cogne au cœur. Le pressentiment me gagne qu'à ce rendez-vous des siècles, le sang des cavaliers coulera encore plus que le vin dans cette auberge de l'histoire.

Je cherche du regard Garbis. « Nene » Stephan a installé son trou, l'a aménagé en véritable cabine de luxe. Il s'y est affalé, détendu, pareil à un aoûtien sur une plage de vacances à la mode. Rien ne laisse supposer que quelque chose le tourmente, que quelque chose puisse l'atteindre. Je le regarde avec attendrissement, me posant mentalement la question :

— Si je l'envoyais à l'échelon-chevaux ? « Tinecal », ce serait la planque pour lui... Il y serait à l'abri...

Garbis paie fort de sa personne. Il en fait trop. Jusqu'ici la chance a joué. Elle peut tourner. Il peut mourir.

Je pourrais faire venir à sa place Varzaru. En ai-je le droit ? Le droit de troquer la vie d'un homme contre celle d'un autre ?

J'éprouve un sentiment de gêne en constatant que je détiens ce pouvoir suprême : disposer de la vie...

Un ordre de moi, selon ce qu'il sera, peut exiger le sacrifice ou prolonger la survie.

C'est odieux. Cela me révolte.

Je n'arrive pas à définir pourquoi je suis si soucieux de la vie de Garbis. Surtout de la sienne...

A son propos, quelque chose me tracasse. J'appelle :

— Garbis, viens ici !

Nonchalamment il obéit, sort de son trou en dépliant soigneusement sa carcasse, arrive en balançant négligemment sa carabine. Avec son nez busqué, ses petits yeux noirs brillants, il a vraiment l'air d'un rapace de haut vol. Arrivé devant moi il essuie la terre dont il est maculé, rétablit l'équilibre de son casque, claque des talons réglementairement, bien sûr, mais beaucoup plus pour avoir le plaisir de faire sonner ses éperons.

— A vos ordres, Domnul Lieutenant...

— Assieds-toi... Prends une cigarette..

Il choisit délicatement une « régale R.M.S. » de mon paquet avec d'infinies précautions. L'allume soigneusement. Une intense volupté plisse ses yeux lorsqu'il aspire la première bouffée...

« Monsieur » Garbis prend son temps.

Pendant son manège, je me remémore ce que m'a rétorqué le commandant d'escadron lorsque j'ai proposé Garbis au grade de brigadier.

— Vous n'êtes pas fou ? Faire un brigadier de cet insoumis, de ce révolté, ce vaurien, ce vagabond, danseur mondain, joueur de cartes dans les bouges !

Sous l'avalanche je n'insistai pas, puis, le temps aggravant l'injustice, Garbis faisant toujours plus que son devoir, je me mis à téléphoner sans relâche pour obtenir sa nomination. De guerre lasse, le capitaine finit par céder :

— Faites-en un brigadier, de ce voyou, mais sous votre responsabilité personnelle et pas avant de savoir qu'il a une « fiche » chez nous transmise par la sécurité de Corabia...

Une « fiche », voilà qui est grave. Seulement, cette fiche, elle représente le passé. Moi, je connais le Garbis d'aujourd'hui. Fiche ou pas, j'en fais d'abord un brigadier.

Garbis fume paisiblement. Il attend. Je crois que le moment est idéal pour savoir à quoi m'en tenir sur cette fiche.

— Garbis, est-ce que tu connais quelqu'un à la sûreté de Corabia ?

Il cligne des yeux avant de demander :

— Pour rendre un service, ou quoi ?

— Non ! non !... pour savoir... tu vois bien ?

— Je vois ! je vois !... De près, je n'en connais qu'un seul. Un commissaire à la police du port. On a fait des « affaires » ensemble quand j'étais « entremetteur » de céréales. Il se croyait malin, très malin. Malin au point de croire qu'il pouvait tricher au « jacquet » avec moi. Là il ne s'était pas levé assez tôt, Monsieur le commissaire de

police du port de Corabia, il en était pour ses sous... Moi, si on triche, je triche, je triche même toujours mieux. Lui il était mauvais joueur, pire, mauvais tricheur... Il ne m'a jamais pardonné. Pour se venger, il m'a fait une méchante fiche qui me suit partout. C'est bien ce que vous vouliez savoir, non ?

Garbis se jette sur moi, m'entraîne au sol, me terrasse, se couche sur moi. Je le crois devenu fou. Un souffle chaud me gifle, m'étouffe. Une déflagration étourdissante m'assourdit. Des débris retombent dans un ralenti oppressant.

Garbis vient de me sauver la vie.

Il en est tout gêné. Se relève, m'aide à faire de même. Nous secouons la terre, les débris de toutes sortes maculant nos uniformes.

— Merci, Garbis...

— C'est l'occasion qui fait le larron, Domnul Lieutenant... et puis vous le sentiez venir de bien plus loin que moi, ce pétard... Vous ne m'aviez pas fait venir pour rien, pas vrai ?

Ce satané tricheur de Corabia trouve encore le moyen d'avoir le dernier mot, de me faire savoir qu'il n'a été dupe de rien.

Les obus pleuvent sur Nedebautzi, sur la grande route. Au bout d'un quart d'heure, tout rentre dans le calme.

Un sympathique capitaine d'artillerie se présente à moi. Il a laissé pousser sa barbe comme presque tous les artilleurs. Très volubile, il m'explique qu'il vient installer un observatoire dans nos positions. Également, que plusieurs pièces se mettent en batterie derrière nous. Je fais la grimace.

— Je vois que vous me comprenez, murmure l'artilleur subitement gêné. Oui, je peux vous le dire...

Il consulte sa montre : « Dans trente minutes, l'attaque!

Le capitaine Constantinescu vient me confirmer en précisant :

— L'escadron avancera au Sud de Hotine avec le flanc droit refusé, donc en courbe. Le groupe de mitrailleurs garde sa place. Nous ne conservons qu'un seul groupe de fusiliers du peloton Barbu. Nous attaquons plein Est. Vous ne devez vous laisser arrêter par rien... sauf par le Dniestr.

CHAPITRE VII

Le brigadier Gutza perd la tête. — Les médailles de Raicha. — Patrou-Kertchoumi. — Le tatar de Tashkend. — Premier soir sur le Dniestr.

J'ai l'impression que tout s'arrête. Ma tête tourne. Mon cœur bat la chamade. Enfin le Dniestr... nous allons retrouver notre vraie frontière. La Roumanie pourra respirer librement.

A l'heure H., le capitaine me fait un petit signe qui signifie :

— Démarrez !

Je prends ma pelle dans la main droite — pas de danger que je m'en sépare — désigne l'Est de son tranchant d'acier :

— *Inainte!*

Bakanu de Corabia se rapproche de moi. Sa présence à mes côtés a quelque chose de rassurant, assure mieux mon courage. Il est le meilleur tireur au F.M. de toute la brigade. Ce F.M., il le tient entre ses mains serrées avec une belle détermination.

A cinquante pas à droite je vois le brigadier des mitrailleurs, Gutza, s'efforçant d'aider le premier tireur de son groupe, visiblement exténué. Mon champ d'observation s'élargit au fur et à mesure que nous progressons.

A droite de la route principale, je remarque un groupe de soldats arc-boutés contre un canon anti-char, qu'ils s'acharnent à vouloir hisser sur la colline.

Ils paraissent trépigner sur place...

Des groupes de tireurs sortent des champs de maïs, se

dirigeant droit sur la forêt de Rucsin. Là-bas, l'explication est sévère mais le feu moins violent que sur Hotine dont je distingue maintenant les premières maisons. Au-dessus de la ville, d'énormes nuages de fumée noire. Les dépôts d'essence sont en flammes.

Quatre obus s'écrasent net, presque sous mon nez, puis encore quatre derrière moi dans un fracas du diable...

— *Culcat!* (1)

Je creuse sous moi avec frénésie, trop heureux d'avoir une pelle. Les salves partent toujours quatre par quatre, bien groupées. Notre destruction est en suspens au-dessus de nos têtes.

A ma gauche, Bakanu s'active aussi avec vigueur. Une vraie colonie de petites taupes kakies effrayées par le tapage. Le sol, meuble en cet endroit, ne se prête pas trop mal à notre entreprise. Doucement mais sûrement, nous nous enfouissons. Les obus pleuvent de plus belle. Je ne m'entends plus pelleter.

Le brigadier-mitrailleur Gutza a dû jeter un coup d'œil dehors car il alerte :

— Planquez-vous les gars... Voilà une énorme salope qui s'amène...

Au dixième de seconde, la personne en question nous pète au nez! Énorme, en effet. J'ai l'impression qu'un wagon d'explosifs éclate dans ma tête. De la fumée noire obscurcit tout. On n'y voit plus rien. J'ai de la terre dans les yeux, la bouche, les oreilles.

Bakanu me sort de mon terrier car je suis aux trois-quarts recouvert.

— Blessé, Domnul Lieutenant?

— Non! non! rien de cassé...

Je me tâte, surpris qu'il n'en soit rien. Les tympans à moitié crevés, je marche dans un silence dangereusement ouaté. Mes yeux se portent sur un emplacement connu. A sa place, plus rien qu'un tas de terre et une main qui sort.

Je gueule :

— Masilu... Masilu...

Bêtement. Il n'a aucune chance de m'entendre. Mes cris parviennent à peine dans le labyrinthe feutré de mes oreilles. Je fonce vers l'horrible taupinière. Bakanu suit, malgré la grêle d'éclats s'abattant sur nous et les obus qui

(1) Couchez-vous!

pleuvent sans désemparer. Comme des déments, à coups de pelle rapides, nous déblayons. Au bout d'un siècle, Masilu apparaît. La poussière de terre mêlée à sa transpiration lui a collé un masque, sorte de barbe roussâtre. Avec son visage d'ange Masilu ressemble maintenant au Christ. On le tire de là dans une sorte de respect craintif. Il a l'air mort. L'air, seulement. En fait le gosse n'a rien. Il n'est qu'évanoui.

Les Russes viennent d'épuiser leurs munitions ou de mettre momentanément les pouces. Un anormal silence s'installe, rendant la scène de désolation plus sinistre, plus apocalyptique encore.

Partout des entonnoirs énormes. Je titube entre eux, la tête bourdonnante. Des hommes se plaignent. Il y en a un debout qui crache sans arrêt en se balançant d'avant en arrière. Fou? Peut-être. On peut le devenir à moins. Dire — il n'y a pas si longtemps — qu'un courant d'air claquant la porte me mettait hors de moi!

Je cherche du regard le brigadier Gutza qui ne se trompait pas en nous annonçant « une énorme salope ». Je ne le vois plus. A sa place la mitrailleuse a éclaté. A mes pieds un morceau du refroidisseur. Sur la poignée du déclencheur, restée intacte, une main sanguinolente crispe des doigts inquiétants. Les quatre servants sont totalement déchiquetés. Il y a des morceaux humains accrochés partout avec des lambeaux d'uniformes ensanglantés. Je tourne en rond, ne voulant pas admettre la réalité d'une telle horreur. Je tourne, je tourne, je tourne, traçant des cercles de plus en plus larges. Finalement je tombe sur le brigadier Gutza. Il est bien là, tourné vers moi, à genoux, le bras gauche pendant, le pouce droit passé dans le ceinturon maintient l'autre bras à angle droit. Il serait absolument intact s'il ne lui manquait une chose. Seulement, voilà, il a perdu la tête. Oh! non, il n'est pas fou. Un éclat l'a décapité net, comme à la hache. Mieux, même. Il n'y a pas la moindre petite goutte de sang sur son collet d'uniforme.

— On devrait l'allonger, vous ne trouvez pas, Domnul Lieutenant, suggère Bakanu. On devrait. Personne n'en a l'audace. A genoux, le torse bien droit, ses bras dans le mouvement, il a encore l'air tellement vivant sans sa tête, le brigadier Gutza, que personne n'ose porter la main sur lui.

Nous l'avons retrouvée, sa tête, avec le casque, posée bien droite, bien à plat, au cœur de l'enroulement d'une bande cuivrée de mitrailleuse qui lui faisait comme un monstrueux collier de roi nègre.

Ses yeux grands ouverts fixent intensément un néant absolu.

Je le demande : qui donc aurait eu l'indécence de les fermer sur d'éternelles ténèbres ?

L'indécence ? Le courage ? Les deux vont de pair.

Moi je l'affirme : les yeux grands ouverts du brigadier Gutza tentaient désespérément d'accrocher une étincelle de vie dans la lumière du jour.

Devant de tels tableaux, toi homme, tu te fais petit, tu te fais fourmi, tu te fais ver rampant, tu veux répondre trop vite à des questions que tu n'as plus le temps de te poser convenablement. Tu as perdu l'esprit. Reste la bête...

L'ennemi est là, toujours là. Il a trouvé un second souffle. Tire de toute son exaspération, avec une fureur insoutenable. L'air haché de mitraille devient de plus en plus irrespirable.

— Allons leur dire merci, à ces salauds...

Les hommes ne se font pas prier. Bondissant, tombant, retombant, ils y vont...

Les uniformes se déchirent, les boutons sautent, les casques tintent. Peu importe ! Ils y vont...

Nous courons en avant, toujours en avant, pour arrêter ce bal de la mort, avant qu'il ne nous arrête, avant que son infernale musique ne nous fige net dans cette danse macabre sans issue.

A bout de souffle je me jette dans un grand trou d'obus. Je tombe sur Garbis ratatiné tout au fond :

— Dieu m'entende, Domnul Lieutenant, je voudrais voir le commissaire de Corabia sauter comme un bouc avec nous !

Le tir semble se prolonger plus à gauche. Les coups s'espacent.

— Viens, Garbis, allons prendre l'air...

— Sauf votre respect, je prendrais plutôt un bon café...

Il me tend ses mains croisées pour me faire la courte-échelle. Je me hisse hors du trou.

Désespéré, je constate alors que la main d'acier qui nous a broyés a mélangé aussi tous les pelotons. Les hommes ont tout tenté, dans toutes les directions sauf l'arrière, pour échapper à sa mortelle étreinte. Tous n'y sont pas parvenus : il y a dix morts et trois survivants chez les mitrailleurs de Gallan !

Il faut récupérer les rescapés.

Le sous-lieutenant Barbu et son cavalier-porte-manteau-de-pluie me rejoignent. Des morts se relèvent, d'autres ne le pourront plus jamais. De toute façon, désormais, nous sommes tous morts et vivants d'un autre monde.

Les pertes sont si effrayantes que je n'ose faire l'appel. Les valides se regroupent autour de moi. Je les sens accablés, vidés. Il y a trop de cavaliers apparentés de près entre eux qui viennent de perdre des leurs. Je les sens casqués de chagrin.

L'air tremble. Ça tonne sur un autre ton, du côté de Nedebautzi.

— Le 75 ! voilà le 75... L'artillerie montée a pris position. Les nôtres sont là !

Un vrai délire.

Cette intervention, si elle ne change pas grand-chose pour nous, efface par contre l'atroce sentiment d'abandon que nous ressentions. Un véritable baume pour nos chairs à vif passées à l'attendrisseur russe.

Notre artillerie est sur place. *Elle est là*. Aussi rassurante, protectrice que le corps chaud d'une femme.

Les têtes se redressent. Les yeux éteints brillent à nouveau d'une petite flamme dure. Les pelotons se reforment pour se mettre en marche. On vérifie les carabines. Nous foulons déjà du pied le tapis vert d'une luzerne pour glisser dans un large chemin creux, bordé de l'autre côté par du seigle. Des cavaliers montent pour arracher des épis, les mâcher, s'étrangler, jurer !

Le chemin monte très fort. Arrivé en haut, je n'ai pas le temps de souffler ni d'admirer le paysage...

Deux mitrailleuses applaudissent vigoureusement mon apparition. Leur claque est si bien organisée que je plonge sans saluer. Elles dévident leur fureur avec la régularité de moteurs à explosion surcompressés. Ma botte gauche est lacérée par une rafale qui poursuit sa courbe meurtrière en élévation pour abattre deux cavaliers. Ils tombent en avant, foudroyés.

— *Culcat!*

Pas la peine de le dire, tout le monde y est déjà, à plat ventre! La situation n'est pas brillante. Ce nid de mitrailleuses couvre complètement le chemin creux et le haut des deux talus. Nous sommes coincés, bien coincés. Reculer, revenir sur nos pas, il n'en est pas question. Il faut résoudre vite ce délicat problème. J'appelle le brigadier Batendju, du 1er peloton, ainsi que Raicha en consultation.

Nous nous mettons d'accord sur la seule solution envisageable :

Je décide de constituer un groupe de douze Calarashis pour aller liquider les faucheurs d'hommes. Facile à concevoir mais en face, bien protégés, n'oublions pas qu'ils en ont autant à notre service!

Je passe momentanément (j'espère!) le commandement au maréchal-des-logis Pistol. Il va tenter de les fixer par son feu sur le haut du chemin et de la crête.

Garbis court aviser de notre entreprise le sous-lieutenant Barbu et le capitaine de l'observatoire d'artillerie, afin que nous ne les ayons pas sur le dos mal à propos. Je n'ose pas faire aux Calarashis l'affront de demander des volontaires. Ils sont tous volontaires. Tous. Toujours. Un de leurs surnoms, « Les Volontaires de la Mort », nous va comme un cercueil.

Plus simplement, je désigne le groupe de Raicha avec le « divin » Bakanu, brillant soliste du F.M. Je fais un peu la grimace en constatant qu'il y a quatre maréchaux des logis dans l'affaire : Raicha-Datko-Basangiu-Bousouiok. Si j'y passe avec eux, Pistol va rester bien seul pour continuer son tour de cirque!

Raicha grimpe dans le champ de seigle, le premier. Le suivant sur ses talons j'entends un curieux cliquetis :

— Halte! Bon Dieu, qu'est-ce qui fait ce bruit?

Raicha s'est retourné. Il fait un signe de croix en vitesse :

— C'est notre protection, Domnul Lieutenant... Je les avais dans mes fontes mais j'ai pensé qu'en leur faisant prendre l'air avec nous Ils comprendraient nos difficultés et nous donneraient un coup de main... Ce disant, il soulève vers moi un ahurissant collier composé de médailles ou de minuscules breloques d'argent de tous les Saints du paradis. Suffisamment pour faire se retourner Louis XI dans sa tombe. J'ai peine à réprimer un éclat de rire.

— Planque-moi cette quincaillerie. Je ne veux pas un bruit!

Tête de Raicha qui se signe précipitamment :

— Pas de sacrilège, Domnul Lieutenant, pas de sacrilège...

Il sort un mouchoir blanc bien propre, l'entortille autour de son collier, fourre le tout entre son col et sa poitrine.

— *Inaintarea* (1)!

Les jambes torses de l'homme d'Osica s'agitent à nouveau devant moi, sa tête plus que jamais enfoncée entre les clavicules au point que son casque semble posé directement sur ses épaules. Tout le monde suit à la queue leu-leu.

Dès qu'il nous perd de vue, Pistol traque les bolcheviks avec ses deux F.M. Les autres ne s'en laissent pas conter, leurs mitrailleuses crépitent à la folie.

Encore abrités par le terrain en pente, nous allons courbés mais rapides, bande de maraudeurs prête à faire un mauvais coup. Des grenades pendent de partout à nos ceintures. On pourrait nous prendre pour des arbres fruitiers en goguette. Drôles d'arbres, drôles de fruits empoisonnés. Datko a la fesse battue par le pistolet à fusées. On passe le ravin facilement. De l'autre côté, un grand acacia. Sous l'acacia, surprise! Deux chasseurs à cheval roumains lèvent les bras. Ne les baissant même pas lorsqu'ils nous ont reconnu pour amis.

— Vous attendez quoi, la perme de Noël? aboie Raicha, l'œil mauvais, la carabine menaçante.

Un des deux, bouleversé par notre arrivée en trombe, tente de s'expliquer « Ils étaient chargés d'une reconnaissance. Ils se sont égarés dans la nuit, sans carte... »

Douteux!

Ils ont leurs carabines, je les embarque d'office, les invitant sans plus de façons à notre petit bal... ça leur fera les pieds.

Les rafales courtes de Pistol nous rassurent. Il fait face comme il peut. Certains que le plus grand nombre des Russes a son attention tout entière consacrée à cette provocation, nous arrivons à quatre pattes derrière la ferme. Pas de sentinelles visibles. Dakto, déçu, rengaine son poignard. Dans la cour un camion avec, sur la plate-forme, un petit canon à bouclier. Je ne connais pas ce type d'engin. Personne ne le garde.

(1) En avant!

Encore quelques mètres. Les voilà! cette fois, je les vois. Bien. Tournant le dos, ils sont six autour des deux mitrailleuses. Croisant leur tir. Cherchant à épingler Pistol...

Dans leur mouvement pivotant, l'angle est trop réduit pour qu'ils puissent nous deviner. Un seul porte son casque. Les autres leurs bonnets. A l'intérieur de la ferme, combien sont-ils?

Je dégoupille lentement une grenade, garde les doigts appuyés sur le détonateur. J'ai honte de les massacrer ainsi dans le dos. Porteur du F.M. Bakanu m'interroge du regard. Sans se poser d'inutiles questions, il est tout à fait prêt à leur faire cadeau de quelques chargeurs. Mais ils sont à trente mètres. C'est risqué!

J'ai trouvé! Ne pouvant y parvenir moi-même je fais une mimique expressive à Raicha, puis un clin d'œil vers ma main. Il a compris mon problème et la solution.

D'entre ses lèvres serrées jaillit le sifflet strident, cruel, des « Haïdouks ».

Ils se retournent, les six d'un coup. En guise de bonjour je leur balance la grenade de toutes mes forces. Figés. Ils sont figés, mais au moins ils me font face. J'en ai déjà lancé une seconde. Elles explosent convenablement. Convenablement, ce n'est évidemment pas le mot. Ce qu'elles font est dégoûtant... Par quel miracle le soldat casqué est-il indemne? Il a même eu le temps de se saisir d'un pistolet-mitrailleur à chargeur cylindrique. Il va le braquer. Ma troisième grenade part. Elle fonce droit sur lui. Par un réflexe instinctif, quand elle arrive, il la bloque contre sa poitrine avec le P.M. Au moment où il lâche tout, probablement pour s'en saisir et me la renvoyer, elle explose, l'expédiant alentour par membres détachés. Une horreur!

Bakanu ne perd pas de temps à applaudir. Il pulvérise la porte de la ferme au F.M.

Nous poussons un féroce :

— Hourrah!

A ce moment, deux russes se jettent dehors, tirant comme des déments. Raicha en embroche un si violemment qu'il le repousse jusqu'au mur, contre lequel sa baïonnette se brise. Un autre est percé au passage, je n'ai pas le temps de voir par qui.

— Hourrah!

Le cri de guerre terrible nous précipite à l'intérieur,

Raicha en tête. Quelques balles sifflent à nos oreilles. Une seule rafale obtient le silence. Ils sont là plantés, les mains en l'air, un officier, trois soldats.

Prudemment, faisant craquer les marches de l'escalier sous leurs incroyables croquenots, sept autres russes descendent les mains au plafond. Pas fiérots du tout.

J'interroge illico l'officier, en lui retirant pistolet et sacoche à documents :

— *Pihota* (1) *?*

— *Niet!*

— Quoi, alors? Allons vite...

Il ne se fait pas prier :

— Lieutenant-Major des sapeurs. Les soldats sont des fantassins. On m'a demandé de les commander pour organiser leur résistance et vous contenir... J'avais perdu mon Corps mais je pouvais servir.

Courageux! Je suis content d'apprendre que nous les poussons si vite avec nos chevaux qu'ils s'égarent dans leur course en arrière au point de perdre leurs unités!

Pris d'une frayeur rétrospective, un des russes se met à trembler violemment de tous ses os. Il va s'effondrer. Avec sa gentillesse coutumière, Bakanu lui tape sur l'épaule pour le rassurer.

Raicha s'interpose, grognon, le rabroue vivement :

— Ce type-là est de ta famille, sans doute?

Bakanu prend très mal la remarque. Nos nerfs sont à bout. L'officier et les prisonniers, troublés par l'altercation, pensent que leur vie est en cause. Instinctivement ils refluent vers le mur comme s'il pouvait les protéger. L'expression de leur visage me fait rougir. Ils pensent que nous allons les abattre ainsi que des chiens.

Je calme tout le monde. Quand il voit l'ordre rétabli, Datko sort dans la cour tirer des fusées blanches pour signaler que la position est à nous.

Nous le rejoignons.

Les deux blessés se sont blottis l'un contre l'autre. L'un est très mal en point : sa main qui tient un pansement d'urgence, rouge de sang, disparaît à moitié dans le trou que Raicha lui a ouvert au ventre. L'autre, atteint au poumon, devrait pouvoir s'en tirer. En hâte, j'établis un inventaire de prise quand quelqu'un crie :

(1) Pihota : Infanterie.

— Attention, Lieutenant...

Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. D'entre un bouquet de groseilliers du jardin de la ferme un homme se dresse ébouriffé, l'uniforme en désordre, les mains en avant. Il baragouine précipitamment un flot de paroles incompréhensibles. Son agitation est telle qu'en se jetant au-devant de moi, il s'entrave, chute de tout son long, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre son discours dans un charabia de plus en plus volubile. Ses gestes éloquents, mon peu de russe aussi aidant, je réalise que j'ai affaire à un Tatar de Tashkend, qu'il est le chauffeur du camion-canon. Qu'il est chauffeur, rien que chauffeur. Lui, il ne se bat pas. Ceux qu'il conduit, oui. Quand ceux-là se battent, lui reste au garage! Que faisait-il pendant l'action?

— J'étais caché, j'avais bien raison, j'ai tout vu, j'ai encore moins envie de me battre, j'ai la ferme intention de ne jamais me battre...

Nous rions enfin à en perdre haleine. Nous en avions bien besoin. Et lui, le Tatar, tout heureux de son succès, il rit encore plus fort que les autres. Il me congratule avec véhémence :

— *Blagadarion Tovaritch, blagadarion* (1)...

Je demande à Dakto de tirer trois nouvelles fusées blanches, car visiblement les nôtres ne réagissent pas. Ont-ils peur que nous soyions exterminés? C'est à croire.

L'officier russe paraît accablé. Je lui offre une cigarette, qu'il accepte, et du feu. Il tire de longues bouffées. En bavardant, il m'explique qu'après cette action de retardement, il devait, à la nuit, se replier avec ses hommes sur Chelmentzi, à vingt-quatre kilomètres de là. Cela me paraît proprement incroyable.

Formidable! nous les avons complètement enfoncés... Sur vingt-quatre kilomètres devant nous, il n'y a plus un russe.

Un grondement de chenilles nous alerte.

Apparaît un « tanket » (2). Le visage du lieutenant Damaschin sort de la coupole. Il renifle en repérant le carnage. Apprécie :

(1) *Blagadarion, Tovaritch :* Merci, camarade.
(2) Un « Tanket » ou « une tankette » petit véhicule léger blindé de reconnaissance.

— Vous y allez fort, à l'exercice...

Son arrivée m'arrange fort bien. Je lui fais prendre à bord les blessés. Celui qui rentre son poing dans son ventre est exsangue. Tout son sang s'est répandu sur lui. Son camarade gémit, une mousse rougeâtre à la commissure des lèvres. Nos regards se croisent. Je suis terriblement mal à l'aise de voir souffrir. D'en être le responsable. Il n'y a rien de plus lourd à porter que la souffrance d'un homme qui est votre victime.

Bêtement, je les salue quand ils disparaissent dans la carcasse d'acier. Les prisonniers passent devant.

Damaschin les suit de son « tanket » qui avance au ralenti, mais aussi du canon de sa mitrailleuse.

Nous voilà bien débarrassés. Loin des yeux, loin de la conscience... enfin jusqu'à la nuit.

Restent les deux chasseurs. L'action a été si violente que je ne sais pas trop comment ils se sont comportés. Raicha devait les avoir à l'œil. Alors, puisqu'ils sont encore en vie, cela leur vaut d'office un certificat de bonne conduite au combat. Que je leur délivre par écrit pour justifier d'une trop longue absence à qui de droit.

Quand ils passent à sa hauteur Raicha râcle un énorme crachat, le plante juste à leurs pieds :

— Vous ramasserez bien votre médaille...

Les deux salopards doivent trouver le temps long avant que le détour du chemin les dissimule à notre vue.

Le cœur léger, l'arme sous le bras, nous dévalons la pente à toutes jambes pour arriver plus vite au fleuve. Pas une fois, nous ne jetterons un regard en arrière vers cette ferme de Patrou Kertchoumi (Les quatre estaminets) où il *fallait bien* que quelque chose se passe.

Mes Calarashis sont comme des poulains en liberté. Ils me contraignent à produire un effort pour rester à leur hauteur et éviter qu'ils ne me dépassent. Subitement, au bout d'une demi-heure environ, nous y sommes.

Il est là, paisible, majestueux, notre Dniestr.

La nuit venant, ses berges floconnent déjà de petits nuages de brume, oreillers des vieilles légendes.

Au pas de course, je fonce vers le fleuve.

J'avance ma botte dans l'eau.

Je suis le premier sur le Dniestr.

J'ai l'impression de rendre, d'un pied conquérant, sa vraie frontière à la grande Roumanie.

Les Calarashis poussent un formidable : « Hourrah! », certains embrassent le sable en pleurant.

A l'extrémité de la plage, il y a une petite maison. Derrière elle, l'imposant château-fort de Hotine découpe ses puissants créneaux dans le couchant. Cette remarquable forteresse a été construite il y a plusieurs siècles par les rois de Lithuanie, lorsque leur pays avait une frontière commune avec la Moldavie. Bien des invasions sont venues se briser sur ses imprenables murailles.

Ce n'est pas ce qui peut décourager Raicha. Ce château, il veut que ce soit sa prise personnelle. Par bonheur les Russes l'ont abandonné, renonçant à le défendre, avec raison.

Raicha y court de toutes ses forces.

— Vas-y, Ion, vas-y, prends-le d'assaut...

Il y va. Il y va. De toute la vigueur de ses jambes torses. Le voilà qui s'engouffre dans l'énorme tunnel noir de l'entrée. Il disparaît. Pendant cinq longues minutes, on ne le voit plus. Puis il apparaît, pas plus haut qu'une botte, minuscule, tout en haut de la grande tour. Il a l'air de danser de joie, fait des gestes désordonnés, se contorsionne. Que peut-il bien fabriquer?

Ce qu'il fabrique? Il est en train de se foutre à poil pour récupérer son drapeau et le faire flotter là-haut, tout en haut.

Son drapeau, notre drapeau, le drapeau roumain!

Chez les hommes, le délire est total.

Nous vivons notre premier jour de gloire.

Alors, comme un fou, je me jette tout habillé dans le Dniestr, sous les hurlements de joie des hommes.

S'ils savaient ce qu'ils applaudissent!

Un trouillard qui vient de trouver le plus beau des prétextes pour changer de pantalon en douce...

En pataugeant dans l'eau du fleuve, je ne peux m'empêcher de penser que toute victoire dissimule une humiliation.

La mienne m'a rendu bien misérable.

La victoire, ce n'est pas une chose très sérieuse.

CHAPITRE VIII

Les croix. — Un saut au paradis. — La lavandière.

Je suis à peine séché, changé, ayant eu les pires difficultés pour remettre mes bottes trempées qu'un martèlement vigoureux de sabots m'annonce l'approche d'une forte troupe de cavaliers. Dès qu'ils apparaissent, je reconnais un escadron du 3e Calarashis. A sa tête, le capitaine semble sortir d'un défilé au Palais-Royal. Il se présente. J'entends mal son nom. Il me dit avoir été instructeur à Targoviste. Il me dit d'autres choses mais je ne l'écoute pas, tellement je suis fasciné par l'état de propreté de son uniforme. Cet homme qui s'est battu (car il s'est battu!) depuis Nebadautzi, on dirait qu'il ne s'est jamais jeté à plat ventre, ni faufilé dans les maïs, qu'il n'a jamais pataugé dans les betteraves. Il semble sortir tout droit de chez le teinturier.

Heureusement que j'ai changé de culotte!

Monsieur le Capitaine vient nous relever... Monsieur le Capitaine est donc le bienvenu!

Quand il salue notre départ, je constate qu'il a des gants blancs, vraiment blancs.

Je regroupe les hommes.

Nous avons à traverser en sens inverse les champs, les éteules, où les combats se sont déroulés. Il y a des cadavres partout autour de nous dans ce retour vers Nebadautzi. Je suis impressionné de voir les cavaliers des 3e et 4e escadron fauchés par rangs entiers. Tous sans exception sont tombés face contre terre ce qui signifie

qu'ils ont reçu la mort en allant la chercher : de face. Pas un seul ne s'est dérobé.

Nous passons par le poste de commandement de la brigade. Son chef, le colonel Danescu, quitte son P.C. pour venir me féliciter. Pas pour être arrivé le premier au Dniestr, mais pour mon action de destruction du nid de mitrailleuses de Patrou Kertchoumi (Les quatre Estaminets) qui, en fait, barrait l'accès au fleuve pour tous.

Je suis furieux. Des histoires avec des mitrailleuses, les guerres ne sont faites que de ça, problème classique avec une solution classique. Mais enfin, ce n'est pas tous les jours qu'on libère sa patrie jusqu'au Dniestr. Rien de plus horripilant aussi que de recevoir des compliments devant des hommes qui en ont fait autant que moi. Un fait exprès, le colonel en rajoute.

— Il y a des croix de fer dans l'air... blague Raicha.

Ce qui fait sourire le colonel Danescu qui l'a entendu. Il acquiesce même de la tête.

Énervé, je réponds d'une voix forte :

— Il y a beaucoup plus de croix de bois par terre!

Ce qui ramène de l'ordre dans les rangs, glace le colonel au point que j'ai peur de le voir se casser lorsqu'il effectue un demi-tour très sec. Je m'en veux d'avoir dit ça mais je l'avais sur le cœur et les décorations m'ont toujours irrité. Ceux qui en ont ne les méritent pas toujours, ceux qui n'en ont pas les méritent souvent.

Je suis tiré de mes réflexions par un gaillard hirsute, vêtu d'une vareuse calarash sans insigne, d'un pantalon russe, de bottes paysannes. Il me fait mille salamalecs enthousiastes, visiblement des remerciements.

— Je vous présente mon nouveau chauffeur. Merci du cadeau, il est impayable! m'assure le colonel, venu à ma hauteur sans rancune.

Le Tatar de Tashkend! je le reconnais... Celui-là même qui pendant l'action de Patrou Kerchoumi a joué les voyeurs dans les groseilliers de la ferme tandis que ses petits copains russes passaient un mauvais quart d'heure.

Il a l'air heureux de vivre, de ne pas regretter du tout son camion-canon soviétique. Tant mieux!

J'emmène tout le monde en vitesse jusqu'aux premières maisons de Nebadautzi. Une cour de ferme sera notre cantonnement. Les cuistots nous y apportent une succulente « ciorba » (1) copieusement garnie de délicieux morceaux de viande. Cela provoque une réaction, une détente telle que nous nous endormons d'un bloc, sur le sol.

Au petit matin, le « plutonier » Jacob nous réveille. Les chevaux sont là. Tout à la joie de retrouver leurs nobles compagnons les hommes sautent en selle sans autre préambule, ni café, ni thé, ni toilette.

Les ordres étant de reprendre la poursuite au Sud-Est, nous les exécutons sans le secours de la moindre boussole. Le soleil levant nous suffit bien.

Cela revient à suivre exactement le cours du Dniestr en traçant une perpendiculaire à quelques kilomètres de sa rive. Il m'est bien précisé qu'en aucun cas je ne dois le traverser. Nous n'en demandons pas tant. Cette cavalcade toujours plus à l'Est, à la tête de la croisade, nous satisfait pleinement.

Le soleil de juillet nous fait la fête, nous éclabousse d'oiseaux multicolores. Les odeurs fortes des blés coupés échauffent les narines. Pour les haltes, je choisis toujours des emplacements ombragés le long des halliers. Les fraises sauvages abondent. En bordure de champs, des petites tomates sauvages pas plus grosses que des prunes n'attendent que d'être cueillies. Une fois dans la bouche, elles éclatent délicieusement, nous gorgeant d'un jus frais et sucré.

On pourrait croire vivre de grandes vacances, d'autant que chaque village traversé est le prétexte d'une petite fête.

En dehors de Zelena déserté par sa population, nous recevions partout un accueil triomphal.

D'abord à Medveza où, de chaque côté de la rue principale, les paysans nous attendaient, brandissant des bouquets de fleurs, offrant les plus beaux fruits de l'été. Ils revêtaient leurs atours des occasions exceptionnelles. Les jeunes filles tressant des marguerites dans leurs macarons, superbes, en blouse blanche ornée de grecques bleues, leur jupe noire bordée de rouge virevoltant au moindre

(1) Soupe.

mouvement sur des bas noirs mettant en valeur la finesse de jambes sveltes et nerveuses.

Les hommes, eux, portent les traditionnels « bontitza » et « itzari » blancs. Tous se jettent sur nous au passage, embrassant dans la même ferveur le cheval et le cavalier.

Spontanément ils forment des chœurs, entonnant de façon bouleversante des chants patriotiques tels que :

« *Trei culori cunosc pe lume...* »
Dans ce monde je ne connais que trois couleurs
Mon plus cher héritage
Bleu c'est la fidélité
Jaune c'est la prospérité
Rouge ce feu ardent qui brûle dans mon cœur
L'amour de la Patrie!

Raicha renifle. Il se remettra de son émotion en recevant un poulet rôti, des galettes chaudes. En un instant, nous sommes surchargés de victuailles. Si nous ne risquons pas de tomber d'inanition, nous risquons fort de tomber de cheval tant nous sommes encombrés de nourritures de toutes sortes. Nous mangeons de bon appétit sur nos montures, arrivant à Larga juste pour nous désaltérer à un puits. Ce que voyant, les habitants se précipitent pour nous offrir des cruchons de « Tsuica » (1). Si les hommes ne refusent pas, ils ne manifestent pas grand enthousiasme. Ils boivent rarement de l'alcool, en des occasions précises et alors en très grande quantité, mais jamais sans un vrai prétexte. Ils sont naturellement sobres. Rares sont ceux qui fument. En fait, les calarashis n'ont qu'un seul vice : le cheval. Justement, Raicha descend du sien, se dirige vers la petite église ornée d'un clocheton en bulbe. Une grille basse en fer forgé encadre le sanctuaire. Il faut ouvrir le portillon pour entrer. Raicha s'apprête à le faire lorsque plusieurs paysans qui le suivaient timidement à plusieurs pas, voyant son intention finale, se précipitent sur lui pour l'en empêcher de force. Déjà nous avons la main à la carabine.

(1) Eau de vie de prunes.

— N'entrez pas... n'entrez pas! les Russes ont tout miné!

Un ange passe.

Nous mettons pied à terre.

Les paysans expliquent : « Les Russes ont soulevé les pavés de la cour de l'église. Ils ont creusé dessous, déposé des mines, reposé les pavés dessus, doucement. En riant fort ils disaient : « Quand les cavaliers des curés viendront faire leurs simagrées là-dedans ils s'apercevront que Dieu n'existe pas! »

Je remercie ces braves gens. Dans un coin, en le taquinant, Garbis réconforte Raicha dont l'âme simple est fort éprouvée par cette ruse :

— Alors, l'ami, tu voulais faire un saut au paradis!

Je distribue des cigarettes en bavardant avec ceux qui viennent de lui sauver la vie in extremis. C'est ainsi que j'apprends qu'il y avait à Larga un bureau de sécurité du M.V.D. Son commandant, avant de s'enfuir, a fait rassembler la population pour leur communiquer cet avertissement :

— Mes amis, nous partons. Les Roumains viendront à notre place. Que chacun de vous soit conscient de ce qu'il fait et assume dès maintenant la responsabilité de ses actes, car dans trois ans nous serons de retour! »

Personne ne songe à rire. Si l'étonnante prédiction s'accomplit, nos amis d'un jour seront irrémédiablement condamnés pour nous avoir sauvés du piège de l'église.

La prédiction se réalisera... Le reste aussi.

Brusquement, d'une maison sortent trois Tatars. Bien à plat dans leurs mains tendues, ils me présentent leurs fusils en manière d'offrande et de reddition.

Ils sont sympathiques, rieurs, visiblement satisfaits d'avoir faussé compagnie aux Russes.

Garbis les accompagne au P.C. du colonel. En attendant son retour, nous nous détendons un peu en racontant des blagues, toutes plus stupides les unes que les autres mais qui nous font rire aux larmes.

Garbis, à son retour, est indigné :

— De drôles d'oiseaux, ces Tatars... Ils ont retrouvé au P.C. le Tatar qui s'était planqué pendant la bagarre aux quatre estaminets, le fameux Ahmed, maintenant chauffeur du colon. Il leur a tellement chanté nos louanges que les trois lascars voulaient devenir Calarashis et se battre avec nous...

Maintenant que nous sommes au complet, nous dirigeons nos chevaux sur Briceni. Pour s'y rendre il faut traverser la forêt. C'est une magnifique chênaie. Elle est si épaisse, si touffue, les chênes sont tellement énormes que l'on pourrait se croire dans la plus sombre des sapinières. De temps à autre, le soleil parvient à la pénétrer d'un faisceau de lances dorées. Le spectacle est grandiose. Une horde de sangliers nous regarde passer sans manifester un trop grand émoi. Les écureuils bondissent de branche en branche, soufflant rageusement le cri aigu de leur mécontentement. Ils ont horreur d'être dérangés.

Tels des élèves d'un cours de « plein air » les cavaliers sollicitent l'autorisation de faire une pause pour cueillir de grosses myrtilles. Les buissons chargés de baies mauves abondent. J'accorde la permission, tout en plaçant des sentinelles montées aux quatre points cardinaux.

Les girolles crèvent des tapis de mousse de leurs têtes oranges. Des hommes les dégustent telles que : crues.

Quand nous entrons à Briceni, il y règne un curieux remue-ménage. Des paysans, des paysannes vont, viennent d'une maison à l'autre en transportant les objets les plus divers. Du matelas à la casserole en passant par l'horloge et le samovar.

J'interroge un de ces déménageurs :

— Que faites-vous là ?

— Les Russes sont partis... Nous reprenons aux Juifs ce qu'ils nous ont volé...

— Comment cela, volé ?

— Oui ! oui ! ils nous prenaient ce que nous avions lorsque nous ne pouvions pas payer l'intérêt de l'argent qu'ils nous prêtaient. Les Russes laissaient faire... mais nous ne reprenons que ce qui est à nous.

J'en doute un petit peu...

Comme les Juifs, massés à part, nous acclament en applaudissant plus fort que les autres aux cris de :

— Vive la grande Roumanie... Vive nos libérateurs !

Je décide de ne pas me montrer plus royaliste que le roi. Une estafette du régiment nous rejoint : nous devons attendre sur place l'ensemble du 2e Calarashis, notre régiment. L'état-major, considérant que nous avons été trop éprouvés, veut compléter nos unités à Briceni. « Éprouvés » est un aimable euphémisme. Les gommes, ces sales bêtes blanches, ont fait rageusement leur triste boulot.

Leurs sales rognures bloquent trop de pages dans les « carnets de peloton ». Tant de noms écrits au crayon ne laissent plus apparaître qu'une cicatrice échevelée au cœur du papier. D'autres viennent s'y étaler en surimpression momentanée avant qu'à leur tour la gomme ne les efface des listes de vie.

Le 2e Calarashis a fait appel. Pour cette seule bataille de Hotin, il a perdu 43 morts et 150 blessés.

Pour que l'on se fasse plus précisément une idée, rappelons que notre régiment était composé de quatre escadrons. Or, l'ensemble des pertes (morts et blessés) équivaut à l'effectif d'un escadron.

Rien que pour Hotin, nous avons perdu le quart de nos hommes.

Gênés, les « remplaçants » viennent « boucher les trous » dans les pelotons, les groupes, les escadrons.

Injustement, tout le monde leur en veut un peu car ils prennent la place d'un parent, d'un ami, d'un camarade.

Quelque chose me touche, quelque chose de typiquement « calarash ». Séparément des hommes vont congratuler le « plutonier » Jacob et les « Tine Cal » groupés autour de lui. Il y a une raison à cela : nous avons en même temps que celui des hommes procédé à l'appel nominatif des chevaux. Ils sont tous là. Tous indemnes. En forme parfaite. Diable d'homme, ce Jacob, il a su les protéger de tous les coups de l'ennemi, les regrouper si rapidement lorsque nous sommes tombés dans une embuscade, mettant pied à terre, que pas un n'a souffert.

Dans un coin avec Garbis, Raicha, Datco, Ortinski, Bakanu, nous improvisons une petite conférence au sommet. De nos expériences mutuelles avec l'ennemi, nous mettons en relief trois faits essentiels :

1° Il y a une discipline de tir parfaite. Ouvrant le feu lorsque nous sommes à cinquante mètres. Jamais avant.

2° Il se camoufle et utilise le terrain à la perfection.

3° Il connaît à merveille l'art de rompre le combat : tandis que l'infanterie se retire, quelques pièces d'artillerie nous contiennent, tirant coup par coup. Puis, in extremis, les servants détalent, abandonnant les pièces.

C'est le genre d'observation dont on tire toujours parti un jour ou l'autre.

Cette longue pause à Briceni casse notre élan. Descendu de cheval, le Calarashi n'est plus qu'un pauvre homme comme un autre.

Je les vois écrire des lettres, rêvasser tristement car ils sont sans nouvelles des leurs depuis le début de la folle poursuite. La plupart décrottent leurs bottes, les cirent avec soin, nettoient non sans peine leurs uniformes maculés de boue, vérifient avec amour le bon fonctionnement de leurs armes.

J'en profite pour faire une petite promenade avec Dac, traversant le village dans toute sa longueur. A la sortie, j'entends le « tip-tap » vigoureux d'une lavandière en même temps que j'aperçois une sorte de lavoir. Le fût d'un gros chêne profondement creusé faisant office de bac et retenant l'eau d'une source vive. Une jeune femme agenouillée me tourne le dos et s'active vigoureusement à grands coups de battoir. Chaque fois qu'elle lève le bras, l'abattant sur le linge savonneux, de grosses bulles bleutées s'en vont cabrioler dans l'air autour d'elle tandis que la large tresse noire de ses cheveux navigue d'une épaule à l'autre. On dirait la queue d'un cheval fouettant vigoureusement. Je remets Dac au pas, lorsque le fer de son sabot avant droit heurte une grosse pierre. Surprise par le bruit, la femme se retourne. Jeune, dans les vingt ans, ukrainienne sûrement, le visage fin, les yeux sombres. De l'eau ou de la sueur ruisselle à la naissance de ses seins lourds gonflant pleinement son corsage blanc. Son regard se plante dans le mien avivant mon trouble, qu'elle ressent avec plaisir, je le sens. Son sourire grave et moqueur à la fois en dit long. Je la vois se soulever en s'appuyant sur la pierre plate, s'essuyer les mains à sa jupe. Sans dire un mot, elle revient à pas lents vers le village. Sa large croupe ondule plus encore que celle de Dac, que je viens de faire volter. Je ne peux en détacher mon regard. L'un derrière l'autre, nous nous arrêtons devant ce qui doit être sa maison. D'un bond, je suis à terre. Elle entre avec moi sur ses talons, referme la porte, bloque le loquet de bois avec une chevillette. J'enlève mon casque, qui sonne fort lorsqu'il tombe sur la table en bois massif. Le bruit fait battre mon cœur encore plus fort. La fille prend ma tête entre ses mains, me mord fort aux lèvres jusqu'au sang. Je la jette au sol, la pénètre là, violemment, à même le sol en terre battue...

Elle sait se faire reprendre si souvent que trop vite j'ai l'impression de labourer la terre de mon sexe. Une vive souffrance déchirant toute sensation de plaisir.

Quand elle se sent littéralement hors d'ardeur, ses mains repoussent ma poitrine. D'un bond, la voilà debout. Son corsage est déchiré sur ses beaux seins blancs qui bougent librement. Je vois la trace sanglante de mes ongles. Cela ne la gêne en rien. La belle chantonne. Va au grand four de pierres occupant le tiers de la pièce, en sort une tarte aux pommes tiède. D'un placard, elle retire une liche de lait. Installe le tout sur la table. Je dévore ce repas délicieux sous ses yeux brusquement attendris. Son immobilité est embarrassante, obsédante. Quand je la vois porter ses mains à la lourde tresse qu'elle dénoue rapidement pour en faire une parure sombre, odorante, soyeuse à sa poitrine dénudée, la coquetterie sauvage de cette paysanne me bouleverse au point de raviver un désir que je souhaiterais exprimer plus tendrement cette fois.

Un choc à la fenêtre! De la rue, on heurte lourdement les carreaux. Je me précipite, tire le rideau. Là derrière, j'aperçois les naseaux roses de Dac qui trouve le temps long et se manifeste comme il peut.

Le charme est rompu. Je reprends mon casque. La belle baisse la tête. Ne sachant comment m'y prendre, je ne lui dis pas au revoir.

Je n'ai jamais su son nom.

CHAPITRE IX

Des pions sur un échiquier. — Un lit. — Tous les coups font mouche. — Un grand chef. — Quatre cadavres et un sac.

En colonne de peloton, au pas, au trot, au court galop de détente nous accumulons les kilomètres. Désormais, chacun se sent vissé à sa selle à la manière d'une statue sur son piedestal. Homme et cheval, nous ne faisons vraiment qu'un bloc du même granit, au point que lorsqu'il nous faut combattre à pied, beaucoup ont la désagréable sensation de sentir leurs jambes se dérober sous eux, se fatiguer anormalement.

La Bessarabie, au mois de juillet, connaît l'ardeur de pluies torrentielles suivies le lendemain de l'ardeur non moins grande d'un soleil de plomb.

Il nous faut donc veiller particulièrement à l'équipement du cheval : bride, frontal, montant, muserolle, sous-barbe, sous-gorge, fausse martingale, sous-ventrière, courroies d'étriers, rênes, selle, autant de lanières, de plaques de cuir promptes à se craqueler en passant rapidement du détrempé au trop sec. De la rupture d'une de ces pièces au combat peut dépendre la vie d'un homme. Également celle du cheval. Aussi les cavaliers passent-ils le moindre moment de pause à les assouplir, à les graisser.

Gorgés de boue liquide, une fois exposés au soleil nos

uniformes fument. On dirait que nous sortons des chaudrons bouillants que remuent les doigts crochus des sorcières du Dniestr. Une fois secs, nous voilà engoncés dans leur gangue d'argile. On nous casserait au marteau.

Aujourd'hui nous sommes bons pour la poussière. Derrière nous s'estompe Dialu Nikita (1).

Les Calarashis me font part du sentiment exaspérant qu'ils éprouvent à juste titre, comme moi-même, d'être poussés par une main indécise, ainsi que des figurants, des cavaliers, des fous d'un jeu d'échec, sans jamais savoir pourquoi nous sommes déplacés subitement en diagonale, à la verticale, à l'horizontale, avec des enjambements subits, des marches, des contremarches, sans que nous connaissions jamais le but final à atteindre. Voilà qui est agaçant.

Des pions, nous sommes des pions sur le « Kriegspiel » de quelques « zozos » d'état-major.

A ne rien savoir, on finit par ne rien vouloir.

J'organise en cours de marche des petites patrouilles qui battent le terrain. Cela leur fait une sorte de distraction — souvent rentable — car elles ramènent, « levés » dans des champs de maïs, des ravins, des buissons, des groupes entiers de soldats soviétiques attardés qui n'ont pu rejoindre leurs unités dans la grande débacle.

Depuis longtemps, nous n'avons pu nous laver vraiment. Malgré les pluies diluviennes, les puits que nous rencontrons dans notre marche en avant sont à sec.

La poussière est telle que j'ai l'impression d'avoir roulé mes hommes dans de la farine. Tous les visages sont blancs, les uniformes et les chevaux aussi. Les lèvres desséchées se fendent, se craquèlent comme la terre aride qui nous porte. Pour voir où ils en sont, je m'arrête, laissant passer le peloton devant moi.

Droits sur leur selle, les coudes serrés, le talon bien dans l'assise de l'étrier, le pouce au-dessus des rênes, les Calarashis ont l'air de tourner au manège de la caserne de Caracal. Rien ne cloche. J'en suis si fier que cela me rend joyeux tout d'un coup.

Sur la gauche, un petit lac clignote sous les rayons ardents du soleil, véritable miroir aux alouettes. Il est trop loin, pas question d'aller y faire un saut.

(1) Colline de Nikita.

Des heures et des heures, le pas succède au trot et l'on revient au pas. Ainsi jusqu'à la nuit.

Au campement de fortune, le brigadier d'intendance Firika arrive à nous faire parvenir des rations supplémentaires inattendues : cigarettes de luxe de Tsuica.

— Peut se les foutre au cul, remercie Garbis, on sait ce que ça veut dire : du miel pour faire passer les bosses!

Le fait est qu'en général, pareilles largesses sont annonciatrices de cadeaux moins appréciables, coups de main ou haute voltige dans les tripes de la résistance russe.

On continue sans désemparer. Jours et nuits se mêlent dans le brouillard, à la pluie, au soleil. Un vague automatisme nous fait encore ramasser des prisonniers qui jamais ne songent à s'opposer à notre élan. Souvent ils sont plus du double de notre formation. Il faut croire que nous sommes très déterminés.

Déterminés à quoi?

A aller de l'avant, inéluctablement de l'avant.

Encore une journée qui s'estompe. Le soleil tombe doucement derrière une rangée de saules pleureurs.

En formation serrée, nous pénétrons dans Hodorautz.

Détaché par l'escadron le brigadier Toufitch, qui vient de rejoindre, nous fait savoir :

— Vous pouvez cantonner sur place.

Sûr qu'il vient de nous confier les clés du paradis.

Après avoir ordonné aux hommes de s'installer chez l'habitant à raison de quatre hommes par maison, j'entre dans la cour de la première ferme qui se présente.

Le chef de famille a sûrement décrété notre arrivée jour de fête nationale car tous sont réunis, endimanchés, dans la pièce principale.

Il a deux fils très costauds, une fille splendide, une femme épouvantablement bavarde.

Tout brille de propreté. Une odeur de cire oubliée me rappelle la vieille « hêtraie » de mon enfance. Aux murs, découpés dans des revues, les portraits des hommes politiques roumains de tous les bords affichent le solide opportunisme du maître de céans.

La mère, une gaillarde, débite ses monologues par rafales. Je connais bientôt par cœur l'histoire d'une année d'occupation soviétique.

Comment les communistes n'ont pas eu le temps d'organiser un kolkhose, comment l'instituteur a mystérieusement disparu, remplacé par un Sibérien qui distribue des fascicules marxistes aux enfants, à apprendre par cœur pendant les récréations. Ces gens de Hodorautz crient à l'intervention divine car dans toutes les localités avoisinantes, les Russes se sont enfuis en emmenant avec eux tous les hommes de seize à soixante ans. On m'offre à manger. Je refuse, tant ma fatigue est grande. Ce que je veux, c'est un lit. Ce lit je le vois, là, dans l'alcôve, avec son énorme édredon rouge. Trois marches d'escabeau vous hissent tout en haut de ce reposoir pour rêves bienheureux.

Autour de la table, ils ne savent quelle attitude adopter.

— Mangez, mangez, allez-y, parlez, chantez aussi tant que vous voudrez. Même le bruit du tonnerre ne m'empêchera pas de dormir dans un lit pareil.

Le tonnerre, non! Un agent de liaison, oui!

Le voilà qui se présente. Il est reçu si fraîchement qu'il doit regretter à en mourir de ne pas s'être égaré dans les bois.

Si je veux vraiment dormir, que dois-je faire : me tirer une balle dans la tête?

Départ immédiat. Direction : Lipnik. Objectif : il faudra franchir le Dniestr.

En d'autres circonstances, après une bonne nuit dans un vrai lit, réveillé par un thé bouillant, la nouvelle m'eut donné des ailes.

Assénée alors que, juché sur mon escabeau, je m'apprête à m'anéantir sous le molleton douillet de l'édredon rouge, je sens les muscles de mes mollets durcir. Plus durs que le cuir de mes bottes, voilà ce qu'ils sont devenus. J'ai les jambes en plomb. Je redescends lentement de ce septième ciel jamais atteint.

La colère m'a gagné.

J'ordonne à l'agent de liaison d'approcher. Ce qu'il fait non sans appréhension. De me remettre sa carabine. Cette fois, il n'en mène pas large. Instinctivement, les membres de la famille se serrent autour du père. Ils sont terrorisés. Je fais monter une balle dans le canon, puis calmement comme au stand de tir, je fais feu. Une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois. A la sixième, le percuteur claque sèchement dans le vide. De la poussière de platre retombe lentement.

Tous mes coups ont fait mouche.

Titulesco, Tataresco, Vaida Voevod, Iorga, Argetoianu, ont leur front de papier déchiqueté.

Seul rescapé Goga, goguenard, me nargue toujours. Dans la pièce, la consternation règne.

La porte s'ouvre avec fracas. Bakanu, F.M. en position de tir, vient s'assurer que tout va bien. Garbis, Raicha sont sur ses talons. Ils ont cru que j'étais en difficulté.

Je l'étais avec mes nerfs. Je ne le suis plus.

— Bonne carabine, mon gars!

L'agent de liaison récupère son arme, file sans demander son reste.

— Incalecarea, les enfants!

La nuit nous absorbe. Dac s'ébroue fortement pour sortir de sa torpeur. De petits jets de vapeur fusent de ses naseaux. Tels des spectres, nous allons dans l'obscurité. De 10 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin nous jouons les fantômes vaguement éveillés, souvent somnolents, à cheval entre deux mondes...

Je dors à califourchon, je rêve. Cette forêt de Spatar, bruissante de toute une agitation nocturne, a vu se rassembler il y a des siècles, sous ses feuillages, au pied de ses arbres puissants, la cavalerie de Stefan le Grand dressée pour briser, écraser le flux brutal des hordes tatares.

Le cliquetis léger du mors, des étriers, s'amplifiant soudain résonne fabuleusement, prenant l'ampleur de la légende. J'entends des épées cogner contre les boucliers, les hennissements furieux des montures emballées...

Le jour vient de se lever lorsque nous entrons à Lipnik. Serions-nous morts en cours de route? Sommes-nous au paradis? Nous pourrions le croire, tant le spectacle est inhabituel, toutes les images s'imposant à nos yeux étant de véritables « chromos » de paix : des voitures de quatre saisons surchargées de fruits, de légumes, de fines herbes, tout cela baignant dans le parfum indéfinissable particulier aux récoltes estivales. Sur les étals, des volailles à gogo. Il y a même, exposés par un vieux, de grands poissons blancs du fleuve. Également un marché aux bestiaux réunissant une centaine de petits veaux roux avec une étoile blanche au front.

— Ils n'auront qu'à la teindre en rouge, si les bolcheviks

rappliquent, pour devenir membre du parti à part entière... s'amuse cet infernal bavard de Garbis, suçant bruyamment un noyau de pêche.

Car, de partout, on nous tend des fruits. Ne seraient-ce les chariots des réfugiés venus se mêler aux charrettes des maraîchers, l'on se croirait vraiment en temps de paix. Garbis interpelle une femme qui passe la tête à travers la bâche d'un chariot couvert :

— D'où viens-tu, petite mère?

— Je suis de Verezany... Ah! ce n'est pas beau à voir, là-bas. Les Russes nous bombardent avec de la grosse artillerie. Ils veulent se venger, c'est sûr, de ce que nous avons bien reçu nos cavaliers. Nous sommes de bons Roumains, de fidèles Roumains. Ces cochons se vengent en détruisant nos maisons. La mienne est complètement écrasée... Et puis, ils ont tué un grand chef et d'autres officiers, vous devriez aller voir...

Nous en avons déjà assez vu comme ça. La bonne femme n'insiste pas, disparaît derrière sa bâche, vulgaire rideau d'une triste comédie. Il ne nous reste plus qu'à battre la campagne jusqu'au Dniestr pour la nettoyer de tous les éléments russes attardés dont les nids de résistance risqueraient de provoquer au cours de notre attaque des pertes bien inutiles. Un de nos rôles étant également d'ouvrir une voie royale à l'Armée jusqu'au fleuve. Cela nous prend toute la journée. Il ne nous reste plus maintenant qu'à le franchir à la tombée de la nuit.

Ce serait trop simple!

Des estafettes tombent dans notre dos :

— Interdiction de franchir le Dniestr. Repliez-vous sur Lipnik. Gardez l'état d'alerte en prenant du repos.

Imbéciles! Comment concilier les deux?

Revenus à Lipnik, tous se précipitent sans perdre une seconde dans les cours des maisons, desserrant les sangles de la sous-ventrière, remontant les étriers sur la selle pour être prêts à un « départ sur des sabots sans fer » (1).

Pauvres chevaux. Je les plains. Un peu comme si nous

(1) Départ précipité. Cf : sur les chapeaux de roue.

devions, au terme d'une longue étape, garder sac au dos. Ils ne se reposent vraiment pas ainsi.

Chacun de nous étend sa toile de tente, s'allonge, laisse tomber sa tête sur sa fonte, dégringole dans les ténèbres d'un sommeil proche de l'évanouissement.

J'entrouvre un œil. Dans le ciel, les nuages font la course. Les noirs chevauchent les gris. Le chant familier des bouches à feu russes s'impose de plus en plus fort au fur et à mesure que je m'éveille complètement.

A une vitesse folle, l'horizon s'éclaircit.

Un agent de liaison se présente :

— Il faut que vous soyez avant 10 heures à Ocnitza pour rendre les honneurs aux camarades tombés hier...

Nom de Dieu! Est-ce que l'on nous prend pour une troupe de parade! Je gueule :

— Quel jour sommes-nous? Qui s'est fait tuer hier?

Figé dans un parfait garde-à-vous, l'agent de liaison récite sur un ton exaspérant :

— Nous sommes le 18 juillet 1941. Hier, des officiers se sont faits tuer, dont le commandant Albu. Je n'en sais pas plus. Je suis à vos ordres, Domnul Lieutenant.

Mes ordres sont vite donnés : « Fiche-moi le camp! »

A cheval sur Ocnitza, je suis bouleversé par la mort d'Albu. Il fait partie de ces officiers comme je les aime. Ennemi de l'intrigue, prompt à donner l'exemple, fier de ses responsabilités. A la veille de la guerre il allait prendre sa retraite comme commandant alors qu'il méritait d'être colonel. Une mauvaise note administrative soulignée par un médiocre l'a toujours empêché de recevoir l'avancement mérité. Il me rappelle la triste aventure de mon père. Ce qu'il y a de terrible dans la cavalerie c'est qu'une mauvaise note hypocrite en temps de paix garde plus d'importance que dix citations en temps de guerre. Pourtant, depuis le début de la campagne en ai-je vu de ces brillants théoriciens, techniciens de la guerre en salon, perdre complètement les étriers au combat en face de la mort. Paralysés, inaptes à commander, pris de panique, laissant détruire dans la plus totale impuissance leurs unités, mettant les autres en danger.

Il y a dix jours, lors de l'affaire des « quatre Estaminets »

j'ai eu sous les yeux le triste spectacle du lieutenant Z... du 3e peloton, abandonnant les siens en se couchant au sol, comme s'il était mortellement atteint, pour finalement se relever, tout danger passé, et simuler la folie.

Triste, triste spectacle!

Quels efforts il me fallut, avec mes brigadiers, pour relancer ses hommes écœurés, leur redonner le respect du chef.

Le commandant Albu était tout le contraire. Exemple admirable au feu, payant de sa personne à tout instant aux endroits les plus dangereux, d'un allant fantastique malgré son âge. Vivant modèle permanent suivi par tous ses soldats.

La femme au chariot bâché avait bien eu raison de dire :

— Un grand chef a été tué...

Bien qu'il ne fût que commandant, sans doute avait-elle entendu les Calarashis regretter sa disparition en ces termes :

— Nous avons perdu un grand chef...

Nos vrais galons, ce sont toujours eux qui nous les donnent.

A Ocnitza, le colonel Danescu m'accueille. Mes cavaliers prennent place à côté d'un peloton en armes. Sur le parvis de l'église, quatre cadavres sont exposés dans leur uniforme. Allongé près d'eux, un sac en toile de jute.

Je m'approche. Le premier cadavre est celui d'un simple cavalier du 3e Caralashis. Il a l'air tout neuf, tant il est soigné de sa personne. Il n'y a pas une semaine qu'il a porté pour la première fois ses bottes noires à peine plissées sur le coup de pied. L'uniforme a été fraîchement nettoyé. Je ne remarque pas de blessure visible. Son visage est lisse, détendu avec la clarté de teint de ceux qui n'ont pas encore affronté les intempéries de l'existence. Un léger sourire bienveillant l'anime toujours. Il me semble personnifier à la perfection le caractère et le destin du paysan roumain prompt à se donner dans la paix comme dans la guerre. Il est l'image même du sacrifice dans le devoir accompli. Cet inconnu, brusquement, me devient cher.

Je dois faire un pas de côté pour reconnaître le deuxième cadavre dont les mains, tendues dans un réflexe de pro-

tection, dissimulent une partie du visage. Celui du lieutenant Gilli Marinescu, aide de camp du commandant du 3ᵉ Calarashis, grand écuyer, propriétaire d'une célèbre écurie, a refusé l'obstacle de tout son être raidi.

A l'insigne de Saint-Cyr, accroché sur sa vareuse, je sais que le troisième cadavre se nommait capitaine Eugène Ionesco. Aristocrate né, il avait voulu se perfectionner encore. Pour cela, il vécut en France, fit Saint-Cyr, école qu'il chérissait profondément. Un éclat lui a tranché la gorge...

Voici maintenant à ses côtés mon ami, mon camarade de Monastirea Dealu, mon complice de collège, le capitaine Stefan Tebeica, commandant les sapeurs. Ses cheveux blonds ondulés accrochent le soleil, leur éclat mouvant, joyeux, couronne incongrument son pauvre visage terrorisé.

Dans le sac sont enfermés les restes du brave commandant Albu, déchiré sa vie durant par l'injustice. Ce que de toute sa carrière, ses ennemis personnels n'ont pu faire, l'ennemi y est parvenu. Le commandant Albu est dans le sac, réduit en pièces!

L'aumônier de la brigade marmonna quelques prières. Le colonel Danescu s'embrouilla dans la solennité des mots. Autour de nous des paysans, des réfugiés, pleurant sincèrement ceux qui se sont sacrifiés pour qu'ils puissent vivre libres et heureux.

Des officiers d'élite indispensables à notre mouvement éliminés par un coup heureux, il n'en faut pas plus pour que notre action soit retardée.

Un seul obus russe tombé sur Verezany a tout changé. Encore un aspect de la guerre que nous découvrons.

Cette escale au bord des ténèbres finales m'impressionna tellement que je souhaitais intensément renouer avec l'existence d'une façon totale.

De retour à Lipnik, je me gorgeai de fruits, fit le plein de Tsuica.

Je soupesais du regard chaque fille qui passait. L'une d'elles fit le poids. Une paysanne.

Dans une étreinte animale, je la sentis équilibrer cette nouvelle fureur de vivre qui s'éveillait en moi.

Ce n'est qu'en me relevant que je m'aperçus que nous venions de faire l'amour sur une pile de sacs de jute.

CHAPITRE X

Spectateurs. — Comment la cavalerie prend d'assaut une ligne de casemates. — Dinu Pak le Dieu des Hommes-chevaux se retire sous sa tente. — Nicholas Tanoviceano: du rugby au lance-flammes.

Toute la journée du lendemain, Lipnik fut traversée par des colonnes de soldats : fantassins, sapeurs, artilleurs, cavaliers, filant tous dans la direction du Dniestr.

Les cavaliers sont offusqués : quoi donc, on se permet de les précéder, maintenant ?

— Domnul Lieutenant, m'avertit Garbis si je vois passer un seul type de l'état-major, je rentre chez moi!

Vers le soir arrive l'ordre tant attendu :

— Partez! Vous devrez franchir le Dniestr. L'échelon-chevaux reste sur place.

La deuxième phrase annule l'effet heureux de la première.

Au rassemblement, les maréchaux des logis se firent les interprètes de l'état d'esprit m'assurant qu'il ne fallait pas attendre grand-chose de bon de leur part s'ils se voyaient contraints de franchir l'eau sans leurs montures.

Pas besoin d'insister, je partage ce sentiment avec eux. La nuit noire n'arrange rien. Les chutes vont se multipliant. Nous dévalons pentes et ravins en ligne droite. La région étant parsemée de hautes collines, il nous faut traverser la voie ferrée une fois, deux fois, trois, quatre, cinq, dix... le chemin de fer, lui, contournant régulièrement l'obstacle que nous franchissons de face.

Les hommes furieux ont l'impression de s'être égarés.

A 4 heures du matin, après huit heures d'une marche épuisante, nous voilà enfin arrivés à l'objectif, le village de Verezany. La pâleur de l'aube dévoile un peu la disposition de la localité dont la dernière maison domine le Dniestr et la rive russe, toute entière en contrebas. J'installe mon P.C. à l'intérieur, mes binoculaires à l'extérieur au bord du surplomb dans un taillis.

Les canons saluent bruyamment le jour qui se lève. A vingt kilomètres à vol d'oiseau, je vois brûler Moghilev. De sourdes explosions la soulèvent. La ville en flammes râle une lourde fumée noire.

Au téléphone j'appelle la brigade, inquiet de me sentir là, isolé, mais surtout inactif, alors que des troupes en mouvement descendent rapidement vers le fleuve.

J'ai peur qu'on nous ait oubliés. On a vu pire...

On me répond :

— Vous n'êtes pas dans le coup. Vous ne bougez pas!

Verezany n'a plus un habitant. Les paysans l'ont fui avec la totalité de leur cheptel. Seules les poules sont restées, pondant un peu partout des centaines d'œufs. Les cavaliers ont mis en train des omelettes gargantuesques.

Garbis m'en présente une de douze œufs, baveuse à souhait, ainsi qu'un litre de café bouillant. En cinq minutes, j'absorbe le tout.

Les Calarashis s'installent tout au long de la lisière pour assister, passifs, au fantastique spectacle qui s'organise, là, juste en dessous, sous leurs yeux.

Immédiatement sur la gauche, le Dniestr fait un coude ; plus loin sur la droite, il élargit une boucle. Entre les deux, une sorte d'énorme plat long au milieu duquel il coule large d'environ cinquante mètres, peut-être bien plus. Le plat a un bord relevé : la rive roumaine. De l'autre côté, les Russes. Notre commandement a décidé d'installer une tête de pont en face de nous à Cherebrya, afin que nous puissions reprendre la poursuite. Les bolchevistes sont résolus, eux, à nous arrêter là coûte que coûte. Pour ce faire, ils ont enterré dans des casemates à toute épreuve les troupes déterminées de la 169e division d'infanterie.

Notre artillerie les pilonne à outrance d'un tir bien réglé. Visiblement les ouvrages en béton n'en souffrent guère. Pour la première fois dans l'histoire, la cavalerie est appelée à prendre d'assaut une ligne de casemates.

C'est le 10e régiment de Roshioris, de la 6e brigade de

cavalerie, ainsi que l'escadron du géne de notre brigade qui ont le redoutable privilège de force, le passage.

Je vois lancer les radeaux d'amunitionnement, vite dépassés par les premiers bateaux pneumatiques qui s'élancent, gros engins patauds, terriblement vulnérables. Les mortiers russes les encadrent rapidement. Tous les geysers qui naissent à la surface, tels de petits volcans projetant en l'air de ravissants jets d'eau blancs, sont des coups à l'eau, au propre comme au figuré. Lorsque se creusent de larges rides sombres, une embarcation des nôtres vient d'être pulvérisée.

Je remarque qu'il y a beaucoup de « rides sombres » encerclant une multitude de points noirs. Des Roshioris morts ou tentant d'échapper au feu meurtrier de l'ennemi ou à la noyade.

Néanmoins à la binoculaire, je distingue nettement, au bout d'une heure, des regroupements s'effectuant à la perfection sur la rive russe, à l'abri de légers tertres.

L'escadron du génie a également traversé. Je reconnais là le successeur de Stefan Tebeica — une des victimes de l'obus de Verezany — le lieutenant de réserve Nicholas Tanoviceano, dans le civil maître de conférences à la Faculté de droit de Iassy, mais également membre à part entière de l'équipe nationale de rugby, international plusieurs fois « capé ». Ce sera plutôt cette spécialité qui va lui servir ici. Un vrai fonceur, Nicholas, il s'agite énormément, va de l'un à l'autre, pourchassé par les tirs de mortiers, d'armes lourdes automatiques.

Finalement, sous la violence de la riposte, ils sont obligés de s'enterrer.

Le 10e régiment de Roshioris entre à son tour dans la danse. Ses effectifs sont maigres. Un grand nombre d'entre eux descendent déjà le courant du Dniestr, sans défense dans les embarcations, criblés par la mitraille russe.

Le premier assaut est rejeté. Les Russes ne se laissent pas impressionner par notre allant, notre fougue.

Le second assaut aussi. Avec des pertes telles que mes hommes se cachent la tête dans les bras pour ne pas voir cet insoutenable massacre.

Dacto de Corabia, accompagné du petit volontaire Masilu de Deveselu près de Caracal, viennent me supplier :

— Allons-y, Domnul Lieutenant, allons leur donner un coup de main...

Je les admire.

Voir une telle hécatombe, s'oublier soi-même au point de vouloir risquer sa propre existence pour en aider d'autres à sauver la leur, quel exemple d'abnégation !

En bas, tous les rescapés du fleuve se sont regroupés pour une troisième tentative.

D'un seul élan ils foncent à la conquête de ces murs de béton recouverts de terre d'où jaillit la mort par les étroites fentes de tir.

Leurs rangs s'éclaircissent à vue d'œil. Ils flanchent, se disloquent, se débandent. Personne ne viendra-t-il les soutenir ?

L'œil rivé à ma binoculaire, je cherche.

Tout à coup, d'un groupe d'officiers supérieurs en observation derrière un mamelon je vois bondir un cavalier aux ailes noires. A la cape aux longs pans, à ce bond magistral, je ne peux me tromper, c'est lui, c'est le « djiguite », c'est le « cow-boy », c'est notre Dinu Pak.

C'est bien lui, en effet. Il interpelle chaque homme, rameute les fuyards, sous un déluge d'obus de mortier, une grêle d'éclats. Sa longue cape voltigeant derrière lui, je le vois désigner les casemates, courir vers elles. On le suit. Il les domine tous de sa haute taille. Pour rien au monde il ne s'abaisserait à se courber sous les rafales. Il les précède tous. Brusquement, il tombe à genoux. Du moins, j'ai cette impression. Deux hommes le prennent sous les bras. S'écroulent, fauchés, avec leur fardeau. Deux autres les remplacent qui parviennent à mettre à l'abri Dinu Pak.

L'un de ces deux-là me racontera plus tard comment Dinu, les deux jambes arrachées par un obus de mortier, parfaitement lucide après qu'on lui eut ligaturé les artères au milieu de la chair hachée de ses horribles moignons, dit d'une voix calme, malgré d'intolérables souffrances :

— Messieurs, permettez que je me retire sous ma tente...

Et de recouvrir ce qui lui restait de corps, ainsi que sa tête, sous sa longue cape afin que jamais nul ne puisse se flatter d'avoir connu le désespoir de Dinu Pak.

Du colonel Dinu Ratesco, l'idole de Targoviste, cavalier désormais sans jambes, donc sans cheval, qui dira au chirurgien venu essayer ses prothèses :

— Ce que vous faites-là est bien mal, monsieur. Je ne mérite pas l'insulte de cette mécanique... Il fallait utiliser votre art à me greffer à mon cheval. Cela nous eut mieux convenu !

D'avoir vu tomber Dinu Pak me commotionna littéralement. Je fuyais d'instinct le fracas de la bataille, me propulsant à la vitesse de la pensée dans le refuge de mon adolescence, un passé si proche que je pouvais lui passer la bride, un passé où l'homme-cheval s'appelait Calarashi et où Dieu se nommait Dinu Pak. Toute ma jeunesse j'avais voulu être cavalier, mais mon père, officier supérieur d'active ayant eu à pâtir d'un certain « esprit militaire » m'interdit formellement d'entrer dans la carrière des armes.

Contraint et forcé je fis donc des études de droit à Monastirea Dealu. Je les fis même avec ardeur car les meilleurs élèves pouvaient — sur leur demande — obtenir le privilège d'effectuer leur service militaire dans la cavalerie. Je gardais encore dans l'oreille le timbre de la voix m'annonçant :

— Vous êtes sélectionné pour suivre le peloton d'élève officier de réserve à Targoviste... Départ cet après-midi.

Targoviste est le creuset d'où sortent, bouillant comme de la lave, les meilleurs cavaliers qui se puissent imaginer. Être admis dans ce saint des saints du cheval constitue un honneur envié de tous. En fait nous allions vivre là pendant six mois un enfer dont il est de bon goût de faire un paradis, plus tard, lorsqu'on a définitivement échappé à ses flammes dévastatrices. Dès le premier jour ce fut ma fête !

Nous étions soixante. Alignés en six rangs de dix face au drapeau.

Un capitaine apparut. Grand, mince, blond, n'ayant visiblement jamais souri de sa vie. De la pointe des bottes noires au collet rouge de son dolman, tout en lui respirait l'autorité.

Une ordonnance amena jusqu'à lui un cheval gris, puis disparut.

— Plesoianu Veniamin, se présenta l'officier. Je suis votre capitaine instructeur d'équitation. Vous, là à gauche, sortez des rangs. Présentez-vous...

— Émilian Ion.

— En face de vous, qu'y a-t-il ?

J'écarquillai les yeux.

En face de moi il y avait l'officier et le cheval.

— Il y a vous, mon capitaine...

Accentuant la raideur du torse, je le vis marquer son étonnement contrarié.

— Non! moi je ne compte pas. Visiblement vous ne savez pas ce qu'il y a devant vous. Cela ne m'étonne pas. Le saurez-vous jamais, d'ailleurs? Permettez-moi d'en douter...

Prenant son temps et la voix du prêtre offrant le saint-sacrement aux fidèles réunis il laissa tomber :

— Messieurs, je vous présente le cheval. Sans lui, vous ne serez jamais des hommes.

Voilà comment nous fûmes reçus à Targoviste. D'entrée, on nous traita comme une bande d'analphabètes, de demeurés, de débiles mentaux. A Targoviste il n'y eut jamais qu'un sujet d'élite. Ce fut le cheval. Par faveur spéciale nous étions ses serviteurs. Du chanfrein à la pince arrière, on nous initia peu à peu à la découverte de ce nouveau Dieu. Les exercices nombreux, répétés jusqu'à obtenir une quasi perfection, nous laissaient rompus, moulus, incapables d'exprimer un semblant de vie lorsque sonnait l'extinction des feux.

Au bout de deux mois, la jeunesse aidant, surentraînés, il nous sembla tout à coup que nous étions en train de devenir des êtres humains. J'écris bien « devenir », non pas « redevenir », car le capitaine Plesoianu avait eu raison lors de son discours de réception : dans la fréquentation quotidienne du cheval, nous nous sentions devenir des hommes. Des hommes à part.

Cette naissance à la vie se manifesta par une grande turbulence. Formés en « reprises » de dix hommes, je commandais une « reprise ». Au manège les exercices s'effectuaient par groupes de trois sous ma surveillance. Un élève tenait le cheval au bout d'une longe, un second maniait le long fouet, quant au troisième il sautait en selle pour parfaire son éducation équestre.

Subitement les étriers lâchèrent, les selles tournèrent, les chevaux s'emballèrent. Nos farces s'accumulant, pour l'aspirant-cavalier ce ne fut plus de l'équitation mais du cirque...

Il y eut quelques fractures de jambes, de bras, des crânes fêlés... C'est alors qu'apparut le capitaine de l'escadron Dinu Ratesco dit « Dinu Pak », dit également « le cow-boy ».

Dinu Pak avait une gueule fantastique. La beauté virile de son visage s'accommodait fort bien d'une abandante chevelure blonde, ondulant en vagues frémissantes dès qu'il se mouvait. Félin, hors compétition, il adorait monter torse nu, mais de retour sur terre circulait fièrement drapé dans une vaste cape noire dont son épée soulevait un pan à la manière des mousquetaires d'antan.

La casquette crânement posée de côté, il soignait ses entrées :

— Je constate qu'on ne sait ni monter, ni descendre, ni tomber. Vous méritez donc autre chose qu'une éducation orthodoxe... Messieurs, il faut monter naturellement. Revenons donc à la nature, à nos ancêtres. Vous allez me suivre sur le champ de manœuvres. Il faut de la bonne terre, de l'herbe grasse sous les sabots pour obtenir des résultats. N'oubliez jamais que nous sommes les descendants de ces hordes joyeuses qui déferlèrent sur l'Europe. Les cosaques ont gardé témoignage de leur art. Je vais vous l'enseigner, pour qu'un cheval n'ait plus honte de vous avoir sur le dos...

Qu'on aille me chercher « Satan »...

On lui amena « Satan », un pur-sang anglais plus noir que la nuit dans un bois de sapins, plus nerveux qu'une pucelle à perpétuité.

Assez inquiets, nous prîmes le chemin de la prairie.

Au bon milieu Dinu s'arrêta, enleva cape, sabre, casquette, dolman, chemise, qu'il laissa sans plus de cérémonie tomber sur l'herbe. Vint frotter son torse athlétique sur le museau de « Satan », lui souffla bruyamment dans les naseaux. Brusquement, hurlant comme un beau diable, frappant violemment, au passage, du dos de la main sur l'encolure, il s'envola en selle donnant fort des deux talons dans un même mouvement.

« Satan » jaillit littéralement, creva l'espace. Un fantastique ressort paraissant le faire rebondir dans sa course. Au bout du champ, Dinu le fit volter net au risque de lui briser les reins. Bouche bée, nous le regardions revenir. Il était maintenant debout sur la selle bras croisés sur la poitrine. Juste à notre hauteur, à pleine vitesse, il étendit les bras en croix, esquissa un pas de danse russe, se projeta en avant et tomba au sol d'un coup. *Rebondis-*

sant en *utilisant* le tremplin du choc, Dinu se retrouvait déjà *debout* sur la selle. Tout son corps vibrait sous les ondes violentes de la course. Encore quatre temps furieux de galop, le voilà qui retombe à terre, se saisit au passage de l'étrier ballottant, s'élève un peu des bras, engage le bout de son pied gauche, balance son corps dessous d'une vague brusque, place le bout de son pied droit. Maintenant il est sous le cheval. Galope « Satan », galope...

Les pierres semblent gicler vers son visage, ses cheveux les balaient. Son crâne va éclater. Non, il rit aux éclats. De l'herbe se prend dans ses dents. L'allure reste endiablée. Les sabots jaillissent vers son corps arqué. Peu importe. Galope « Satan », galope...

Les mains remontent vers la sous-ventrière, glissent sur la robe noire ruisselante, trouvent leur prise, le corps bascule en une incroyable ascension. Dinu Ratesco est à nouveau en selle.

Galope « Satan », galope...

Penché en arrière, cette fois, Dinu lance sa jambe droite par-dessus l'encolure, de manière à ce que son pied droit aille se coincer sous son mollet gauche. Les bras collés au corps, il se laisse alors glisser vers le sol.

Galope « Satan », galope...

De la bave plein la bouche, le diable noir ne s'en prive pas. Cette fois, il est lancé comme un boulet.

La tête de Dinu racle littéralement les herbes rases. La moindre taupinière lui serait fatale. Son front va s'étoiler d'une fleur écarlate décorant sa mort. Sidérés, nous l'entendons rire aux éclats. Ivre, il est ivre de la folie djiguite, cette manière cosaque de monter, mariant dans le vent, la poussière, le fracas des sabots, l'homme et le cheval dans une course où leurs chairs se collent, leurs sangs se mélangent, leurs membres se multiplient pour donner naissance à un Dieu étrange jailli de l'éclair.

Jetant les bras en avant pour aider son furieux coup de rein, Dinu se rétablit en selle.

D'un seul cri nous l'acclamons :

— Viva Dinu!

Il est notre archange, baignant de gloire et de sueur sous son auréole de cheveux blonds.

Nous acclamons le prince des cavaliers.

Il s'impose un débit lent, par coquetterie suprême. Nous le voyons bien, son cœur bat la chamade :

— Allons, messieurs, à vous de mériter vos chevaux... L'infirmerie, qui n'aura bientôt plus un lit libre, témoignera éloquemment de notre bonne volonté!

Dinou était notre idole, parce qu'il fréquentait la meilleure « maison » de Targoviste : « Le panier à fleurs », nous la fréquentions aussi...

Il y arrivait dans un équipage extraordinaire, utilisant pour ses déplacements nocturnes un minimum de trois fiacres.

Sur la banquette du premier, posés précieusement tels des objets du culte, son épée et sa casquette.

Dans le second, drapé dans sa cape, lui, Dinou Pak.

Le plus fameux des orchestres tziganes occupait le troisième véhicule, jouant sans arrêt pour bercer sa route, et « lancer la fête » comme il disait.

Si j'avoue qu'il faisait la noce de la même manière qu'il exécutait les exercices « djiguites », on comprendra que je passe sur ce genre de « détails »...

Il faisait la noce ainsi qu'il devait faire la guerre : à fond!

A Targoviste, alors, l'ardeur de notre âge faisait momentanément de nous des immortels! Nous nous croyions invulnérables, tant notre résistance, notre habileté, notre détermination étaient devenues aussi naturelles que l'air que nous respirions.

Au bord du Dniestr, que se passe-t-il donc de si étrange, effroyable aussi ?

Quelle est donc cette puissance secrète capable de foudroyer un Dieu aussi invincible que Dinu Pak chez qui semblait greffées à jamais toutes les qualités de la vie ?

En mutilant à mort Dinu Pak, voici que la guerre vient de m'amputer épouvantablement de ma jeunesse et de ses rêves.

La perte de Dinu avait paralysé l'ardeur des rares sur-

vivants des deux escadrons de fusiliers du 10e régiment de Roshioris.

Quelqu'un se lève, sans casque, prend la relève avec ce qui reste des trois escadrons de sapeurs du corps de cavalerie des 5e, 6e et 8e brigades.

Cadet le plus turbulent, il a terminé dernier à Targoviste, ici il revendique crânement la première place.

Reconnaissable à ses cheveux blonds courts, taillés en brosse, ce furieux n'est autre que le rugbyman-maître de conférences Nicholas Tanoviceano. Il continue à faire des effets de manches, mais de manches de grenades. Il les envoie poignet cassé, si bien qu'elles tournoient sur elles-mêmes avant d'exploser. Nicholas s'y est bien pris. Il a groupé cinq hommes, probablement cinq maréchaux des Logis, au centre, munis de F.M. « Z.B. », faisant usage de leur arme à tour de rôle, si bien que leur feu roule sans interruption comme un tambour d'acier. Sous les giclées fracassantes, les tireurs russes des ouvrages bétonnés sont partiellement aveuglés, le tir étant strictement dirigé sur les meurtrières.

A gauche et à droite des tireurs au F.M., Nicholas et un homme que je ne reconnais pas sont porteurs de lance-flammes. Échelonnés un peu partout, les sapeurs lancés à l'attaque. Des rescapés Roshioris du 10e repartent avec eux. Par bonds, ils progressent. Ils vont y parvenir. Une explosion sourde qui se prolonge, stridente : le porteur de « lance-flammes a dû recevoir un éclat dans son réservoir dorsal. Projeté au sol, il se relève, se met à courir, torche vivante, dans tous les sens. Je le vois porter les mains à sa taille pour déboucler les attaches de l'appareil de son supplice, tenter de se débarrasser du monstrueux brulôt qui lui dévore le dos. Mais sa ceinture flambe. Gesticulant ou titubant pour maintenir son équilibre, je ne sais, bientôt il n'avance presque plus. Est-ce volontairement ? Toujours est-il qu'aucun coup de feu de la violente réaction ennemie ne l'atteint. Personne, même des nôtres, ne songe à le délivrer de ses souffrances de damné, à mettre fin à son calvaire.

Les flammes finissent par le plaquer au sol, le dévorant à grands coups de gueule furieux dont l'haleine pue le pétrole. Je le sens d'ici. Des flammèches se répandent et courent dans l'herbe. Elles mettront très longtemps à s'éteindre en poussant de petits cris.

Ce spectacle hallucinant donne un ultime coup de fouet aux assaillants.

Nicholas court comme un fou. Son dos porte l'enfer qui peut le consumer en un trop long instant. Il ne semble pas s'en soucier. Il fonce sur la gauche du premier ouvrage. Nos F.M. stoppent leur tir sous cet angle pour ne pas l'atteindre. Alors il règle l'atroce chalumeau, souffle le jet mortel dans la meurtrière, file encore plus à gauche se mettre à l'abri. Dix secondes. Bourrée de munitions, la première casemate saute.

Les ouvrages se protégeant entre eux de leurs feux croisés, il y a maintenant dans le dispositif un angle mort qui ne porte que trop bien son nom car par là elle va s'engouffrer. Les langues de feu de ce dragon moderne provoquent de monstrueux ravages.

Une arme ignoble. Mais toutes les armes ne le sont-elles pas ? Les unes après les autres, les casemates flambent, sautent ou se rendent.

Les nôtres ont pris pied chez l'adversaire. Cela nous coûte cher. Seulement, maintenant, nous foulons sa terre. Nous allons rendre aux rouges un peu de ce qu'ils nous ont fait en meurtrissant la nôtre.

Des vagues de « hourrah » montent de la ligne de casemates enfin enlevée.

Nous ne partageons pas l'allégresse générale. A cela, une raison toute simple : pour la première fois, nous ne sommes pas les premiers.

A leur tour, cet honneur, nos camarades viennent de le payer très cher.

Il n'empêche.

Nous sommes humiliés. Qu'avons-nous fait pour mériter ce qui nous paraît être une disgrâce totale ?

Nous n'allons pas tarder à le savoir.

CHAPITRE XI

Mitraillés par les photographes. — L'Arc de triomphe. — Le passage du Dniestr. — Entrée en Ukraine. — Le retour des chevaux. — Deux martyrs. — Sarah l'Ogresse.

Tard dans l'après-midi, la brigade daigne nous faire savoir : primo, d'avoir à rendre à nos uniformes un aspect exemplaire, secundo, d'avoir à descendre vers la tête de pont. Tout ceci ressemble fort à une brimade risquant d'être suivie de sanctions. Nous faisons la « pâle gueule ». En cours de route, j'ai le loisir de constater que les pontonniers ont fait un boulot formidable. En un temps record ils ont jeté sur le Dniestr un pont de bateaux qui supporte d'un bord à l'autre une large passerelle. Au-dessus de nos têtes, il y a de fréquents passages d'avions à cocardes tricolores dont la navette m'intrigue. Ils atterrissent et s'envolent d'une éteule aménagée en terrain de fortune.

En débouchant en ordre sur la plage, nous avons une surprise de taille : un arc de triomphe se dresse à l'extrémité du pont. Sa carcasse invisible est décorée par un assemblage habile de branches de sapin du plus bel effet. Entrecroisés sur son fronton, les drapeaux roumains et à croix gammée du IIIe Reich.

Au pied de l'arc de triomphe, un bon « peloton » de civils. Il en descendait encore d'un avion.

Dans le groupe, mêlés à eux, quelques officiers supérieurs. Trois de ces civils se précipitent à nos devants avec de drôles d'armes au poing. Des caméras. Ce sont des re-

porters d'actualités filmées. Les autres ? des photographes, des radio reporters, des journalistes.

Un de ces rigolos me demande :

— Lieutenant, quel effet cela vous fait-il de traverser le Dniestr le premier ? Voulez-vous rappeler votre nom et celui de votre régiment pour nos cher'z' auditeurs ?

J'ai l'impression que je vais crever, là, d'apoplexie.

Je crache dans sa saloperie de micro :

— Je ne suis pas le premier à traverser le Dniestr... Ceux qui l'ont fait flottent là-bas, vous voyez ? Allez donc leur demander leur nom et ce qu'en pense leur mère ou leur femme...

Inutile d'aller plus loin, le gougnafier a coupé l'émission. Il n'a pas l'air content. Les photographes nous mitraillent. Eux, au moins, sont sans danger.

Nous passons devant les militaires. Il y a là le général Barozzi, procureur général des Armées. À côté de lui, un chef d'escadron de cavalerie m'interpelle en français :

— Bonjour, Émilian, comme ça va ?

Je cherche un peu. Visage connu, mais qui ? J'y suis : le président du tribunal de Bucarest Stircea. Il sert de conseil juridique et d'adjoint au général Barozzi. Derrière eux un capitaine d'artillerie qui n'est autre que Georges Bratianu, chef politique du Parti libéral.

Stircea fait quelques pas à mes côtés pour me dire :

— Nicolas Tanoviceano, pour son action de ce matin devant la ligne de casemates, va recevoir la croix de Michel le Brave. Il ajoute :

— Quel effet cela vous fait-il d'avoir eu l'honneur d'être choisi pour franchir le premier notre premier pont sur le Dniestr ? Tout le pays va voir ça, mon cher !

Décidément, du reporter radio au président du tribunal de Bucarest, il n'y a que cela qui les démange. Moi, quand on me gratte où j'ai mal, je crie...

— L'effet de faire la putain sur le boulevard des macchabées !

Le président devient écarlate. Lorsque je plaidais devant lui violemment pour lui arracher un jugement favorable à mes clients, nous étions, certes, plus proches. Maintenant que nous sommes du même bord, luttant pour la même cause, j'ai l'impression que tout nous sépare. Nous ne parlons plus le même langage. Roumain de l'avant, Roumain de l'arrière, il y a le pont entre nous.

Sans tourner la tête, je continue. Dans le plus parfait désordre, ainsi qu'il se doit, nous nous apprêtons à franchir l'ouvrage.

Les caméras des actualités ronronnent. Les cavaliers bougonnent.

— Ne sont-ils pas idiots, ces types, de filmer des Calarashis sans leurs chevaux ?

Le fait est.

Jamais troupe ne franchit un arc de triomphe avec un air aussi maussade.

Pour notre passage, les pontonniers restèrent dans les bateaux. Sur leurs visages s'ancraient profondément les stigmates d'une terrible fatigue. Ils ont travaillé dans l'eau des heures durant, sous le feu ennemi, pour assurer un passage convenable à nos troupes. Cela, sans pouvoir se défendre, sans rendre les coups reçus, en s'exposant sans arrêt. Leurs pertes sont élevées. Les rescapés sont en piteux état, mais il n'y a pas un de ces foutus journalistes pour s'occuper d'eux.

D'un côté du Dniestr, les mondanités. De l'autre, les atrocités. Les brancardiers courent ici dans tous les sens. Partout des cadavres, des blessés pitoyables appelant désespérément au secours. Il faut les éviter pour ne pas les voir s'accrocher à nos jambes afin que nous nous occupions d'eux.

Les appels se mélangent :

— « A l'aide ! » « Sauvez-moi, sauvez ma vie, vite... vite ! », « Tuez-moi, camarades, tuez-moi par pitié. Je souffre trop ! », « Ma tête, ma pauvre tête ! »

Devant les casemates, c'est un véritable abattoir humain. Un cauchemar sanglant. Les brancardiers courent à pas menus, silencieusement. On dirait qu'ils ne veulent pas attirer l'attention de la faucheuse, achevant tous ceux qu'elle peut pendant qu'il en est encore temps.

Je manque buter sur un pauvre petit cavalier du 10ᵉ Roshiori. Il a vingt ans, à peine. Ses deux bras sont arrachés, sa jambe gauche sectionnée à mi-cuisse. Vidé de son sang, d'une pâleur bouleversante. Des larmes coulent silencieusement sur ses joues d'enfant. Il murmure inlassablement d'une voix très douce, infiniment tendre :

— Ma maman... Maman, ma maman, Maman, ma maman, Maman, ma ma...

Litanie magique et sans fin, seule capable d'apaiser la

douloureuse terreur de la mort, si proche mais qui n'en finit pas d'apporter cette délivrance souhaitée autant que redoutée.

Lorsque nous arrivons à Liaussauntzi, l'obscurité gagne. Les habitants ukrainiens silencieux sont à l'intérieur des maisons, leur porte est ouverte, devant ils ont installé à même la rue des nappes blanches sur lesquelles reposent des icônes éclairées par des bougies aux flammes vacillantes. Sur notre passage, quelques-uns crient :

— *Pravoslavni, pravoslavni* (1).

Ils pensent que le fait d'être chrétiens les protégera, nous rendra plus cléments. Ils sont vite rassurés quant à nos intentions. Leur joie éclate alors de façon touchante. Leurs cris changent, se multiplient :

— Merci de nous avoir délivrés ! Dieu vous bénisse !

Ce sont nos premiers pas en Podolie, province ukrainienne. En longeant le Dniestr, nous nous hâtons en direction de Moghilev. Cette marche qui va durer toute la nuit est harassante car nous évoluons à contre-pente pour garantir l'Armée d'un retour offensif des Russes, toujours possible. Au cours d'une pause la lune se lève, éclairant parfaitement de l'autre côté la rive roumaine totalement boisée. Impressionnés par la beauté du spectacle, les hommes baissent le ton. Ce qui ne m'empêche pas de les entendre s'interroger sur les chances qu'ils ont de revoir un jour leur pays. Elles sont minces, très minces.

Au matin, nous traversons Kolkhose Willy. La population nous accueille dans le plus grand enthousiasme. Les jeunes filles nous couvrent de fleurs.

A peine les dernières maisons sont-elles hors de vue que droit devant, dans le lointain, je vois sortir d'un bois six attelages de mortiers soviétiques. Avec un beau sang-froid ils défont les courroies de reculement les boucles de trait, renvoient les équipages à l'abri des arbres, mettent en batterie et ouvrent le feu loin derrière nous sur les troupes roumaines retranchées dans les ouvrages abandonnés par eux, dont ils connaissent évidemment à merveille

(1) Pravoslavni : Nous sommes croyants.

les emplacements. Ils sont trop loin pour que nous puissions les gêner par notre tir.

Je téléphone au capitaine :

— On attend quoi pour les faire taire ?

— Ton bon plaisir. Prends le 3e peloton. Vas les sabrer !

Seulement, les artilleurs sont à deux bons kilomètres. Nous déboulons aussi vite que nous pouvons, si vite qu'une volée de balles nous surprend. Des fantassins russes s'amusent à faire un carton. Le goût de notre mauvaise humeur les étonne. Une douzaine de rescapés se rendent, fort encombrants. Je suis obligé de laisser Gregor Iconaru et Vacaru de Selei pour les garder. Je ne me fais pas des amis...

Il faut traverser une petite rivière aux trous d'eau si profonds que nous voilà trempés par-dessus les oreilles. Lorsque nous parvenons à bonne portée de la batterie, les Russes s'empressent d'atteler et de dételer avec toutes leurs pièces, d'énormes mortiers de 120.

Ah ! si nous avions eu nos chevaux !

Il faut nous contenter de nos pieds. Dans le fond trempé des bottes, un bruit de succion signale leur bon fonctionnement. Ils nous portent à Jourkauwtzi. A l'entrée du village une ukrainienne nous guette, entourée de ses trois filles. Les quatre femmes tiennent chacune une icône fermement serrée sur la poitrine.

Je les rassure. Aussitôt, elles parlent toutes quatre en même temps. Il en ressort que les « moscalis » se sont enfuis, qu'il n'y en a plus dans le coin, que c'est vraiment un bon débarras.

La mère me fait entrer de force, va dans un coin de l'âtre, retire une pierre descellée et sort de sa cachette un vieux morceau de journal sur lequel je reconnais la photographie de Simon Petlioura, le grand patriote qui tenta de rendre l'indépendance à l'Ukraine, fut battu par les Bolcheviks, puis assassiné par eux à Paris en 1926.

Il faut dire que les Ukrainiens sont de farouches nationalistes, subissant mal le joug communiste, toujours prêts à se révolter contre eux. Aujourd'hui encore.

De la colline où nous venons d'accéder, des fusées blanches, tirées sur ma droite et sur ma gauche, m'assurent que sur toute la ligne l'Armée avance à la même hauteur.

Tard dans la soirée, le colonel vient nous rejoindre dans la clairière où nous campons. Le « petit père », d'excellente humeur, me taquine :

— Mon cher Émilian, on m'a dit que tu avais eu peur des journalistes pour traverser ce premier pont sur le Dniestr... Tu ne crains pas que cela se voit sur tes photos ? Tu te rends compte, le monde entier va te connaître et reconnaître ta mauvaise tête !

Visiblement, cela l'amuse, le « vieux » ; il en rit à faire sauter son ceinturon.

Nous allons nous endormir lorsqu'un tintement de fer, une sorte de léger clapotement métallique, puis facilement reconnaissable le cliquetis sec du mousqueton de sabre rivé à la selle, propage une vague de joie : les chevaux sont là... Ils nous ont rejoints.

Le « petit père » s'était bien gardé de nous le dire. Jovial, il se mêle à l'allégresse générale, s'en vient partager un peu du bonheur que nous avons de retrouver nos compagnons. Au matin, nous sommes redevenus des êtres normaux bien en selle. Avec une jubilation enfantine, nous ressentons le bonheur qu'il y a d'être une unité de découverte, autrement dit de dépister tout ce qui mystérieusement se dissimule autour de nous — qui pourrait devenir danger pour les nôtres.

L'escadron avance « en rond » ce qui signifie qu'à chaque point cardinal se trouve un peloton à égale distance d'un autre, avançant dans la même direction, si bien qu'en joignant chaque point par une courbe on doit obtenir un cercle parfait. Des effets militaires abandonnés traînent sur le sol. Sur un dolman, le collet bleu bordé de noir, signe distinctif de la cavalerie, avec l'écusson de la 28e division soviétique.

Voilà donc à qui nous aurons à faire.

Le vent se lève comme nous arrivons à la mer dorée. Les Calarashis, ces paysans-cavaliers, ne peuvent retenir des cris d'admiration : un champ de blé se courbe en longues ondulations à perte de vue pour aller se déverser à l'horizon. En une heure de marche, nous ne l'aurons pas traversé dans son entier tandis qu'à droite et à gauche il tend à l'infini la tête glorieuse de ses épis.

Personne ne dit mot. Chacun est subjugué maintenant par la beauté du spectacle. Quand, enfin, nous sortons du champ géant, un carrefour me fait marquer un temps

d'arrêt, d'hésitation. Des traces de pneus creusent la terre par endroits. Deux corps gisent, exposés, à quelques pas de là.

Je m'approche, suivi des hommes, attentif à ne pas tomber dans un piège.

Ce sont deux chasseurs d'un bataillon qui a passé le Dniestr à Ojeva. Ils sont morts. Ce qui est peu de chose en regard de ce qu'ils ont subi avant d'être à jamais délivrés du mal. J'ai d'abord remarqué leurs yeux anormalement grands dont la sclérotique blanche paraît immense. On leur a découpé les paupières. Autour de l'œil, des cloques énormes témoignent qu'ils ont été brûlés par le bout d'un cigare incandescent. On leur a coupé le nez et les oreilles. Les ongles des mains sont arrachés.

Un flot nauséeux emplit ma bouche. Les poings crispés des cavaliers en disent long sur les sentiments qu'ils éprouvent. Jusqu'à présent, nous avons combattu sans haine, respectant d'autant plus l'adversaire qu'il se battait bien. Ce spectacle risque fort de changer notre état d'esprit, d'autant que les deux chasseurs ont été déposés là, à l'endroit de notre passage, pour nous faire savoir ce qui nous attendait si nous entrions plus avant dans la sacro-sainte Russie rouge.

Ainsi, les Calarashis peuvent constater de visu que les commissaires politiques n'ont pas usurpé leur triste légende. Ils l'accomplissent à fond, leur rouge boulot. Nous sommes avertis. En réalité, ils viennent de durcir à bloc une détermination qui n'en avait nul besoin.

J'observe les hommes pelleter la terre avec une rage de mauvaise augure, pour creuser les tombes.

Après avoir enterré avec tendresse nos deux camarades martyrisés, nous reprenons la chevauchée dans l'ancien territoire des cosaques zaporogues. De nombreux chevaux errants galopent en liberté. Apparaissent les premières maisons de Loubachevka. Un peu à l'écart, la voie ferrée bordée d'une gare miniature. Nous y poussons une pointe. Il y a là un train abandonné. La locomotive encore sous pression. L'inventaire est vite fait : dix-sept wagons de sucre! J'envoie une estafette au régiment pour que l'on remplisse quelques fourgons avant que l'administration de la Wehrmacht ne vienne fourrer son nez là-dedans.

Les hommes et les chevaux vont pouvoir se régaler tout en regonflant leurs muscles. Nous explorons la petite

localité. Je tiens également à ce que tout ce sucre ne se transforme pas en caramel. Il serait tentant pour des Russes attardés d'y flanquer le feu. Je demande à Raicha d'organiser des tours de garde au train. Pour les autres, quartier libre. On cantonnera ici ce soir. Isolée dans un charmant boqueteau de cerisiers, je repère une Hata (1) aux murs en torchis dont les bois sculptés sont remarquables de naïveté : oiseaux tenant un cœur dans leur bec, marguerites, angelots ou amours, festons. Les volets ouverts sont bleu ciel. La double-fenêtre enserre dans son écrin des bibelots coloriés en bois, en terre cuite. Des œufs peints délicatement. Des poupées aux grosses joues rouges. Cette exposition repose sur du coton, en bas, entre les deux châssis. Je pousse la porte. Il y a trois femmes dont deux serrent des enfants dans leurs jupes. Je sors ma dernière tablette de chocolat, la distribuant aussi équitablement que possible entre les marmots ravis dont l'œil grave suit le moindre de mes gestes. Je fais part de mon désir de m'installer pour la nuit, ce qui donne lieu à de longs conciliabules entre les commères.

Je comprends qu'il n'y a pas de place pour moi, mais comment oser me dire : « Non! »

La femme seule me propose d'aller chez elle. A peine a-t-elle parlé que les autres font silence, me regardant avec inquiétude. J'accepte l'invitation.

Du coup, les autres avec véhémence veulent à tout prix me retenir. Las de ces simagrées, je pousse mon hôtesse dehors. Au bout de cinquante mètres nous arrivons devant une hata en tout point identique à celle que nous venons de quitter, si ce n'est que les volets sont roses et qu'il y a dans la cour, rompant le cercle des cerisiers, un magnifique bouleau pleureur.

L'intérieur est d'une propreté absolue. Le grand poêle central a un entourage de briques vernissées. Tout respire une douce quiétude, d'autant qu'un pot-au-feu mijote doucement. La légère vapeur grasse s'échappant de la marmite taquine mes narines, me met l'eau à la bouche...

On frappe à la porte.

Raicha vient constater que je suis bien là, prendre aussi les dernières consignes pour la nuit. Il s'en va, non sans m'avoir fait comprendre par une mimique expressive

(1) Petite maison ukrainienne.

qu'il aimerait bien être à ma place : à table et au lit.

Du coup, je regarde attentivement la maîtresse des lieux qui s'affaire à mettre la table avec mon seul couvert. Elle a une trentaine d'années, la peau laiteuse, de larges yeux sombres, une bouche généreuse. Impossible de voir ses dents, elle ne parle que par monosyllabes. Ne sourit jamais. Son nez petit, joli, est épaté en son extrémité, ce qui donne malheureusement un air un peu bestial à son visage. Sa chevelure lourde, opulente, quand elle a enlevé le fichu rouge qui la retenait, s'est déversée littéralement sur ses épaules en longues cascades jusqu'à la taille. Une poitrine follement attirante. Plus je la détaille, plus je la sens désirable, plus je crains curieusement son approche. A la fois, elle me gêne et me trouble.

Tant bien que mal, je la force à bavarder. J'apprends son prénom : Sarah.

Comment se fait-il qu'elle vive seule ? Son mari est-il à la guerre ?

— Non, je suis veuve. Depuis la famine de 1933. Youri est mort de faim.

Je me sens honteux du pot-au-feu qui m'attend... J'ai entendu parler de cette famine de 1933 qui fit des millions de victimes en U.R.S.S.

— Et toi... tu as survécu ?

— Moi, oui! je suis forte. On n'a pas le droit de se laisser mourir de faim. Peu importe ce qu'en pensent les gens d'ici.

La vorace aura prodigué ses charmes à quelque dignitaire du Parti Communiste, qui lui, avait à manger pour deux. Par contre, les voisins ne l'ont pas encore digéré... Normal! Je me prends à penser que le mari-cocu n'a pas eu de chance de tomber sur pareille femelle puisqu'elle ne l'alimentait pas même par amant interposé.

Une belle garce!

Car elle est très attrayante. Pourtant, de la voir évoluer, vaquer à ses occupations ménagères, là, seule avec moi, ainsi qu'elle ferait si nous étions mari et femme, me donne chaud de désir. Puis, je ne sais quoi d'insaisissable me refroidit. Serais-je malade ?

Des coups furieux ébranlent la porte. Avant que j'aie crié « Entrez » elle s'ouvre avec violence sous la poussée brutale d'un Raicha — encore lui — complètement décomposé.

Il me regarde, regarde Sarah. Respire. L'air soulagé, il me prend le bras, me tire dehors :

— Vite, vite Domnul Lieutenant, venez vite...

Bon Dieu, que se passe-t-il ? Sommes-nous cernés ?

Raicha est hors de lui. Dans un état d'agitation indescriptible il commence par me tenir un discours échevelé, insensé :

— J'ai été boucher, vous le savez, j'ai été boucher... Fallait que le patron m'oblige... J'ai deux garçons aussi, deux garçons comme elle...

— Halte! Raicha, explique-toi calmement.

Je l'oblige à s'asseoir par terre. Moi à côté. Les yeux noirs de Raicha brillent comme des braises. Son front se plisse. Le front d'un homme qui s'applique à comprendre l'incompréhensible. Finalement, bribe par bribe je vais lui arracher son effroyable histoire.

Quand il eut pris mes ordres, lors de sa première visite, Raïcha s'enquit d'un cantonnement pour lui-même. Le hasard voulu qu'il s'adressât dans la maison que j'avais visité tout d'abord. Les deux femmes, sans doute par crainte de m'avoir laissé tomber dans un guet-apens, risquant ainsi d'éventuelles représailles, se jetèrent sur lui pour tout raconter.

Lors de la famine de 1933, le village vit périr tout d'abord les vieillards, les enfants en bas âge. Quand les paysans eurent abattu toutes leurs bêtes y compris les chiens, les chats, qu'il n'y eut plus un grain de quoi que ce soit dans les greniers, ils en furent réduits, en plein hiver, à déterrer les racines pour les dévorer souvent sur place. Les décoctions d'écorce de bouleau devinrent un luxe. Les plus faibles n'avaient pas résisté longtemps. Les plus forts étaient devenus faibles. Le mari de Sarah, un robuste gaillard pourtant, disparut lui aussi. Sa femme fit savoir qu'il était mort. Cela ne surprit pas outre mesure bien qu'il fît partie de ceux auxquels l'on accordait jusque-là les meilleures chances de survie. Le couple avait eu deux garçons. L'un de huit ans, Sergei, l'autre de sept, Vladimir.

Un mois plus tard Sarah, en larmes, annonça la mort de Sergei. Le petit Vladimir ne survécut que trois semaines à son frère. Décidément, ces enfants costauds avaient fait illusion comme leur père. Tout en apparence, mais aucune résistance. Le désespoir de Sarah fut tel que per-

sonne ne put l'approcher et qu'elle enterra ses enfants sans permettre à personne de l'aider, de la consoler.

Février et le vent du nord firent descendre la température à 45° sous zéro. Les loups affamés vinrent cerner le village. Un soir Igor, le maréchal-ferrant, s'en alla tendre une rangée de pièges à dents pour tenter d'en capturer un. Le loup se mange fort bien quand on a faim... Sans grand espoir, il revenait au village lorsqu'il aperçut Sarah se livrant à un curieux manège. Derrière sa maison, elle brisait quelque chose à la hache, de la glace aurait-on dit, qu'elle dissimula sous son châle, avant de rentrer dans l'isba.

— Cette diablesse a caché de la nourriture par là, réfléchit Igor.

En période de famine, l'on n'est réellement honnête qu'avec son ventre. Il pénétra dans le jardin de la veuve. Avec son épieu, il creusa dans le bloc de glace comme il lui avait vu faire, pour tenter de voler un des morceaux dissimulés dans ce congélateur naturel. Une plaque entière se souleva assez facilement.

Les cheveux d'Igor se dressèrent à lui soulever la « ouchanka » (1).

Les têtes des petits Sergei et Vladimir, plantées dans leur linceul de neige, le regardaient de leurs yeux morts voilés de givre. Autour, quelques restes pitoyables, dont une petite main maigrichonne.

Il prit ses jambes à son cou, fila raconter l'histoire à tout Loubachevka. On évita Sarah comme une pestiférée. Les gens se signaient sur son passage avec une grande hypocrisie, car son exemple n'avait pas été perdu pour tout le monde.

L'on s'était mis à manger les morts. Seulement les morts de mort naturelle, il est vrai. Il se consomma beaucoup de viande humaine en ce mois de mars-là. Si l'on continua à montrer Sarah du doigt, c'est parce qu'elle avait immolé ses enfants à son appétit, mangé la chair de sa chair. Elle nia toujours, par contre, avoir tué son mari :

— Il s'est sacrifié pour nous. Il lui était insupportable de voir crever ses gosses de faim. Alors il m'a expliqué comment il faudrait m'y prendre une fois qu'il se serait pendu, surtout pour qu'il ne pourrisse pas, que je ne gaspille rien. Je jure que les enfants ne se sont jamais aperçus qu'ils avalaient leur père. En le découpant, j'ai eu l'idée pour plus tard, pour quand il serait fini... Tout ça est bien de sa faute. Jamais je n'aurais pensé à une chose pareille... En tuant Sergei, l'aîné, j'espérais encore sauver Vladimir, mon petit... Dieu ne l'a pas voulu...

(1) ouchanka : bonnet de fourrure ukrainien.

J'avais, quant à moi, la bouche sèche et encore dans les narines l'odeur du pot-au-feu qui bouillonnait à petits clapotements.

Une nausée terrible m'envahit.

— Vous l'avez échappé belle, Domnul Lieutenant... Un peu plus, vous dormiez chez l'ogresse...

Raicha en écarquillait les yeux d'effroi rétrospectif. Il avait quand même suffisamment repris son sang-froid pour dire : « Vous dormiez chez l'ogresse » plutôt « qu'avec » ainsi qu'il le pensait. Sans aller tout de même pour l'instant jusqu'à penser qu'elle aurait pû me dévorer. Le genre d'histoire qu'un Raicha va ressasser sa vie durant, lui, l'ex-boucher, qui a aussi deux petits garçons...

— Vous allez dormir où, maintenant ?

— A la belle étoile, Raicha.

J'ai besoin de prendre l'air.

Encore heureux si je dors...

CHAPITRE XII

Les Calarashis chargent sabre au clair. — Le rêve de ma vie. — Le mariage du sang.

Ce matin, le peloton en marche ne parle que des « cannibales ». Il faut croire que ça les impressionne drôlement, car fréquemment un cavalier déboîte au galop pour aller poser culotte dans le fossé.

— Sensibles, nos gaillards, Raicha!

— Des boyaux, oui, Domnul Lieutenant. Ils bouffent peut-être pas de la chair humaine, mais hier soir ils ont fait une razzia monstre dans les vergers. S'ils pointaient leurs culs sur les russkis ils pourraient les bombarder à coups de noyaux de pêches et de noyaux de prunes tellement ils ont la chiasse... Bien fait pour leur gueule!

Façon de parler.

Nous arrivons à Bobrik. L'exploration se fait minutieusement. Dans une cave, Garbis découvre un Starchina (1) terré avec deux hommes. Il les remonte dare-dare au soleil. Le silence du peloton est significatif. Dans les yeux des cavaliers, je lis la vision qu'ils ont gardée des deux chasseurs torturés. Le starchina fait presque deux mètres. Il a de grands sourcils noirs en buisson. Les deux fantassins et lui portent la « roubachka » (2).

Le bruit sec d'un chargeur qu'on engage. Datco approche, le F.M. dans les mains. Il n'a plus rien du bon garçon que nous connaissons tous.

(1) Starchina : Adjudant-chef, en russe.
(2) Roubachka : blouse-chemise d'uniforme.

— Je vais te faire un cadeau, Ivan (1). Tu vas pas souffrir.

Je me jette devant les trois types tout à fait résignés.

— Baisse ton arme, Datco, je les veux vivants.

— Bravo, Domnul Lieutenant, je suis volontaire pour les chatouiller! propose Garbis.

Il a saisi la baïonnette du cavalier Éli, s'avance, la pointe vers le visage, terrorisé cette fois, du starchina.

— Dans le rang, Garbis. Nous sommes des Calarashis, pas des Politruks (2).

Le mécontentement s'affirme.

— Je descends le premier qui bronche. Vu?

Surpris autant que moi de m'entendre dire une chose pareille, ils restent muets de stupéfaction. Nous nous regardons, gênés. Comme dans les bons ménages, c'est à cause de personnes étrangères que nous venons d'avoir notre première scène. Je me demande : « Et maintenant, j'en fais quoi, de cette racaille? »

— Conduisez-les à Loubachevka. Remettez-les aux types qui déchargent le train de sucre. Ils les aideront. Exécution!

L'ordre, au double-sens facile à comprendre, fait sourire. Détend l'atmosphère.

Garbis se charge de la mission.

Il ne peut résister au plaisir, du haut de son cheval, de les faire avancer plus vite en leur taquinant les fesses de la pointe du sabre.

Les Ivans trottinent si bien en se dandinant qu'ils déclenchent l'hilarité générale.

Il vaut mieux ça.

Le paysage qui défile maintenant sous nos yeux est idyllique. A perte de vue, partout, des vergers parés des fruits de l'été. Des champs de blé frémissant à l'infini sous la houle du vent léger.

Une véritable partie de campagne.

Le peloton a fière allure. Je me sens grisé par cette

(1) Ivan : prénom donné pour désigner les russes.
(2) Politruks : commissaires politiques russes qui partageaient le commandement avec les officiers. En dernier ressort, ils possédaient l'autorité suprême. Leur détermination jointe à leur cruauté fit qu'Hitler ordonna qu'ils ne fussent jamais faits prisonniers mais fusillés sur place.

liberté que nous devons à notre autonomie, à nos chevaux.
Nous descendons dans une vallée entièrement moissonnée. Les gerbes dressées les unes contre les autres forment des sortes de petites huttes pittoresques. Tout au bout, à cinq cents mètres au moins, un champ encore sur pied dresse son mur d'or.

Bien engagés déjà dans l'éteule, j'ai la surprise de voir sortir de ce somptueux écrin une forte troupe de cavaliers, le double de la nôtre, au moins la valeur de deux bons pelotons. La distance et l'ensoleillement m'empêchent de bien voir s'il s'agit de Roumains. J'en doute car nous sommes l'élément le plus avancé et ces hommes montés viennent du Nord-Est. Ils s'arrêtent.

Nous en faisons autant.

Les chevaux piaffent d'impatience, soufflant violemment l'air par leurs naseaux. Ils font trembler leurs lèvres, produisant le bruit caractéristique que font les enfants s'essayant à imiter le bruit d'un moteur.

Les maréchaux des logis Raicha, Datco, Ortinski m'entourent. Ortinski, le bucarestois taciturne, n'est pas le moins véhément :

— On leur vole dans les plumes, dites ? on va les étriller ?

Moi, je n'en crois pas mes yeux. C'est trop beau. Une charge de cavalerie en 1941!

Il faut quand même être un peu fous...

Je fais part aux trois « margis » du souci que j'ai des chevaux. Dans l'action, ils risquent autant que nous. Ce serait grave si nous en perdions trop. Et puis nous y tenons affectivement, leurs vies sont précieuses et j'ai charge de leurs vies autant que de celles des hommes.

La grande gueule de Garbis rapplique :

— Les chevaux sont comme nous, volontaires... Sont faits pour ça. N'attendent que ça. N'avez pas le droit de les en priver!

Sous-entendu, naturellement, « de nous en priver... ».

L'agitation nerveuse des montures paraît lui donner raison :

— Ils en veulent, Domnul Lieutenant, ils en veulent... Regardez-les...

— Ça va, Garbis, occupe-toi de tes bottes!

Il m'emmerde, à la fin.

Je ne sais quelle décision prendre, d'autant que nous sommes en état d'infériorité manifeste.

En face ils sont visiblement hésitants comme nous, bien qu'il me semble les voir étirer leurs hommes en formation.

Les voilà qui tirent.

En l'air.

Un véritable soufflet. Une incitation à la bagarre.

Datco propose :

— Vous pourriez les attirer un brin... J'installerais les deux F.M. et je pourrais les coucher d'un bon tir en enfilade.

Je me révolte :

— Ah! non, ce ne serait pas régulier. J'ai l'impression qu'ils veulent jouer le jeu...

Le fait est qu'en face ils nous présentent crânement leur poitrail, d'une manière provocante.

La journée est belle. Le soleil à son zénith. Il ne gênera personne.

J'appelle Ion Varzaru, de Osica. Il rapplique, ses yeux bleus illuminés de joie. Il porte dans le dos sa fameuse trompette qui ne la quitte jamais et ne lui sert pas mieux.

— Tu sais sonner la charge, Varzaru ?

— Par cœur, Domnul Lieutenant.

— Alors, reste à mes côtés, tu vas avoir besoin de souffle...

Inutile de le préciser, nous n'avons jamais participé à une charge, sauf à l'exercice naturellement.

Une sorte de « trac » nous gagne pour cette « première » d'un genre spécial.

Le terrain est plat, sec. Personne ne sera avantagé si ce n'est que les russes sont bien à deux contre un.

Ils viennent de prendre l'initiative. S'avancent au petit trot.

Je passe en tête. Derrière moi Raicha, Datco, Ortinski, Varzaru. Ensuite le peloton : deux lignes de vingt hommes à l'alignement.

— Cavalier Varzaru ?

— A vos ordres.

— Sonnez la charge! Cavaliers, inainte! inainte!

La trompette détache, vibrante, ses notes d'allégresse. J'ai peine à retenir le galop de Dac tandis que les Russes précipitent le leur.

Quand ils sont à deux cents mètres, je crie :

— Allongez le galop... Galop de charge. Sonne, Varzaru, sonne!

De toutes ses forces, Varzaru lance dans l'air des morceaux de cuivre qui tintent chaud, sonnent clair.

C'est l'allégresse la plus totale.

— Calarashis... sabres... au... clair...

Un ferraillement, le déchirement crissant de l'acier contre le fourreau, le halètement furieux des chevaux lancés à fond. La cavalerie russe grossit à vue d'œil, aussi rapidement que lorsque mes jumelles rapprochent un objectif de mes yeux. Les longues crinières de leurs chevaux flottent sur les encolures. A la vitesse de boulets ils arrivent au contact. Nous entrons de plein fouet dans la masse des Russes qui, d'entrée, commettent une faute capitale : trop serrés, ils attaquent carabine au poing. Leur tir mal assuré se perd. Ils sont sans défense contre nos lames, les taillant à vif malgré les moulinets de leurs armes dont ils se servent ainsi que des matraques. Nous les enveloppons de toutes parts, les laissant passer en notre centre, nous refermant sur eux, empêtrés qu'ils sont les uns sur les autres. Ils donnent de l'éperon tant qu'ils peuvent pour se dégager. Leurs montures se cabrent, se chevauchent. Les cavaliers s'abattent, sabrés de taille. Finalement ils passent. A quel prix!

— J'ai eu trois têtes! rugit Raicha en brandissant sa lame courbe dont l'acier est pourtant vierge de toute souillure.

Nous ralentissons pour un regroupement et une volte-face, car nous sommes maintenant à l'emplacement qu'occupaient les Russes et vice versa.

Cette fois, ils ont compris. Non seulement ils sont convenablement alignés mais leurs sabres, courbes comme les nôtres, ont jailli de leur fourreau de cuir renforcé de cuivre à l'extrémité, leur éclat nous envoie des faucilles de soleil dans les yeux.

Ils s'élancent les premiers :

— Hourré, hourré! hourré! Pobieda! (1).

(1) Hourrah! Victoire.

Masque contracté, Raicha décoche le sifflet redoutable des « Haïdouks ». Repris par les hommes sa stridence glace le sang, se mélange au vent de la course, aux cris déchirants de la trompette de Varzaru qui souffle à s'arracher les lèvres. Nos montures ruissellent de sueur grasse à l'odeur pénétrante, grise. Leur bouche haletante crache des paquets d'écume mousseuse que le vent de la course vient plaquer sur nos visages. Sous l'effet de l'effort violent qu'ils produisent, l'énervement aidant, leurs boyaux se contractent, délivrent des pets énormes.

Je me coince net entre deux Russes. Le sabre d'Ortinski s'abat sur celui de gauche, tranche le collet, en plein dans l'insigne bleu. Un flot de sang jaillit, asperge l'encolure du cheval bai. Le Russe tombe lentement en avant. Celui de droite s'obstine à me frapper sur le casque à grands coups de plat. J'ai l'impression d'être enfermé dans une cloche le jour de Pâques. Dac se soulève de tout son large poitrail, écarte les deux chevaux.

Je me glisse plus avant. Les hommes, les chevaux sont emmêlés inextricablement. Une véritable forge en révolution, tant les sabres tintent furieusement. J'entends le « han » forcené des sabreurs qui cherchent à en couper d'autres en deux. Le hurlement de ceux que l'acier troue, déchire, découpe, mutile.

Il ne sortira rien de bon de cette pagaïe.

Je cherche Varzaru pour lui faire sonner la retraite et opérer plus loin un nouveau regroupement. Il a disparu. Un Russe tombe sur le travers de ma selle. Je le redresse. Son visage est fendu en biais. Le sang dégouline, coule rouge sur la blancheur de l'os de la pommette et sur les dents complètement découvertes en un horrible rictus. Le coup de sabre lui a coupé la pommette, le nez, la lèvre supérieure. Je cabre Dac qui m'en débarrasse. Je frappe à droite, à gauche. Jamais sabre ne m'a paru si lourd. Mes doigts gourds crispés sur la garde ne pourront jamais s'en détacher. Mon poignet va casser à l'articulation. Mon épaule droite doit être démise. Mes genoux ont dû crever les flancs de Dac. Lui semble à la fête. Il se débat comme un beau diable, hennit de plaisir, mord tout ce qui passe à sa portée, piétine sauvagement tout ce qui traîne sous ses sabots. Un coup de lame donné de face, trop court, tranche net mon ceinturon. Je réplique en estoquant par en bas mon agresseur, un Caucasien aux

yeux fendus en amande. Ma lame plonge dans son ventre. Une lueur de rage passe dans son regard. Il lâche son sabre, tend ses mains pour me saisir à la gorge. Ce faisant, il s'enferre complètement. J'ai son corps basculé sur mon poing droit. Son haleine pue atrocement. Je tire à pleins mors en donnant des éperons pour faire reculer Dac. La lame ressort, enfin. Le Caucasien vide les étriers.

Je prends un peu de champ, inondé de sueur. Je regarde. « Danube », le cheval de Garbis dressé sur ses postérieurs, bat l'air de ses sabots. Il retombe sur un Russe à quatre pattes qui tente d'échapper à cette fantasia en folie. J'entends le choc des fers sur sa colonne vertébrale. Elle craque avec le bruit sec d'une branche morte.

Incroyablement, les chevaux paraissent à la fête. La musique heurtée des lames s'entrechoquant, sonnant sur les casques, fendant l'air en sifflant, les excite terriblement. Un cavalier russe me file sous le nez, brandissant en guise d'avant-bras un moignon d'où le sang gicle à flot. Un halètement. Des chocs. A ma hauteur Varzaru, désarmé, frappe son adversaire à grands coups de trompette, en pleine face. Le visage haché, le Russe bascule à terre. Un de ses pieds reste pris dans l'étrier. Au petit trot, sa monture l'entraîne. Le type hurle à la mort.

Garbis aussi a été démonté. Je le vois passer qui siffle « Danube » pour le récupérer. Il a le devant de sa culotte trempé. Il a pissé dans son froc et n'est pas le seul! Les Russes se dégagent, en rien de temps ils ont regagné leur position initiale de départ.

— Hourrah! hourrah! hourrah!

Maintenant, ils s'enfuient.

Varzaru s'approche.

— Tu peux sonner le rassemblement?

Il regarde sa trompette au pavillon bosselé, presque aplati.

— Je vais essayer d'en sortir quelque chose...

Les notes éclatent, les notes vibrantes qui mordent au cœur comme seules savent le faire les trompettes de cavalerie.

Je fais l'appel.

Nous n'avons pas perdu un cheval.

Cinq Calarashis sont blessés, mais pourront suivre.

Les Russes ont neuf morts, quatre blessés irrécupérables, six blessés légers qui s'en sortiront.

Huit de leurs chevaux sont restés avec nous.

Bon Dieu de Bon Dieu, *nous avons chargé !*

Les « anciens » ne pourront plus nous emmerder avec leur :

— De notre temps, d'homme à homme, de cheval à cheval, fer contre fer...

Ou encore :

— Pour comprendre ce qu'était le prince Murat il faut s'être frotté de près, comme lui, à des cavaliers...

Allez vous faire foutre, nous aussi nous avons chargé, nous en avons décousu de près.

Nous ne sommes plus des puceaux!

Je mets pied à terre. Flatte l'encolure de Dac. Une curieuse impression. Je retire ma main pleine de sang et de bave. Dac a été mordu pendant le combat. Ce n'est pas grand-chose. Je l'aime encore plus. Prend sa tête à pleines mains. L'embrasse violemment sur les naseaux. Comme un con, j'ai les yeux pleins de larmes. Je viens de vivre le rêve de ma vie, maintenant je peux bien crever, la charge brûle en moi, belle avalanche, purifiant tout sur son passage. Enflant le roulement de mille tambours à m'en faire éclater le tympan. Je suis exorcisé. Je suis un cavalier. Un cavalier.

Autour de moi, les Calarashis glanent des pailles de blé, en font des tampons, bouchonnent avec des gestes d'amants les longs membres frissonnants de leurs chevaux aux poils trempés de sueur, collés à la peau par la poussière.

D'autres tressent amoureusement les fines tiges des bleuets qu'ils viennent de cueillir, dans les crinières fauves. Ceux qui ont des montures blessées pissent tranquillement dans leurs mains pleines de terre, malaxant, sexe dehors, un emplâtre idéal qui hâtera la cicatrisation.

Dans les grands yeux doux des chevaux il y a la tendresse infinie des jeunes épousées. Le mariage du sang s'est accompli. Nul humain n'aura pouvoir de le dissoudre.

Plus jamais nous ne serons semblables aux autres.

Au léger sourire entendu, échangé lorsque nos regards se rencontrent, d'initié à initié, nous savons que nous partageons pour toujours le secret qui nous fait différents.

CHAPITRE XIII

Génia, le chanvre et le Cosaque chauve. — Chez le comte Kaminski. — L'espionne. — Le drapeau rouge. — Le passage du Bug. — Les Hongrois. — L'adieu aux chevaux. — La clé d'un songe. — Pas de Ritterkreutz pour l'abominable colonel Damaceanu.

En apprenant notre « affaire », les estafettes qui maintiennent le peloton en contact avec le régiment ne cachent ni leur jalousie, ni leur déception d'avoir raté pareil « baroud ». Pour tout arranger, un officier de liaison raconte avec enthousiasme qu'à Marara un ex-saint-Cyrien, le capitaine Dobresco, chef du 4e escadron du 2e Calarashis, a lui aussi chargé contre l'arrière-garde de la 28e division de cavalerie soviétique.

Ainsi, le capitaine Dobresco devient le quatrième officier de notre régiment à recevoir une croix de fer décernée par les Allemands. Il faut, pour l'obtenir, accomplir des miracles de bravoure et pourtant nous avons déjà une dizaine de maréchaux des logis, brigadiers, cavaliers à avoir mérité cette distinction si recherchée.

Du coup, l'attitude des allemands à notre égard devient sinon fraternelle, du moins neutre, alors qu'elle était jusqu'ici réticente. Ils n'avaient confiance ni en nous, ni en la qualité de notre engagement à leurs côtés dans cette guerre à l'Est.

Il ne nous reste plus qu'à aller voir ce que mijote l'ennemi. En furetant à droite, à gauche, pour déjouer d'éventuels traquenards, nous triplons les distances. Ce tout-terrain permanent, ingrat, est un casse-pattes pour les chevaux, un casse-reins pour les hommes.

Nova Petrovka s'offre à notre visite. Nous l'inspectons. Le village est coquet, propre. Les maisons, des Hatas aux volets blancs ou roses. Nous passerons la nuit ici. Commence la traditionnelle recherche du cantonnement. Je tombe encore dans une isba où sont réfugiées quatre femmes, cette fois, et des enfants. Je n'ai plus de chocolat. Il faut croire que ça ne me manque pas trop car l'une d'elles, une jeune blonde plantureuse mais remarquablement bien faite, ne me quitte pas d'un œil gentiment insolent. Je la trouve fort aguichante. Il est vrai qu'en campagne les femmes paraissent souvent plus belles qu'elles ne sont en réalité.

Quand celle-ci, qui se nomme Génia, a eu répété dix fois de suite en me fixant intensément qu'il fallait qu'elle parte, tout en n'en faisant rien, j'en déduisis qu'elle attendait quelque chose de moi.

— Puis-je vous raccompagner, Génia ? Cela vous évitera le risque d'être importunée par des soldats en cours de route.

Elle n'attendait que ça et accepte d'enthousiasme. Les autres commères s'extasient hypocritement sur tant de galanterie. Heureusement que leurs enfants les retiennent par les jupes ! Côte à côte nous marchons en silence, Génia et moi, pendant dix bonnes minutes. Nous quittons même le village. On ne voit plus une seule habitation. Toujours sans un mot, nous continuons. J'avoue que je commence à m'inquiéter. Nous longeons un champ de chanvre. Génia y pénètre la première, écarte les longues tiges feuillues, se fraie un passage, me fait signe de la suivre. Au bout de quelques mètres elle écrase du pied les plants autour d'elle, fait son rond, s'allonge sur le dos, trousse ses jupons rouges d'un geste brusque. Les bas blancs ont l'air sale sur le rose enfantin des cuisses. Moi qui ai besoin de dialogue pour ce genre d'entreprise, je tombe bien ! Enfin, à la guerre comme à la guerre. Je m'applique sans grande vigueur à jouer au soudard. Pour tout compliquer, mon pistolet me gêne dans l'étreinte, me meurtrissant sous les côtes. J'honore l'Ukrainniene à sa manière,

c'est-à-dire sans façon. Je me relève. Elle n'a pas besoin de traducteur pour me faire comprendre qu'un « bis » améliorerait le programme. Je m'incline au propre et au figuré. M'aplatissant sur elle, cette saleté de pistolet me crosse durement la hanche. En jurant, je le tire d'un geste vif. Un cri effrayé me fait sursauter. Les tiges bougent en face de moi. Je me trouve nez à nez avec un Cosaque chauve qui me tend ses bottes, probablement pour se faire pardonner d'avoir fait le voyeur. Car ce salaud a tout vu, tout entendu. Bien involontairement, mais n'empêche! Tout le monde est embêté. Je rengaine le pistolet et le reste. Le Russe se met debout, coiffe sa Koubanka (1) à étoile rouge sur son crâne de vautour. Génia se redresse, me bouscule, couvre le malheureux Cosaque du Kouban d'invectives furieuses, le bourre de coups de poings violents. Le pauvre bougre, les bottes à la main, subit l'orage sans protester.

Finalement Génia se sauve l'insulte à la bouche, le jupon bouffant d'indignation. Assis par terre, je pleure de rire. Gagné par mon hilarité, le cosaque se tortille de joie avec quand même une certaine courtisanerie. Pour lui faire les pieds je prends ses bottes sous le bras et lui ordonne de me suivre. Ce qu'il fait en sautillant d'un pied sur l'autre. Dans cet équipage, je rejoins le village.

Garbis, Iconnaru, Éné, Ortinski sont attablés sous un cerisier, en train de jouer aux cartes.

En me voyant, Garbis feint de s'offusquer :

— Bravo, Domnul Lieutenant, vous faites des razzias de prisonniers en égoïste maintenant... et à celui-là, vous lui volez ses bottes! Qu'est-ce qu'il vous a fait?

Je réponds crânement :

— Si tu veux le savoir, il m'a vu baiser... Maintenant, tu es content?

Même Garbis reste sans voix. Ils sont stupéfaits. N'empêche que l'histoire fait le tour du peloton plus vite qu'une traînée de poudre.

Pour tout arranger le lendemain matin Grégor, mon Cosaque, braille si fort qu'il me réveille. Il est en train de s'engueuler avec Masilu, car il s'est mis en tête de se consacrer tout entier à mon service et de continuer avec nous le grand raid.

(1) Bonnet cosaque.

Plein d'excellentes intentions, il m'apportait un bouthéon d'eau chaude pour la barbe...

Bientôt, tout le peloton s'agglutine autour de nous.

— On devrait l'emmener, pense Raicha. Avec son crâne brillant comme un miroir, on s'en servira pour les signaux optiques.

— Il tiendra nos frocs quand on ira voir les petites « babouchkas » chéries, surenchérit Garbis, comme ça le cochon pourra se rincer l'œil...

Un fou-rire énorme éclate, soulignant que je n'ai pas fini d'entendre parler de ma mésaventure. Je suis un bel imbécile. J'aurais mieux fait de me taire...

Grégor, lui, se tape sur les cuisses certain, à juste titre, d'être pour quelque chose dans cette bruyante hilarité. Quand il apprend que je le laisse là, il devient l'image même du désespoir. Il a peut-être simplement la frousse de se retrouver seul au coin d'un champ de chanvre avec Génia... Je le comprends! Heureusement, toutes les Ukrainiennes n'étaient pas aussi soucieuses de notre repos de guerriers. Une chose certaine : lorsqu'à Wassilyevka nous pénétrons dans la magnifique propriété du comte Vladimir Kaminski par l'admirable allée cavalière, comme il se doit, nous sommes persuadés qu'ici nous allons nous détendre un peu. Le cadre s'y prête. De l'extérieur, le château a gardé son allure noble, élégante. A l'intérieur, par contre, le spectacle est désolant. La demeure prestigieuse où Kaminski réunissait en 1824 les conspirateurs décabristes, a été transformée en « maison de détente » pour *komsomols*. Les merveilleuses boiseries peintes à l'italienne sont recouvertes par des fresques au ripolin représentant, devant des usines noires fumant à plein pinceau, des ouvriers le poing tendu, prêts à casser les gueules qui syndicalement ne leur plaisent pas. On a cloué des panneaux à même les coffrages pour y coller des affiches, dont le thème de propagande est souvent comique. Notamment celui où l'on voit Staline en grand-père-ogre-à-la-grosse-moustache — caresser le sein d'une jeune fille à cravate rouge du mouvement «pionniers». Incestueux autant que grotesque.

Devant les dégâts, je décide de faire camper tout le monde dans le parc. Histoire de respirer un peu d'air salubre. Le parc est des plus romantiques. Une fois installés, les hommes jouent aux cartes, aux dés. Vacaru de Celei, d'un

souffle inépuisable, mélange sur son harmonica doïna et berceuse, joie et nostalgie.

Il n'y a pas deux heures que nous sommes là à récupérer que d'un seul coup, très proche, l'artillerie soviétique se déchaîne. Du 120 au souffle rauque, puissant, dont les obus passent, râleurs, au-dessus de nos têtes. Trop long, beaucoup trop long. Un bon quart d'heure d'un tintamarre épouvantable, puis un silence total.

On va pouvoir dormir. Je le crois. Je me trompe. Ils remettent ça. Cette fois, trop court, à 200 mètres devant et sur la gauche. Les arbres fauchés s'abattent dans un craquement sinistre. Les explosions pulvérisent des tonnes de terre vers le ciel. D'énormes souches déracinées, projetées en l'air, tournoient à la manière de pieuvres géantes gesticulant un ballet dément. Au bout de cinq minutes, nous poussons un gros soupir dans le silence tout neuf. Qui ne dure pas. Les projectiles labourent maintenant la lisière du parc, bien centrés sur l'objectif. Raicha s'inquiète :

— Pas possible, ils doivent nous voir, pour rectifier à ce point là...

Sa phrase sonne désagréablement à mon oreille. Une intuition m'alerte. Je lance deux patrouilles : le brigadier Bakanu, les cavaliers Ilie, Marin ; le brigadier Éné, les cavaliers Popesco, Tricha.

— Fouillez-moi ce château de fond en comble. Commencez par le haut.

Un peu de temps passe, puis Bakanu rapplique en ébullition :

— Regardez-moi ça, Domnul Lieutenant...

Ilie et Marin tirent derrière eux, portent, soulèvent de terre comme ils peuvent une jeune femme brune qui se contorsionne à vous donner le torticolis.

— Nous l'avons trouvée dans le grenier. Elle réglait leur tir avec un téléphone de campagne caché dans une fausse-cloison. Elle criait tellement pour se faire comprendre que nous n'avons pas eu de mal à la trouver...

Plantée devant moi, la fille est arrogante. Affiche un souverain mépris.

— Tu sais ce qui attend les espions ?

Cela la fait sourire :

— Et toi, tu sais comment on traite les ordures fascistes, les ennemis du peuple ? Quand nos braves soldats te prendront, ils te les couperont, pour que tu ne fasses plus de bâtards comme toi...

Si elle n'a pas le sens de la discussion académique, je lui reconnais un fier courage.

Le petit Masilu s'inquiète :

— Ce n'est pas nous qui allons la fusiller, dites ?

— On devrait... C'est bien sur nous qu'elle voulait faire tomber les obus, non ?

Que Garbis la conduise à l'escadron. Ils en feront ce qu'ils voudront.

En passant devant moi, la fille crache par terre son mépris. Je devrais la coller au poteau illico. Franchement, le cœur me manque. Je me surprends même à imaginer comment la sortir de ce pétrin. Ce n'est pas tous les jours que l'on tombe sur une jolie fille qui fait son devoir.

A cause d'elle, je ne ferme pas l'œil de la nuit.

A l'aube, j'ordonne le départ. Une douzaine de kilomètres plus loin, aux abords du village de Wradijewka, je tombe par miracle sur une longue colonne hippomobile. Le « train » de la 28e division de cavalerie soviétique. Une partie, du moins. A notre vue, ils fouettent leurs attelages, les lancent dans une course à rompre roues et timons. Au triple galop, l'éblouissant cavalier qu'est le brigadier Trajan Éné, suivi de loin par quatre Calarashis, parvient en un éclair à la voiture de tête, saute de cheval en pleine course, se suspend de tout son corps aux brides des premiers chevaux au risque de se rompre cent fois les os, stoppe l'attelage tout entier, ce qui naturellement bloque le convoi.

Enveloppés dans notre ouragan, les Russes chargés de sa protection n'esquissent même pas un geste de défense.

Dans les fourgons il y a non seulement des effets militaires, du ravitaillement, mais surtout des munitions pour pièces de mortiers. Une quantité impressionnante d'obus de 60, de 90 et 120.

L'approvisionnement des mortiers qui nous ont mené la vie dure au début de la nuit.

Cette capture va nous éviter de sévères ennuis. J'en fais dresser l'inventaire avant d'en laisser la garde à Éné et ses hommes qui rejoindront dès que l'escadron en aura pris possession.

En soulevant des caissons de munitions, Raicha-le-fouineur découvre un étui de cuir. Il en sort un magnifique drapeau rouge frangé d'or. Le drapeau du 9e régiment de

la 1re division prolétarienne, Ce Raicha est vraiment le spécialiste des drapeaux. Un jour, il ira en planter un sur la lune. Je ne crois pas si bien dire...

Comme il a déjà notre emblème national enroulé autour du ventre, je lui demande :

— Que vas-tu faire de ce drapeau rouge, Raicha, où vas-tu le mettre ?

— Je ne peux pas répondre en restant poli, Domnul Lieutenant, mais si un taureau me voyait avec, sûr qu'il me foncerait sur le cul...

Il n'en faut pas plus pour que nous repartions avec une sacrée provision de bonne humeur.

Que nous perdrons à Mariewka où le commandement va nous laisser moisir six jours sans que nous sachions pourquoi, pour ordonner finalement un départ-express en pleine nuit, comme si le feu avait brusquement pris au Kremlin et que nous soyions un vulgaire piquet d'incendie.

Cent trente-huit kilomètres que nous allons avaler d'une seule traite. Sans doute pour rattraper les six jours perdus! Une pause de trente minutes toutes les six heures... Grandeur et mystère des états-majors.

Passant par Domanevka après un engagement d'opérette, nous faisons plus de 200 prisonniers. Nous les prions d'attendre là que quelqu'un les ramasse...

Cinq fois plus nombreux que nous, il est hors de question que nous les emmenions. On pourrait se demander qui est prisonnier de qui ?

Le Bug coulant au Sud, nous pensions le franchir dans les parages immédiats. Au contraire nous recevons l'ordre de marcher au Nord-Est, ce qui nous amène à Akmetchet. Malgré le nom turco-tatar de la localité, à notre grande surprise presque tous les habitants sont des Moldaves. Le dialogue s'engage :

— Ah! vous parlez le roumain...

— Non! nous parlons le moldave...

— Mais c'est la même chose!

— Pas du tout.

Comment leur expliquer ?

Ici, nous devons traverser. L'endroit est mal choisi. Le fleuve coule des eaux impétueuses, profondes. Je demande si quelqu'un connaît un gué praticable. Une femme se propose à nous en indiquer un.

Je forme une petite patrouille de reconnaissance pour éviter un piège. Ma compagne est volubile, parle d'un nombre incroyable de choses à la fois, saute du coq à l'âne en virtuose, mais nous amène à bon port sur la rive du Bug à un endroit idéal pour une traversée avec les chevaux.

Je la remercie cordialement.

— De rien, de rien, moi je vous remercie... Aujourd'hui restera un jour béni pour moi et les miens, car j'ai appris que j'étais Roumaine. Jamais je n'ai pu supporter les bolcheviks et j'étais triste à la pensée d'être une mauvaise Russe. Maintenant, je comprends pourquoi. Dieu vous bénisse. Norok! Norok! (1).

L'eau éclabousse tout. On dirait que les chevaux s'amusent à frapper fort du sabot sur le lit de galets pour nous arroser. Deux temps au trop, un temps au pas.

L'excavation de Trikatry nous arrache des cris d'admirations. Paysage d'un autre monde aux énormes rochers ronds et lisses dont les reflets argentés laissent croire qu'ils sont emplis d'une eau mystérieuse.

Nous ne nous arrêtons même plus devant les groupes de soldats russes qui viennent à nos devants pour se rendre volontairement. Sidérés, ils nous regardent passer sans songer à baisser les bras.

Nous ne pensons qu'à avancer et de fait nous avançons comme des automates. La nuit succède au jour. Le tressaut permanent sur la selle, ajouté à la fatigue, nous dote d'une virilité accablante des plus gênantes.

Quand Bratiu-Lubowka se découvre à notre vue, les cent trente-huit kilomètres sont abattus. Nous aussi.

La ville est dotée d'un haras. Il fallait bien ça pour nous remettre d'aplomb. Des reproducteurs de la Bukovine ont la place d'honneur dans les box, ce qui flatte notre fierté de cavaliers roumains. Il y a naturellement une majorité de chevaux mongols à la tête lourde, aux membres bien trempés, d'une résistance à toute épreuve. Ceux-là sont des Kabardin, la monture favorite du Cosaque. Un cheval bon porteur, remarquable dans les allures vives. Peut-être un peu petit pour mon goût et ma taille. Je sélectionne avec Garbis les plus beaux spécimens. Ils serviront de chevaux de réserve si les nôtres ont des ennuis.

(1) Norok : bonne chance!

La ruée vers le Dniepr se poursuit. Nous traversons Novi Bug au galop. Je décide de souffler un peu à Troisko-safonovo quand les sentinelles donnent l'alarme.

Nous cherchons en hâte des abris de fortune, disposons les F.M. Le grondement sourd de moteurs fait monter la sueur à mon front. On dirait des chars...

Assez vite, je peux distinguer le véhicule de tête : une auto-blindée KFZ 231, à huit roues, suivie de plusieurs auto mitrailleuses de reconnaissance à quatre roues KFZ 222. A l'avant du capot, la croix noire germanique me rassure.

Nous nous faisons reconnaître.

Il s'agit d'éléments de la XVII[e] armée venant du Nord, faisant la jonction avec nous, éléments de la III[e] armée, sous le Commandement du Général en Chef Schobert.

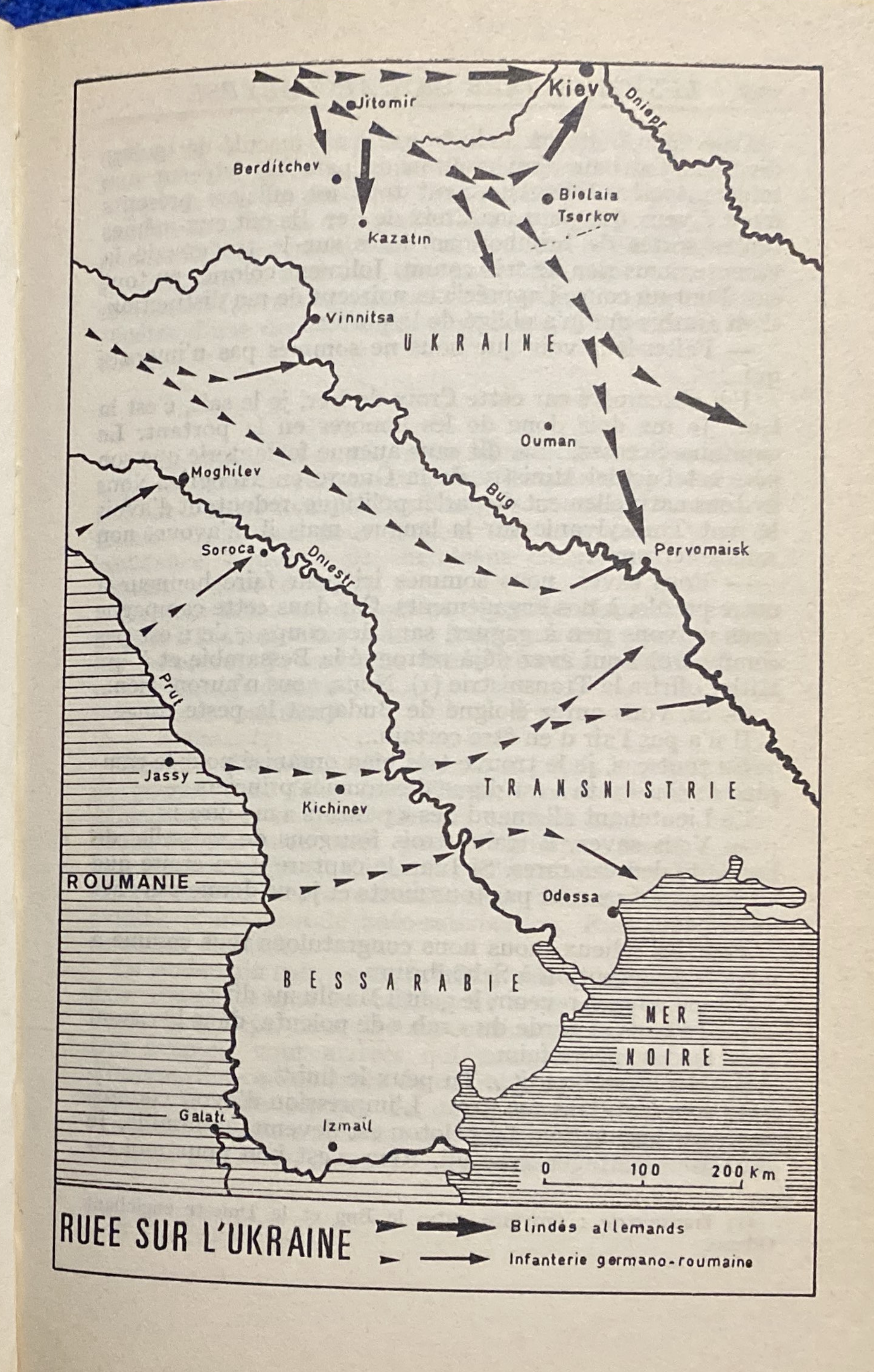
Avec les automitrailleuses, le 16[e] Bataillon de Hussards Hongrois, dont le chef, un capitaine, me paraît sortir d'un magazine de mode, tant sa tenue est élégante.

Il se présente :

— Capitaine Sccczzz...

Son nom produit un tel sifflement que je le laisse passer en baissant la tête. Il m'invite à dîner. J'ai beau être le premier sur les lieux, il est mon supérieur en grade. Je dois donc obéir. Ce que je fais.

A 21 heures, nous nous mettons à table. Je crois rêver. D'abord, c'est une vraie table recouverte d'une nappe blanche damassée. Le service de Delft l'égaie de ses motifs bleus, les verres en pur cristal de Bohême tintent joyeusement, les couverts de Christofle pèsent juste ce qu'il faut leur poids d'argent. Les deux serveurs en jaquette et gants blancs auraient pu servir l'Empereur François-Joseph d'Autriche sans que le méticuleux souverain puisse relever la moindre faute, la plus légère maladresse dans leur comportement précis, délicat. Le bortch à la crème est onctueux avec la pointe d'aigreur qui convient, le foie gras de Strasbourg d'une finesse absolue, le cuissot de chevreuil envoûtant. Quant au vin de Tokay, il a dû voyager sur les ailes des anges, car rien visiblement n'a troublé son repos. Après le dessert (des myrtilles au champagne) le Capitaine Sccczzz... m'offre un coffret de vingt cinq « puros » de La Havane sortis directement de l'humidificateur. Je suis soufflé, renversé.



Dans mon uniforme kaki brossé mais maculé de taches diverses, j'ai l'air d'un croûton de pain bis jeté sur une table princière. Heureusement tous les officiers présents n'ont d'yeux que pour ma Croix de Fer. Ils ont eux-mêmes toutes sortes de brimborions dorés sur le travers de la vareuse, mais rien de très connu. Joliment coloriés en tout cas. Pour un coup, j'apprécie la noirceur de ma distinction. C'est Garbis qui m'a obligé de la porter :

— Faites-leur voir que nous ne sommes pas n'importe qui...

J'ai obtempéré car cette Croix de Fer, je le sais, c'est la leur. Je me dois donc de les honorer en la portant. Le capitaine Sccczzz... me dit sans aucune forfanterie que son père est l'actuel Ministre de la Guerre en Hongrie. Nous évitons naturellement de parler politique, redoutant d'avoir le mot Transylvanie sur la langue, mais il m'avoue, non sans amertume :

— Vous savez, nous sommes ici pour faire honneur à notre parole, à nos engagements. Car dans cette campagne nous n'avons rien à gagner, sauf des coups... Ce n'est pas comme vous qui avez déjà retrouvé la Bessarabie et à qui Hitler offrira la Transnistrie (1). Nous, nous n'aurons rien...

— Si, vous aurez éloigné de Budapest la peste rouge...

Il n'a pas l'air d'en être certain...

En tout cas, je le trouve très bien organisé pour le camping et son « rata » est digne d'estomacs princiers.

Le Lieutenant allemand des « panzers » me dira :

— Vous savez, il traîne trois fourgons de vaisselle, de linge, de denrées rares. Si Ivan le capture il va croire que les Romanof ne sont pas tous morts et je ne donne pas cher de sa peau...

Pour les adieux, nous nous congratulons tous comme à un soir de réception à Schönbrunn.

En me voyant revenir, le gentil Masilu me dit :

— Je vous ai gardé du « rab » de polenta, dans le cas où vous auriez encore faim.

— Merci, mon petit... Tu peux le finir...

Je suis mal dans ma peau. L'impression d'avoir commis une mauvaise action. Le peloton est devenu ma famille. Je veux tout partager avec lui. Rien n'est bon pour moi en dehors de sa chaleur. Je suis devenu incapable d'être heureux de quoi que ce soit si je ne le vis pas avec mes hommes.

(1) Transnistrie : province entre le Bug et le Dniestr englobant Odessa.

Je vais voir les chevaux. Caresser Dac. Le « plutonier » Jacob est en train de raconter à l'oreille de « Draga », sa jument isabelle, une histoire qui n'en finit pas. « Draga », de temps à autre, hoche la tête pour bien faire voir qu'elle comprend. La vapeur animale de la respiration des bêtes me pénètre d'une douce tiédeur rassurante. Je décide de dormir là.

A six heures du matin, nous nous dirigeons vers Shirokoje que nous traversons au galop. Rien ne s'oppose sérieusement à notre avance. Les Russes sont complètement enfoncés. Ceux que nous rencontrons n'opposent plus de résistance. Souvent, ils cheminent en groupes, à notre rencontre pour se rendre.

Kriwaia Balka est également dépassée. Nous allons nous arrêter à Liubimowka, comme il est convenu, pour y attendre les ordres. Je cantonne dans l'isba d'une solide Ukrainienne à qui je demande :

— Où es ton mari ?

— *Voïna...* (1)

Cela dit, elle m'accueille comme si j'étais le mari retour de guerre, sans faire de différence, avec d'exubérantes démonstrations de joie. Elle me conduit au lit et ne me demande pas mon avis pour y grimper derrière moi. L'amour avec elle est de la plus élémentaire simplicité, un amour sans malice, la recherche sans raffinement, ni même avidité, d'une brutale auto-satisfaction. Rien qui puisse émouvoir un latin.

Le lendemain soir, on nous fait savoir qu'en raison de la dure résistance que les bolcheviks nous opposent sur les bords du Dniepr, nous devons continuer sans les chevaux. Des camions vont arriver qui nous conduiront à pied d'œuvre. Est-ce l'annonce de ce qui nous attend ou l'obligation de nous séparer de nos compagnons, mais une chape de tristesse s'abat sur nos épaules. Certains cavaliers vont faire montés, de courtes promenades d'adieu dans la

(1) Voïna : à l'armée.

campagne. Tous, à un moment ou l'autre de la journée, iront faire l'inventaire de leur « trésor ».

J'ai l'occasion d'observer Raicha. Il a lentement enlevé sa fonte personnelle. Celle de droite. En a tiré une sorte de petit baluchon : une nappe brodée de rouge, nouée aux quatre coins. Il s'est mis à genoux, l'a étalée devant lui. Les quatre coins libérés, elle révèle un nombre impressionnant d'objets hétéroclites qu'il inspecte amoureusement : la photo de ses deux fils, qu'il tient à distance, à la manière des presbytes pour mieux les admirer, une statuette en bois de la Vierge Marie qu'il baise dévotement au front. Une branche de buis béni. Un fin mouchoir de femme en dentelles, qu'il presse sur sa poitrine. Un vieux couteau. Probablement celui de son père, qu'il ouvre et referme en le faisant claquer, pendant un long moment, comme pour lui rendre vie. Une sorte de respiration artificielle. Un fer à cheval usé. Celui de son premier compagnon, j'en suis sûr, celui que l'on n'oublie jamais. Un petit bouquet d'épis de blé. Une fiole de « Tsuica ». Une branche de menthe. Des noix. De vieilles pommes ridées, ratatinées. Un coing qu'il hume longuement, de toute sa respiration. Des fleurs d'acacias. Une fougère. Des choses minuscules que je ne peux identifier d'où je suis. Il passe de l'une à l'autre, toujours à genoux, avec adoration. Il ne se résout pas à les ranger. Quand il s'y résigne, une fois son baluchon refermé sur son petit musée du bonheur passé, qu'il se relève je vois deux grosses larmes couler lentement sur son visage basané.

Son pèlerinage achevé, il replace sa fonte à la selle, près du sabre.

Enfin, il faudra dire au revoir au cheval.

On lui prodigue les caresses qu'il affectionne particulièrement. Chacun ayant ses goûts profonds.

Dac adore être légèrement pincé au garrot, gratouillé sous le toupet entre les deux oreilles, embrassé sur le bout du nez. Le « plutonier » Jacob et les « Tine Cal » qui vont les garder reçoivent des instructions précises, formelles, de chaque cavalier. On dirait des mères inquiètes d'avoir à confier un enfant bien-aimé à la nourrice pour quelques jours... ou plus, car personne n'est sûr de revenir. Ce dernier souci, ils l'éprouvent pour leur cheval, comme ils lui offriront leur dernière pensée si la mort les surprend.

Ce sont des recommandations sans fin : « Attention, il est sensible du pied gauche... Il faut lui curer le sabot avant, deux fois par jour, seulement avec un racloir en bois... surtout ne laisser aucune saleté dans les lacunes entourant la fourchette... Ne pas lui donner trop d'avoine : une demi-ration, jamais de trèfle, de la paille à volonté, par contre. Celui-là a la corne fragile il faut le ferrer à deux pinçons. Cet autre, très ombrageux... ne jamais surgir brusquement en face de lui, mais l'aborder de côté en lui parlant doucement. Que l'on n'oublie pas de lui coiffer la queue tous les jours, sans quoi les crins s'emmêlent, ce qui le rend nerveux, de mauvais caractère lui qui est si paisible... »

Jacob et les « Tine Cal » connaissent tous les chevaux par cœur. Ils feignent d'écouter attentivement les cavaliers afin de les laisser partir rassurés, que les Calarashis puissent combattre sans avoir trop à s'inquiéter de « l'autre » eux-même.

Jacob et les « Tine Cal » savent de surcroît qu'ils trouveront dans la fonte de gauche, les onguents, pommades, décoctions, clairement étiquetés, recettes spéciales du cavalier pour toutes les affections ou blessures dont son cheval peut se trouver atteint.

Tout est en ordre.

Alors, avec la démarche maladroite des cavaliers soustraits à leur élément favori, condamnés à la terre, les Calarashis au cœur gros viennent aux ordres.

Et voilà que le pire leur arrive : on les fait monter dans des camions. Des Skodas à 3 axes. Dans cet équipage pétaradant ils vont débarquer, maussades, à Ukrainka.

Là est installé provisoirement le Commandement de la 6ᵉ brigade de cavalerie, que nous venons relever.

Les hommes qui nous accueillent sont accablés.

— On a vachement dérouillés... se contentent-ils de dire.

Le canon gronde fortement. Le bruit des détonations roule bruyamment jusqu'à nous. De toute évidence, les Russes ne veulent pas se laisser faire sur le Dniepr.

Tout le peloton est bouclé ensemble dans une seule pièce, grande il est vrai. Ce qui n'empêche nullement que nous soyons enchevêtrés les uns dans les autres.

Dans la cour, à côté, on tape à coups de marteau redou-

blés. Je vais voir ce qui se passe. L'artillerie russe fait déjà suffisamment de bruit.

Six hommes sont occupés à assembler des croix de bois, un nombre impressionnant de croix de bois. Pour avoir dérouillé, la 6ème brigade a dérouillé, et pas qu'un peu!

Impressionné, je retourne à notre chambrée.

Le petit Masilu a arrangé ma couverture dans un angle du mur près de la porte. Il est déjà endormi. A mes pieds, le cavalier Tache, que j'enjambe pour gagner mon coin.

La respiration calme, régulière de Masilu, m'aide à m'assoupir. Je suis alors la proie d'un rêve étrange :

Je vois deux colonnes d'hommes se croisant. L'une descend en pleine obscurité. L'autre monte dans la lumière. Dans la colonne descendante passent des ombres indistinctes. Brusquement, je reconnais le visage d'Alexandre Radulesco, un ami d'enfance emporté par une congestion pulmonaire à l'âge de quatorze ans. Sa mort m'avait beaucoup impressionné, car je lui portais une grande affection. Des ombres, encore des ombres, puis surgit le Maréchal-des-Logis Smarandache, tête nue avec cet affreux petit trou noir au front, le cavalier Take Ilie d'Isbiceni un coquelicot écrasé sur son sourcil droit. Des ombres, encore des ombres sans visage. Maintenant, au contraire, rien qu'une tête sans corps suspendue en l'air qui avance à ma rencontre. Celle du Brigadier Gutza. En voilà un qui marche, courbé. Il lit. Il lève les yeux en passant à ma hauteur. C'est mon ami Michel Coliopol. Que fait-il là? Que fait-il parmi les morts? Voici le Capitaine Petit, puis un de mes cavaliers, Soparlitea dit le taciturne. Derrière lui, Tache. Les uns derrière les autres, ils paraissent s'engloutir dans le néant avec des regards vides.

Moi j'avance au contraire dans la lumière, une bougie à la main. Je me retourne. Derrière moi il y a Garbis, Datco, d'autres... Tous ont une bougie allumée à la main dont la flamme tremblante jette des frissons de vie sur leur visage. Nous allons vers le jour qui se lève.

Les autres s'enfoncent dans la nuit. Ce sont eux qui m'attirent. Je veux voir leurs faces. Lever leur masque d'obscurité. Savoir qui ils sont, tous.

La bougie coule sur mes doigts des larmes brûlantes de stéarine, me brûlant profondément. La douleur me réveille. Je transpire à grosses gouttes. Quel épouvantable cauchemar! A mes pieds, Tache gémit à la manière d'un animal blessé. D'un léger coup de botte, je heurte son épaule. Il s'apaise, se retourne, poursuit son sommeil.

Moi, je ne retrouverai pas le mien.

Au matin, je confie mon rêve à Raicha, spécialiste indiscuté dans le peloton. L'homme qui a la clé des songes. Il m'écoute gravement. Dès que j'ai terminé, il interroge, anxieux :

— Mais, moi? moi, vous m'avez vu?

Un temps de réflexion :

— Non, Raicha! je ne t'ai pas vu...

— Ni dans une file, ni dans l'autre?

— Ni dans une file, ni dans l'autre...

— Ah, bon! Alors, je vais être blessé... ce n'est pas si grave. Voyez-vous, Domnul Lieutenant, vous avez eu un rêve prémonitoire. Dans la file qui descendait au fond de ce gouffre sans lumière, vous avez vu les morts et ceux qui vont mourir.

Dans la file montante, avec la flamme de vie à la main, ceux à qui il n'arrivera rien. Ceux qui seront préservés. Vous, vous échapperez... Surtout, ne racontez à personne ce que vous avez vu là... Personne ne doit savoir avant l'heure. Vous voyez comme tout est simple...

Trop simple. Je suis bouleversé. Épuisé, pire qu'après une longue chevauchée.

Pour tout arranger, en sortant dans la cour, je bute dans le tas de croix de bois qui a pris de sinistres proportions. Je demande des détails à ceux qui barrent la vie de deux traits de planche :

— Comment avez-vous perdu tant d'hommes? Pourquoi?

On ne me répond pas.

Un cavalier est en train de graver sur des plaques de bois l'identité de certains, à la pointe d'une baïonnette rougie au feu.

Mon cœur se serre. Je suis en train de lire les noms des capitaines Verulescu et Dan Trandafirescu, tous deux camarades de promotion d'active. Également celui du capitaine Stanescu, du 4e régiment d'artillerie à cheval.

Je ne peux croire à leur fin.

Un de ces artisans, volontaires pour faire le signe de mort avec deux morceaux de bois, a l'air déprimé. On le serait

à moins. C'est un brigadier aux longues moustaches noires tombantes, à l'œil vert rendu inexpressif par sa macabre besogne.

— Un triste boulot que tu fais là, mon gars... Dis-moi comment tant de braves sont-ils morts ici ?

Il hésite. Veut dire quelque chose. Y renonce. Visiblement, il se méfie.

Je lui tends une cigarette.

— Tu peux parler, tu sais... Ceux-là étaient mes camarades, mes amis.

Je lui désigne les croix des capitaines.

— Nous avons ri, bu, couru les filles ensemble... Tout cela me paraît impossible... Je ne peux pas comprendre qu'ils ne soient plus.

Le brigadier prend son élan :

— Alors, si c'étaient vos amis... de toute façon un jour ou l'autre, vous l'apprendriez bien. Il y a un triste fumier à l'état-major, le lieutenant-colonel Damaceanu. Sa seule ambition, c'est d'avoir la Ritterkreutz. Il ferait faire n'importe quoi aux autres pour la posséder, seulement lui il ne va jamais traîner sa culotte de peau où ça chauffe. Il a raison, notez bien, parce qu'une centaine des nôtres a mis de côté une balle pour la lui tirer dans le dos dès que l'occasion se présentera.

Cette Ritterkreutz le rend dingue. Pour se la voir attribuer, depuis qu'il commande le 10ᵉ Roshiori il met ce pauvre régiment à toutes les sauces, des sauces où les copains se font bouffer tout crus. Pendant qu'il attend sa médaille, les autres se font épingler par Ivan...

Ça n'a jamais autant saigné chez nous. Il n'invente que des missions-suicides. Pour vous faire une idée avec vos deux copains d'hier qui se sont fait moucher, voilà que le 10ᵉ Roshiori a perdu tous ses chefs d'Escadron. Tous tués. Et l'ordure n'a toujours pas son sautoir. On peut s'attendre à de beaux jours...

Je suis atterré.

En tapant sur l'épaule du Brigadier en signe de compréhension muette, je sens mon poing se crisper. Monte en moi l'envie d'aller le flanquer sur la gueule de Damaceanu dont la réputation de faux-jeton, d'arriviste, n'était plus à faire dès avant la guerre.

Successivement aide de camp du Roi Carol II, puis du roi Michel il avait demandé une affectation sur le front, afin d'obtenir gloire et colifichets en utilisant la peau des autres. Les Allemands sont rarement dupes des officiers supérieurs abusifs, peu ménagers de la vie de leurs hommes. Il pouvait se l'accrocher pour sa Ritterkreutz. On ne la décernait qu'à d'authentiques héros qui allaient la chercher sur l'ennemi avec leurs dents.

Damaceanu n'y risquerait jamais son dentier de chacal...

— Le lieutenant-colonel Damaceanu vous demande à son P.C., Domnul Lieutenant...

Un agent de liaison est planté devant nous.

Décidément, quand on pense charogne on entend pourriture.

Je suis l'agent. Nous prenons au passage le capitaine Émile Constantinesco, chef d'Escadron du 2ᵉ Calarashi.

Damaceanu nous attend devant la porte de son abri souterrain. Son visage fermé, dur, est encore assombri par le casque. De taille moyenne, sanglé dans un Mac-Farlane de Burberry's, les bottes cirées rivalisant d'éclat avec le brillant de la rosette. Il est ganté. Ne nous salue ni d'un mot ni d'un geste. Il parle en regardant au-delà de nous comme si nous étions déjà traversés par les obus auxquels il nous destine et que de l'autre côté du trou il aperçoive quelque chose d'infiniment plus séduisant que nos insignifiantes personnes.

Il pousse un soupir. Tend sa main gantée vers le porte-cartes en maroquin de chez « Hermès », en sort une carte qu'il déploie. Lorgne d'un œil blasé les positions. Nous fait signe d'approcher :

— Vous assurerez la relève, vous capitaine, ici, vous lieutenant là (il montre du doigt). Un agent de liaison vous conduira sur les positions. Vous y ferez votre devoir comme vos camarades l'ont fait avant vous. Au revoir, Messieurs...

Nous regardons, ahuris, ce chef qui ne nous honore pas d'un regard. Pour lui, nous n'existons pas. Nous n'avons jamais existé. Comment pourrait-il s'apercevoir de notre mort ?

— Vous y ferez votre devoir comme vos camarades l'ont fait avant nous.

En y laissant leur peau!
Damaceanu (1) a tort de vendre la peau des Calarashis avant de les avoir fait tuer...
La preuve : je suis encore là et je témoigne!

(1) Damaceanu Dimitri : cette noble figure, royaliste fervent, ex-aide de camp du roi Carol II, puis du roi Michel, gaspilla monstrueusement le sang roumain pour recevoir des Allemands (qui le méprisaient) la Ritterkreutz, et ne l'obtint jamais. Antibolchevique fanatique, fit fusiller sans raison des soldats russes prisonniers. Est actuellement membre du Parti communiste roumain et général de corps d'armée. Que fera-t-il maintenant pour obtenir l'ordre de Lénine?

CHAPITRE XIV

Firu... Firu... Les petits cailloux. — La fête à la grenouille. — Arrêtés sur le Dniepr. — Les Fleurs du Mal. — Mort pour le pays. — Dans le cul la médaille. — Mihailowka. — Les assassins, à poil!

L'agent de liaison tombe sur nous avec la nuit. Une nuit sans étoiles, sans lune. Une nuit noire. Le peloton est prêt. On n'y voit goutte. Les hommes trébuchent et jurent.

— *Firu... firu...* le fil, le fil, chuchote notre guide.

Dans l'obscurité, il place ma main sur le fil téléphonique reliant le P.C. à l'avant-poste que nous allons occuper. J'en fais de même avec la main de Masilu qui me suit, qui lui-même... ainsi de suite jusqu'au dernier homme, le cavalier Vacaru, de Celei.

Quand quelqu'un tombe, immédiatement l'on entend :
— *Firu... Firu...* pareil au cri léger d'un oiseau nocturne, pour que l'aveugle se rattrape au fil directeur.

Nous arrivons ainsi, tant bien que mal, au P.C. d'escadron du 10ᵉ Roshiori. Un chef de promotion débarqué de la veille, le capitaine Dorel Constantinescu, en assure le nouveau commandement. Il a pris la succession de Dan Trandafirecu, tué « A » l'ennemi mais « par » Damaceanu...

On nous prodigue les vœux les meilleurs, tout en nous confiant à un nouvel agent de liaison. Le nouveau dit à l'ancien :

— T'as pas envie de continuer, des fois ?

— La descente aux enfers, très peu pour moi, mon vieux...

Nous voilà avertis.

Toujours la nuit noire. La terre est creusée d'entonnoirs variés. De temps à autre, un bruit sourd. Un juron. Un homme est tombé au fond. On l'aide à remonter en essayant de faire le moins de bruit possible. A l'air qui devient de plus en plus frais et humide, je devine que nous arrivons. Une voix inconnue murmure :

— La relève, voilà la relève, faites passer...

Des frôlements joyeux de chauves-souris indiquent que notre arrivée est la vienvenue.

— On a bien cru y rester, les gars. *Norok!* pour vous, *Norok* (1), murmurent les cavaliers de ce peloton du 10e Roshiori qui vont nous céder la place sans regrets superflus.

Leur chef vient vers moi à tâtons. Il faut que nous soyons nez à nez pour nous reconnaître. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Je viens de retrouver un des étudiants, membre du L.A.N.C., mon mouvement politique d'alors, devenu ici le sous-lieutenant Grapa de Bacau. Il m'entraîne, courbé, vers son trou qui va devenir le mien. Ici, chaque homme a son trou individuel. Le mien est plus grand, pour pouvoir abriter également mes agents de liaison.

Grapa me fait mille recommandations :

— Surtout, ne circulez de trou à trou que par des nuits comme celle-ci, sans quoi vous êtes sûrs d'être descendus. Leurs tireurs sont « de première » en face. Les artilleurs tentent leur chance aussi. Un obus par homme qui bouge. Ça fait du bruit mais moins de dégâts...

Les trous sont disposés à contre-pente, à 70 mètres environ du fleuve. Je ne suis pas d'accord avec ce dispositif. Nous sommes trop loin de l'eau pour contenir efficacement un débarquement.

J'en parle à Grapa :

— L'idéal, mon vieux, serait d'avoir nos abris retranchés juste au bord...

Il hoche la tête affirmativement :

— J'y ai pensé... nous avons essayé. Seulement, le

(1) Bonne chance!

terrain en bas est sablonneux. Dès qu'on creuse, l'eau inonde... Grapa est un délicat, il ne veut pas se mouiller les pieds. Moi, je ne veux pas me retrouver six pieds sous terre! Chacun son point de vue...

Lui, maintenant, il s'en fout. Il ramène son troupeau au bercail.

— *Norok! Norok!*

On en aura besoin.

Un inquiétant silence noue les tripes.

La nuit est toujours aussi noire. Que peuvent bien mijoter ceux d'en face, de l'autre côté ?

Chaque cavalier doit être vigilant. Ne pas fermer l'œil. Le temps semble arrêté.

— Ding...

encore :

— Ding...

un peu partout :

— Ding... ding... ding...

A mes côtés, dans notre trou, Garbis et Masilu sont crispés sur leurs armes.

Garbis se détend le premier :

— J'ai compris : ce sont les brigadiers et les margis qui bombardent nos hommes en jetant de petits cailloux sur leurs casques pour les tenir éveillés...

Je préfère ça.

Comme je les sens vigilants, j'essaie de fermer l'œil... J'ai dormi... Pas longtemps. Le comportement bizarre de Masilu a vaincu ma somnolence. Je l'observe entre mes paupières mi-closes. De temps à autre, il se penche vivement sur moi, a le geste de m'arracher un bouton puis de le jeter au loin. Voilà qu'il multiplie les attitudes de sa pantomime. Ses doigts picorent légèrement sur tout mon corps. Il est devenu fou ou quoi ?

Brusquement je saisis sa main. Quelque chose de froid, de visqueux, de répugnant qui bouge, me glace...

Je lâche tout et me réveille pour de bon. J'ai tout de suite l'explication : le trou est envahi de petites grenouilles. Elles sautent partout. J'en suis couvert et Masilu tentait de m'en débarrasser pour protéger mon sommeil.

Nous rions de ma frayeur.

Enfin, le jour se lève. Un soleil resplendissant prend vite de la hauteur pour mieux s'adorer à la surface du Dniepr, brillant ainsi qu'un miroir géant. Vaste, large

d'au moins 100 mètres, il s'étale majestueusement.

Sur un kilomètre et demi, j'ai en face de moi l'enchevêtrement d'un bois de chênes très touffu et de saules dominé par un plateau. En contrebas, les isbas de Malaya Lepetika. Un petit peu plus loin, six moulins à vent aux ailes immobiles. Une grande boucle du Dniepr dissimule Mihailowka à ma vue. En amont de la boucle, une île riche en végétation. Entre la rive et l'île, des marécages. Je passe la journée à apprendre le terrain par cœur, également à guetter les réactions de l'ennemi lors de nos furtifs déplacements. Il n'en a pas. L'enfer annoncé est d'un calme encore plus inquiétant. Que peut bien mijoter Ivan ?

Il attend le soir pour nous le faire savoir. Alors l'artillerie russe embrase le ciel, rugit épouvantablement. Une douzaine de batteries, au moins, groupent leurs salves dévastatrices. Sifflements, hurlements, explosions, tout cela se succède à un rythme insupportable, abrutissant. Le sol se soulève, recrache des éclats, les pulvérise au ciel, retombe avec fracas.

Nous sommes relativement épargnés. Il est évident que Mihailowka, surtout, est en train de déguster. Cela dure deux heures. Ensuite, un silence absolu ne laisse que trop bien présager ce qui se prépare.

Si nous avons eu de lourdes pertes pour prendre le village, les Bolcheviks admettront très bien d'en avoir de plus lourdes encore pour le reprendre, car leurs ordres sont de tenir absolument sur la rive occidentale du fleuve. La nuit s'anime d'un bourdonnement qui va s'amplifiant. Je reconnais le vrombissement de bateaux à moteur de débarquement. Il y a là une véritable armada.

Par téléphone, je demande vite à nos batteries de tirer sur eux. Moins d'une minute plus tard, elles s'y emploient. Sans succès. Les bateaux abordent bel et bien. Le bruit d'éclatement des grenades, le staccato rauque des mitrailleuses, l'aboiement rageur des F.M. le prouve.

Les Russes viennent de réussir leur débarquement à Mihailowka.

Agent de liaison sur agent de liaison je ne reçois que de mauvaises nouvelles. Ce sont des unités d'élite bolcheviques qui sont à l'œuvre, soigneusement préparées pour ce genre d'opération. Fanatiquement déterminées.

Les Russes ont décidé de nous arrêter sur le Dniepr. Pour eux, nous ne devons pas aller plus loin. On peut dire

qu'ils mettent le paquet. Nos troupes combattent à un contre dix, quand ce n'est à un contre vingt. Étouffées par le nombre, brisées par la puissance de feu soviétique, elles lâchent prise. Ma position me paraissant de plus en plus mauvaise, je fais sortir les hommes de leurs trous.

Nous dévalons vers la plage pour y prendre de nouvelles positions moins hasardeuses.

A Mihailowka, la bataille est à son paroxysme. La ligne de feu soviétique paraît pénétrer plus avant dans notre dispositif.

Il m'est difficile d'agir. Le claquement sec des carabines se fait entendre de plus en plus proche. Le miaulement des balles nous harcèle.

Les Russes sont contre nous. Ils viennent d'enfoncer notre 1er peloton. Des Calarashis aux yeux fous se jettent dans nos installations. Tous blessés. Trois vont parvenir à nous rejoindre lorsqu'une rafale de F.M. les fauche sur place. La densité du tir les tient debout, criblés de projectiles. Lorsque cesse le tir, ils tombent enfin sur le sol. Notre riposte fait refluer les quelques Russes qui pourchassaient les nôtres. Ce qui permet à un survivant de se glisser jusque dans nos bras. Il raconte, hors de lui :

— Ils puent la vodka à prendre feu... Ils sont en plein délire. Impossible de les contenir. Tous ont des armes automatiques. Nous n'avons que des carabines. Les maréchaux-des-logis ont tout fait pour les stopper... Ils sont tous morts, nos « margis ». Tous les huit... Delcha s'est partagé en deux devant moi. Je suis tombé dans ses entrailles qui pendaient. C'est affreux. Je suis plein de lui, je vous en prie, nettoyez-moi, nettoyez-moi...

Datco l'entraîne vers le Dniepr pour laver les traces abominables.

Un autre arrive. A moitié vidé de son sang. Il récite lentement :

— Le Maréchal-des-logis Gallan a sauté avec sa mitrailleuse. Je l'ai vu disparaître en une seconde... les deux servants avec. Ils sont tous morts, maintenant, à l'échelon mitrailleur. Tous. Il n'en reste pas un...

Barbul, vous savez, le sous-lieutenant Barbul... j'ai vu les balles lui entrer dans la bouche. Toutes les dents ont éclaté et les balles entraient, entraient. Il n'avait plus de tête quand il est tombé.

Aussi Popesco a morflé... Un gros trou dans le cou, qu'il avait...

Je ne veux pas, je ne peux pas en entendre plus.

— Venez les enfants, on va voir ça de près.

Le peloton me suit. Avec d'infinies précautions, le doigt sur la détente, très dispersés les uns par rapport aux autres, nous contournons prudemment la boucle.

Mihailowka est là, que nous ne pouvons distinguer, la nuit venue étant des plus sombres.

L'artillerie russe dort. De toute façon, elle ne peut plus tirer sans courir le risque d'assommer les siens.

De justesse, j'entends le claquement d'une culasse. Je gueule :

— Roumains! 2e Calarashi!

Une voix juvénile répond :

— Faites-vous reconnaître... Approchez doucement...

Ce que nous faisons avec d'infinies précautions. La sentinelle est un cavalier de vingt ans du 10e Roshiori.

Je décide d'attendre là le petit matin. En allant m'allonger, je pose le pied sur une grenouille qui éclate dans un « floche » écœurant.

A la lumière du petit matin, je reconnais les positions. Celles des Russes sont à 250 mètres de l'endroit où nous sommes dissimulés. Retranchés dans les maisons de Mihailowka, dont les façades sont presque toutes tournées vers nous, ils peuvent défendre facilement, nous fixer aisément au terrain.

Sans trop savoir pourquoi, je me mets à penser intensément à mon ami « Michou » Coliopol. Pourquoi cette fixation de mon esprit sur lui précisément? En un « flash » saisissant je le revois dans mon rêve, dans la colonne descendante, avec Bakanu, Tache, le capitaine petit, avec « les morts » comme m'a dit Raicha.

Malgré moi, je suis impressionné. Je veux voir mon ami. Au fond de moi j'ai pensé : « le revoir avant que ». Quelle idiotie! N'empêche, je vais aller lui rendre visite. Je passe le commandement provisoire à Raicha pour aller faire le point sur notre situation avec le sous-lieutenant Mihai Coliopol. Je le sais installé dans des abris aménagés à contre-pente, sur ma droite. Je commence une grimpette en diagonale, immédiatement applaudie par un F.M. russe. De petits entonnoirs se creusent. Le sable gicle en toupies. Les nôtres ripostent très violemment, ce qui me permet

de me faufiler jusqu'au trou de mon ami. Ces salutations du matin, pas plus que ma visite ne l'émeuvent. Lui, il lit Baudelaire! Maintenant, les échanges de coups de feu crépitent sur toute la ligne. J'en profite pour dire à Coliopol :

— Mets ton casque, Bon Dieu, une balle en ricochet peut te tuer! Ses yeux marrons, rieurs, se lèvent vers moi. Il étire son mètre quatre-vingt-cinq, passe de longs doigts dans ses boucles brunes, me sourit :

— Pour bien lire, il ne faut pas avoir le crâne serré, sans quoi ça ne rentre pas bien...

— Une balle rentrera mieux!

Ses yeux s'étonnent :

— Une balle? T'es pas fou? La mort et moi sommes de vieux compagnons. Nous savons tout l'un de l'autre. Elle s'ennuierait de moi si je perdais la vie.

Il rit. Ses dents blanches sont nacrées de santé.

— Ion, écoute donc ça... Savais-tu que Baudelaire n'écrivait que pour les cavaliers?

Sa monture apocalyptique
Est un cheval épileptique
Qui va reniflant les corps morts
Et galope toujours sans mors.
Larifla fla fla
Larifla fla fla
Larifla fla fla

Vraiment, il m'épate.

— Michou, je ne suis pas venu pour parler littérature. Tu crois qu'on va pouvoir reprendre le patelin?

— Bien sûr, qu'on va le reprendre! On a toute la journée pour ça. D'ailleurs, ils se cachent comme des rats.

— N'empêche qu'hier ils ont débarqué, nous ont délogés sans qu'on y puisse rien. J'ai l'impression qu'Ivan a fini de reculer. Il en débarque de partout. Nous sommes trop avancés, pas assez nombreux...

Coliopol réagit ferme :

— Nous sommes surtout des Calarashis. On leur passera sur le bide...

Maintenant, avec ta permission je vais bouquiner un peu avant que les russkis ne fassent trop de bruit...

Et le voilà replongé dans « Les fleurs du Mal ».

Je regagne mon trou sans histoires.

Nous sommes le 9 septembre 1941 et il nous faut reprendre aujourd'hui Mihailowka.

Le soleil est presqu'à son zénith lorsqu'à 11 h 30, nous recevons l'ordre d'attaquer.

Je bondis hors du trou :

— *Inainte! Inainte!*

Le cri court tout le long de l'éventail que nous formons face aux positions russes. Il est immédiatement dominé par la hargne du tir adverse. Les armes automatiques entrent en action à en faire éclater leur canon. Des milliers de projectiles hachent tout sur leur passage. La terre tremble. Les impacts creusent des sillons dans tous les sens, tracent à l'acier brûlant des sillons mortels. Lorsqu'elles rejoignent un homme, les balles le dépècent avec un bruit mat, sourd, à en vomir.

Nous nous aplatissons au sol, à le faire crever sous nos corps ou à se défoncer la poitrine. De temps à autre, la bouche sèche, je crache un nouvel :

— *Inainte!* en avant! en avant!

Comment puis-je être debout dans cette tempête, dans cette grêle meurtrière?

A ma gauche, trois cavaliers progressent plus rapidement que moi. Bakanu et Éné les soutiennent en faisant aboyer sans répit leurs F.M. Ils sont enragés. Les chargeurs vides retombent plus vite que des cartes au poker. Les tubes chauffent. Les trois cavaliers sont maintenant cinq. Je vais arriver à leur hauteur.

Chose curieuse, dans cet enfer j'arrive à décomposer parfaitement les bruits. J'entends qu'une mitrailleuse-jumelée russe vient d'entrer en transes. L'air est giflé autour de moi. Des claques stridentes, multiples, à vous retourner la tête, à vous l'arracher.

Deux des cavaliers se couchent. Les trois autres courent toujours. La vague de mitraille les rejoint, les soulève, les porte en haut de sa crête tumultueuse, les secoue, pantins déjà désarticulés. Ils retombent. Le bruit mou de leur chute me parvient, s'incruste en moi. Je me laisse tomber, accablé, saisi d'une frayeur intense. Il ne faut pas que la peur me gagne. Je dois la dominer absolument.

Un flot de bile m'envahit. Je me redresse, file courbé sur les maisons d'où le feu jaillit par toutes les ouvertures. Notre attaque progresse mal.

Proche de moi, Coliopol gueule :

— Bimbirica, Bon Dieu, que fout Bimbirica?

Il réclame l'appui du sous-lieutenant commandant le groupe anti-chars.

Finalement apparaît un tout petit canon de Pak. Dérisoire. Les servants sont fauchés d'un coup, immédiatement, sur le tablier protecteur. Deux autres tentent de le mettre en action. Subitement, le tireur halluciné voit ses deux mains arrachées. Il n'en croit pas ses yeux. Se redresse. Prend tout le monde à témoin :

— Regardez, mais regardez...

Il brandit ses deux poignets déchirés vers nous. Puis paraît tousser violemment. En fait, des balles lui labourent la poitrine. Il tombe enfin. Délivré.

Tout en haut, le sous-lieutenant Janescu crie pour encourager ses hommes :

— Avec moi... avec moi... Allons les déloger!

L'air se déchire sous des déflagrations de toutes sortes. Une pluie de débris variés nous aveugle, nous cingle. D'un coup de reins, nous arrachons encore quelques mètres. Sur mes talons Masilu halète, gémit, mais tient le coup. Il suit, déchargeant sa carabine au ras de ma joue droite, déchirant mon tympan. Les maisons de Mihailowka sont au plus à trente mètres. On y est presque.

— Arrose, Bakanu, arrose...

Il ne s'en prive guère. Le lourd F.M.Z.B. mène une sarabande folle entre ses mains puissantes. Marin, courbé en deux, l'approvisionne à toute allure.

Encore un bond.

Nous nous jetons en avant. La moindre motte de terre au loin, nous paraît la terre promise. Il faut y arriver, se blottir derrière, protéger sa chair tremblante.

Des cris fusent de partout. Des cris de peur, de panique, de rage.

Un grenadier s'allonge d'un coup.

— Relève-toi, petit, allons, viens...

— J' peux pas... j' dois avoir les jambes cassées...

Je regarde. Il n'a plus de bottes. Ses jambes sont restées dedans. Elles gisent à trois mètres de là, blotties l'une contre l'autre...

— Suivez Bakanu, suivez-le...

Brusquement, Bakanu se cabre, lâche le F.M., s'abat. Je me précipite, Masilu, Garbis avec moi.

Marin tient Bakanu dans ses bras. Je lui ordonne de

nous le laisser, de ramasser le F.M., de couvrir notre retraite. Dès que l'arme se met à cracher, en rampant nous poussons tant bien que mal notre camarade à l'abri. Puis, plus loin, jusqu'à la berge du Dniepr.

Bakanu a une ceinture de sang à la taille. Une rafale de F.M...

Avec sa chute, l'attaque s'est arrêtée, notre élan brisé. Tous nos attaquants se sont terrés sur place comme ils ont pu. Creusant des terriers sous eux, utilisant des trous d'obus.

Bakanu est parfaitement conscient.

— Ça va aller, Raphaël, ça va aller...

Comment suis-je capable de dire quelque chose d'aussi con ? Il me regarde gravement.

J'enlève son casque. Il y a toute la vie du monde dans ses cheveux bruns, bien fournis, brillants, drus.

— Domnul Lieutenant... je vous avais dit que j'avais quarante hectares à Corabia... de la bonne terre et des vignes ?

— Tu me l'avais dit...

— Vraiment de la très bonne terre, vous savez. Pas comme cette saleté d'ici.

Dans ses doigts devenus déjà très blancs, il laisse couler le sable de la berge.

Il essaie de voir ses horribles blessures. Elles l'empêchent de se courber. Je le sens retomber dans mes bras. Il respire très fort. Ses yeux si intelligents ont toujours toute leur vivacité.

— C'est un F.M. qui m'a fait ça ?

Il tend ses doigts vers son ventre où le sang clapote maintenant à gros bouillons.

Je confirme :

— C'est un F.M.

Il s'attriste :

— Dire que je leur ai fait souvent ça, aux autres. Les pauvres! Puis, dans un sursaut, il se reprend :

— N'empêche que j'étais le meilleur du 2e Calarashi avec mon outil, pas vrai Domnul Lieutenant ?

— C'est toujours vrai, Raphaël... Tu n'as que vingt-trois ans. Tu es fort... Tu vas t'en tirer...

Il se renfrogne d'un coup :

— Oh! pas vous... pas vous...

Je rougis violemment.

Il porte une main ferme à sa poche de poitrine, en sort une carte postale de campagne. Comprenant son intention je lui tends un crayon. Détourne la tête. Quand je regarde à nouveau, le crayon est tombé. Sa main plaque la carte fort contre lui. Des balles perdues se glissent jusqu'ici. Leur « floc... floc... floc... » dans le sable nous fait sursauter.

Bakanu halète, cette fois. Ses traits se crispent. Il s'agite :

— Faut prendre les chargeurs... Vous entretiendrez mon F.M... Rendez-leur ce qu'ils m'ont fait. Aussi, Dahlia, ma jument... Elle se fait vieille. Il faut que Jacob s'en occupe bien. Mon père me l'avait donnée pour mes dix ans... ça faisait un bail qu'on galopait ensemble. Il faudra l'aider à vivre... à s'habituer...

Il se cabre. Son visage livide témoigne éloquemment qu'il s'est vidé maintenant de tout son sang.

— Lieutenant, lieutenant... je veux retrouver mon âme... Lieutenant, lieutenant ça vient, ça vient...

Ses yeux s'exorbitent, il hurle de toutes ses dernières forces, se tend, retombe mollement sur mon bras.

Qu'a-t-il vu venir ?

Quel dernier obstacle ce brave Calarashi a-t-il voulu éviter ?

De plus en plus nombreuses, telles des guêpes exaspérées, des balles bourdonnent autour de nous.

Bien qu'il n'en ait plus besoin, nous tirons notre camarade à l'abri jusqu'au bord du Dniepr. Dans les roseaux. L'eau vient lécher ses bottes.

Transis de chagrin, nous le laissons là.

Je vais aller rechercher le F.M. sur le terrain. Marin et Masilu m'accompagnent.

J'ai oublié quelque chose. Je retourne. En marchant, je ne peux m'empêcher de penser à mon rêve. Bakanu était dans la file descendante. Je l'ai vu.

Je pénètre dans les roseaux, me penche sur lui, retire doucement la carte qu'il tient toujours serrée contre sa poitrine. Je lis ce qu'il a écrit au crayon. Ses derniers mots :

BAKANU, RAPHAEL
CALARASHI
MORT POUR LE PAYS.

J'éclate en sanglots.

En remontant, je ramasse sous un tir forcené le F.M. — un héritage auquel je tiens.

Tout le monde est maintenant enterré.

Les Russes dans leurs maisons. Les nôtres dans leurs trous. De part et d'autre, les balles de carabines ou de mitraillettes cherchent l'imprudent qui ose regarder ce qui se passe dehors. Sans liaison possible avec les autres groupes, je décide d'aller moi-même aux nouvelles, tenter d'organiser quelque chose. Cela nous fera gagner du temps.

Éné me couvre au F.M., ensuite je fais un grand détour sur nos arrières.

A tâtons, je retrouve Coliopol dans un nouvel abri. Imperturbable il poursuit la lecture de son sacré bouquin.

Je lui raconte la mort de Bakanu, ma douleur de l'avoir perdu. Il me regarde, attentif.

— Attends, j'ai quelque chose pour toi...

Il feuillette d'un doigt nerveux les pages lues et relues qu'il doit savoir par cœur.

— Voilà... J'y suis. Tu sais, il faut tout juste changer le titre. Et encore. Voilà ce qu'il y a de merveilleux avec Baudelaire il a tout souffert, tout pensé... Ce sont *Les plaintes d'un Icare*, pour Bakanu nous en ferons *Les plaintes d'un Pegase*. Écoute :

En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu ;
Sous je ne sais quel œil de feu
Je sens mon aile qui se casse ;

Et brûlé par l'amour du beau
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme
Qui me servira de tombeau.

Le miracle de l'octosyllabe ailé s'accomplit. Je commence à comprendre Mihai qui, cultivant les douleurs du poète, ressent moins les monstruosités de la guerre, les abominations physiques dont nous sommes tous accablés.

Ces fleurs qu'il effeuille, tandis qu'autour de nous les blessés hurlent, gémissent leur misère, ont l'odeur forte de la mort mais le parfum de la beauté.

Je passe à un autre trou, salué d'une rafale qui me manque de peu. Déjà, je bascule dans un autre. Ainsi de suite jusqu'à tomber sur Dorel Constantinescu qui est, lui, à l'abri dans une large dépression, échappant complètement à la vue de l'ennemi.

Ses hommes sont étendus dans toutes les positions autour de lui.

C'est une surprise de le voir là où, normalement, il n'a rien à faire.

Je lui en fais part :

— Que fous-tu là ? Le 10e Roshiori n'est pas engagé. Tu fais du zèle ?

Il est hors de lui :

— Je fais du zèle, oui ! Pour une salope qui s'appelle Damaceanu. Tu connais ? Imagine-toi que l'ordure jubile parce que les Calarashis se sont cassés les dents sur Mihailowka. Il jouit. Vos pertes l'arrangent. Il vient d'obtenir que les restes de mon escadron viennent en appui. Comme ça, le 10e Roshiori rentrant dans la danse, il sera lui, dans le coup. L'affaire est belle. La citation s'impose :

Stoppé sur le Dniepr par des forces vingt fois supérieures en nombre et en armement, le colonel Damaceanu force l'ennemi par son action héroïque à Mihailowka et ouvre le passage du fleuve à nos armées victorieuses...

Fermez le ban !

Damaceanu, approchez, je vous colle la Ritterkreutz... Mon poing sur la gueule, oui !

Constantinescu va exploser.

Je le calme comme je peux. Difficilement, car il a raison. Il n'y a pas d'argument valable à lui opposer. Surtout, lui et ses hommes ont besoin de repos. Il a déjà perdu beaucoup trop de monde.

Nous bavardons quelques instants. Je parle aussi beaucoup de Bakanu. J'en parle au présent. Je n'arrive pas à admettre sa fin, bien que la racontant sans cesse.

Un remue-ménage derrière nous.

Damaceanu, qui débarque avec deux agents de liaison. Toujours très « Old England ».

Il m'ignore, interpelle Constantinescu.

— Capitaine, faites aligner vos hommes. Vous allez m'enlever ce village. Le reste des troupes passe sous vos ordres.

La colère me gagne. Dorel Constantinescu, lui, paraît au bord de l'apoplexie. Il se fige dans un garde-à-vous de statue :

— Domnul colonel, mon escadron n'a plus que trente-huit hommes, moins que l'effectif d'un peloton. Les Russes sont parfaitement retranchés, bien organisés, bien amunitionnés par le fleuve. Nous n'avons aucune chance d'enlever le village sans l'appui de la Pak. Or, nous n'avons même pas un canon anti-char pour les déloger. Mener ces hommes au combat dans ces conditions, dans l'état d'épuisement où ils se trouvent, c'est vouloir les sacrifier pour rien. Par simple souci d'humanité, il m'est impossible d'obéir à votre ordre...

Damaceanu croit rêver. Se fige, paralysé de stupeur. Lentement, détachant ses mots :

— Vous refusez d'obéir ? Vous savez ce que cela signifie ? Je vais vous faire voir, moi, qu'à la guerre pour un officier courageux, rien n'est impossible...

Il marche sur les Roshioris allongés qui suivent attentivement les débats.

— Roshioris, debout ! Tous derrière votre colonel. Nous allons reconquérir ensemble Mihailowka, pour la gloire de la cavalerie roumaine.

Pas un Roshiori ne bouge.

Cette fois, Damaceanu en tremble. Il a perdu la face. Il porte la main à son pistolet. Immédiatement, quelque part, une culasse claque sèchement.

Saisi, je le vois faire demi-tour, le visage convulsé de rage. Ses agents de liaison courent pour le rattraper. Il n'a pas fait vingt pas qu'une Roshiori lance d'une voix forte :

— Dans le cul, la médaille !

Damaceanu sursaute. On dirait qu'il vient de recevoir une balle dans le dos. Il vaudrait mieux, pour lui et pour tout le monde.

Pauvre type !

N'empêche que le capitaine Constantinescu et ses hommes se sont mis dans de sales draps. Pour eux, il y a du peloton d'exécution dans l'air.

A leurs mines lasses, résignées, je vois que la salve d'infâmie ne peut plus rien contre eux, ne peut plus les atteindre. Ils ont dépassé tout stade logique. Ils s'en foutent. Ils veulent bien mourir pour rien, mais pas pour la Ritterkreutz de Damaceanu.

L'échelon supérieur ordonne que l'escadron du 10e Roshiori sous le commandement de Dorel Constantinescu soit relevé par un escadron du 2e Calarashis. Lequel descend vers nous en renfort.

Au total, nous sommes donc trois escadrons. Enfin, ce qu'il en reste. Pas grand-chose. Presque tous les officiers et les maréchaux-des-logis sont morts. Sans qu'officiellement l'ordre en soit donné, spontanément les trois escadrons souhaitent passer sous mon commandement.

Je les installe en tenaille autour de Mihailowka. Je suis toujours, quant à moi, sur la rive du Dniepr, les pieds sur la plage.

Je tâte l'ennemi d'un feu nourri, précis. A sa riposte, je constate qu'il s'est fortifié à l'extrémité du village la plus proche du fleuve. Cela ne facilite pas notre besogne car il nous faut avancer à nouveau jusqu'à l'endroit où s'est brisée notre première attaque, si nous voulons d'un dernier bond les inquiéter sérieusement. Seulement, de là, nous pouvons devenir efficace. Notre 1er Peloton s'y est déjà fait décimer totalement.

Nous enjambons nos morts, rampons sur eux, en des étreintes répugnantes. Le feu ennemi court sur nos échines, par saccades, nous obligeant à nous coller littéralement sur les malheureux camarades pleins de sang, de déjections de toutes sortes. On me retient par le pied. Raicha m'indique quelque chose d'un mouvement de tête.

Le cavalier Vacareala du 1er peloton est appuyé, le dos contre un tronc déchiqueté à hauteur d'homme. Blessé à l'épaule Vacareala a tenté d'arrêter l'hémorragie. Le pansement d'urgence est encore dans son poing crispé. Dans ses yeux, une vision d'horreur. Le rictus qu'il grimace témoigne de son martyre. Vacareala est criblé de coups de baïonnette. Une trentaine dans les bras et les jambes, pour qu'il souffre, qu'il subisse totalement une inexorable agonie, en toute conscience. Quand il a dû s'évanouir ou mourir, une cinquantaine de coups ont crevé son ventre, sa poitrine.

Les assassins russes sont sortis pendant notre recul, pour achever nos blessés avec une abominable sauvagerie. Tous les cavaliers ont été liquidés de cette façon. Ils ont l'entrejambe de leur pantalon noirci de sang coagulé, ce qui prouve qu'on leur a piétiné les parties. Quand j'arrive au

cadavre du maréchal-des-logis Delcha, surpris lui aussi alors qu'il se pansait, je ne peux m'empêcher de vomir à longs spasmes.

De la main, je fais battre en retraite pour revenir sur les positions de départ. Je ne suis plus le même. J'envoie Garbis, Masilu, Varzaru réunir tous ceux qui assurent les commandements de peloton. Quand ils sont présents, je leur explique ce que je viens de voir — que certains d'entre eux ont vu également dans leur secteur, ils m'en donnent témoignage — sans pouvoir contenir mon émotion. Enfin, d'une voix plus calme :

— Mes enfants, je n'en ai pas reçu l'ordre formel, mais nous allons le faire pour la mémoire des camarades. Je vous le dis, nous allons prendre Mihailowka. Tout de suite! Autre chose : je tue de ma main le premier d'entre nous qui fait un prisonnier... Rejoignez vos hommes. Quand vous m'entendrez crier, allez-y en même temps que moi. Rompez! Ils s'éloignent tous vivement.

Je laisse passer un peu de temps. Ce qui ne me calme en rien. Je bouillonne.

Les Calarashis guettent mes gestes.

— *Inainte !* en avant, les gars...

Nous nous dressons en hurlant :

— Hourrah!

Tel un jeu de cartes sur l'avant-bras d'un prestidigitateur, toute notre ligne d'attaque se dresse d'un escadron à l'autre, homme par homme.

Ivan n'attendait que ça.

Il fait feu de toutes ses armes, dresse un mur de projectiles devant nous. Infranchissable. Nous retombons à terre, dispersés comme les cartes tombées de haut lorsque le coup a raté.

Une grêle d'acier nous persécute au sol, nous faisant rebondir derrière nos misérables abris qui sont trop souvent, maintenant, les corps de nos camarades tombés lors des premiers assauts.

Les balles font des bruits monstrueux dans leurs chairs sans âme.

Tout à coup, sur ma gauche, un homme se dresse, se lance en avant dans la mitraille, les mains vides. Tombe. Quand il se redresse il tient un F.M. ramassé près d'un mort. Il a l'air maintenant de l'Ange des Batailles debout dans l'enfer qui ne peut le consumer sur place.

Je le reconnais : c'est Mihai Coliopol, mon ami.

Il crie :

— A moi, Rochioru... à moi!

Subjugué, le brigadier Rochioru de Castranova se jette à ses côtés. Dans le vacarme de la bataille, je n'entends pas ce que dit Coliopol au brigadier. Toujours est-il que ce dernier se baisse. Coliopol installe le F.M.B.Z. sur le dos du gaillard. Ils avancent. Char de guerre humain impressionnant. Ils avancent.

Coliopol tire chargeur sur chargeur, droit comme le bon droit. Incroyablement une balle fait sauter son casque. Il continue cheveux au vent de la mitraille, car de toute façon on le sent, Rochioru ne s'arrêtera que mort. Et encore! Comment résister à pareil spectacle, à ce duo guerrier titanesque? Personne n'en aurait le cœur.

— *Inainte*, Calarashis, en avant, en avant...

Tous suivent d'un seul bond, crachant des flammes de dragons par toutes les gueules de leurs armes à feu.

Masilu alimente le legs de Bakanu qui hurle à la mort en me brûlant les mains. Un cavalier venu je ne sais d'où s'est dressé à mes côtés, aidant aussi à alimenter le F.M.

Les premières maisons nous sautent littéralement à la figure, tant notre course a été rapide.

J'abandonne le F.M. à Masilu, pour balancer une grenade dans la fenêtre la plus proche. Elle explose aussitôt, provoquant de la casse chez les occupants si j'en juge par leurs hurlements. La porte s'ouvre d'un coup. Trois soldats russes apparaissent, ensanglantés. Mains en l'air.

— Tire, Masilu, tire...

Le jeune agent de liaison hésite. Je me précipite sur lui, fou de rage, arrache l'arme.

Les Russes ont compris. L'un tombe à genoux, les deux autres supplient. Je tire un plein chargeur dans le tas, jusqu'à ce que plus rien ne bouge. Relance l'arme à Masilu. Hébété. Des Calarashis se ruent de partout. En passant à ma hauteur l'un d'eux reçoit une balle en pleine figure. A la place de son nez, un énorme trou rouge vient de se creuser. Il tombe. J'empoigne son fusil au vol. La baïonnette est au canon. Je cours vers une autre maison. Un russe en sort, une mitraillette 34/38 — Boîte de Camenbert — au poing. Les balles de 7,62 miaulent furieusement. Je cours toujours sur lui. Il jette l'arme pour se sauver. En l'embrochant, je sens des os craquer. Je le secoue à

bout de bras devant moi pour pouvoir retirer la baïonnette coincée. Il hurle. Un flot de sang envahit sa bouche. Le fait taire.

Je pense en revoyant les blessés achevés :

— Ah! tu aimes la baïonnette? je vais t'en faire passer le goût!

Les Russes détalent sous tous les angles. Ils sont une véritable armée. S'ils faisaient face, ils nous anéantiraient, mais bousculés, ils n'arrivent pas à se reprendre. J'en aperçois deux qui vont chercher refuge dans un puits. Mauvaise idée. Ma grenade les suit en tournoyant. Tombe derrière eux. Une explosion terrible. Tout s'écroule. Dans une cour, ils sont sept pris au piège. Leurs armes jetées à terre. Pas de question. Deux grenades les expédient au diable.

Je suis ivre de fatigue, noirci de poudre, souillé d'ordures, las de tout. Mon cœur cogne dans ma tête, l'air m'asphyxie. J'arrive au Dniepr, toujours courant.

Pour mieux nager, les Russes se sont déshabillés en catastrophe. Ont plongé dans le fleuve. Seule leur tête apparaît à la surface. On dirait une centaine de ballons qui flottent, descendant le courant à toute vitesse. Genoux en terre, des cavaliers s'empressent de faire un concours de tir. Les ballons humains éclatent. L'eau se teinte de rouge... Je fonce vers la plage. Pas de chance pour eux. Trop tard pour se foutre à l'eau. Coincés. Ils sont là une douzaine, tous à poils. Les mains sur les parties.

— Masilu, passe-moi le goupillon de Bakanu, je vais leur donner une putain de bénédiction...

Tête basse, hors d'haleine je présume, ce qui expliquerait son tremblement, Masilu engage un nouveau chargeur, me glisse l'arme.

Les Russes tremblent.

Ce n'est pas de froid.

L'un d'eux trouve dans mon regard la confirmation de ce qui l'attend.

Il lâche son sexe et ses couilles pour faire son signe de croix.

J'en laisse tomber le F.M. dans les mains de Masilu.

Les types à poils, moi, ça me fait perdre tous mes moyens. Ces sauvages soldats d'élite ont l'air de grands nouveau-nés.

Le fait est qu'ils reviennent de loin.

Je salue leur seconde naissance d'un éclat de rire auquel ils n'ont pas le courage d'applaudir.

Peut-être bien que, maintenant, c'est la vie qui leur fait peur.

CHAPITRE XV

Piele de drac. — Le massacre des flamants. — Les Zaporogues. — Dahlia franchit le Dniepr. — La steppe des Nogayes. — La mort du général von Schobert. — Ce chameau d'Orient... L'abandon de Dahlia. — Les « Ratas ». — La croix de Pistol. — Coliopol descend son « Rata ». — Le Capitaine Eugène Petit.

Mihailowka repris, les hommes bien abrités, mon premier souci est d'aller me recueillir près de Bakanu. Sur sa poitrine, à la place de la carte postale, il y a maintenant une grenouille. On dirait un cœur vert battant à l'extérieur d'une respiration artificielle. Avec ma pelle, je creuse un trou à distance raisonnable du Dniepr. Sous un gros acacia. Ce sera la dernière demeure de Raphaël Bakanu de Corabia.

A mon retour, je trouve la défense parfaitement organisée. J'entends Garbis dire à Raicha en me voyant :

— Tiens, voilà « Piele de Drac » (1) qui rapplique...

Le surnom va me rester, chez les cavaliers. Il fera son chemin jusqu'à l'état-major.

Mihailowka et Garbis réunis viennent de faire de moi : « La peau du diable » ce qui, dans notre cavalerie-paysanne roumaine, veut dire : La Chance. En plus imagé...

Les Russes allongent un violent tir d'artillerie. A les sentir siffler largement au-dessus de nos têtes, il nous est facile de comprendre que, ne sachant pas encore ce qui se passe

(1) La peau du diable.

exactement à Mihailowka pour les leurs, ils répugnent à taper en plein dans le village. Ce qui nous arrange bien.

Nous sommes épuisés. Physiquement. Moralement. L'effort terrible que nous venons de produire nous a anéantis presqu'aussi bien qu'il a anéanti nos ennemis.

Nos pertes sont lourdes. Tous les hommes ont quelqu'un à pleurer : un parent, un ami, un chef. Leur mutisme est tristement éloquant dans ce moment où l'on pourrait crier : « Victoire ! »

Les gars du Génie ont entrepris de lancer un pont pour enjamber le Dniepr. Nous permettre le passage. Il s'agit d'une performance longue, périlleuse, démoralisante pour les pionniers. Le fleuve est puissant, fougueux, très large. Il fait sauter sans cesse l'ouvrage encore mal assuré. Les canons russes se chargent d'en faire autant quand, par miracle, tout s'apprête à tenir. Des milliers d'obus sont percutés à un rythme hallucinant. A croire que la Russie n'est que pièces d'artillerie et les Russes tous des artilleurs.

Je fais creuser des abris individuels à trois mètres du rivage, préférant quitter le village et prévenir plus rapidement une contre-attaque toujours possible.

Ces trous sont inévitablement humides. Les parois de sable, des éponges mal pressées. L'eau suinte. Mais cet inconfort malsain nous vaut une relative sécurité.

Au matin, nous sommes littéralement trempés. Un brouillard gris s'appesantit sur le fleuve et les berges. On ne se voit plus d'un trou à l'autre.

Il est au moins 10 heures lorsque le soleil dissipe les derniers paquets de brume.

On prend le risque de sortir sous le nez d'Ivan, de s'étaler un peu pour se faire sécher. Les uniformes fument. De l'autre côté, ils se tiennent tranquilles.

La nature se colore lentement des premiers symptômes de l'automne. Des tâches jaunâtres deça, delà. Quelques feuilles tombant lentement dans l'air doux.

Des oiseaux migrateurs coupent un triangle dans le ciel. Les deux rives voient s'ébattre des mouettes, des goélands, des espèces inconnues de nous en nombre incroyable. Un vrai festival des marais.

D'un seul trait de pinceau magistral, la plage, devant

nous, se colore de rose tendre. Un vol de flamants vient de s'abattre. A n'en pas croire ses yeux. Ils sont mille, deux mille, peut-être, levant haut, l'une après l'autre, leurs pattes griffues. Elles ressemblent à des baguettes chinoises. Noires. Plongent pour piquer dans le potage de l'eau quelque particule délectable. Les Calarashis et moi sommes éblouis de cette tendre beauté exposée devant nous, qui s'ébat en toute confiance. Oasis de couleur plantée au milieu du décor sinistre de la guerre. Le spectacle est tellement fascinant que les premières rafales paraissent irréelles. Elles ne le sont que trop, réelles. Les bolcheviks s'amusent, de leurs positions, à cribler de projectiles nos flamants roses. Volontairement, sadiquement, ils tirent très bas, de manière à faucher les pattes des grands échassiers, sans les tuer. Ils s'effondrent dans de grands claquements d'ailes inutiles, grotesques. Leurs pattes sont pareilles à de longues tiges de verre filé, cassant net sous l'impact des balles.

La mitraillade dure deux, trois minutes. Le plus grand nombre des flamants reprend son vol, mais ils restent bien trois cents échoués sur le sable, pitoyables nacelles, tendant désespérément leur long col gracile vers l'Orient, se soulevant d'un mètre, retombant misérablement avec des cris déchirants.

La guerre est une vaste galerie d'atrocités, mais ce tableau-ci restera pour toujours gravé en ma mémoire, comme le plus odieux attentat contre la beauté, la vie légère, la grâce. Comme le plus gratuit, le plus répugnant des crimes.

Comble d'horreur : je dois demander maintenant aux tireurs d'élite de se joindre à moi pour achever les oiseaux martyrisés. Les carabines claquent sèchement. Il faut tirer dans la tête au long bec recourbé. Elle ne paraît être qu'un léger renflement du cou. L'œil noir minuscule brille d'un noir de jais.

Au bout d'une demi-heure, la dernière détonation retentit. L'agonie des grands oiseaux a pris fin.

Un grand manteau au velours froid de tristesse nous enveloppe. La brise légère agite en passant des plumes roses sur les cadavres gisant en boule, leur donnant un air de vie. Mais les flamants ne prendront plus jamais leur vol joyeux et gracieux. L'escale en terre russe a été fatale à ces émigrants sans passeport. Leur ballet de luxe était probablement une atteinte aux principes marxistes.

La conversation s'engage au sujet de ces Russes dont certains actes nous dépassent. Non que nous soyons de petits saints, mais cette cruauté gratuite écœure les cavaliers. D'autant que la nature, alentour, est privilégiée. Le Dniepr, féerique.

Je raconte aux Calarashis qu'ici même était il y a des siècles la patrie des Cosaques Zaporogues, les plus indépendants, les plus rebelles de la Sainte-Russie. Leur capitale, Zaporogène, était construite sur la grande île au milieu du Dniepr, immense forteresse de bois défiant le pouvoir des Tzars.

Immédiatement, les conversations s'orientent sur les mérites de leurs chevaux, leur monte, les différences de selle, d'étriers, d'éperons. La manière qu'ils avaient d'utiliser le « chachka » (sabre cosaque), le « kindjal » (poignard cosaque), le « nagaika » (fouet cosaque).

Garbis s'inquiète de savoir pourquoi on les appelait « Zaporogues ». Simplement parce qu'ils s'étaient établis après les chutes du Dniepr (Porogues). « Au-delà » se disant « Za ». D'où Zaporogues.

C'étaient des « djiguites » accomplis, mais aussi d'aventureux marins, poussant leurs esquifs de sapin jusqu'à la mer noire, défiant le Turc, décimant le Tatar. Leur habileté à l'arc est diabolique. Ce sont des chrétiens fanatiques. Adoptant quiconque fuit le Tzar, le sultan, les rois, les seigneurs, les maîtres, du moment qu'il sait faire d'un coup de pouce son signe de croix à l'envers. Qu'il sait chanter son amour des steppes sans fin, du ciel où les étoiles paraissent plus brillantes qu'ailleurs.

Au coin des feux, ils évoquent l'Ataman Sviatoslaw, leur héros, celui qui défia la mort dans les plus incroyables combats pour la trouver en tombant dans les chutes du Dniepr, au cours d'un pari. Comme c'était en l'An Mille, ils crurent que sa fin annonçait celle du monde.

Le soir au sein du « Sietch », leur capitale de l'Ile Khortiza, ils content sans fin les exploits de Sviatoslaw...

Dans le monde cosaque, le : Sietch » de Zaporojié fut la dernière à rester complètement indépendante. Ce que ne put supporter Catherine de Russie. Par un ukase de 1775 elle pulvérise leur liberté jurant « que doit disparaître à jamais jusqu'au nom de cosaque Zaporogue... »

Alors vaincus, écrasés, les survivants se dispersèrent un à un sur les bords de la Mer Noire.

J'ai parlé simplement. N'empêche que les Calarashis

reniflent. Les Cosaques sont leurs frères, des fanatiques des chevaux, de la liberté comme eux.

Pressentent-ils en cet instant qu'eux aussi sont condamnés ? Aussi irrémédiablement condamnés à disparaître que le furent les Zaporogues...

Pendant la nuit, nous ne pouvons pas fermer l'œil. Des milliers de grenouilles sortent du fleuve, sautent sur nous, se répandent par vagues visqueuses, gluantes. Bouger, c'est les écraser. Encore plus dégoûtant que de les recevoir sur la figure. Littéralement, il en pleut. Une scène digne d'un film d'épouvante, car vraiment un si grand nombre de ces bestioles déferlant sans arrêt, bondissant sans cesse de tous côtés a quelque chose de malsain, de répugnant.

Au matin, sous les ordres d'un vieil ami de Collège que je revois avec joie, le commandant Stancu, le 3e bataillon de Brachov assure la relève, nous confirmant dans l'espoir que l'on a : aller reprendre nos chevaux à Liubimowka. En échange, nous leur abandonnons sans regret les envahissants batraciens.

Les retrouvailles avec nos compagnons sont gâchées par le fait qu'il faut abandonner aux « Tine Cal » régimentaires les montures des camarades disparus au combat.

Fidèle à ma promesse, j'emmène la jument Dahlia. Elle me suit, tête basse. Les étriers vides de Bakanu sonnent le creux de la mort contre ses flancs qu'il ne chevauchera plus...

Il nous faut traverser le Dniepr à Berislav sur un fantastique pont-volant de 700 mètres que les « Sturm-pionniers » sont enfin parvenus à lancer malgré la force du fleuve, malgré l'artillerie et l'aviation russes qui les ont harcelés, sans pour cela les dissuader de faire la jonction des deux rives. Mais à quel prix !

Avant le passage, on nous réunit. Des officiers allemands et roumains viennent épingler des décorations. Elles sont nombreuses. Comme il n'y en a pas pour tout le monde personne n'est content, d'autant que les Calarashis ont le plus parfait mépris pour ce genre d'attrape-nigaud. Ils

n'ont pas tort : à Mihailowka, la reconquête a été un fait d'armes collectif. Il est de la dernière maladresse de distinguer quelques élus. Pourquoi celui-là plutôt que l'autre ? Il nous tarde d'aller voir ailleurs ce qui se passe. Autorisation nous en est donnée. Je crois bien que tout le monde est content de ce départ hâtif, car nos figures maussades ne doivent guère être rassurantes.

Ce fut Dahlia qui, la première, eut l'honneur d'étrenner l'ouvrage. Elle avança seule, d'un sabot décidé.

Sur sa selle était accrochée la valeur militaire de 1re classe. La plus haute distinction qui puisse récompenser un soldat. Le brigadier Bakanu vient de la recevoir à titre posthume. Il était bien temps !

Dans tous les cas, mort ou vivant, Bakanu il s'en foutait, des médailles.

Dahlia, elle, doit se demander ce qui tinte sur sa croupe, à la place du poids bien chaud de son ami. Même pour Dahlia, la médaille ne fait pas le poids...

De l'autre côté, à Kachowka, des combats furieux se sont déroulés dans les maisons éventrées et aux abords de la ville. Des bannières ukrainiennes aux deux bandes jaune, bleu et des oriflammes à croix gammée flottent. Au-delà, une étrange forêt de branches de bouleau, horizontales et verticales s'étend. Jaillissant du sol, plantant ses croix sur les tombes des braves. Sinistre square où personne, jamais, ne viendra jouer.

En bon ordre, nous entrons immédiatement dans la steppe des Nogayes. Un désert de trente deux mille kilomètres carrés. Il commence par rabougrir des acacias, très vite de moins en moins nombreux, de plus en plus petits. Surgissent des buissons. Peut-être sont-ce là des acacias nains, miniaturisés. Quelques arbres bizarres. Finalement, plus rien que des épineux, des broussailles. Un semblant de terre friable, jaune, s'effondre sous les sabots, rendant l'allure difficile. Pratiquement pas de cultures. Ce qui explique bien naturellement la rareté de petites agglomérations, très éloignées les unes des autres. Dans l'immensité du ciel, rien, pas un oiseau, si ce n'est de temps en temps l'apparition du nez jaune d'un ME 109, le fameux Messerschmitt, nous survolant à basse altitude et battant des ailes

au-dessus de nos têtes pour nous faire savoir que tout va normalement droit devant. Les chevaux s'habituaient très bien au vrombissement des moteurs des ME 109, tendant fièrement l'allure du plus loin qu'ils en entendaient un, sans doute pour lui faire voir combien ils étaient vaillants.

Cela nous amusait beaucoup.

Ce qui nous amusa moins, ce fut la première nuit passée dans la steppe. Pour un début de septembre, il faisait plutôt frisquet... Inutile de dire que nous fûmes matinaux. Un bon petit galop vous remet son homme d'aplomb en moins de deux...

Au bout de quelques heures nous tombons sur une piste mal tracée, tout à fait dans notre axe de marche. Nous la suivons depuis un long moment lorsque, du lointain, nous parvient une explosion sourde. Attentifs, tous tendent l'oreille. Rien ne se produit. Il doit s'agir d'autre chose que de l'artillerie russe.

Une demi-heure plus tard nous longeons une sorte de terrain d'aviation de fortune, autour duquel règne une grande agitation. Les débris d'un appareil allemand fument encore. A la hauteur de ce terrain, je dois obliquer plus au sud encore.

Deux avions de reconnaissance aux croix noires viennent de se poser. Volontairement, ils le font en dehors du terrain. Je vais m'enquérir du motif de cette activité insolite. J'apprends ainsi avec stupéfaction qu'à bord de *La Cigogne* (1) qui a brûlé avait pris place le général Von Schobert, général en chef, commandant la IXe armée.

Avant de s'enfuir, les Russes ont miné le terrain. Schobert avait décidé d'étudier le secteur mais surtout de saluer les troupes à leur passage. En se posant, son appareil a sauté. Cette triste nouvelle jette la consternation. Le général était particulièrement aimé de tous. Quand il s'agit d'un grand chef, nul n'en ignore.

On nous dit encore que les avions qui sont là viennent d'être envoyés par ordre spécial du Führer Adolf Hitler pour ramener la dépouille de Von Schobert et lui organiser de somptueuses funérailles.

Nous parlons encore de l'événement.

(1) La cigogne : surnom familier donné par la troupe au « fieseler-storch », appareil léger de reconnaissance.

Accablés, nous poursuivons. Le paysage n'incite guère à de joyeuses réflexions.

Le « plutonier » Jacob s'approche de moi. Il est inquiet du comportement de la jument Dahlia.

— Je ne comprends pas... Jusqu'alors avec Bakanu sur le dos je la trouvais très bien, même en fin d'étape. Maintenant, bien qu'allégée de son poids, elle se traîne. N'a plus d'allant. Les « Tine Cals », en souvenir de Raphaël, sont aux petits soins pour elle. Rien n'y fait...

Je ne suis pas surpris de ce que dit Jacob. Dahlia reste insensible aux caresses que je lui prodigue à la moindre occasion. Mauvais signe. J'interroge :

— A votre avis quel âge a-t-elle, Jacob ?

Il n'hésite guère :

— Pas plus de seize ans, Domnul Lieutenant. Plus une jeune fille, pas une aïeule non plus. A mon avis, elle avait encore cinq ans de bon...

Cet avis je le partage, sachant bien que la jument Dahlia ne survit encore à son cavalier que pour une seule raison : la compagnie des chevaux, des hommes qu'elle connaît. Le seul endroit où Bakanu puisse peut-être encore venir la rejoindre. Son cas est simple : la jument dépérit de chagrin. Sans Bakanu, rien ne lui paraît valoir d'être vécu. Sur son dos, le fardeau de la mort pèse dix fois ce que pesait son cavalier. La charge de l'incompréhensible est en train d'écraser Dahlia. Avec la nuit qui approche, nous ressentons une vive fraîcheur, bien qu'en ce douze septembre 1941 nous ne soyions pas encore en automne.

Nous campons sur une petite hauteur. Je place les sentinelles. Enveloppés dans tout ce dont nous trouvons, malgré la fatigue, il nous faut longtemps, grelottant dans les tenues d'été, pour trouver le sommeil.

Au matin un vent glacé, venant de la mer, nous mord jusqu'aux os. Il faut que le soleil soit très haut pour que nous arrivions enfin à nous réchauffer.

Cette fois, il faut évoluer à travers de petites dunes. Une maigre végétation tente d'y accrocher ses racines, mais il suffit de la plus légère bourrasque pour les arracher. Elles s'agglomèrent en des sortes de petites boules, roulant sur le sable, sautant, cabriolant à des vitesses vertigineuses. Les dunes deviennent de plus en plus hautes. Par endroits, elles barrent complètement l'horizon.

J'envoie Raicha faire une reconnaissance avec deux

cavaliers. Dans cet élément nouveau pour eux, les chevaux fatiguent beaucoup. Un problème d'eau commence à se poser. Pas dramatique, mais enfin il existe.

Quand ils sont dans le sens de notre itinéraire, je fais emprunter à nos montures, pour leur faciliter l'allure, des sortes de cours d'eau à sec, les « balkas ».

Ventre à terre, voilà que revient Raicha avec les deux éclaireurs. Les bras au ciel, ils crient quelque chose que nous n'entendons pas. Leur surexcitation paraît telle que j'ordonne de mettre pied à terre. Les deux F.M. se trouvent en batterie en une fraction de seconde.

Lancé à la vitesse d'un obus, Raicha bloque net des quatre fers, saute en voltige, tombe à mes pieds.

On dirait un fou :

— L'Orient, c'est l'Orient, braille-t-il à perdre haleine...

— J'ai vu l'Orient!

Il a l'air égaré que devait avoir la vigie de Christophe Colomb découvrant la terre qu'il prenait pour l'Amérique.

Ce que ce pauvre Raicha prend lui, pour l'Orient, ce n'est jamais qu'un misérable chameau égaré dont les deux bosses viennent d'apparaître tout en haut de la dune la plus éloignée de l'endroit d'où reviennent mes éclaireurs.

J'explique, aussi bien qu'il m'est possible de le faire, que l'Orient est bien loin encore, mais le mal est fait. Le peloton semble avoir consommé le plus perfide des haschisch. Il flotte de langueur, ondule, se traîne, gémit.

— Nous sommes bien loin de chez nous... Trop loin... Nous ne pourrons pas revenir... Jusqu'où irons-nous comme ça...N'arrêterons-nous jamais ?

Autant l'Orient peut exercer une fascination sur certains, autant il semble paralyser toute velléité de conquête de la part des Calarashis qui ne se trouvent bien qu'en Roumanie. Maintenant que nous avons repris la Bessarabie qui nous appartenait, ils trouvent ça largement suffisant. Ils détestent toujours autant les communistes mais prétendent pouvoir les arrêter quand il le faudra sur nos propres frontières.

Je leur démontre qu'il faut abattre tout le système bolchevik si nous voulons avoir la paix un jour. Que les Allemands sont nos alliés naturels dans cette guerre. Que, sans eux, nous ne pourrions rien sur les barbares de l'Est qui nous ont déjà envahis tant de fois. Tant bien que mal, ils conviennent qu'il faut en effet poursuivre la croisade.

Pour les stimuler, je fais prendre un temps de galop.

Heureuse initiative qui nous conduit dans un nuage de poussière jusqu'aux abords de ce qu'il serait prétentieux d'appeler « oasis ». Disons un vieux tronc d'arbre creux recueillant péniblement un mince filet d'eau. Autour s'ébattent de petits chevaux cosaques perdus ou abandonnés, aux poils longs, aux crinières, à la queue emmêlée de chardons, de brindilles d'épineux, de lentisques.

Il y a également un chameau famélique qui blatère tant qu'il peut en nous voyant apparaître.

Tous s'écartent un peu pour nous faire place. Aucun ne s'enfuit. Notre présence semble au contraire les rassurer.

On fait tout d'abord place au « plutonier » Jacob conduisant la jument Dahlia à l'abreuvoir improvisé. La première. Une façon de marquer combien Bakanu fait toujours partie du peloton.

Elle avance, les membres anormalement raides. Deux, trois mètres avant le tronc creux où l'eau s'attarde, Dahlia frémit longuement, ploie sur ses antérieurs. Tombe à genoux. Je vais à elle. Flatte son encolure chaude, imprégnée de sueur. Elle baisse la tête avec une lente obstination pour ne pas la relever. J'interroge Jacob du regard...

— Elle n'ira pas plus loin, Domnul Lieutenant... Je suis certain que physiquement elle en a les moyens, mais quelque chose s'est brisé. Le poids de son chagrin l'accable. Nous ne pourrons pas la faire suivre.

Sans aucune arrière-pensée, simplement parce que je ne sais trop quoi faire de mes mains, je touche l'étui revolver pendu à mon côté. Les hommes m'observent attentivement. Ce geste leur fait détourner les yeux. Immédiatement, ils feignent d'être absorbés par une occupation quelconque.

Je prends une décision :

— Qu'on lui donne double ration d'avoine et du fourrage pour huit jours...

Une agitation frénétique s'empare de tous. C'est à qui deviendra dans l'instant un palefrenier exemplaire. Tous en sont capables. Ils s'y emploient avec une sorte de ferveur. Oreilles couchées, la jument ne réagit absolument pas. Ce remue-ménage autour de sa personne la laisse indifférente. Quand on a amassé autour d'elle des vivres suffisants, des friandises à l'excès dont l'odeur ne lui dilate même plus les naseaux, j'ordonne un vibrant :

— *Incalecarea!*

Ce commandement cher à nos montures, entendu des milliers de fois dans sa carrière, la fait broncher. Ses oreilles se dressent. Un espoir insensé me gagne.

— *Calarashis... Inainte! Inainte!*

Je vois son pelage parcouru d'ondes successives. Une dernière vague d'émotion va soulever Dahlia, j'en suis sûr...

En bon ordre de marche le Peloton s'éloigne, les chevaux hennissent, fouettent de la queue, des éperons tintent contre les étriers, les mors cliquètent.

Dahlia n'a pas bougé.

Elle sait que nous l'abandonnons. Elle veut que nous l'abandonnions. Plus exactement, elle a décidé de ne pas aller plus loin. Sans Bakanu pour faire ployer ses reins au gré des cavalcades, tout effort lui paraît vain.

J'ai fait mettre au petit trot, fermant moi-même la marche avec l'espoir fou qu'elle puisse rejoindre.

Après l'escalade de la première dune, il nous faut plonger dans une dépression de terrain.

Je fais volter Dac, avant de disparaître, pour un adieu.

Tous m'imitent.

Dahlia est toujours à genoux. Son long col se tend dans notre direction. Sans doute sait-elle qu'avec nous c'est sa vie qui s'enfuit. Alors, dans un suprême effort, d'un coup de rein elle se redresse sur ses jambes flageolantes, pousse un hennissement de détresse, mais aussi d'amour. Ion Varsaru de Osica est resté à mes côtés. Cet imbécile prend sa trompette, la porte à ses lèvres, lance les notes déchirantes de « la prière aux morts ». Des notes à briser l'âme la mieux trempée en mille morceaux. Quand la dernière note tombe dans ce désert, désolante, affligeante, pour ne laisser place qu'à un silence écœurant, je vois là-bas Dahlia s'abattre d'un coup, les quatre fers en l'air, frappant le vide de ses sabots par saccades nerveuses, pour son ultime course vers Bakanu. Puis, ne plus bouger. Courbés sur leurs montures, frappés au plus profond de leur être, les Calarashis communient intensément avec l'insaisissable...

Au troisième matin, ce sont des M E 109 qui nous réveillent. Leur passage au-dessus de nos têtes a quelque chose de rassurant : nous nous sentons moins seuls.

Peut-être est-ce pour cela que, vers la fin de la matinée, nous ne prêtons pas une attention particulière aux trois appareils qui arrivent droit sur nous.

Des cavaliers agitent la main pour les saluer. Le fracas des mitrailleuses leur répond, qui nous disperse comme par enchantement en tous sens et de tous côtés.

Les « Ratas » (1) viennent de faire leur apparition. Ils ne font qu'un passage. Probablement à court de munitions. Personne n'a été touché. L'émotion donne de l'appétit. Tellement d'appétit que les Calarashis décident de voir ce qui se passe sous leur selle.

Certains ont tenté l'expérience que les Huns réussissaient paraît-il très bien. Au départ de Bérislav-Kachovka, ils ont posé directement sur la croupe du cheval une épaisse tranche de viande de bœuf fraîche, un papier par-dessus, puis la couverture, la selle, enfin leur postérieur. Ils chevauchent là-dessus avec ardeur, persuadés de mitonner un bon gueuleton pour le moment où les autres n'auront qu'une maigre « ciorba ». L'instant est venu de voir si la « chose » est consommable. Je les vois saisir avec méfiance une sorte de large semelle noirâtre, raccornie, infiniment peu ragoûtante.

Plus affamé, plus courageux, moins sensible, je ne sais, Vadastreanu y donne un coup de dent le premier. Il mord, tire, mord à nouveau, tire encore, sans parvenir à ses fins. Son couteau entre en jeu. Il découpe une lanière en appuyant la « chose » contre sa selle. La suce un peu. Crache le tout, écœuré, en même temps qu'une sorte de jus de chique peu ragoûtant. De quoi vomir. Autour de lui, ce ne sont que mimiques très significatives.

Ceux qui n'ont pas tenté de jouer au boucanier à force de tape-cul en rient à perdre haleine. Moi le premier. L'opération « Attila » nous fait passer un bon moment. A peine sommes-nous repartis que, surgis de nulle part, trois « Ratas » fondent sur nous. Ils sont là avant que nous les ayons vu venir, avant d'avoir entendu quoi que ce soit. Notre surprise est totale. Les balles des mitrailleuses affolent les chevaux. Le sable gicle sous les rafales. Les avions mènent un infernal ballet.

Je ne sais plus où j'en suis.

Les « Ratas » font passage sur passage. Le hurlement de leurs moteurs se mêle aux furieuses détonations de leurs

(1) « Rata » : Le I (Istrebitel) 16 soviétique. Baptisé « Ichak » (âne) par les Russes, « Rata » (rat) par les Espagnols de la guerre civile, « Abu » (taon) par les Japonais. On l'appelle aussi parfois « Mosca » (la mouche).

armes. Les projectiles secouent le sable autour de moi. Je disparais, aveuglé dans une couverture de poussière.

Raicha, qui doit être à côté de moi mais que je ne vois pas, hurle en toussant :

— Le lieutenant est tué... Le lieutenant est tué!

Je me demande si ça ne serait pas un peu vrai, par hasard... Combien dure cette hallucinante attaque? Impossible à dire. Une fraction de seconde comme une heure. Tout est possible. Je sais seulement qu'elle a cessé quand les grains de sable se sont mis à retomber en crépitant doucement dans un beau silence tout neuf.

Dac, tout frémissant, s'ébroue énergiquement. Quelques foulées nous portent au-devant des cavaliers regroupés. En me reconnaissant, Garbis lance à la cantonnade :

— Hourra! Piele de Drac (La peau du Diable) n'a pas un accroc!

Les hommes me félicitent. Leur joie évidente de me revoir vivant alors qu'ils me croyaient mort me fait presqu'aussi plaisir que le fait de me sentir bien en vie.

Peut-être est-ce à cause de cela qu'il ne me vient pas à l'esprit de faire l'appel. Aussi quand je vois revenir « Desdemona », la jument lippizan du maréchal-des-logis Pistol, les étriers vides battant, mon cœur se serre.

On commence à y voir clair. La poussière s'est dissipée. Vite, nous partons à la recherche de notre camarade. Je le retrouve rapidement. Une balle de 30 mm lui a ouvert un trou dans le cou, si gros qu'on y passerait le poing. En le retournant, je m'aperçois que le projectile est ressorti en entraînant à l'extérieur du pauvre corps le cœur et le poumon gauche.

Consterné, je fais creuser une tombe. Nous l'enterrons après avoir dit les prières. Puis, assis autour de son dernier abri nous parlons de lui en attendant que rejoignent les trois voitures du train de combat.

De l'une d'elles, je fais sortir une caisse de munitions. Cassée, elle fournit deux planches. De quoi faire une croix. Graver dessus : « Maréchal-des-logis Pistol ». Déposer au pied le casque de ce cavalier, qui va reposer dans la Steppe des Nogayes, Calarashi venu de bien loin.

Il va falloir faire attention avec ces « Ratas ». Une engeance dont on s'était fort bien passé jusqu'ici. Je rumine sur la meilleure manière de leur échapper. Nos fuites dans le désordre sont certes « réglementaires » mais il doit y avoir mieux. Quelque chose dans le ciel, droit devant nous. Les salauds y ont pris goût. Je suis étonné du calme de Dac et des autres chevaux. Le ronflement des moteurs leur fait à peine agiter les oreilles. Je suis beaucoup plus nerveux qu'eux. A tort! Ce sont des ME 109 rejoignant leur base.

A peine ont-ils disparu que toutes nos montures se mettent à danser de nervosité. Deux points noirs à l'horizon. J'ai compris :

— Pied à terre...

Tous m'imitent, rendant la bride aux montures qui détalent aussitôt au grand galop, chacun pour son compte, cherchant un abri au plus profond des trous d'un « balka ».

Nos chevaux, en rien de temps, ont appris à distinguer le bruit d'un moteur de « Rata » de celui d'un ME 109 ami. Désormais, les voici devenus nos meilleures sentinelles.

Déconcertés par la manœuvre, les « Ratas » font un passage pour rien. Quand ils reviennent, tout le monde est aplati dans le sable à grande distance les uns des autres. Tout le monde, sauf ce diable de sous-lieutenant Coliopol, installé au milieu de la piste et qui les attend de pied ferme derrière une mitrailleuse en position de tir anti-aérien.

— Vite Mihail, vite, planque-toi, planque-toi!

Pour toute réponse j'entends le « staccato » de la Z.B. devançant le tir des mitrailleuses d'aviation. Éberlué, je vois sa première rafale rater de peu le premier appareil, arrachant un peu de tôle à son empennage, poursuivre pour venir exploser en plein dans le moteur du second appareil. Une gerbe de flammes suivie d'une déflagration. D'un coup, l'avion vert à bande rouge vient percuter au sol. L'autre ne demande pas son reste.

— Je l'ai eu, je l'ai eu! crie Coliopol.

Les « hourra » des cavaliers m'empêchent d'en entendre plus. Encore une fois, le sous-lieutenant Mihail Coliopol est notre héros (1). Un Calarashi descendeur d'avion. Pégase contre Rata, on n'a pas fini d'en parler dans les écuries de Roumanie. Pistol est vengé, bien vengé.

En fait, tout le monde en parlait encore lorsque nous arrivâmes à Elisabetovka. L'ordre nous arrive très

(1) L'appareil russe « Rata » abattu a été homologué par le haut commandement de la Wehrmacht. Attribué officiellement au sous-lieutenant Mihail Coliopol, du 2e Calarashi.

vite de stopper notre avance dans cette petite localité.

Il y a huit jours que nous sommes entrés dans la steppe des Nogayes. Nous en voilà sortis sans grand dommage. A en croire l'état-major, nos ennuis pourraient bien commencer maintenant. Depuis le début des hostilités, les bolcheviks ont en effet construit un fantastique fossé antichar s'étendant de façon pratiquement discontinue de Rodkowka, sur la mer d'Azov, passant devant Melitopol et se poursuivant jusqu'à Nikopol, sur le Dniepr.

L'incroyable « fossé » large de 6 mètres, profond de 5, long de 150 kilomètres doit interdire tout franchissement aux « Panzers ». Trois cent mille Russes y ont travaillé de jour comme de nuit. Une cinquantaine de mille sont morts de fatigue, d'épuisement, de sévices corporels et reposent au plus profond de cette blessure géante qu'ils ont tracé dans la chair de leur pays pour mieux le défendre.

Le capitaine Eugène Petit vient nous relever. Un simple bavardage avec lui est une cure de jouvence. C'est un homme pétillant d'esprit, mince, souple, vif avec une désinvolture très aristocratique, élégant, portant remarquablement l'uniforme. Il a la morgue apparente des êtres ombrageux cherchant à dissimuler une trop grande sensibilité. Lui aussi a déjà sa légende de cavalier. Ce descendant d'émigré français de la Révolution de 1789, réfugié d'abord en Russie, puis en Roumanie, a un père très riche et un oncle président de la Cour de cassation de Bucarest. Il réussit de brillantes études mais rien ne l'intéresse que le cheval et la cavalerie. Tout naturellement, il « fait » Targoviste comme d'autres entrent au couvent. Il en sort sous-lieutenant affecté au 10e régiment de Roshiori (le régiment de Dinu Pak!) à Timichoara. A peine débarqué dans cette ville de cent mille habitants, il décide d'en faire la conquête. S'appelant Eugène, il penserait déchoir d'avoir à loger dans une rue qui ne s'enorgueillirait pas d'un aussi romanesque prénom. Il trouve enfin un appartement de réception rue du prince Eugène-de-Savoie. Voilà qui lui convient à la perfection. Notre Rastignac se fait immédiatement imprimer un millier de cartes de visite dont le libellé bien équilibré l'enchante :

EUGÈNE PETIT
rue
EUGÈNE-DE-SAVOIE

S'emparant du « Bottin », il rédige des adresses : celles du préfet, du procureur du roi, des présidents de Tribunaux, de la Chambre de commerce, de la Chambre des métiers, des principaux professeurs, avocats, enfin de tout ce qui compte un nom important. Puis le voilà parti, lui d'un côté, son ordonnance de l'autre, dans les quartiers nobles de Timichoara, déposer sur les guéridons des entrées son carton :

EUGÈNE PETIT
rue
EUGÈNE-DE-SAVOIE
a eu l'honneur de vous visiter ce jour...

Exténué, il rentre à son domicile et commence à attendre, ainsi que le code de la bienséance et de la civilité le prescrit, qu'on lui rende sa visite. Les huit jours réglementaires s'écoulent. Personne ne se présente. C'est clair, on veut l'ignorer, lui, Eugène Petit.

Bien évidemment, aucun des notables de la ville ne s'est soucié une seconde de ce petit sous-lieutenant inconnu de tous. Mais lui se soucie d'eux et tient énormément à s'en faire connaître. Pour y parvenir, il use du plus énergique des moyens : il leur dépêche ses deux témoins. Il les provoque tous en duel. A commencer par le préfet. Émotion générale. Voilà tout Timichoara en révolution. C'est que le jeune officier est sérieux. On ne badine pas avec son honneur. Parfaitement détendu, il confie à ses camarades :

— J'en ai pour trois bons mois à me lever à l'aube, à tirailler, à ferrailler...

Il est tout à fait disposé à coucher sur-le-champ l'élite de la cité. Celle-ci s'est renseignée. Petit est un rude bretteur, une fine lame, un adroit pistolet. Ces nantis se voient déjà les tripes à l'air, la cervelle en morceaux, d'autant mieux que Petit n'envisage pas une seconde qu'on puisse l'abattre. Il est l'offensé, il est invulnérable. Le jugement de Dieu ne peut intervenir qu'en sa faveur.

Affolés, les notables alertent Bucarest qui intervient aussitôt. On mute sur l'heure l'impertinent fou de colère à Botochani, à l'autre bout du pays...

Miséricordieux, son oncle tout-puissant lui vient en aide. Il le fait revenir à Bucarest au 4e régiment de Roshiori,

régiment de la « reine Marie ». Dès lors, aucun officier ne peut rivaliser d'élégance avec lui. Adulé des femmes, il les reçoit dans un appartement luxueux, à double entrée, ce qui fait qu'une dame n'en croise jamais une autre. Il leur consacre tout le temps qu'il ne passe pas avec son cheval et y gagne le surnom de « mouvement perpétuel ».

Il va entrer en guerre en qualité de commandant du 1er escadron du 4e Roshiori. A partir de là, il n'est plus question que de sa témérité, de son panache, d'actions d'une audace folle accomplies avec la plus effarante fantaisie mais d'une terrible efficacité, toujours avec le minimum de pertes.

Le 23 septembre 1941, nous confions donc Elisabetovka à la bonne garde du brillant capitaine Eugène Petit, pour aller plus à l'Est encore, à l'extrême bord de ce singulier précipice : le fossé « anti-char ».

CHAPITRE XVI

La Bataille de la mer d'Azov. — Filiberta. — La Commune de Paris. — La Sirène défigurée. — La fin de la journée.

Le 24 septembre 1941, nous prenons position dans le secteur Ludowitsa-Novopopowka. L'Armée se regroupe rapidement autour de cette position. C'est une armée au moral d'acier mais qui n'en est pas moins entamée par des fatigues sans nombre et surtout des pertes sanglantes.

Elle se compose des unités roumaines de la IIIe armée, (chasseurs et cavalerie) ainsi que de deux corps d'armée de la Wehrmacht constituant alors la IXe armée. Cette dernière avait des effectifs anormalement réduits, notamment pour le 49e corps de Montagne et le 30e corps d'armée. Par exemple la 170e division d'infanterie hanséatique, composée des 381e, 389e, 401e régiments d'infanterie dont chacun n'avait que cinq cents hommes à mettre en ligne, moins du quart des effectifs. Le bataillon du génie de la division ne comptait plus que soixante hommes convertis en fantassins. Le groupe de reconnaissance, lui, avait été détruit à 100 %. Sans doute est-ce pour cela que notre escadron est choisi par les Allemands pour le remplacer. Je me laisse dire qu'ils n'auront besoin de nous qu'une douzaine de jours... sous-entendu que le treizième nous reposerons sans doute tous sous d'adorables petites croix de bois, casques au-dessus, nous en dessous, si toutefois on a pu récupérer les morceaux...

Côté roumain, les pertes ont d'ailleurs été encore plus sévères. Surtout pour la 6e brigade de cavalerie : les 10e

et 9ᵉ régiments de Roshioris et le 5ᵉ régiment de Calarashis ne sont plus que les fantômes de ce qu'ils ont été.

Derrière le fossé anti-char sont massées par contre les XVIIIᵉ et IXᵉ armées soviétiques, composées de divisions fraîches, certaines blindées ou motorisées, réunies sous le commandement de Timochenko dont le plan n'est pas d'organiser la défense derrière le fossé, mais de nous y arrêter dans un premier temps, puis de contre-attaquer à outrance et de nous rejeter au-delà du Dniepr pour sauver la Crimée.

Le 25 septembre le colonel Ion Danesco, le commandant de Brigade, vient nous rendre visite. Il a quelque chose à dire.

— Officiers, sous-officiers, cavaliers... La division allemande dont nous dépendons actuellement m'a demandé de lui donner un régiment pour attaquer sur le point le plus névralgique du front... J'ai décidé que ce régiment serait le vôtre : le glorieux 2ᵉ Calarashi. Dans la nuit, vous gagnerez vos positions de départ. Dieu vous garde!

La bonne blague : Dieu ne nous garde jamais ou alors il tient chaque fois à en avoir beaucoup pour monter le rejoindre... et il faut dire : Amen!

Tous les visages se sont fermés. On salue réglementairement. Garbis s'ébroue. Il n'est pas du genre qui peut rester longtemps sans parler :

— Le colonel est sûrement un brave type, sans quoi je lui aurais répondu que des honneurs comme ça, les Allemands peuvent bien se les foutre quelque part...

Déjà une grande animation règne. Tous les cavaliers entourent leurs montures, leur parlent affectueusement, font et redéfont les fontes avec amour. C'est le moment sentimental de l'adieu. Adieu aux chevaux, adieu aux souvenirs chers que l'on confie aux « Tine Cal », graves autant que des prêtres nous voyant entreprendre le dernier voyage.

Le brigadier sanitaire Kostea s'affaire autour de nous, s'appliquant à ce que toute sa personne reflète l'image d'un « grand patron ». Sérieux, répondant brièvement, grand, maigre comme il est, notre infirmier réussit presque à tenir le rôle. De toute façon, en recevant de ses mains une quantité industrielle de pansements destinés à boucher les trous, les petits trous, les gros trous qu'on va nous faire dans le corps, personne n'a envie de rigoler.

Pleuvent également des rations-surprise de cigarettes, sardines, fromage de Hollande, biscuits, chocolat, oranges...

— Moi, ça me coupe l'appétit, fait Raicha... Ça pue le dernier repas d'un condamné, tous leurs trucs...

— Si t'en veux pas, file-moi ta part... Quand on a le ventre bien plein, les balles ont plus de mal pour entrer... réplique automatiquement Garbis qui ne le rate jamais.

Puis je les vois s'installer, l'un après l'autre, en tailleur dans un coin, sortir la fameuse carte postale de leur poche de poitrine et écrire en s'appliquant. Je m'arrange pour passer derrière eux. Jeter un coup d'œil sur leur correspondance. Tous commencent par la même petite phrase rassurante :

Sachez d'abord que je suis bien vivant...

Étonnante naïveté! Je ne souris qu'un bref instant. Combien d'entre eux le seront encore demain soir, vivants?

Très rapidement, nous sommes installés au centre du dispositif allemand.

A notre gauche, nous avons le 401ᵉ régiment d'infanterie de Hambourg. A notre droite le soi-disant Bataillon du génie qui est réduit à trois officiers et soixante hommes.

Nous occupons la crête d'un ravin qui dégouline jusqu'à un marécage. Les sapeurs du génie ont été placés derrière ce marécage. Leur petit nombre mérite bien cette excellente protection naturelle.

Quand, au matin, les chiffons de brume se décident à aller nettoyer le ciel, nous voyons enfin notre objectif : un petit groupe de bâtiments : ferme, grange, remise, hangar, écurie, portant le nom de Filiberta. Celui du propriétaire disparu. Un Allemand venu de son Wurtemberg natal tenter ici l'aventure des pionniers, faire fortune dans ces terres vierges.

Sur Filiberta règne le silence.

Autoritaire, Raicha demande sèchement aux hommes de son groupe.

— Quel jour sommes-nous?

— Jeudi 26 septembre...

— Alors, on aura de la chance. C'est mon jour porte-bonheur...

Il n'a pas fini de parler que la foudre alliée au tonnerre s'ouvre sur nous. Un déluge d'obus russes nous assomme, pulvérisant autour de nous des éclats mortels. Des tonnes de terre traversent l'air, dans un sens, dans l'autre, une

explosion renvoyant les effets de la précédente, lâchant en cours de route des blocs de rochers, des millions de cailloux sur nos têtes. La fumée se mêle à la poussière. Quand, au bout d'un quart d'heure, tout redevient calme, il est difficile de savoir s'il fait jour ou nuit, si l'on est sourd ou encore capable d'entendre. J'ai l'impression de marcher dans un molleton. Une voix gouailleuse traverse néanmoins cette sorte d'obscurité visuelle et auditive :

— Raicha ? Oh ! Raicha, tu pourrais pas dire à Ivan qu'il lâche tes porte-bonheur ailleurs que sur nos gueules ?

Timide d'abord puis littéralement niagaresque, une cascade de rires déferle sur nos positions. Je suis en train de me payer moi-même une bonne tranche de l'humour de Garbis lorsque, visiblement abasourdis par cette hilarité qui nous submerge après ce que nous venons de subir, trois Allemands débouchent à quatre pattes dans mon P.C. Deux tirent des fils téléphoniques. Le troisième, grand, sympathique, se présente :

— Oberleutnant Böttcher, aide-de-camp du général Wittke... Dites-moi, lieutenant, je viens ici à titre d'observateur. M'autorisez-vous à téléphoner au général que le plus violent bombardement russe n'a sur vous et vos hommes qu'un effet : vous faire rire à en mourir ?

— Il vaut mieux mourir comme ça. Ne trouvez-vous pas ?

Böttcher a l'air tellement interloqué que je lui raconte l'anecdote. Du coup il se détend, rit enfin avec moi. D'excellents rapports se nouent aussitôt. Ils ne sont pas si fréquents entre Roumains et Allemands. Ces derniers se méfient beaucoup de nous, et nous, nous n'avons guère apprécié leur comportement dans les provinces conquises lors de l'avance. Il faut dire qu'en Ukraine, par exemple, en vingt-quatre heures un soldat roumain faisait partie de la famille où il logeait tandis que l'Allemand ne fréquentait que ses camarades, ne desserrait pas les dents, ne faisait aucun effort pour comprendre l'habitant pourtant férocement anti-communiste, hanté par l'idée d'indépendance nationale.

Non ! l'Allemand n'était bien qu'avec l'Allemand, ne s'entendait bien qu'avec l'Allemand. D'une façon générale, il va sans dire.

Avec les mêmes précautions qu'un spécialiste me révélant que je suis atteint d'un cancer mais que la bombe au cobalt va retarder la fatale échéance, le lieutenant Böttcher me confirme la proximité de l'attaque en se félicitant, il doit me l'apprendre, que notre commandant de Brigade ait décidé de nous appuyer au préalable par le feu de toutes les batteries du régiment d'artillerie de Focsani. Une batterie par escadron. Jamais on n'a fait de tels frais pour nos pauvres carcasses. Je le remercie de la nouvelle. Böttcher s'incline avec la grâce d'une grue dont la flèche laisse retomber d'un coup vingt tonnes de ciment armé sur le chantier.

Personne ne pourra jamais expliquer combien il est difficile de tuer le temps en attendant de l'être soi-même.

Je bâille aux corneilles. Le sommeil. La faim. La peur. Le soleil est à son zénith. Le téléphone sonne. Pour moi. Une voix anonyme :

— Je vous donne l'ordre de vous tenir prêts. Dès que le feu de notre artillerie cessera, prenez immédiatement votre course. N'arrêtez qu'à Filiberta. Exécution !

L'aimable individu raccroche.

Deux minutes plus tard, nos batteries entrent en action. Un tir d'une précision admirable. Immédiatement les deux premières salves encadrent Filiberta. Dès lors, rectifier est un jeu d'enfant pour les artilleurs. D'ici, on distingue parfaitement les zones d'impact. En face, ils doivent avoir mal à la tête. Chacun son tour !

Böttcher semble agréablement surpris. Je l'entends téléphoner dans l'appareil, en hurlant pour couvrir le fracas du bombardement :

— *Rûmanische artillerie schiesst fabelhalft !* (1)

En attendant le moment fatidique de l'attaque, les hommes sont courbés par le poids de l'appréhension. Si leurs pensées sont sœurs des miennes, je les plains.

Le silence tombe.

Mon cœur bat plus fort. Le moment est venu. A la manière tendue d'un somnambule j'enjambe le parapet de fortune couronnant la crête protectrice :

— *Inainte*, mes gars, *Inainte*...

Les Calarashis suivent, tout à fait déterminés. Je le vois à leur visage.

— *Inainte Doï Bâligari !* (2) gueule Garbis.

Chacun précipite sa course. Assez loin sur ma droite

(1) L'artillerie roumaine tire merveilleusement.
(2) En avant ! le 2e crottin de cheval...

galope Coliopol et ses mitrailleurs. Bardé de grenades, j'ai l'impression d'avoir sur moi de grosses écailles métalliques battantes. Le terrain accidenté casse un peu l'élan. Mon pied gauche dérape dans un trou. Je fais un effort pour ne pas tomber. Cela me déchire. L'impression de recevoir un coup de lance dans l'aine. Un point douloureux. Il pourrait y avoir pire car pour l'instant, personne du côté russe ne semble intéressé par notre course de fond et d'obstacles. L'artillerie les aurait-elle mis hors de combat ?

Quand nous sommes à 100 mètres environ, ils nous prouvent brutalement le contraire. Les Russes ont toujours le même contrôle de feu, ne s'énervant que le moment venu, bien venu. La rage folle de toutes leurs armes se libère d'un seul coup, s'exprimant pleinement avec une conviction terrible. Le déluge de feu, d'acier, le miaulement chuinté des balles crachées par milliers nous couchent au sol. Là encore, ces guêpes folles, surexcitées, poursuivent leur cible, vibrantes de colère. La terre semble prise de convulsions. Elle tressaute sous moi, autour de moi. Je casse mes ongles à vouloir creuser un trou pour m'enfouir dans les entrailles de ce monde en délire. J'ai rabattu mon casque sur mes yeux, plus pour ne rien voir de cet enfer que pour me protéger. L'air chargé de poudre devient étouffant. Mes oreilles sonnent, mon crâne éclate. Ma bouche en bois. Je n'en peux plus. Je ne veux pas mourir. Dans chaque balle qui coupe l'herbe rase autour de moi, je sens l'hésitation de la mort en quête d'un mauvais coup. Pour lui échapper il faut se sauver en avant.

— En avant, Romanatz, en avant (1).

Ils me suivent. Au deuxième saut, je vois le brigadier Rochioru de Castranova (celui-là même qui portait si héroïquement le F.M. de Coliopol sur son dos à Mihailowka) stoppé net par une gerbe de balles. Il tombe percé par plus de cinquante projectiles, littéralement transformé en passoire. Un horrible magma qui fut le cavalier Danuceanu glisse dans mes jambes. Je ne sais pas si je marche, si je pense, si je suis arrêté. Il n'y a plus dans l'air que des éclats meurtriers dont les sifflements m'affolent. Disloqués, démembrés, mutilés, partout tombent des Calarashis. Le

(1) Les cavaliers de l'escadron sont tous du recrutement du département de Romanatz (préfecture : Caracal).

maréchal-des-logis Turbatu lâche son arme, porte les mains à son ventre, surpris. Une nouvelle rafale le renverse. Je trébuche sur un éboulis. Bon Dieu, nous y sommes! Je balance des grenades des deux mains à la fois, deux par deux. Le brigadier Soporlitjanu, près de moi, veut me dire quelque chose. Un flot de sang jaillit brusquement de sa bouche. Ses yeux expriment toujours la même idée à laquelle se mélange bientôt une indicible angoisse. Il s'assied pour mourir.

— *Pe eï mama lor !* hurle Garbis (1).

J'ai mal aux bras à force de balancer mes grenades. Un de nos F.M. crache ses flammes à toute vitesse derrière moi. Tout ça paraît rudement efficace car du bâtiment d'habitation sortent des gaillards en noir, des bérets sur la tête, les mains en l'air :

— *Nie Oubivaite, nie oubivaite!* (2).

D'autres s'acharnent encore à défendre les ruines de Filiberta. Ils ont tort. Les Calarashis sont terribles à l'arme blanche. Le grincement caractéristique des baïonnettes coinçant leur tranchant contre les os me fait frissonner. Le craquant de la chair humaine trouée est immonde. Quelques détonations sporadiques, le « han » du dernier pourfendeur liquidant sa victime. Quelques « Pociada... Pociada... Pociada... (3) » et tout est terminé.

Les Russes se rendent. Jettent leurs armes. Ils sont nombreux, trop nombreux. Je fais ramasser tous les P.M, les F.M., les grenades qui traînent. Les cavaliers en font un tas qui grossit à vue d'œil. Deux Calarashis, P.M. russe au poing, veillent dessus, pour éviter tout remords de la part de nos prisonniers. Pendant ce temps je fais connaissance avec nos adversaires. Ce sont des marins soviétiques débarqués du croiseur *Pariskaya Komuna* (la Commune de Paris). Leur petit dolman noir, très court, leur va bien. Ils ont remis leurs bérets sur la tête. Voilà une authentique unité d'élite. Des braves. Au bout d'un moment, l'un d'eux me fait savoir que « tous leurs politruks sont morts ». Le sourire qu'il a m'interdit de chercher à en savoir plus.

Ils sont exténués. Nous aussi. Pêle-mêle, mélangés, nous

(1) Très pudiquement : « Montez-leur dessus, nom de Dieu de putain... »
(2) Ne nous tuez pas, ne nous tuez pas.
(3) Pociada : Grâce.

nous laissons tomber à terre avec eux. Je fais distribuer des cigarettes à la ronde. Pour tout le monde. Goulûment, chacun savoure les premières bouffées. Des bouffées chaudes de vie. Très vite nous parlons de la bagarre, des exploits, des occasions perdues. On se croirait à la fin d'un match de rugby. Hélas, ce ne sont pas de crampes que souffrent tous ceux qui gisent sur le sol.

Des hurlements, des gémissements, des appels affreux ont succédés aux détonations, à l'éclatement des grenades.

Le brigadier sanitaire Kostea fait de son mieux. Ses aides ne sont pas assez nombreux. On a toujours envie de faire vite, plus vite quand un homme souffre. Et puis, pourquoi commencer à soulager celui-ci plutôt qu'un autre ? Hélas il y en a toujours trop qui attendent en pleurant leur souffrance, en la criant. Un des aides-infirmiers reste figé devant un Russe qui a une baïonnette plantée dans le ventre. Il la tient à pleines mains car l'engin qui lui fouaille les entrailles est toujours au bout du fusil, crosse en l'air, abandonné par son bourreau.

Je secoue l'infirmier :

— Tu vas lui retirer ça, oui ?

Le pauvre type pose les mains sur le fût de l'arme, n'ose pas bouger. Le Russe le regarde avec des yeux exorbités. La sueur coule sur son visage en longs filets, creusant des rigoles blanches dans la crasse noire héritée du combat.

— Vas-y, mais vas-y !

D'un coup l'infirmier tire violemment vers le haut, dégage l'instrument de supplice. Une intense surprise se lit sur le visage du blessé. Il sourit. Son corps s'arque brusquement. Il est mort. L'infirmier reste pétrifié.

Un Calarashi monte sur une meule de paille. Son pistolet spécial claque deux fois. Les fusées blanches s'élèvent dans le ciel clair, retombent en parapluie.

« Filiberta est à nous » disent-elle à l'Armée.

— Pas la peine de faire tant de bruit, gronde Garbis à l'adresse de l'artificier bénévole, t'en as pas eu assez pour aujourd'hui ?

L'idée me vient enfin de faire l'appel. Sans doute me tracasse-t-elle depuis longtemps mais je n'ose la retenir dans la crainte du sinistre bilan.

Quand j'appelle le nom d'un disparu au combat, son meilleur camarade répond :

— Mort à l'ennemi.

L'ennemi a beaucoup de morts à son actif. Ces marins de la Mer Noire se sont bien battus.

— Raicha ?

Pas de réponse.

Une autre fois, inquiet :

— Maréchal-des-logis Raicha, Ion ?

— Pas mort, répond un des deux survivants de son groupe. Je l'ai vu entrer là-bas dedans...

Le cavalier désigne la grange.

Tout le monde appelle maintenant avec inquiétude :

— Raicha... Raicha...

Enfin nous le voyons sortir, sans casque, hirsute, noir de poudre, tenant à bout de bras un manteau de cuir de quartier-maître soviétique qu'il vient de récupérer, sur un cadavre probablement. Sa culotte est incroyablement déchirée de partout, d'où sortent ses deux genoux noueux et crasseux. Le jaune du drapeau national qu'il porte toujours enroulé autour de la taille apparaît maculé de taches. Mais lui, Raicha, lui, est hilare. Il s'approche de moi et sur le ton du parfait contentement de soi, d'un air complice, me dit :

— Vous voyez bien, nous sommes arrivés à faire ça aussi, à leur prendre Filiberta...

Moi, je me laisse toujours émouvoir par ce sacré Raicha. Un hurlement nous fige sur place. Je me précipite. Le brigadier sanitaire Kostea a de sévères ennuis avec un blessé russe. Une sorte de géant roux, vitupérant, lui serre le cou entre les deux énormes battoirs velus qui lui servent de mains. Il secoue Kostea, va sûrement lui arracher la tête. Nous intervenons en vitesse. On s'y met à quatre pour maintenir au sol le géant bavant sa rage impuissante.

— Je ne sais pas ce qui se passe, dit Kostea, hors de souffle. Il a une balle dans le poumon... J'ai arraché sa chemise pour le panser. Il a regardé sa blessure... ça l'a rendu complètement fou !

Je me penche avec précaution, écarte doucement le dolman de cet enragé. Je regarde et je vois une chose étrange : une magnifique sirène dont le visage est en bouillie, une sorte de steack haché bien saignant.

En s'étirant, le Russe a regardé en même temps que moi. Voilà que ça le reprend. Il se tord comme un furieux, hurle des imprécations incompréhensibles. Catégorique, Garbis lui pose un pied sur le ventre, ce qui le cloue enfin au sol.

— Qu'est-ce qu'il a ce type... Qu'est-ce qu'il dit ?

Garbis qui comprend parfaitement le Russe, appris en trafiquant sur les quais du port de Corabia, a pour une fois l'air épaté. Il hoche la tête avec l'air du connaisseur ayant découvert un produit de toute première qualité :

— Ce qu'il a ? Il est très fâché. Je le comprends. Il dit : « Salauds de Roumains, regardez dans quel état vous avez mis mon tatouage... Regardez comment vous lui avez arrangé le portrait, à ma sirène... Une œuvre d'art qui m'a coûté trois mois de solde... Ignorants de salauds de fascistes ! »

Inutile de dire qu'après semblables doléances, le géant roux, à l'épiderme sensible, fut l'objet de toute notre sollicitude. Pour apaiser son chagrin, on le baptisa aussitôt « l'Amiral ». Il fut gavé de « Tsuica », de cigarettes, et soigné avec tous les égards dûs à un passionné d'art. On lui devait bien ça car sa sirène était salement amochée... plus que lui, apparemment !

Sur ces entrefaites Böttcher arrive. Enthousiasmé par notre action qu'il a suivie à la jumelle. Il a téléphoné au général Wittke pour lui dire son émotion devant l'héroïsme des hommes du 2e Calarashi. Après la pluie de mitraille, grâce à la bonne vue de Böttcher, nous avons droit à une pluie de Croix de Fer.

Raicha a la sienne. Il regarde tout le monde en dessous pour voir si quelqu'un, par hasard, ne songerait pas à se moquer de lui. Il a la peau délicate, Raicha. De l'épingler comme ça par surprise peut valoir d'intéressantes réactions. Comme Garbis, soudain pudique, ne s'en mêle pas, rien ne se passe de notable. Il vaut mieux. Je profite de cet intermède pour me mettre à la recherche de Coliopol qui doit être sérieusement affecté par la perte de son brave brigadier Rochioru. Je le trouve épuisé, adossé contre la roue d'une charrette démolie, les deux pieds sur un cadavre, avec encore entre les mains cette poignée morbide et salutaire sans doute, de *Fleurs du Mal* qu'il relit sans cesse.

A mon sourcil froncé il répond :

— Ne critique pas, homme de peu de foi ! Écoute plutôt comme « il » est toujours avec nous.

A voix très basse, il récite :

LA FIN DE LA JOURNÉE

Sous une lumière blafarde
Court, danse et se tord sans raison
La Vie, impudente et criarde.
Aussi, sitôt qu'à l'horizon

La nuit voluptueusement monte,
Apaisant tout, même la faim,
Effaçant tout, même la honte,
Le Poète se dit : « Enfin !

Mon esprit, comme mes vertèbres,
Invoque ardemment le repos ;
Le cœur plein de songes funèbres,

Je vais me coucher sur le dos
Et me rouler dans vos rideaux,
O rafraîchissantes ténèbres ! »

Quand il déclame ainsi, Coliopol me paraît être un Saint comme il me plait à les imaginer. Son être irradie une sorte de force mystérieuse. Le visage détendu n'est que bonté, que beauté. Sa présence paraît irréelle au milieu des débris calcinés qui servent de décor.

Filiberta était le pivot sur lequel s'articulait toute la défense soviétique. Une défense surtout prête à lancer l'offensive qui nous rejetterait au-delà du Dniepr, ou pire encore, nous réduirait à l'encerclement.

Notre victoire décale leur effort plus au sud. Les Russes, au prix de pertes effroyables, arrivent à percer les lignes de la 4e brigade de chasseurs roumains qu'ils mettent en déroute, effaçant dans une ruée sauvage toutes les positions d'artillerie. Clouant les artilleurs sur leurs pièces. Ils pénètrent ainsi de 15 kilomètres à l'intérieur, ouvrant une brèche jusqu'au quartier général de la brigade.

L'escadron est resté à la disposition de la 170e division d'infanterie Hanséatique. Le général Wittke l'envoie immédiatement pour rétablir la situation, s'il n'est pas trop tard. Notre 2e Calarashi a déjà sa légende au cœur de « la brigade de fer ». On lui a fait le redoutable honneur de le considérer comme le spécialiste de la contre-attaque. Il est aussitôt embarqué par camions pour lancer l'effort de nos camarades allemands. L'escadron a pour mission, lui, de rester sur place à Filiberta, de tenir la position jusqu'au bout. Elle nous a coûté assez cher pour que nous y soyons déterminés. Plutôt crever sur place que de lâcher Filiberta.

Au Q.G. de la brigade, à Malaja-Belosjorka, tout va mal. Les Russes déferlent par vagues gigantesques. Un véritable raz de marée. Tout est enfoncé. Là était installé l'hôpital de campagne. Son chef, le médecin-capitaine Constantin Cosma, n'hésite pas une seconde. Il récupère les blessés capables de tenir une arme. Son ardeur est telle qu'un survivant dira : « J'ai bien cru qu'il allait faire se relever les morts ». Il installe les blessés au ventre, aux jambes, en tireurs couchés ; les blessés à la tête en pourvoyeurs de munitions. Rameutant les fuyards, il lâche lui-même le bistouri pour un F.M.Z.B. et fait face. Tout à la fin, alors que les blessés sont achevés par les bolcheviks rendus fous par cette résistance, alors qu'il vide son dernier chargeur, des éclats de grenade viennent à bout de ce héros. Il meurt sur place.

La 170e division Hanséatique avec comme bélier le 2e Calarashi vient donner de furieux coups de boutoir pour dégager la position. De son côté la « Leibstandarte Adolf Hitler » (1) qui a percé plus au sud et que von Manstein, dans un plan génial, a lancé à la conquête de la Crimée, revient de toute la vitesse de ses camions. J'assiste alors à l'extraordinaire spectacle d'hommes ayant tous la taille réglementaire de 1 m 90 attaquant sous un feu inouï sans pencher un pouce de leur personne, droits comme à la parade. D'un pas égal ils vont percuter les Russes, les fracasser, les rejeter, les anéantir. A leur tête le général Sepp Dietrich se bat furieusement. On ne le distingue de ses « Panzergrenadiers » que parce qu'il en fait encore plus qu'eux, à la manière d'un maréchal d'Empire de la grande époque.

Cette contre-attaque inoubliable nous sauve du danger certain que courait la XIe Armée en cas de réussite soviétique : être coupée de la Crimée et risquer l'anéantissement entre le Dniepr inférieur et la Mer Noire.

L'alerte a été chaude. Maintenant, chacun reprend son calme et son souffle.

Le général Wittke, commandant la 170e division Hanséatique, tient à nous prouver sa reconnaissance et sa satisfaction. Sa citation nous honore grandement :

« *Je me réjouis de vous faire connaître que le 2e régiment de Calarashis avec l'artillerie de votre brigade a réussi, à la suite d'une attaque menée avec élan, attaque qui n'a pas connu d'obstacle, et avec les faibles moyens qui restaient encore à ma division, à repousser l'ennemi qui s'était infiltré en lui causant les plus lourdes pertes. Sous la conduite de son commandant, le régiment a remporté des succès exceptionnels en réalisant les prémices d'un rétablissement sur un front inexpugnable dans le secteur de la division. Je vous remercie pour l'aide que vous avez apportée à la division et vous prie de transmettre mes remerciements à la troupe du 2e régiment de Calarashis. Je vois dans le succès d'aujourd'hui le signe qui prélude à la future camaraderie victorieuse de la 8e brigade de cavalerie roumaine et de la 170e division d'infanterie allemande.* »

Général Wittke.

Sur ces entrefaites, Böttcher me fait savoir que le général Wittke souhaite m'avoir pendant trois jours à son P.C. Il désire s'entretenir avec moi, connaître certains détails sur la situation.

Flanqué de l'agent de liaison Masilu, mon « chef d'état-major », je m'y rends aussitôt.

(1) « Leibstandarte Adolf Hitler » : 1re SS Panzerdivision, dirigée par le général Sepp Dietrich. Issue de la garde personnelle du Führer. La plus célèbre des Divisions SS. Comme emblème : le passe-partout, qui se dit Dietrich en allemand. A participé à toutes les campagnes. Fut de tous les coups durs.

CHAPITRE XVII

Au P. C. du général Wittke. — Sepp Dietrich. — L'exécution. — Les « gardes-chiottes ». — Le général Manstein. — La mort du capitaine Petit. — Elisabethal 36. — Le politruk juif chef d'orchestre.

Le P. C. de la 170e division est installé dans quelques tristes maisons de briques égarées, à trois kilomètres à l'Ouest de Wesseloje. Un lieu-dit je ne sais quoi.

La première chose que j'aperçois est une adorable jeune fille, fraîche à faire se faner une rose, dont l'éclatante et saine beauté paraît plus fragile, immobilisée qu'elle est entre deux Feldgendarmes, plaque métallique battant sur la poitrine. J'interroge un des deux dogues, lui demandant si la douceur envers une femme est totalement étrangère à son tempérament.

D'un ton rogue, il réplique :

— Avec une femme, peut-être pas,... avec une espionne, sûrement! J'apprends de sa bouche que la fille espionnait au profit des Rouges. On l'a surprise alors qu'elle communiquait avec eux par radio. Elle n'a pas nié, répondant fièrement, le sourire aux lèvres :

— Je fais mon devoir.

Maintenant, elle ne sourit plus ; on vient de la condamner à mort. Nous sommes sur le front. L'exécution ne saurait tarder. Le genre de situation que je déteste. Je sais que j'ai tort. Mais tout mon maudit tempérament latin se révolte. Je ne fais pas la guerre aux femmes, même si elles me la font. Dans cet état d'esprit, je me présente au général

Wittke. Tout de suite, je vois que j'ai à faire à un officier prussien de la vieille école.

Il est corpulent, massif. Ses doigts boudinés tripotent la seule décoration qu'il porte : la Croix de Fer de 1re classe de la Première Guerre mondiale, avec la Couronne Impériale. Il me dit gravement toute l'estime admirative qu'il porte aux Calarashis. S'intéresse à eux. Quel genre, finalement, hommes ou chevaux? Interloqué, je lui réponds, furieux :

— Les deux!

Imperturbable, sérieux autant qu'un Pape recevant la Révélation, il laisse tomber :

— Je m'en doutais...

Puis m'invite à passer à table :

— Allons déjeuner. Ah! j'oubliais. Ils sont là...

Sa façon de dire « Ils » est assez méprisante. J'ignore qui sont ces Ils et m'abstiens de poser une question qui me brûle la langue. D'ailleurs, je m'en fous. Je ne pense qu'à la jeune fille qu'on va fusiller. Comment faire pour sauver ce printemps qu'on voudrait amputer des trois saisons de la vie? Elle est trop jeune, trop jolie pour mourir.

Je brûle cigarette sur cigarette. Refuse l'apéritif. Sagement alignés autour de la table, les officiers d'état-major attendent qu'Ils arrivent. Subitement, Ils entrent en ouragan. Ils sont trois. Leur trois bras droits se lèvent :

— Heil Hitler!

Tout le monde est debout. Les talons claquent poliment. Je me retrouve seul, le bras tendu, à répondre d'un sonore :

— Heil Hitler!

Wittke me considère sans indulgence. Tout le monde se rasseoit. Sepp Dietrich, le chef des nouveaux venus, a ce qu'on appelle une bonne gueule. Tout s'y mélange : l'œil froid de l'aigle, le nez fort et rouge du truand, le ridicule poivre et sel d'une moustache à la Charlot ou à l'Adolf, les rides profondes du condottiere, le menton à fossette des conquérants, la balafre au cou des voyous qui s'égorgent d'un revers de lame. Au col, entre les deux écussons aux trois feuilles de chêne de la S.S., la Ritterkreutz. Sur sa casquette bosselée, la tête de mort. Il est entouré d'un inoubliable fort des halles, le Sturmbannfürer Altfater dont le nom a servi d'indicatif au bataillon renforcé de la « Leibstandarte Adolf Hitler » pendant l'action de Malaja-Belosjorka, et d'un Hauptsturmführer, sorte d'archange

blond, racé, dont j'entends qu'il est prince mais ne retiens pas le nom. Il sert de chef opérationnel à Sepp Dietrich. Sa carte sur bois ne le quitte pas. Quand il prend la parole au sujet des actions en cours, je m'aperçois qu'il connaît parfaitement son affaire.

Des ordonnances servent le repas chaud, très copieux. Il s'agit simplement de l'eintopf (1), plat unique tenant de la soupe, du pot-au-feu, de ce que l'on voudra dans lequel on trouve de la viande, du riz, des pâtes, des haricots, des pommes de terre.

Sepp Dietrich plaisante à tout propos, voire hors de propos. Le général Wittke, lui, n'est pas à la fête. Certains de ses hôtes ne correspondent pas à l'idée qu'il se fait d'officiers allemands. Fréquemment, il se penche vers le commandant Pollek, son chef d'état-major. A voix basse :

— Dois-je leur donner leur grade ?

— Assurément, mon général.

— Mais je ne m'y retrouve pas...

Posément, derrière sa main, Pollek chuchote :

— Obergruppenführer pour Dietrich, Sturmbannführer pour Altfater, Hauptsturmführer pour le prince...

Wittke préfère y renoncer. Cela le dépasse. Ce qui le contrarie le plus c'est que ces gens sont des Allemands comme lui, des soldats comme lui. Qu'ils se battent à merveille. Pour eux la guerre semble une formalité, sans plus. Un exercice. Wittke n'ouvre plus la bouche que pour l'Eintopf. Il s'empiffre. Moi, je ne peux rien avaler. Je ne pense qu'à la fille. Je prends une cigarette. Craque une allumette. La salve retentit, roule. Mon allumette tombe.

— Moins émotif à Filiberta, d'après ce qu'on m'a dit, Émilian...

Sepp Dietrich épie tout. Son œil froid d'oiseau de proie me fascine. Il ne m'a pas raté. Je rougis. Je pense « je rougis comme une jeune fille »... Alors, je revois la jeune fille. J'ai chaud de sa chaleur perdue. J'ai mal dans sa chair tendre violée par les balles du peloton d'exécution. J'ai honte de ce qui n'est pas la guerre mais qui tue plus froidement. Mon malaise s'accentue. Je sors. De toute façon, le repas est terminé. Les cigares fument. Si j'ai bien compris, la « Leibstandarte Adolf Hitler » va filer sur Perekop. Le commandant Pollek me rejoint :

(1) Eintopf : littéralement = un seul pot.

— Il était nécessaire de tuer cette fille... Elle nous a fait tuer du monde.

— La meilleure façon de perdre la vie, c'est de fusiller les filles... D'y perdre son âme aussi.

Pollek sourit :

— Mon cher, on peut toujours philosopher... L'action est également l'aboutissement d'une pensée. Elle nait au bout d'un raisonnement.

— Ce raisonnement n'était pas raisonnable...

— C'est vous qui n'êtes pas raisonnable. Quand on fait la guerre il faut rester les deux pieds sur terre, sans quoi on se retouve sous la terre. Tenez, Wittke, par exemple, ici il a toutes les responsabilités. Eh ! bien il ne philosophe pas. Il est tout ce qu'il y a de terre à terre au contraire. Je vais vous raconter. Savez-vous comment les soldats nous appellent, quand ils sont en rogne ? Ils nous appellent « Les gardes-chiottes ». Pourquoi ? C'est simple. Wittke aime ses aises. Il lui faut des WC impeccables. On lui a fait construire un fauteuil percé sur mesures qu'il trimballe partout avec lui. Un fauteuil rustique que deux hommes cirent deux fois par jour. A la cire d'abeilles bien parfumée. Wittke exige que ça brille mieux que ses bottes. Sans quoi il gueule à vous faire péter les tympans. Des colères à frôler l'apoplexie. Ce fauteuil, pour lui, est la base de son existence. Il s'y abandonne de tout son poids à des heures aussi précises que l'heure d'une attaque. Rien ne le fera déroger à ce rite. Ni la constipation, ni la colique n'ont de prise sur lui. La plus parfaite discipline régit même ces fonctions-là. Et s'il philosophe jamais, seul le fauteuil le sait. Maintenant, veuillez considérer la responsabilité que j'ai. Que cet instrument soit mal accordé aux besoins du général et voilà la vie de centaines d'hommes en danger car c'est installé là-dessus qu'il rumine en paix les actions de la journée. La moindre contrariété et imaginez le gâchis...

Je ne sais ce qu'il me faut admirer le plus, de l'humour, de l'éloquence de Pollek ou de la confiance qu'il me fait. Nous passons la journée à des études militaires sur cartes.

Le lendemain, le général Éric Von Manstein nous rend visite. Le grand patron de la XIe armée qui a succédé à Von Schobert paraît grand, peut-être à cause de sa minceur. Son teint coloré tranche sur la blancheur des cheveux. Il porte un bonnet de police, seul commandant en chef à se permettre cette fantaisie. Très figé de toute sa personne.

Son nez busqué impressionne, accentue son air distant. Wittke est à l'aise avec lui, bavard, amical. On sent que ce sont deux vieux camarades, car autrement qui oserait folâtrer ainsi devant Manstein ? Il vous glace son monde à ravir. Wittke n'en a cure. Manstein a beau jouer les sphynx, il n'est plus une énigme pour lui.

Le général Wittke me présente. L'œil de Manstein dissipe la brume que je suis. Pourtant, il saura prouver qu'il n'a jamais oublié cette rencontre...

Je vais rendre visite à Masilu. Parler roumain avec lui, de temps en temps, me fait du bien. Il paraît gêné.

— Quelque chose ne va pas, Masilu ?

La manière qu'il a de se dandiner d'un pied sur l'autre me confirme dans cette impression. J'insiste un peu. Masilu se jette à l'eau :

— Vous l'auriez appris aussi bien tout à l'heure au Mess, Domnul Lieutenant... Ils ont eu le capitaine Petit...

C'est comme si je recevais un obus de mortier en pleine poitrine. Masilu me donne les détails, rapportés par un rescapé.

A Elisabetovka, que nous lui avions remis lors de notre avance, le capitaine Petit s'était fortifié. Dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, il visite lui-même les postes de guet. Rentre dans sa chambre. Se dévêt entièrement. Enfile un pyjama en soie naturelle de chez Lanvin. Il ne porte que ceux-là, même en campagne. Naturellement, aucun officier ne quitte son uniforme pour dormir. Lui, si. Il ne fait rien comme tout le monde. Il boit un cognac. Se glisse dans les draps. Pour lui, faire la guerre n'implique pas obligatoirement se priver de confort. Le règlement restant tout à fait muet sur ce chapitre, il fait ce qu'il veut. Il s'endort. Des détonations le réveillent. Les Russes, dix fois supérieurs en nombre, attaquent le village par surprise. Culbutent les postes de garde, bousculent l'escadron endormi. La défense s'organise mal. Trop tard. Le capitaine Petit saisit le F.M.Z.B. du groupe de commandement. Se jette dans la rue principale. Son beau pyjama fait une tache claire aisément repérable. Petit semble en être très fier. Il avance sur l'ennemi, lâchant rafale sur rafale. Il semble invulnérable. Des milliers de projectiles le prennent pour cible unique, car à lui seul il paralyse la totalité de l'action soviétique. Il va la neutraliser, marche déjà sur les cadavres de ceux qu'il vient d'abattre, continue d'avancer. Une balle l'atteint à la poitrine. Petit lâche le F.M. Du sang apparaît sur son pyjama qui l'éponge. La flaque va s'agrandissant. De la main il tente de nettoyer tout ce rouge qui abîme un si beau pyjama. L'impact d'une nuée de projectiles le soulève du sol, met fin à cette dernière contrariété de l'élégant capitaine Eugène Petit.

Un peu plus tard, le général Wittke m'adresse ses condoléances. Car il s'en est passé des choses, dans cette nuit du 30 septembre au 1er octobre. Il m'explique :

— Déchaînés, les Russes ont tout tenté. La 8e brigade a replié son dispositif. Malgré cela, l'ennemi n'est plus qu'à trois kilomètres du P.C. de la brigade installé à Wesseloje.

Son artillerie s'acharne sur le village. A 6 heures du matin, le P.C. est parfaitement repéré. Deux obus tombent en plein dessus. Le colonel commandant la brigade, Ion Danesco, grièvement blessé, meurt deux heures plus tard. Son chef d'état-major, le lieutenant-colonel Roméo Zaharia (1), jeté en l'air jusqu'au plafond, retombe sur le plancher avec une pluie de gravats. Près de lui, le capitaine Datco agonise. Zaharia aperçoit sa main gauche à moitié arrachée. Il se saisit de la baïonnette d'un cavalier, tranche sa main complètement, fait glisser sur le moignon sa plaque d'identité, la fait danser au bout des doigts de sa main droite sous les yeux des survivants manquant d'air :

— Camarades, veuillez m'excuser, mais j'ai l'intention d'en rester là pour cette guerre...

Un jeune capitaine, Radu Ionesco, prend l'initiative. Il arrive à rebrancher un fil sur le Central téléphonique écrasé, avertit l'armée de la situation, appelle le plus ancien commandant de régiment, le colonel Hercule Fortunesco, au commandement de la brigade, dépêche à la 170e division Hanséatique le capitaine Blodejeanu pour faire un compte rendu. C'est lui qui donne tous ces détails.

— C'est bien, ils ont tenu, commente simplement Wittke. Ah! à propos : le maréchal Antonesco a donné l'ordre que le corps du capitaine Petit soit ramené à Bucarest... (2)

(1) Roméo Zaharia sera le dernier aide de camp du maréchal Antonesco.

(2) Enterré au cimetière militaire de Ghencea avec des honneurs exceptionnels, le capitaine Eugène Petit (commandant à titre posthume,

Je fais mes adieux à la 170e division d'infanterie Hanséatique, au général Wittke, au commandant Pollek. Masilu sur mes éperons, je rentre. Il me faut retrouver la brigade. Elle s'est repliée de Wesseloje à Elisabethal 36. Pourquoi 36 ? Tout simplement parce qu'Elisabethal étant un nom fort recherché dans la contrée, quarante-trois villages ont voulu qu'il leur soit propre. Personne ne cède. On colle donc des numéros. Ce qui ne facilite pas particulièrement la lecture d'une carte.

Je parviens néanmoins sans encombre au 36e Elisabethal, où je me lie presque malgré moi avec l'intendant en chef de la brigade, un nommé Popesco dont la tenue guerrière (il est toujours botté, casqué) n'a jamais servi. Un gentil garçon au demeurant, recherchant ma compagnie un peu plus que celle d'autre combattants. Il ne fréquente que les combattants. Il me fait les honneurs de son chez lui : tapis, canapé, fauteuils. Ouvre une bouteille de cognac français. Du « Favereau », que nous dégustons lentement.

Popesco, malgré l'agrément de la vie d'intendance (ou à cause de cela), n'a pas le moral.

— Cher ami, nous sommes dans de bien mauvais draps... On avance... on avance... on avance trop! Croyez-le. D'ailleurs à quoi cela sert-il d'avancer comme ça, dites-le moi? Notre commandement semble délibérément ignorer le fantastique réservoir en hommes de l'U.R.S.S. N'oublions pas non plus les livraisons massives de chars d'assaut, de matériel, que les Américains leur font à travers l'Iran. Tout ça va nous retomber sur la tête un beau jour. Vous verrez. Tenez, finissons ce cognac car je vous le dis : nos os resteront ici!

Pessimiste en diable, le bonhomme. Je le rassure en lui affirmant que les chars de Von Kleist dégringolent déjà à la rescousse, de Dniepropetrovsk.

— Pensez-vous, nous sommes condamnés... Nous ne nous en sortirons jamais...

Comme pour lui donner raison un crépitement de carabines, l'éclatement de grenades, l'aboiement de F.M. nous

décoré de l'Ordre de Michel le Brave) dut se réjouir de la présence de deux adorables veuves en grand deuil. Chacune étonnée de découvrir en l'autre une rivale qu'elle ne connaissait pas. Il convient d'ajouter que naturellement le capitaine Petit ne s'était jamais marié.

font sursauter. On a l'impression qu'on se bat dans la cour. Je finis la bouteille au goulot. Popesco est déjà dehors. Tout le monde court en tous sens. Le capitaine Negritesco regroupe les agités. Il y a de tout. Un mélange hétéroclite d'intendants, de soldats des transmissions, du Génie, des gendarmes. C'est tout ce qu'il y a de marrant, un P.C. de brigade surpris. Comme si c'était un crime de lèse-majesté que d'oser l'attaquer!

Moi, je ne m'en mêle pas. Je me souviens du conseil de « Petit Père », le colonel d'alors, après l'action d'Hotin :

— Émilian, quand tu reçois l'ordre impératif de te battre, fais-le. Comme tu voudras : en fou, en téméraire, en brave, en inconscient... Peu importe! Seulement, quand ce n'est pas ton affaire laisse tomber... Laisse faire ceux dont c'est le boulot. Toi, tu y perdrais la vie pour rien. Comprends-le bien : il n'y a aucune raison que ta chance soit avec toi si tu n'es pas concerné...

Évidente logique!

Pour avoir tenu compte en plusieurs occasions de l'avertissement de « Petit Père », je suis encore en vie. Il est tout à fait pertinent. Je n'en ai pas moins le droit d'aller voir au pas de course ce qui se passe.

A la barrière nord du village, une horde de Soviétiques attaque dans le plus grand désordre. A la desperado. Certains à cheval, les autres en tirailleurs. Derrière eux, lancés au galop, un grand nombre d'attelages, de fourgons.

Ce sont des fuyards unissant leurs destinées pour rompre notre encerclement. Elisabethal 36 leur a paru le point le plus faible. Ils ne se sont guère trompé!

C'est la plus parfaite pagaille des deux côtés. Ce serait comique si des hommes ne se faisaient tuer malgré l'imprécision des tirs.

Derrière moi, Popesco se lamente :

— Je te l'avais bien dit... Ah! je te l'avais bien dit!

Je lui fais remarquer que ces attelages hippomobiles n'ont pas grand-chose à voir avec des blindés. Cela n'atténue guère son émotion.

Un sous-lieutenant d'artillerie me bouscule. Il fait mettre en batterie une pièce de 150 en plein milieu de la rue principale. Je le vois se pencher, fermer un œil, viser de l'autre à même le tube. Établir sa hausse un peu au-dessus de zéro. Faire feu lui-même Le canon fait un bond. L'explosion m'assourdit. Le premier obus explose en plein dans un

fourgon. Projetés en l'air avec les conducteurs, les chevaux paraissent un instant cabrioler dans le ciel pour retomber bruyamment dans un concert déchirant de hennissements fous, de cris d'agonie. Ce prodigieux coup de canon, par ses effets terrifiants, fait immédiatement cesser le combat. A la seconde, tous les Russes lèvent les bras en l'air.

Le sous-lieutenant de gendarmerie Dimitresco s'occupe de les réunir sur plusieurs rangs. Les Bolcheviks sont près de trois cents. Le plus comique étant que leur troupe paraît encore plus disparate, hétéroclite que la nôtre. Sûrement rassemblée à la hâte par un Politruk fanatique. Il y a pêle-mêle : des marins, deux aviateurs, des équipages de chars, des fantassins, des pionniers. Venus de partout : caucasiens, mongols, georgiens, ukrainiens, russes. Dans leurs voitures, des munitions à gogo, des biscuits ronds salés que l'on ne peut casser qu'au marteau et n'avaler qu'avec un litre d'eau. Des sacs de graines de tournesol. On en trouve également dans les poches de tous les prisonniers, ce qui a valu à ces grosses larmes noires le surnom de « chocolats de Staline ».

Masilu m'appelle. Dans une voiture, il vient de découvrir une quantité industrielle de clairons, trompettes, saxophones, flûtes, clarinettes. Un vrai déménagement de la maison Selmer. De quoi faire s'essouffler tout l'Orphéon et la clique du Kremlin.

Curieuse idée que de s'enfuir en fanfare.

Le capitaine Vladoyanu, officier d'information, suivi d'un interprète Bessarabien, vient passer l'inspection de ces énergumènes.

Un vent glacé vient de la mer. Tout le monde est transi. L'officier d'information a l'air plus sévère que jamais. Il scrute chaque visage avec la plus méfiante des attentions. Depuis un moment, je suis le manège d'un des prisonniers qui, avec des prodiges de patience, du premier rang où il se trouvait, est maintenant dissimulé au troisième derrière deux cavaliers mongols. Curieux petit homme dont la manœuvre réussirait s'il n'avait le malheur d'être affligé d'une extravagante tignasse rousse claquant au vent mieux qu'une bannière communiste. Si bien que finalement le capitaine Vladoyanu remarque le comportement de ce bizarre individu. Il le fait interpeller par l'interprète :

— Toi, là-bas, qui te cache... Sors des rangs immédiatement...

Le petit homme n'a pas l'ombre d'un doute. Il sait bien que c'est à lui que l'on s'adresse mais misérablement, il feint de croire à une erreur, se frappe la poitrine avec l'air de dire : « A moi ... c'est bien à moi que vous parlez ? »

Néanmoins tout à fait convaincu, il trébuche de l'un à l'autre pour finalement atterrir seul, apeuré, sur le terre-plein devant le front des prisonniers. Il est du plus haut comique. Sa chevelure flamboyante, hirsute, se dresse maintenant droit sur sa tête. Sa roubachka ne le protège guère du vent de plus en plus mordant. Au col de cette blouse il a eu l'imprudence de laisser des insignes compliqués ne correspondant en rien à ceux d'une unité. D'autre part, son pantalon bleu à passepoil rouge trahit sa qualité d'officier.

Vladoyanu triomphe :

— Voilà le Politruk ! Tu sais ce qui t'attend, cochon ? (1)

Le petit homme frémit, implore :

— Je ne suis pas Politruk, Votre Excellence, je ne le suis pas...

Le capitaine s'amuse du tragi-comique de la situation. Il le terrorise :

— Si, tu l'es ! Et tu mens... Non seulement tu es Politruk mais encore tu es un politruk juif...

Là, le Russe fait un bond en l'air, piqué au vif :

— Moi, Juif ? Jamais... jamais il n'y a eu un Juif dans ma famille, même par alliance...

— Vraiment ? Alors, prouve-le !

— Je peux, je peux... je vous assure que je peux...

Prenant un air bonhomme, le capitaine demande perfidement :

— C'est bon ! fais nous voir ça...

Le malheureux se méprend sur la demande, se tortille comme un ver, porte la main à sa culotte, les doigts à sa braguette.

— Cochon, crie Vladoyanu, tu ne vas quand même pas faire voir ta saloperie à tout le monde...

Affolé, le voilà qui se reboutonne en vitesse, puis saisi d'une inspiration soudaine, déclare, haletant :

— Vous avez raison, votre Seigneurie, j'ai un autre moyen, un autre bien meilleur moyen...

(1) Les politruks devaient être immédiatement remis aux autorités allemandes les plus proches. Ils étaient aussitôt passés par les armes, par décision spéciale du Führer.

Il se flanque à genoux, les mains jointes et se met à réciter passionnément, d'une voix pénétrée, le « Credo », sans aucune faute, avec une telle conviction que lorsqu'il dit « Amen », Popesco, Masilu, à côté de moi se signent, ainsi que le capitaine Vladoyanu qui, voyant ce qu'il vient de faire, en reste saisi. Moitié-fâché, moitié-rieur, beau joueur en tout cas, il dit les mots de circonstance :

— Je te crois!

Le Russe lui embrasse les mains.

— Lâche-moi... Relève-toi... Dis-moi plutôt qui tu es vraiment?

Le petit clown rouge saute en l'air, se met au garde-à-vous :

— Je suis le chef de Musique. A vos ordres, Monsieur le capitaine!

Nous rions encore quand Popesco revient avec un manteau pour l'artiste transi. Après tant d'avatars, un peu de chaleur ne lui fera pas de mal.

J'avise Masilu tout heureux :

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça, mon vieux?

— Je pense qu'avec ce Russe-là, j'ai senti le soleil pénétrer dans mon cœur, Domnul Lieutenant.

Ce soir-là, tous les deux, nous rejoignons l'escadron, remontant des files sans fin de prisonniers. Un peu partout du matériel de guerre abandonné.

En arrivant, une extraordinaire nouvelle nous attend :

Le capitaine Ioan Eugen, à la tête du 3e escadron, après un raid fulgurant de cent quatres-vingt kilomètres en quarante-huit heures, est allé jeter le poitrail de ses chevaux sur les panzers de la division de pointe de la 1re armée blindée, à Berestowoje. La jonction avec Von Kleist est faite.

La bataille de la mer d'Azov, gagnée.

Les IXe et XVIIIe armées soviétiques sont détruites. Cette dernière a eu son chef, le Général Smirnov, tué sur le champ de bataille, avec presque tous les officiers supérieurs.

Un peu plus de deux cents chars et six cents canons sont pris à l'ennemi.

C'est la défaite de Timochenko.

Pour nous, les portes s'ouvrent vers la Crimée...

CHAPITRE XVIII

Le détachement Korne. — La Mer Pourrie. — La Crimée. — Féodosia la Blanche. — Attaqués par la marine! — Le « fossé Tatar ».

Après notre victoire de la mer d'Azov, une certaine restructuration de nos forces est nécessaire. Le corps de cavalerie reste à Mélitopol avec les 5e et 6e brigade de cavalerie, ainsi que la 2e brigade de montagne.

Les autres troupes de la IIIe Armée passent sous le commandement du corps de montagne, sous les ordres du général Georges Avramesco.

Notre brigade, la 8e, en fait partie, ainsi que le détachement Korne, les 1re et 4e brigade de montagne. Les unités allemandes de la XIe Armée, sous le commandement du général von Manstein, se composent du 30e corps d'Armée : avec les 22e-72e-170e divisions d'Infanterie; du 54e corps d'Armée : avec les 46e-50e-73e divisions d'Infanterie.

On parle beaucoup dans la troupe du détachement Korne. Cela tient naturellement à la très forte personnalité de son chef. Le colonel Korne est très populaire. Il a une façon de faire la guerre bien à lui. Ancien officier du S.R. de l'Armée, il est resté sur la touche un long moment et sans commandement dans le début de la guerre.

Après le passage du Dniestr, l'état-major lui a finalement confié un détachement comprenant le 6e Roshiori Motorisé, plus un escadron blindé de manière à lancer la poursuite sur des routes pratiquables, tandis que nous ferons, sur nos chevaux, de la découverte « tout terrain ».

Le « détachement Korne » devient vite célèbre. Son chef

exige de ses hommes une discipline à la S.S., étant pour lui-même d'une dureté exemplaire. Quand une attaque n'a pas tout le mordant qu'il souhaiterait, Korne vient prêter main-forte en personne. Au premier rang, il est volontaire pour tous les coups durs, subjugue ses hommes, survolte leur action. Il se retrouve très vite « Ritterkreutz » avec « Feuilles de Chêne »...

Une de ses dernières actions au feu a été décisive. Il relance l'attaque alors que ses hommes décimés n'en peuvent plus, prend 10 mètres d'avance sous un feu impitoyable. Des Roshioris harassés parviennent à le rejoindre. Korne les encourage :

— Allons, garçons, pressons! Nous n'en avons plus pour longtemps !

— A vivre et à nous retrouver en enfer, c'est sûr! continue sur le même ton un brigadier.

Ce qui n'empêcha pas la position d'être prise cinq minutes plus tard.

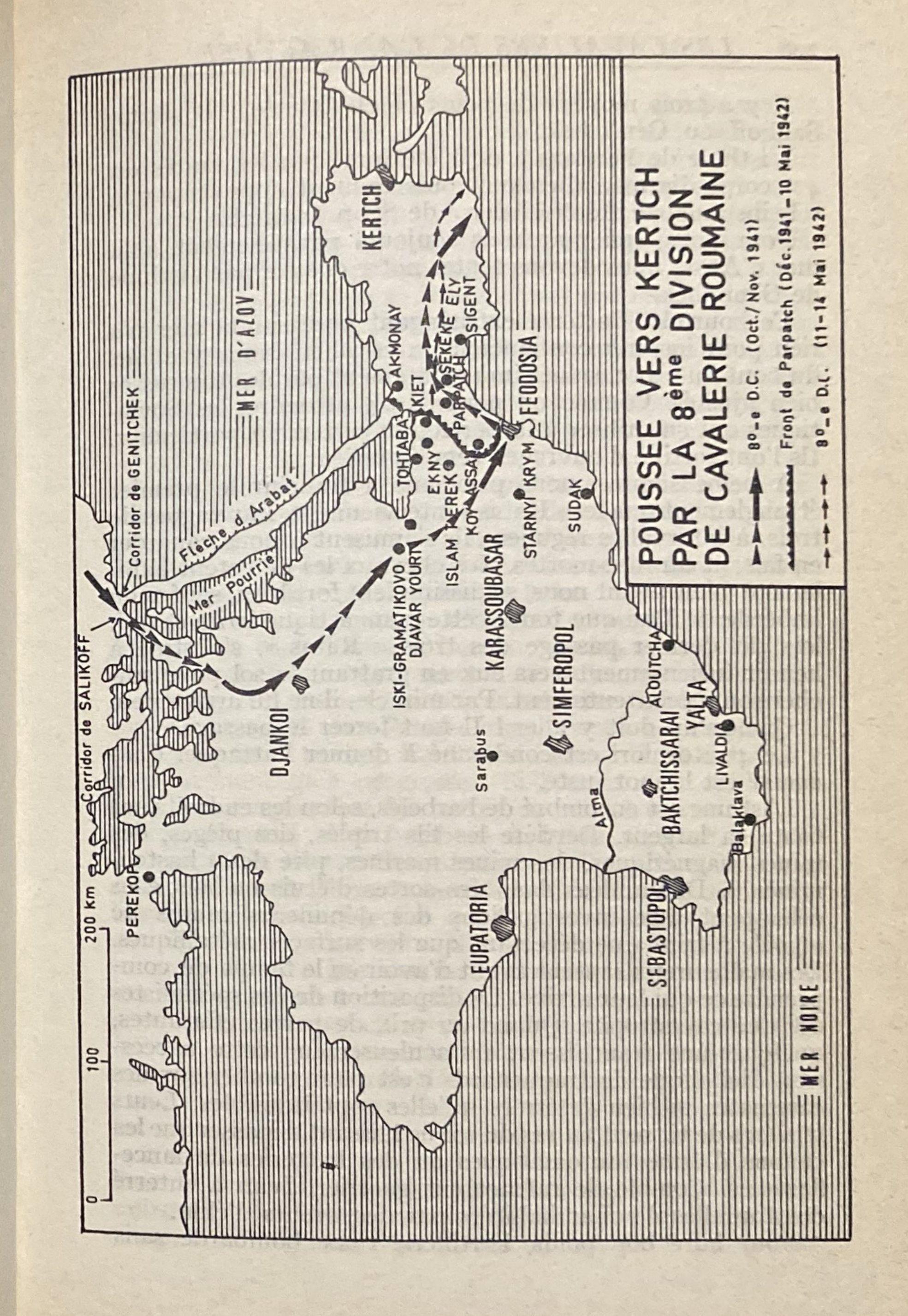
Korne circule dans une voiture de commandement « Tatra » facilement reconnaissable à ceci : il a adapté au bouchon de radiateur une tête de mort ramassée sur le terrain! Naturellement, le général von Manstein n'a pas laissé se perdre dans la nature un élément aussi combatif. Il vient d'inclure le détachement Korne dans la brigade spéciale Ziegler dont font déjà partie un groupe de reconnaissance allemand, un groupe de « panzerjäger » et deux batteries d'artillerie motorisée.

Leur objectif est de foncer sur Sébastopol.

Le nôtre, de foncer sur Féodosia.

La presqu'île de Crimée est naturellement bien défendue, séparée de la terre ferme par une immensité d'eau stagnante appelée « la Mer Pourrie » sur laquelle il est peu recommandé aux canots pneumatiques d'assaut d'évoluer. Une végétation putride, des marais salants rendent toute navigation impossible.

Trois langues de terre s'avancent sur ces marais. A l'Ouest, l'isthme de Pérékop, large de 3 à 5 kilomètres. Au centre, l'isthme de Salikoff dont la colonne vertébrale serait la voie de chemin de fer, enfin à l'Est, le corridor de Genitchek, véritable fantaisie de la nature déroulant une langue de terre de 120 kilomètres au milieu des eaux, langue dont l'étranglement à certains endroits est large d'une dizaine de mètres seulement!



Il y a trois moyens de pénétrer en Crimée : Pérékop, Salikoff ou Génitchek.

L'isthme de Pérékop a déjà été forcé par les unités du 42e corps d'armée allemand, puissamment appuyé par la « Leibstandarte Adolf Hitler » de Sepp Dietrich.

Pour nous, qui marchons toujours parallèlement à la mer d'Azov, nous devons tenter notre chance par l'isthme de Génitchek.

Ce bourrelet de terre extravagant posé sur la mer n'a rien pour inspirer confiance à un cavalier. Nous y allons du bout du sabot, salués immédiatement par des tirs russes bien ajustés. Comme on pouvait s'y attendre, les Soviétiques ont su utiliser à la perfection ce terrain particulier. Ils l'ont fortifié d'ouvrages vers l'intérieur.

A peine sommes-nous parvenus à franchir le premier étranglement que les « Ratas » interviennent. Par vagues de trois, à intervalles réguliers, ils s'amusent à nous canarder en faisant du rase-mottes. Nos chevaux les détectent habilement bien avant nous, se dissimulent fort bien, sauf mon imbécile de Dac que toute cette gymnastique irrite et qui, lors du dernier passage des trois « Ratas », s'obstine à hennir furieusement vers eux en grattant le sol pour afficher son mécontentement. Par miracle, il ne lui arrive rien.

Quelqu'un doit y aller ! Il faut forcer le passage.

Le 4e Roshiori est condamné à donner l'attaque. *Condamné* est le mot juste.

L'isthme est encombré de barbelés, selon les endroits sur toute sa largeur. Derrière les fils triplés, des pièges, des mines magnétiques, des mines marines, pire des « kastenminen ». Dissimulées dans des sortes d'étuis en bois, elles échappent aux investigations des démineurs munis de « poêle à frire » ne détectant que les surfaces métalliques. Les malheureux sautent avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui leur arrive. La disparition de ces spécialistes est une catastrophe. Quand au prix de pertes effarantes, quelques-uns franchissent miraculeusement cette succession diabolique de traquenards c'est pour tomber sur des casemates si bien enterrées qu'elles sont invisibles. Leurs fenêtres de tir sont au ras du sol ne laissant dépasser que les canons d'armes automatiques ou des batteries de lance-flammes. Comble de raffinement guerrier, Ivan a enterré des tourelles de char habitées par des tireurs d'élite.

Pour faire bon poids, l'artillerie russe bombarde sans relâche les bases de départ du 4e Roshiori, qui pour tout arranger est également pris à partie par des vedettes soviétiques ultra-rapides, dont le tir pour n'être évidemment pas très précis n'en est pas moins fort démoralisant.

L'exiguïté de cette bande de terre interdit tout développement d'une attaque en largeur sur un grand espace. Le tir ennemi est donc terriblement meurtrier.

Courageusement, le 4e Roshiori fait plusieurs tentatives mais s'y casse les dents et les reins. A la dernière attaque le lieutenant Tanoviceano, employant des ruses de sioux, réussit le prodige de poser directement sur trois casemates de petites tartes de « tortil », un nouvel explosif. Elles sont soufflées mais ce n'est pas suffisant pour nous permettre de percer.

Nous sommes coincés là par une faute évidente et grossière du commandement. Un enfant de troupe comprendrait que par cette voie nous ne parviendrons jamais à prendre Génitchek. Le moral s'en trouve atteint car les hommes sont conscients qu'ils sont sacrifiés en vain.

Finalement, l'état-major allemand comprend son erreur, change son fusil d'épaule, bombarde violemment l'isthme voisin de Salikoff. Des vagues de « stukas » viennent à la rescousse, écrasent les résistances sous des tapis de bombes, brisent les nerfs des Rouges avec les stridences insoutenables de leurs sirènes. Tant et si bien qu'il ne nous reste pratiquement qu'à progresser. Si l'on excepte, bien sûr, des accrochages avec les unités de retardement.

Parfois aussi nous tombons à bride abattue sur des bataillons de destruction, comme à Tjonghar. On dirait qu'ils prennent plaisir à faire leur sale boulot, détruisant bien au-delà des objectifs qui leur sont assignés : ponts, ouvrages d'art, réservoirs. Ils arrachent également toutes les voies ferrées. Partout des incendies. Ces spectacles de désolation pèsent lourd sur les cavaliers. Ils poursuivent avec hargne ces bataillons de malheur, les dispersant facilement à chaque rencontre. Nous n'allons pas tarder à savoir qu'ils se sont réfugiés dans les montagnes de Iayla-Dagh (« les pâturages d'été » en tatar) où ils deviendront les cadres des futurs partisans.

Une fois le pont (enfin ce qu'il en reste) de Tjonghar franchi, les Calarashis découvrent avec curiosité d'étranges cultures, nouvelles pour eux. Celle du coton les épate beaucoup. Des végéraux inattendus comme ce trèfle à deux

feuilles, grimpant, qui donne l'arachide. Les pistachiers aussi. Toute cette végétation nouvelle, qu'ils ne connaissent pas, les rend encore plus méfiants.

La chevauchée se continue le long de ce qui était la voie ferrée Kharkov-Sébastopol et n'est plus maintenant sur des kilomètres et des kilomètres qu'un vaste imbroglio de rails arrachés, tordus, de traverses éclatées, de postes d'aiguillages en pièces, de poteaux abattus.

Pareil gâchis fait mal au cœur de ces hommes habitués à l'effort manuel, connaissant bien la valeur de l'effort, calculant malgré tout la somme de travail nécessaire à la réalisation de cette ligne de chemin de fer.

Ce spectacle de désolation éloigne de chaque esprit la moindre idée de satisfaction pour ce qui est une marche victorieuse. La fuite des bolcheviks est totale.

Sur la droite, j'ai d'abord l'impression de distinguer les ruines d'une usine métallurgique pulvérisée par les Stukas. En fait ce sont 5 batteries d'artillerie lourde, des canons de 210 renversés, les tubes éclatés. Par contraste avec ce sabotage hâtif, bien rangées un peu en retrait, des piles d'obus parfaitement alignés, étonnante cave de super-magnums à l'ivresse mortelle que les fuyards ont eu peur de faire exploser de crainte de sauter avec, même à forte distance. Un peu plus loin une batterie côtière, sur plate-forme de béton, semble intacte.

Toujours pas d'eau. Les chevaux tirent de longues langues molles et pendantes. Ils verront avant nous les premiers villages tatars tapis dans le lointain. Prendront le trot allongé sans y être invités.

« Village » est un bien grand mot pour désigner quatre à cinq maisons pittoresques aux murs de terre cuite, coiffées d'un chaume arrondi, sorte de bol renversé. Les ouvertures sont minuscules.

Les tatars semblent jaillir de terre lorsque nous passons, ce qui ne va pas sans effrayer nos montures. Tous portent inscrit sur le visage le masque tragique de la misère la plus évidente.

Les Russes les rançonnaient impitoyablement en vivres. Ils se sont enfuis, maintenant, avec tout ce qui était encore consommable. Ces malheureux crient famine.

Nous partageons avec eux notre maigre ordinaire. Détournant les yeux devant la voracité animale d'êtres privés de l'essentiel depuis longtemps.

Djankoi, important nœud ferroviaire, apparaît, cerné d'incendies gigantesques. L'essence des dépôts en feu l'écrase de nuages noirs. Cette ville de quinze mille habitants nous réserve la plus chaude des ovations. Femmes et enfants courent en tous sens pour nous acclamer. D'une rue secondaire débouche un flot humain. Hurlant de toute la force de leurs poumons des femmes, des enfants, des vieillards, nous font savoir qu'ils sont là deux mille familles d'Ukrainiens de Kiev déportés par les Soviétiques. Dans des démonstrations sans fin ils expriment leur joie de la liberté. La plupart pleurent à la pensée que demain ils retrouveront le pays d'où ils furent arrachés, nouveaux esclaves des temps communistes.

Le commandement a conscience que la réussite de cette poursuite-éclair doit aboutir dans les plus brefs délais à la conquête de Kertch, Féodosia, Sébastopol, villes vers lesquelles toutes les troupes que nous dispersons vont immanquablement venir se réfugier et tenter d'organiser une dernière défense. Sébastopol étant la place la mieux organisée, Manstein envisage de passer une vitesse supplémentaire afin de prendre Simféropol sur les chapeaux de roue, ce centre de trafic de la presqu'île, dont dépend la survie de Sébastopol. Pour ce faire, il imagine de lancer en avant le groupement de choc du colonel Ziegler. Pour renforcer ce dernier à Djankoi, on nous retire le 3ᵉ Calarashi et une unité allemande motorisée qui constituent sur place le détachement Lindeman. On lui adjoint tout ce qui est susceptible d'avancer sur roues, aussi bien chez les fantassins, la D.C.A., les bataillons de reconnaissance, les « panzerjägers ».

Le tout constitue une sorte de division blindée motorisée hétérogène, fort peu orthodoxe, mais bousculant tout sur son passage.

De petite maison tatar en petite maison tatar l'avance du 2ᵉ Calarashi se poursuit avec de légères escarmouches qui nous tiennent sur le qui-vive. Sans plus.

Enfin une localité : Seitler. Colonie allemande saignée de

ses hommes. Des femmes, des enfants, hébétés, sont restés sur place.

Fort heureusement, les granges sont pleines de fourrage et il y a de l'eau dans les puits. Il était temps, nos chevaux sont à bout. Je veille à ce qu'ils ne boivent que de petites quantités. D'heure en heure. Aux alentours, il y a de très belles vignes. Bien soignées.

A l'aube, les chevaux complètement réconfortés, on continue la marche. Le village de Kijaly se profile au loin lorsqu'un puissant tir de mortiers surprend tout le monde.

Dispersement immédiat. Vive riposte de notre part. Nous ne voyons pas sur qui nous tirons. Des bruits de moteurs emballés nous parviennent. Les Russes se sauvent. Notre tir à l'aveuglette a été efficace. Ils laissent sur le terrain une vingtaine de morts, des blessés. Également leurs mortiers, des caisses de munitions que nous adoptons.

Des maisons tatars, du cailloutis, de la terre sèche, des épaves d'acier, des brûlots, des restes humains. La même vision qui s'échelonne sans trêve.

Le 4 novembre, Féodosia éclate à nos yeux de toute la blancheur de ses murs, s'étale, paresseusement méridionale. Ici, l'incendie du Grand-Théâtre, de la Poste, des fabriques, des citernes ont l'air de feux de joie.

Une foule où toutes les races sont mélangées, la plupart d'une grande beauté, se rue à nos devants. Les femmes, les jeunes filles offrent des fleurs, nous couvrent de baisers. « L'Envahisseur » est envahi d'une vague de tendresse bouleversante. Échappant à cet enthousiasme, je fais effectuer des patrouilles de reconnaissance. Sur la plage, bien sagement alignés, curieusement identiques, une centaine de petits tas noirs. Tout ce qui reste des cabines de bains que les bataillons de destruction n'ont pas épargnées dans leur rage. La mer est à nos pieds. Devant cette immensité qui respire à grands frissons nous restons longuement méditatifs. Certains Calarashis n'ont jamais vu la mer. Leur silence émerveillé me paraît infiniment plus éloquent que le classique : « Thalassa ! »

Un officier de liaison m'apprend que nous sommes incorporés au 42e corps d'Armée, sous les ordres du général-comte von Sponek.

Les nouvelles directives nous enjoignent de poursuivre immédiatement, 12 kilomètres plus à l'Est, sur Daln Kamichi. C'est ainsi qu'au lieu de passer la nuit dans les bras

blancs de belles féodosiennes, nous passerons la nuit dans un trou tatar infesté de moustiques.

Le lendemain, hommes et chevaux fourbus n'en avancent pas moins très rapidement lorsqu'un bombardement soudain d'artillerie, doublé de tirs meurtriers de mortiers stoppent net notre effort.

La moindre infractuosité de rocher, le plus petit trou reçoivent une masse de chair humaine ou animale cherchant un refuge protecteur.

A croire que les Russes ont décidé d'épuiser sur place leur stock de munitions sur nos têtes.

Il ne sera pas facile d'aller déloger ces bruyants « cocos ». Le terrain découvert sur mille mètres au moins, alentour, ne se prête guère à un assaut.

Fort heureusement pour nous, le commandement délègue l'initiative au capitaine Meculesco. Il dispose encore de six chars légers « Renault », fabriqués sous licence aux usines Malaxa de Bucarest. Lancés à toute allure, soulevant des nuages de poussière sous leurs chenilles, ces engins nerveux foncent droit sur l'objectif, soutenus dans leur effort par un escadron du 3e Calarashi. L'esprit de décision est tel que leur premier élan défonce la ligne de résistance. Écrasés, bousculés, défaits, les Russes tournent le dos à cet ouragan de violence.

L'action n'en coûte pas moins très cher. Grand nombre de Calarashis restent sur le terrain. Le sous-lieutenant Viisoreano est mortellement atteint.

Mais l'attaque a été si exemplaire que le général-comte von Sponek, marquant son admiration devant pareil exploit, décerne d'un seul coup vingt croix de fer ! Cinq aux officiers, quinze aux sous-officiers et cavaliers.

Le terrain bien dégagé, nous arrivons le 7 novembre 1941 à Kopkipchak Mamat, où nous coupons la route qui mène de Féodosia à Kertch.

Un peu plus loin, vers la presqu'île de Kertch, s'étale le lac Tebotschiskoie dont l'étendue liquide est reliée à la mer Noire par un étroit goulet. Ce qui nous vaut la surprise, à Serajmin d'être pris à partie par des vedettes rapides soviétiques au tir assez imprécis mais gênant. Il faut toute l'habileté des artilleurs de 75 pointant à la sauvette pour les contraindre à regagner leur base.

La cavalerie attaquée par la marine, on aura décidément tout vu !

Pressés d'en finir, nous galopons sur Marfovka lorsque dans un fracas inconcevable le ciel s'écrase sur la terre en effrayants morceaux. C'est tout au moins l'impression que j'ai. D'énormes entonnoirs se creusent. Des blocs de terre du volume d'une maison paraissent effectuer de curieux exercices de lévitation avant de retomber en poussière. Je ne perçois pas de coups de départ mais à l'arrivée les explosions sont telles que je n'entends rapidement plus rien du tout! Il faut se rendre à l'évidence : alertées par les vedettes, renseignées sur notre position approximative, les grandes unités de la mer Noire veulent nous enterrer vivants. Ou mort. Peu leur importe!

Je pose le problème sans doute pour la première fois : que peut un cavalier avec sa carabine contre un cuirassé moderne voguant sur la mer Noire à 30 kilomètres au large?

A la nuit, personne n'a trouvé de solution. Les canonniers russes non plus. Ils cessent le feu.

— Moi je les admire, ces types, fait Garbis, depuis cinq heures ils tirent sur nous sans visibilité, mais à la nuit ils s'arrêtent sous prétexte qu'ils ne peuvent plus nous voir...

A l'aube, les cuirassés sont passés à d'autres amusements, ce qui me permet d'aller tâter la ligne de feu apparente signalant les défenses de Markovka. Il y a une résistance. Difficile à définir, à évaluer. En tout cas elle existe. Le temps de prendre qui du café, qui du thé, qui un second souffle, l'assaut est lancé. Pour rien!

La ville est abandonnée. Traversée d'un seul élan...

Un temps de trot — Un temps de galop — Un temps de trop

. . . .

Une curiosité historique rassemble les Calarashis sur une seule ligne de front. Ils sont au bord du « Fossé Tatar ». Creusé il y a des siècles en avant de Kertch, d'un bord à l'autre sur une ligne discontinue, ils constituait un « casse-pattes » idéal contre les invasions cavalières des Cosaques du Kouban et des hordes asiatiques.

Comblé par endroits, il est devenu aisément franchissable. N'empêche que je suis surpris. Comment se fait-il que les Russes n'aient pas utilisé cette surprenante tranchée, idéale pour briser notre ruée?

Facilement aménageable, le « Fossé Tatar » n'eut pas été facile à franchir.

A peine étais-je de l'autre côté, rêvassant aux luttes passées des Tatars, qu'une grêle de balles me jette à bas de Dac.

En un instant, la fusillade est totale.

La ruse des Bolcheviks a parfaitement réussi. Voyant qu'ils avaient abandonné une position aussi facilement défendable que le « Fossé Tatar », nos soupçons se sont envolés, nous les croyions bien loin, lancés dans une fuite éperdue. En fait, ils nous attendent juste à l'endroit où nous sommes sans méfiance... Cette faute nous coûte cher. Plusieurs chevaux sont tués. Il faut éloigner les autres. Vite. Les « Tine Cal » les conduisent au fond du « Fossé Tatar ». Nos compagnons enfin à l'abri, l'assaut est lancé.

On se croirait à l'exercice tellement, désormais, chaque Calarashi agit avec habileté, adresse, méthode.

Singulièrement les Russes, eux, font des fautes grossières. Ils seront peu à pouvoir s'enfuir. Nos pertes sont insignifiantes.

Mais quelle lassitude, quelle lassitude...

Kertch est à 12 kilomètres.

Je fais pousser, selon les ordres, toujours plus au sud-est de la ville.

Le 15 novembre vers 15 heures, j'atteins le littoral de la mer Noire entre deux hameaux tatars : Kisk Aul et Toptaki. Les Calarashis descendent de monture.

Le cavalier Taché, d'Islaz, d'une voix monocorde, laisse ses pensées parler à mon oreille :

— Depuis le début nous en avons vu des montagnes, des plaines, des villes, des villages. Nous en avons traversé, des rivières, des fleuves. Comme nous, les fleuves sont venus se jeter dans cette mer. Eux, ils ne remontent jamais leur courant. Pourrons-nous remonter le nôtre? Reviendrons-nous un jour chez nous, Domnul Lieutenant...

Bien qu'il ait parlé à voix basse, tous l'ont entendu. Tous guettent ma réponse.

Je ne me « mouille » guère. Ils me font trop confiance pour que je les abuse.

— Comptez sur moi, les gars. Si Dieu veut, je vous ramènerai.

D'une voix sourde comme le bruit profond de la mer, les Calarashis répondent en chœur :

— Dieu vous vienne en aide, Domnul Lieutenant!

L'énorme poids de leur prière tombe sur mes épaules fatiguées.

CHAPITRE XIX

Les Tatars. — Noël en Crimée. — Reprise de Féodosia par les Russes. — Si tu offres un mouchoir... Sekehe-Éli. — David contre Goliath. — Un contre quinze. — La saga du sous-lieutenant Mihail Coliopol.

Entre ces deux hameaux de Kisk Aul et Toptaki, notre vie va s'organiser vite et se partager en plusieurs missions. La principale étant de garder l'armée de toute surprise du côté de la mer.

Les patrouilles sont incessantes, fortes de la valeur d'un groupe de combat. Elles galopent d'un bout à l'autre de la falaise, visitant les postes de guet, les emplacements de défense. Des hommes y veillent nuit et jour.

D'autres équipes remontent au nord pour assurer le ravitaillement des chevaux. Les bêtes sont épuisées. La région, pauvre. La terre ne porte plus que des herbes rases, desséchées, jaunies. Il faut lancer de grands raids pour ramener quelque chose des misérables kolkhoses difficiles à découvrir. Parfois seulement de la paille, que les chevaux s'habituent à manger peu à peu, malgré leur répugnance, tellement ils sont affamés et se sentent affaiblis.

La première neige tombe sans arrêt. J'affectionne particulièrement d'effectuer des patrouilles par ce temps-là. Les flocons glacés viennent s'attiédir puis fondre sur le visage tandis qu'en contrebas la mer s'écrase sur les rochers. De temps à autre, Dac s'ébroue. Sa belle robe blanche toute neuve s'éparpille au vent de la course, pour se reconstituer étoile par étoile, à la manière d'une féerique dentelle.

Les rapports avec nos hôtes tatars sont excellents, tous sont musulmans. Naturellement, les hommes valides ont été emmenés de force. Il ne reste plus que les vieillards, les femmes, les enfants. Leur pauvreté, leur misère sont indescriptibles. Quelle joie de pouvoir partager l'ordinaire avec eux!

Profondément épris de liberté, leur haine des Russes est totale. Puisque les Roumains se battent contre les Rouges, ils sont nécessairement les amis des Tatars. Les vieillards se renseignent auprès de nous. Quelqu'un les intrigue beaucoup. Celui qui a osé attaquer les Bolcheviks, les battre, les chasser des terres volées qu'ils occupaient de force. Ce quelqu'un, ils l'appellent comiquement : « Effendi Hitler », ne tarissent pas de questions à son sujet. Jusqu'à vouloir savoir combien d'épouses il a!

En tout cas, quel brave homme! Lui qui ne les connaissait même pas, venir les délivrer, leur faire donner à manger comme à ses meilleurs amis!

La simplicité, la rusticité de ces âmes est entière. Leur cœur naturellement bon. Sans vices.

Le temps passe.

Un siècle semble s'être écoulé, tant est grande la monotonie de notre vie.

La veille de Noël, nous arrivent des colis confectionnés par l'Organisation de Mme Antonesco. Chacun a droit au sien. Il contient un « cozonac », le traditionnel pain sucré aux raisins, du chocolat, des cigarettes avec sur chacun des petits tubes blancs la signature du maréchal Antonesco. Une carte imprimée : « Bon Noël. La Roumanie reconnaissante. »

Ce colis reste en travers de la gorge de la plupart des cavaliers. Ils préféreraient un petit mot de chez eux, ne comprenant pas comment, puisque les colis parviennent, il n'en est pas de même du courrier...

Mihail Coliopol vient passer la soirée avec moi. En plus des *Fleurs du Mal*, il a amené une radio à batteries. Tous s'entassent autour dans la même pièce : le peloton, des camarades d'autres groupes, les Tatars. La maison va craquer, tant nous sommes entassés. Raicha a préparé le menu de Réveillon : « *Ciorba* » *au vermicelle, bœuf bouilli.* Pour terminer un « cozonnac » avec une gorgée de « tsuica ».

Nous captons « Radio Bucarest ». Les *Colindes* (1) succèdent aux *colindes*. Chacun se souvient du temps où, petit garçon, il se mêlait aux « colindas » ces bandes d'enfants allant de maison en maison annoncer la venue du Messie, promettre tout le bonheur du monde en chantant *Florile Dalbe* (2), et recevoir bien sûr des gâteries, parfois quelques leis. Garbis, pour faire voir qu'il a de bonnes manières, s'est assis à la turque. Entre ses genoux il joue avec deux enfants tatars. Leur fait des tours avec une ficelle dont les nœuds bien serrés se défont mystérieusement lorsqu'il souffle. Les yeux écarquillés des gosses, leur bouche ouverte d'admiration, expriment parfaitement leur émerveillement. Ils sont fascinés. Garbis étant encore une fois le héros de la fête. Le speaker annonce :

« *Buna dimineatza la mos Ajun* » (3) :

Une poignante tristesse s'appesantit sur la pièce. Coliopol tente d'apporter un peu de gaîté :

— Allons, Messieurs, profitons du bon moment qui passe. Peut-être que pour notre prochain Noël nous serons à Irkousk (4).

Il n'obtient qu'un succès très mitigé.

Raicha, après avoir fait le pitre un instant, sort de la petite maison surchauffée.

Je pense qu'il est allé pisser, ce qui me donne immédiatement l'envie d'en faire autant. Je vais dehors. La nuit est étoilée. Il ne neige plus. N'apercevant pas Raicha, je pousse jusqu'à l'écurie où sont abrités les chevaux. Il est là. À genoux devant la fonte défaite. Son « trésor » gît à terre, qu'il manipule de ses grosses mains maladroites avec des précautions d'horloger. De vieilles pommes, un coing noirci. Parmi ses richesses du souvenir, Raicha vient de saisir un de ces sifflets que les gosses creusent dans les baguettes de sureau. Le tripote longuement. Je l'entends renifler profondément. Je me sauve sur la pointe des bottes. Dehors, la neige tombe à nouveau. Il me semble être au bout du monde...

(1) Colinde : cantique de Noël.
(2) Florile dalbe : cantique célèbre en Roumanie. Il parle de « fleurs blanches angéliques ».
(3) « Bonjour, veille de Noël »
(4) Le bruit court dans l'Armée que les Russes auraient emmené les prisonniers de guerre dans cette ville, aux confins de la Sibérie.

Peut-être nous serions-nous habitués à ce train-train sans à coup si, le 29 décembre à 4 heures du matin, je n'étais réveillé en sursaut :

— Les Russes ont débarqué à Féodosia avec plusieurs divisions.

J'imagine qu'ils vont tenter de verrouiller l'isthme entre la Crimée et la presqu'île de Kertch. Ainsi, nous serions pris au piège.

Pour éviter l'encerclement, nous devons donc coûte que coûte gagner le centre de la Crimée.

Il fait un temps effroyable. Avec hâte, sans affolement, en un quart d'heure dans l'obscurité, tout le monde est prêt à partir. Le plus difficile est de faire nos adieux aux Tatars. Leurs faces angoissées en disent long sur la crainte de voir revenir les Bolcheviks. Le malaise est général. Leur sentiment est que nous commettons une mauvaise action en les abandonnant. Comment faire autrement ?

Il faut partir. Vite.

A la file indienne, l'un derrière l'autre, pour prêter le moins de prise possible aux bourrasques, nous poussons les montures. Des jets de vapeur fusent des naseaux des chevaux. La température est de l'ordre de moins 20 degrés. Nos équipements sont dérisoires pour une opération en cette saison, par ce temps. Seul un manteau léger protège les cavaliers. Pas de gants. Sur la tête, un bonnet de police dont les revers décousus sont rabattus sur les oreilles. Planté là-dessus le casque, pour que le vent n'arrache pas le tout.

J'ouvre la marche. Dac bute souvent sur des obstacles invisibles. La couche de neige très épaisse recouvre tout. Je ne me dirige qu'aux étoiles.

Des jurons fusent lorsque par mégarde la main nue d'un homme touche le fourreau du sabre, ce qui équivaut à empoigner un fer chauffé au rouge. Les doigts sont complètement gourds de tenir des brides aussi dures que des baguettes. Toutes les demi-heures j'impose un « pied à terre », ordonne de courir, de trotter cinq minutes à côté du cheval.

Les pauses sont brèves, consenties seulement pour que les bêtes reprennent un peu de souffle. Les hommes, dans ces moments-là, subissent sans défense les morsures du gel. En selle on se courbe contre le cheval. On essaye de faire passer en soi un peu de sa chaleur, de sa vie animale.

Le moral n'y est pas. Je sens les cavaliers hors d'eux d'avoir à abandonner sans combattre un terrain facilement conquis. Souffrir pour fuir n'est pas du tout leur genre. Cette première opération de retraite est dure à digérer.

La tempête souffle avec une ardeur redoublée. Étrange armée de fantômes que la nôtre qui avance dans l'obscurité avec pour seuls bruits ceux des pièces métalliques des harnais s'entrechoquant, pareils au cliquetis de chaînes.

Quand à 5 heures du matin, nous parvenons le 30 décembre à Daln-Kamichi, que ce soit à cause du ciel bas, de la neige, ou de la fatigue, nous n'aurons pas vu le jour. Pourtant il y a juste vingt-quatre heures que nous sommes partis. Soixante-dix kilomètres d'une chevauchée de damnés fonçant à travers fossés, fondrières, congères. Comment ne nous sommes-nous pas égarés, je ne le saurai jamais...

La nouvelle année 1942 n'est pas fêtée. Toujours sans nouvelles de nos familles, voilà que nous sommes maintenant sans nouvelles du front. Celles que nous avons sont si contradictoires qu'elles ne veulent plus rien dire.

A Daln Kamichi, le dispositif n'est même pas cohérent car nous ignorons de quel point cardinal Ivan risque de surgir. La mauvaise humeur est telle qu'une chose est certaine : il sera bien reçu !

La gueule des armes automatiques reste braquée sur Féodosia. Pour faire semblant d'être logiques.

Nous attendions Ivan, ce sont les Allemands qui nous tombent dessus. De l'infanterie venue à marches forcées de Djankoi pour nous relever.

A notre profonde stupéfaction, voilà qu'on nous dirige sur Parpactch pour prendre position le dos à Féodosia, notre front établi vers Kertch...

Cette fois, nous devenons nerveux. Les Russes seraient-ils partout ? Devant ? Derrière ?

A peine sommes-nous en ligne à Parpatch que, par 30 degrés sous zéro dans une tempête de neige démente, des silhouettes exténuées se présentent aux avant-postes : les éléments de la 46e division d'infanterie, des bataillons de pionniers, de fantassins, des éléments de la Flak (D.C.A.).

Tous ces soldats allemands viennent de décrocher d'avec les Russes à Kertch, d'entreprendre une marche hallucinante de 120 kilomètres pour aller attaquer les Russes à Féodosia. Donc, Kertch est apparemment abandonné. Ce qui n'empêche pas que le lendemain on nous dirige sur Sekehe-Éli pour stopper l'avance russe du côté de Kertch. Nous sommes en plein imbroglio von Sponek, mais ne le savons pas. En fait, la lumière reste toujours confuse sur cette affaire (1).

Puisqu'il faut marcher sur Sekehe-Éli, nous y marchons, les fantaisies des états-majors n'étant pas de celles dont les troupes de choc discutent.

Le temps ne s'arrange pas.

Poussant son cheval à la hauteur de Dac, Garbis fulmine :

— Je vous le dis... Quand j'y pense, j'étais un beau petit merdeux...

Je sens qu'il va m'amuser. Je pose donc la question qu'il attend :

— Quand ça, Garbis ?

— Quand j'allais à l'école l'hiver et que je disais à l'institutrice : « Je ne peux pas écrire, Mademoiselle, j'ai l'onglée... »

— Et ce n'était pas vrai, Garbis ?

— Non, ce n'était pas vrai, Domnul Lieutenant... Et aujourd'hui, je sens bien que je le paye... J'ai bien plus que l'onglée, mais que se passera-t-il si je n'arrive pas à appuyer sur la gâchette et que je ne fasse pas mon devoir ?

(1) Le général comte von Sponek qui commandait le 42e corps d'armée, fut le premier officier général du front de l'Est qui eut à choisir entre tenir et se faire massacrer sur place selon les ordres reçus en vertu du « Führer Prinzip » ou agir en considérant qu'il était mieux averti que quiconque pour tenter une action et sauver 10 000 hommes placés sous ses ordres. Il fit donc savoir au général Manstein, son supérieur, qu'il abandonnait Kertch pour grouper ses forces, les lancer sur Feodosia, rejeter les Russes à la mer. Puis il fit démonter la radio. Personne ne pouvait plus le joindre pour lui intimer d'ordres contraires à la décision qu'il venait de prendre. Von Sponek était un brave, cela ne peut être mis en doute. Néanmoins Manstein le fit relever de son commandement. Le G. Q. G. du Führer exigea qu'il comparaisse devant un Conseil de Guerre présidé par le Feld-Marshall Gœring qui le condamna à mort, à la dégradation militaire. Von Manstein intervint alors vigoureusement et Hitler commua la peine à sept ans de forteresse. Néanmoins, le 20 juillet 1944, un commando de tueurs de la Gestapo d'Himmler assassina von Sponek sans autre forme de procès.

Au cours d'une halte, Mihail Coliopol me rend visite. Joyeux comme à l'accoutumée. Rien ne peut abattre le moral de mon ami. Il me demande :

— On s'est sauvés plus vite que des « Haïdouks », si vite que j'ai oublié la moitié de mon linge... Tu n'aurais pas un mouchoir à me donner ?

Je me moucherais bien dans mes doigts mais, avec le froid qu'il fait, j'ai peur de m'enfoncer un clou dans la main tellement ça va vite...

Je prends un mouchoir dans ma fonte et le lui passe. Mihail siffle, admiratif :

— Dis donc, tu dois être le maréchal Lefebvre pour être si bien blanchi...

Soudain rêveur :

— Merci ! et puisque nous sommes en Tauride si jamais je rencontre Iphigénie, grâce à toi je n'aurai pas l'air d'un rustre...

Les dispositions sont prises pour retarder les Russes à Sekehe-Éli, un pauvre village abandonné.

Il ne neige plus. Le ciel est bleu, si dégagé que l'on aperçoit fort bien, au loin, la ligne crénelée des monts Iayla Dagh, chers aux Tatars.

Le village a l'avantage de contrôler un important carrefour de routes. Des ravins rendent sa défense théorique relativement aisée. Parpatch n'étant pas loin, nous sommes dans la zone la plus étroite de la presqu'île de Crimée, étranglée entre le Golfe de Feodosia, les marécages, les marais du Sivach, cette mer Pourrie...

L'ordre reçu est formel :

— Gagnez du temps. Les Russes ne doivent pas passer. Il faut les arrêter coûte que coûte...

Le 2e Calarashi au complet s'installe.

Nous sommes seuls. Bien seuls. Si ce n'est qu'on nous laisse en soutien deux batteries d'artillerie sous le commandement du chef d'escadron Trofin.

Une fois n'étant pas coutume, mon escadron est en deuxième ligne de soutien.

Raicha commente, un peu vexé :

— S'ils nous mettent là... C'est qu'ils ont peur que ça craque devant...

Pour une fois, Garbis a l'air d'accord bien qu'il trouve que « ce genre de réflexion n'est pas gentil pour les copains ». Un crépitement allègre du côté des avant-postes se fait entendre : Ivan est venu au contact pour tâter nos intentions. Immédiatement son artillerie tire salve sur salve, sans arrêt. Le commandant Trofin ne se fait pas prier pour rendre la politesse, continuant à le couvrir d'obus sur ses arrières, même lorsqu'il cesse son bombardement.

Le silence de l'artillerie ennemie est « parlant » : l'assaut est proche.

De la sorte d'observatoire que j'occupe, j'examine le terrain. Angoissant! sur plusieurs lignes, des milliers de Soviétiques se lancent à l'attaque.

Bien protégés, à l'abri juste derrière la crête des ravins, les Calarashis ouvrent le feu d'assez loin. A bon escient. En tirant trop tard, ils seraient submergés sans recours par cette monstrueuse marée humaine.

Le spectacle est impressionnant. Des files entières de Russes sont fauchées, s'abattent par andains réguliers. La vague des survivants vient écumer au pied de nos combattants, y déposer ses derniers cadavres.

A peine est-elle morte qu'à 300 mètres de là une nouvelle vague se lève en poussant de puissants :

— Hourré! hourré!

Une telle masse d'hommes en action est paralysante, elle vous fige sur place, certain que l'on est d'être broyé.

Les Calarashis ne le sont pas vraiment mais leur puissance de feu n'a pas été suffisante pour détruire complètement les assaillants. Ils sont obligés d'en découdre au corps à corps. Là, quelles que soient ses qualités, Ivan n'est pas de taille. Beaucoup se rendent d'un coup, affolés par la furie des nôtres.

Il n'y a rien de pire que de voir ses camarades en pleine action tout en étant soi-même à l'abri, sans avoir la possibilité d'intervenir pour leur venir en aide. Les nerfs sont mis à rude épreuve.

Un troisième assaut soviétique vient encore d'être rejeté. Mais pas complètement. Ils ont gagné quelques dizaines de

mètres cette fois et piétinent les jeunes corps percés de mille coups des petits Calarashis de Romanatz et de Teleorman (1).

Les nouvelles qui parviennent sont désolantes : la plupart des pelotons du 2e Calarashi ont perdu leurs officiers. Des cavaliers, sans nombre, ont sacrifié leur vie. Pire que tout : c'est à une division entière que nous résistons. Le combat de David contre Goliath. Nous nous battons à un contre quinze! Voilà que les Russes se lancent à nouveau contre nos positions avec des « Hourré » ne laissant aucun doute sur leur totale détermination. Des « hourré » de plus en plus sauvages, qu'ils poussent en courant. Mes yeux se brouillent à vouloir les dénombrer. Ce sont des grappes d'hommes qui progressent en se hâtant follement. Il y en a partout. La ligne d'horizon en est obscurcie.

Le plus brave en tremblerait. Les Calarashis soutiennent un feu d'enfer. Devant les canons brûlants de leurs armes les cadavres s'empilent, les empêchant de tirer convenablement sur ceux qui déferlent encore.

Vers une légère dépression sur ma gauche, Ivan vient enfin de déborder. Son infiltration menace de s'étendre dangereusement. Alors je vois Mihail Coliopol, dont le peloton de mitrailleuses interdit le passage inférieur à l'ennemi, prendre le commandement des rescapés de plusieurs pelotons dont les officiers sont tués, les rassembler, et à leur tête se porter vers l'endroit dangereux pour colmater la brèche. Il percute droit sur les Bolcheviks. La mêlée paraît si confuse que je me demande bien comment un seul être vivant pourrait en sortir. Ivan craque d'un coup. Il bascule de l'autre côté. Coliopol, sans désemparer, lance ses hommes à leur poursuite pour s'installer à nouveau dans nos premières positions. Déjà renvoyés comme des boomerangs, d'autres Russes reviennent, furieux, surexcités par cette résistance d'un si petit nombre, fouaillés par les Politruks qui abattent les plus lents d'une balle dans le dos.

Coliopol se jette à leurs devants, rameute de la voix et du geste les Calarashis qui, dans un suprême effort, se hissent encore une fois à ses côtés. On le croirait invulnérable. Une balle l'atteint sous le casque, au-dessus du front,

(1) Les deux départements de recrutement du 2e Calarashi.

lui laboure le crâne. Il tournoie sur lui-même, s'abat, se relève. Crie :

— Allez-y les gars! on les tient!

Une deuxième balle lui enlève la pommette droite et le temporal. Il tombe à genoux. Un incroyable effort le fait se redresser. Toujours aussi lucide, il encourage ses Calarashis :

— On les a... Je vous dis qu'on les a... Tire Stancou, tire, tire, tire...

Devant cet officier ensanglanté, indestructible, que les balles n'arrivent pas à anéantir même quand il les reçoit dans la tête, les Russes désespèrent, perdent pied. Ils refluent brusquement en désordre.

Le 2e Calarashi reste maître de Sekehe-Éli. Les Russes lui abandonnent deux cents morts sur le terrain, près de mille blessés et mille cinq cents prisonniers, soit deux fois plus d'hommes que n'en comptait notre régiment au début de l'action.

L'action héroïque du sous-lieutenant Mihail Coliopol a été déterminante.

Une ambulance emmène vers Cherson mon meilleur ami. Il a toujours sa connaissance. Sur ses horribles blessures on a posé le mouchoir blanc que je lui ai donné. Un mouchoir qui boit lentement son sang.

Le remords, un remords imbécile mais insidieux s'empare de moi, brouille mon esprit. J'entends distinctement l'oncle Dimanche de mon enfance me dire, très, très sérieusement :

— Si tu as un ami, ne lui donne jamais de mouchoir sans en recevoir aussitôt une piécette de monnaie, car sinon tu lui aurais offert son linceul...

Je m'en veux terriblement. Puis l'assurance me vient que rien ne peut abattre Coliopol, même deux balles dans la tête. La preuve : il est encore en vie. Il restera vivant. Sans doute, pour m'infliger un démenti, s'impose brusquement à moi la vision que j'eus des deux colonnes d'hommes, l'une montante, l'autre descendante. Dans cette dernière plongeant dans les ténèbres j'ai vu le brigadier Gutza, Smarandache, Bakanu, le capitaine Petit, également Coliopol... tandis que dans l'autre, leur bougie à la main, les survivants montaient vers le soleil.

Un infirmier est venu me raconter ce que fut le convoi vers l'hôpital allemand de Cherson. Cinq kilomètres

n'avaient pas été parcourus lorsqu'ils s'aperçurent que Coliopol était descendu de l'ambulance pour marcher loin derrière dans la neige avec les blessés légers, prétendant qu'il fallait donner sa place à quelqu'un de « vraiment amoché », alors que personne n'osait regarder sa pauvre tête, si grands étaient les ravages provoqués par les deux balles soviétiques.

Il fallut un homme pour le maintenir à l'intérieur du véhicule jusqu'à Cherson.

Deux jours plus tard il mourut, sa main droite reposant sur l'exemplaire maculé et tant aimé des *Fleurs du mal*. Avant d'entrer dans le coma, il réclama qu'on lui lise : *La Charogne* et sourit tout le temps que dura la lecture. Il exigea qu'on lui rende le livre. Posa sa main dessus, parut heureux, ferma les yeux.

Il ne les rouvrit jamais.

Sur son visage, une main anonyme déplia un beau mouchoir blanc tout neuf.

La mort de mon ami Mihail Coliopol provoque en moi un choc si grand que, pendant plusieurs jours, j'en viens à oublier complètement le nom des cavaliers que je connais depuis l'entrée en campagne, jusqu'aux noms des lieux alentours, moi dont la mémoire est exceptionnelle.

Je suis désemparé. De nombreux Calarashis racontent déjà aux soldats d'autres unités la saga du sous-lieutenant Coliopol. Je ne me lasse pas de les écouter.

Je me mets à redouter d'avoir à retourner au feu, persuadé que sans la protection vigilante de Coliopol et de ses mitrailleuses, plus rien ne peut s'accomplir. Je me sens en danger réel pour la première fois.

Les rares rescapés de son peloton refusent le dialogue. J'ai le sentiment qu'ils m'en veulent de ce que je sois encore vivant. Je les sens terrés dans leur chagrin ainsi qu'au plus profond de la plus obscure des cavernes. Coliopol était adoré de ses hommes. Il était tout leur univers de vérité, de justice, de droiture.

Mon seul ami me manque. Ma guerre est dépeuplée. Je n'ai plus envie de me battre. Tout me rappelle pourtant combien son idéal restait entier au fond de lui :

— Si nous ne savons pas conduire à bien cette croisade

contre le communisme... ne doutons pas! Les saints eux-mêmes ont perdu des croisades. Nous ne sommes pas des saints... D'autres prendront la relève. Un jour ou l'autre, ils vaincront... à force d'avoir su se sacrifier... Coliopol est mort le sourire aux lèvres, avec au cœur sa foi intacte. Il avait vingt-huit ans.

N'est-ce point sa voix qui, à l'aube, vient de donner le commandement sacré venu du fond des âges Calarashis :

— *Incalacarea !*

CHAPITRE XX

Les partisans. — Le lieutenant Constantinesco savait... — La cavalerie roumaine ne fait pas de prisonnières...

Dac sent le poids de ma tristesse. Il couche les oreilles, frissonne. Je dois le flatter pour qu'il adopte une allure plus nerveuse. L'étape est courte. L'escadron peut enfin prendre ses quartiers dans le petit hameau d'Islam Terek.

Ivan a définitivement échoué dans son entreprise. Ce n'est pas pour cela qu'il nous laisse en paix. Les ex-bataillons de destruction sous le commandement de Politruks récupèrent tous les traînards, les isolés, les fuyards. Cachés au cœur des monts Iayla Dagh ils deviennent, plus ou moins consentants, des partisans.

Très vite, ils vont nous compliquer l'existence car le terrain est favorable à leur activité.

Côté nord, la plaine de Crimée s'élève par une succession de plateaux jusqu'à plus de 2 000 mètres.

Du côté de la mer Noire de grandes falaises rocheuses, d'énormes rochers, des cavernes en surplomb, tandis que vers l'intérieur se faufilent de petites vallées, étranglées assez régulièrement par des défilés très étroits. Ensuite et plus l'on va, d'impénétrables forêts.

Le pays n'est qu'une vaste succession de cachettes pour partisans. Leur rôle est de nous harceler, d'exaspérer nos nerfs, de nous empêcher de prendre du repos, de nous démoraliser. Dans un premier temps ils y parviennent, puis l'on

s'organise. Les partisans ne sont plus qu'une des plaies de la guerre. Ainsi à Islam Terek, en cas d'alerte aux partisans, chacun sait ce qu'il doit faire, intervient très rapidement à l'endroit où il doit le faire. Ce qui permet de n'entretenir que des postes de garde classiques.

Le hameau que nous occupons est pauvre, sans intérêt. Les habitations se confondent avec la monotonie du paysage. Des siècles ont passé sur les habitants, ne leur laissant que des rides profondes.

Les officiers prennent l'habitude de venir tuer le temps chez moi. Il y a deux pièces. Tout le monde se réfugie dans celle du fond. Une sorte de grabat tient lieu de lit, de divan aussi au cours de la journée. Une table, trois grands bancs, des tabourets. Le grand poêle qui ronfle. Dans la première pièce se tiennent les agents de liaison, les estafettes, les sentinelles venant prendre des consignes.

Tout est simple.

Raicha nous approvisionne régulièrement en bouteilles de cognac français. Impossible de savoir comment il arrive à se procurer ce précieux alcool. Il a dû mettre la main sur un dépôt, ou kidnapper un véhicule du dernier convoi allemand. Il refuse d'en parler, fait le mystérieux.

Le remplaçant de Mihail Coliopol est déjà arrivé. Un nommé Ilie Popesco, ex-instituteur, sous-lieutenant de réserve. Injustement, je lui en veux d'être là. Je fais comme s'il n'y était pas. On n'a pas le droit d'exister à la place de Coliopol. Il y a aussi un nouveau lieutenant, Victor Constantinesco, de petite taille, cherchant par tous les moyens à compenser ce manque d'envergure en adoptant un style martial du genre « juteux ». Ce qui ne le rend pas très sympathique. On l'appelle « le Prussien ». Les hommes disent de lui qu'il est « cazon » (1). En réalité l'homme est délicat, sensible. Sachant combien je suis affecté par la perte de mon ami, il déploie des trésors de sollicitude bourrue, compréhensive, à mon intention. Au point que j'en viens à remarquer ses absences. Blond comme les blés il est également fils de colonel, ce qui tisse un lien de plus entre nous.

Chaque jour nous lançons des patrouilles au petit bonheur

(1) Pète-sec.

la chance, histoire de faire courir les partisans, parce que les attraper c'est une autre affaire!

Nos itinéraires sont si variés, notre approche si rapide, si silencieuse avec les chevaux, que nous déjouons leurs embuscades. Quand par hasard nous en surprenons ils refusent le combat, se dispersent en hâte, en tiraillant. Le plus souvent, ils laissent deux, trois hommes tués sur le terrain. Jamais d'hommes vivants. Ils achèvent à la hâte leurs propres blessés, ce qui nous révolte.

A la nuit qui tombe très tôt, nous rentrons. Comme je l'ai dit, tout le monde vient se distraire chez moi. Ce soir, tandis que je lis paisiblement *La guerre en Crimée* d'Octave Aubry, un livre qui me suit depuis Bucarest, le chef d'escadron, le capitaine Cornel Angelesco, Ilie Popesco et deux autres officiers jouent au poker avec acharnement. Le cognac de Raicha circule de l'un à l'autre. Assis sur le divan, Victor Constantinesco semble accablé. Peut-être parce qu'il est de service ? Je le vois refuser le cognac. Mes tentatives de conversations ont été autant d'échecs. Sans doute une crise passagère de cafard. Cela nous arrive à tous. Pourquoi pas à lui ? Il reste ainsi tout équipé, immobile, une bonne heure, puis passe dans la première pièce où attendent les agents de liaison. Il y a là le brigadier Dabuleanu, géant flegmatique de Dabuleni. Constantinesco l'appelle :

— Va me chercher Lastun, Grigore, Stan... Ramène-les ici.

Quelques instants plus tard les quatre hommes sont là. Je tends l'oreille car, dans l'intervalle, Victor Constantinesco n'a cessé de faire les cent pas. Le choc de ses éperons sur la terre battue m'agaçait dans ma lecture.

Tout d'abord incrédule, je l'entends faire une sorte d'inventaire.

— La montre pour toi, Dabuleanu, qui n'en a pas... Le stylo à Stan... la plume est très bonne, pas déformée, tu verras. L'étui à cigarettes pour Grigore, il faut encourager les vices, la vie est si courte. Donne ton doigt, Lastun... la chevalière te va très bien, garde-la.

Ah! Dabuleanu j'ai un excellent pull-over dans ma fonte, donne-le à quelqu'un de ma taille... tu conserveras le nécessaire de toilette rangé dedans pour toi. Bon! l'argent maintenant. Je n'ai pas compté... Partagez-le entre vous... Silence! c'est un ordre. Prenez les gars! je vous le dis, je n'ai plus besoin de rien...

Comme moi, les joueurs de poker ont entendu ce qui se passait de l'autre côté. Tout le monde est interloqué. Le capitaine s'inquiète à voix très basse :

— Dites-donc, Émilian, arrangez-vous pour récupérer toutes ses affaires et l'argent. C'est embêtant... ce type ne tient pas le cognac... Mauvais exemple pour les hommes, d'autant qu'il est de garde!

Demain, je serai obligé de le flanquer aux arrêts pour marquer le coup...

— Mais, Domnul Capitaine, je vous affirme qu'il n'a pas touché au cognac...

— Ça va bien, Émilian, ne le défendez pas... On règlera ça demain. Allez Popesco, à vous la donne!

Le capitaine pense déjà à autre chose. Je me demande ce qui peut bien arriver à Victor Constantinesco.

Je me lève pour aller lui parler. Il me regarde venir, l'air méfiant.

Sèchement, des coups de carabines claquent dans la nuit. Suivis de rafales de pistolets-mitrailleurs. Les partisans! Le lieutenant Constantinesco saute sur son casque, ramasse deux grenades, se jette dehors, suivi de Dabuleanu et des autres qui sont du peloton de garde.

Je m'habille en vitesse ainsi que les officiers de la table de poker pour aller en renfort, si besoin est.

On attaque porte Nord. Mollement. Ce doit être un piège pour nous attirer dans cette direction. Je prends le F.M.Z.B., le met en position derrière l'abreuvoir, tout à fait à l'opposé. Garbis, Raicha, des visages que je ne reconnais pas, ont suivi. Toujours quelques détonations au nord, puis plus rien. Je scrute l'obscurité à m'en faire sauter le cristallin. Rien!

Un piétinement dans la rue principale. Les hommes de garde poussent devant eux six partisans vêtus de vieilles fourrures. Un septième a meilleure allure. Un officier? Non! une femme. On les fait entrer chez moi pour un premier interrogatoire qui s'avére difficile. Le capitaine y renonce. L'interprète bessarabien logeant quelques maisons plus loin au groupe d'escadron avec le capitaine Neculce, il y envoie notre prise.

Angelesco n'est pas content. Je crois que c'est surtout d'avoir été arraché à sa partie de poker. Il fait le méchant :

— Vous voyez, Émilian... Il n'est pas venu au rapport...

Même pas foutu de présenter ses prisonniers. Quand je vous disais qu'il était ivre-mort, le lieutenant Constantinesco... vous pouviez me croire, quand même! Vous avez déjà vu quelqu'un de sang-froid se dépouiller de tout ce qu'il a de précieux et le distribuer à la troupe? Je vous dis qu'il est ivre-mort. Ça ne se passera pas comme ça! Allez le chercher.

Avec Masilu, Garbis, Raicha, nous l'avons vite retrouvé. Le lieutenant Victor Constantinesco était affalé contre la barricade nord, son baudrier coincé dans la pointe d'un des pieux verticaux l'empêchait de tomber.

S'il avait pris un coup de trop, il n'en était pas ivre pour cela. Une balle juste dans la bouche. Du sang coulait lentement ainsi qu'aurait pu couler un trop-plein de vin. Ivre non! mort, absolument! Le seul dans cette affaire mais un mort peu ordinaire.

Deux heures plus tôt, un mystérieux messager invisible avait averti le lieutenant Victor Constantinesco qu'il eût à prendre toutes dispositions nécessaires car en plus de ses biens, il devait perdre la vie.

Ce messager, aucune sentinelle n'en décèle jamais l'approche, mais il frappe mieux qu'un partisan celui qu'il a mis dans la confidence de son mortel secret. Personne ne lui échappe.

Ce nouveau coup du destin m'impressionne beaucoup. Je veux voir les prisonniers. Cours jusqu'au groupe d'escadron. On est justement en train d'essayer de réveiller « Baetzel » — le petit garçon — c'est le sobriquet du capitaine Neculce.

Quand il apparaît enfin, dans la minute je devine que le capitaine Neculce a une gueule de bois carabinée. À son débit pâteux j'en ai la certitude. Le capitaine, dans ses moments de loisir, courtise volontiers les bons flacons. Ici nous avons beaucoup de moments de loisirs. Sa langue claque désespérément contre son palais trop sec. Pourtant, il n'a pas l'air furieux. Au contraire, voilà qu'en s'appuyant contre son bureau il arrive à se tenir à peu près droit. S'adressant à la prisonnière qu'il détaille d'un œil incrédule, je l'entends bafouiller à l'intention de l'interprète :

— Dites à celle-ci que ce n'est pas sa place ici. Également

que la cavalerie roumaine ne fait pas de femmes prisonnières.

Pendant la traduction, le visage du partisan-femelle se ferme. Elle croit à une moquerie, crache par terre, méprisante. Cela fait sursauter Neculce qui s'exclame.

— Non! vraiment ce n'est pas une dame... mais faites-la quand même partir!

Le sous-lieutenant Popesco intervient. Fait remarquer que ces partisans viennent de tuer le lieutenant Constantinesco... Neculce n'en démord pas :

— Une femme est une femme et moi un cavalier roumain. Qu'elle sorte. Elle est libre!

La prisonnière hésite. Elle bafouille :

— *Balchoï spassiva... Balchoï spassiva...* (1)

Sort. S'éloigne à petits pas sur le chemin. À son échine courbée, étriquée, repliée, on sent qu'elle redoute la balle qui traîtreusement va la frapper dans le dos...

Cent mètres plus loin, toujours vivante, elle commence à y croire, se redresse, a l'air de grandir, de revivre. Elle court, court, droit devant elle, petit point noir qui va se perdre dans l'immensité blanche.

Nous rentrons.

Garbis lance une partie de « jaquet » dans la première pièce. Il va encore tricher abominablement. Masilu, couché en chien de fusil devant ma porte, dort déjà.

— Raicha, tu peux me donner une de tes bouteilles de cognac?

— Pour vous tout seul?

— Pour moi tout seul...

— Avec plaisir, Domnul Lieutenant.

Cinq minutes plus tard il est là avec la bouteille qu'il m'offre et repart aussitôt avec sa discrétion habituelle. Je m'allonge sur le divan.

Je bois au goulot l'alcool brûlant. Cet alcool qui vient de sauver la vie d'une femme, tandis qu'un homme qui n'en avait pas bu est mort.

J'entends le lieutenant Victor Constantinesco répéter :

— Prenez, les gars... je vous dis que je n'en ai plus besoin

Je vois sa bouche d'où coule le sang.

(1) Balchoï spassiva : Merci... grand merci...

Je bois au goulot à en perdre le souffle. Le cognac déborde, me coule des lèvres dans le cou. J'en frissonne. Il est sirupeux comme du sang.

— Prenez, les gars... je vous dis que je n'en ai plus besoin.

Je tombe lentement dans le sommeil d'une ivresse mortelle.

CHAPITRE XXI

Le massacre de Féodosia. — Djavar-Yourt. — Le complot. — Résurrection du Pope Félix. — La multiplication des popes. — Le parrain. — Les dialogues avec Tatiana. — Un faux-pas. — Le viol de la belle-mère. — Karassoubasar. — Le champagne du capitaine Corbeanu. — La capture de Duca.

Deux escadrons du 2e Calarashi ont appuyé l'action de reconquête de Féodosia par les troupes germano-roumaines. En trois jours, du 15 au 18 janvier, ils ont rejeté totalement les Russes à la mer.

Maintenant qu'ils nous ont rejoint, ils parlent...

Bien sûr les combats furent sanglants, mais les Calarashis en ont l'habitude. Ce qui les a marqués ils ne vont pas nous le dire tout de suite. Comme si l'on pouvait garder pour soi de pareilles images...

Lorsqu'ils eurent repris Féodosia ils conduisirent leurs blessés ainsi que les blessés russes à l'Hôpital Général de la ville. Ce qu'ils virent dans la cour, ils ne l'oublieront jamais...

Lors de notre retraite nous avions laissé dans l'hôpital nos blessés les plus graves, certains malades atteints d'affections pulmonaires, tous ceux ne pouvant supporter ni le voyage, ni les rigueurs du froid. Pour cette cinquantaine d'hommes, un médecin-capitaine et une douzaine d'infirmiers restèrent afin de leur donner les soins nécessaires.

Quand les Calarashis entrent dans la cour, un tableau d'une horreur saisissante s'offre à leurs yeux : tous les

blessés ont été défenestrés. Avant de les précipiter dans le vide, les Bolcheviks ont arraché leurs pansements, dénudant les plaies, en creusant certaines à la baïonnette. Une fois jetés en bas, le supplice des malheureux que la chute n'a pas tué dura on ne sait combien d'heures. On put suivre à la trace dans la neige le calvaire de ceux qui brisés, torturés à vif, n'en tentaient pas moins de fuir cet enfer en rampant. Tous étaient morts dans l'agonie la plus tragique, leurs masques poignants ne témoignant que trop des affres vécues alors qu'ils repoussaient la mort de leurs dernières forces.

Quant au médecin-capitaine et aux infirmiers, ils eurent plus de chance : une balle dans la nuque pour chacun fut la récompense finale.

Le commandement décide de nous mettre au repos. Nous prenons nos cantonnements à environ 5 kilomètres de la gare de Grammaticova, dans le village de Djavar Yourt, qui s'étend sur une longue distance des deux côtés d'une petite route.

Malgré son nom Tatar il n'est habité que par une population russe venue des environs de Nijni-Novgorod, au confluent de la Volga et de l'Oka, tandis que les Tatars déportés allaient les remplacer là-bas...

Tous sont méfiants. A des riens, on se doute que le sentiment religieux est encore vivace en eux, ce qui n'empêche pas certains d'être des communistes bon teint, notamment un escogriffe occupant comme par hasard la seule maison bourgeoise du village dont l'obséquiosité, les salamalecs ne nous abusent guère. Ce Fedor attire les hommes de troupe, les sous-officiers pour, en échange d'un cruchon de vodka, tenter de savoir comment nous allons nous organiser pour traquer les partisans, quelles sont nos intentions pour l'avenir...

Nous l'avons à l'œil.

Dans une première période, Djavar Yourt sert de centre de triage des prisonniers russes faits lors des derniers combats. Des officiers allemands s'acquittent de cette tâche assistés d'auxiliaires interprètes dont le rôle consiste à grouper les vaincus par région d'origine : Georgie, Ukraine, Sibérie, Arménie, etc. A notre surprise, les prisonniers sont gardés par certains de leurs camarades d'hier, Tatars ou Cosaques, portant fièrement la tenue de la Wehrmacht classique avec en moins l'Aigle et les insignes d'unité. Dotés

d'armes de prise, ils organisent de temps en temps des parties de chasse aux partisans. Ils ne ramènent jamais de prisonniers et ce n'est pas dans la crainte d'un surcroît de travail au retour...

Personnellement j'habite une maison pauvre, rustique, mais qui a l'avantage d'avoir trois pièces, dont deux que j'ai réquisitionnées. La première sert d'entrée. Masilu, Garbis, Raicha s'y tiennent en permanence. De vrais anges gardiens. Je couche dans la deuxième. Dans la troisième, sorte de grande cuisine-dortoir, co-habitent Volodia, sa femme Moussia, leur fille Olga ainsi qu'Andrei et Sergei, les garçons.

Volodia a une cinquantaine d'années. Il en paraît facilement soixante-dix, usé qu'il est par les travaux incessants et la malnutrition. Moussia est sans âge, bavarde incroyablement vite pour ne rien dire. Olga, dix-neuf ans, fait facilement la coquette. Les deux garçons, seize ans et quatorze ans, la taquinent sans cesse à ce sujet mais ils n'ont d'intérêt réel que pour mon pistolet.

Plusieurs fois déjà en rentrant tardivement le soir, j'entends cesser de mystérieux conciliabules derrière leur porte. Les semelles de neige que j'ai sous mes bottes font que je peux arriver sans bruit. Aussi, en prenant la précaution d'ouvrir la porte d'entrée doucement, en faisant signe à mes anges de faire les bêtes, je peux me glisser en silence à l'intérieur, me dissimuler, tendre l'oreille pour savoir ce qui se complote et si l'on ne mijote pas là derrière quelque tambouille de partisan propre à nous faire passer le goût du pain un de ces quatre matins.

Volodia parle. Il est seul à parler. Son histoire, tout le monde la connaît pour la bonne raison qu'il est en train de lire le *Nouveau Testament*, plus précisément comment le Démon s'y prit pour tenter Jésus sur la montagne.

Je pousse la porte.

Tous se lèvent, apeurés. Se signent malgré eux, effrayés. Pas de doute, ils me prennent pour le diable. Vite, je les rassure. Je suis chrétien. Volodia n'en revient pas. A ses yeux fuyant, je vois qu'il craint un piège.

Je pose quelques questions auxquelles finalement il répond. Les Bolcheviks leur ont enseigné que « Gitler » (1) n'a fait que deux choses convenables : mettre les Juifs en prison et tuer tous les prêtres. Qu'il n'y avait plus un seul chrétien en Allemagne, que seuls combattaient les « nazis », des diables échappés de l'enfer.

(1) Prononciation russe du H en G.

Volodia met une telle mauvaise grâce à entendre mes explications qui ne le persuadent guère, que pour lui prouver ma bonne foi je lui propose :

— Écoute Volodia, si vous voulez rétablir le culte orthodoxe, vous pouvez. Nous vous aiderons. Moi-même et mes soldats assisterons aux offices car nous sommes croyants, chrétiens autant que vous. Ainsi, nous apprendrons à devenir amis...

Le lendemain, encore sceptique, Volodia m'annonce qu'il y a bien encore un vieux Pope capable de célébrer l'office mais puis-je lui donner l'assurance qu'il ne lui sera fait aucun mal ?

Je le rassure et souscris à la proposition.

On déterre le vieux Pope de sa cachette. Il s'appelle Félix, sa barbe d'un gris sale est si longue qu'il la coince entre la ceinture de cuir et la « roubachka ».

Les femmes rafistolent ses ornements puis le premier office a lieu en plein air dans la neige.

Les Calarashis, assez pieux, ont beaucoup souffert depuis l'entrée en campagne de ne pas rencontrer une seule Église ouverte au Culte en U.R.S.S. Toutes servent d'écuries, de granges, de lieux de réunions pour Komsomols. Pire, ils ont constaté la disparition des cimetières consacrés. Les morts sont enterrés n'importe où, dans les champs, sous les arbres. Un petit tumulus sans inscription indique souvent la sépulture d'un disparu. Quand il s'est tassé, plus rien ne subsiste du passage sur terre et sous terre d'un homme.

Ceux qui osent dresser une croix avec, peint en blanc dessus, le nom d'un être regretté, ont un indéniable courage qui leur vaut le plus souvent la déportation, quand ils ne vont pas retrouver leur mort par le plus court chemin.

Aussi les cavaliers sont-ils tous présents à cette première manifestation religieuse. Djavart Yourt au complet est là. Les actions de grâce se multiplient, les « repons » fusent. Cela dure au moins trois heures. Je commence à maudire sérieusement ma pieuse initiative.

A la fin, lors du dispersement, de près, de loin, on me salue. Jusqu'au père Félix qui tient à me donner sa bénédiction spéciale reçue à deux genoux dans la neige.

De ce jour, Djavar Yourt va vivre d'une existence nouvelle. Non seulement nous sommes adoptés, mais chacun a pour nous des délicatesses touchantes, inattendues.

Tout cela serait très bien si les familles qui ont une centaine de baptêmes en retard ne tenaient absolument à m'avoir pour parrain.

La cérémonie a lieu à l'abreuvoir. Le père Félix, à laisser couler de l'eau glacée à longueur de journée sur les jeunes têtes, voit les engelures, les crevasses déformer ses mains. Il en fait le sacrifice au bon Dieu, lequel, pour lui venir en aide, suscite un véritable miracle que j'ai vu, de mes yeux vu : voilà qu'apparaissent d'invraisemblables barbus prétendument popes qui se mettent eux aussi à baptiser à tour de bras. Il faut dire qu'à l'occasion d'un baptême on fait toujours quelques petits cadeaux au pope, on le convie au meilleur repas possible... Ceci expliquant sans doute ceux-là...

Il distribue les Certificats de baptême, des feuilles de cahiers d'écolier où je m'escrime, moi le parrain, à traduire Ion en Ivan, Valeriu en Valerianouitch, Émilian en Émilianof... dans une approximation pas toujours très orthodoxe, je dois en convenir. Un soir, en rentrant, je trouve la blonde Olga, fille de mon hôte, en conversation avec une adorable jeune personne qu'elle me présente sous le nom de Tatiana. Absolument fascinante. Un visage dont l'ensemble est loin d'être parfait mais qui le devient lorsqu'on l'étudie dans le détail : les yeux sombres, le petit nez palpitant, les lèvres finement ourlées, la bouche moqueuse, les cheveux châtain clair coiffés en amusants macarons cachant de petites oreilles en porcelaine blanche, sont admirables à vous pincer le cœur. Et j'ai le cœur pincé. Sans simagrées, elle me donne l'autorisation de la raccompagner. J'apprends ainsi qu'elle faisait des études de langues vivantes. Avec son allemand, son français et mon peu de russe le dialogue devient vite amusant. Devant son tout petit logis, une cabane d'une pièce où elle vit seule avec sa mère — ce qui lui épargne d'avoir à loger des soldats —, je la salue respectueusement, lui réclamant un rendez-vous pour le lendemain, qu'elle m'accorde.

En la voyant arriver, je suis ému par sa dignité dans la pauvreté. La jupe longue dont elle se vêt n'a guère de forme, la jaquette de laine écrase sa jeune poitrine. Elle me dit qu'elle partage avec sa mère son seul manteau. Quand l'une est dehors, l'hiver, l'autre ne peut sortir.

En laine épaisse, ses bas noirs déforment un peu ses jambes fines.

D'instinct, je la respecte.

L'hiver est très doux à ses côtés. Nous marchons sans nous presser. De quoi parler, d'abord, si ce n'est de la guerre. Tatiana n'y manque pas.

— Vous, avec votre air gentil et vos vilaines médailles, pourquoi vous battez-vous ?

— Je me bats parce que les Russes nous ont pris de force des provinces chères... pour libérer les Roumains ainsi opprimés.

— Oui, je comprends cela. Mais pourquoi continuez-vous jusqu'ici avec les Allemands ?

— Ce sont nos alliés. Ils nous ont aidé dans notre entreprise. Nous les aidons dans la leur. Également comme eux, nous voulons détruire le communisme, libérer les peuples écrasés par cet esclavage.

Tatiana s'est arrêtée au pied d'une affiche géante d'Hitler comme il y en a beaucoup sur les murs, avec en caractères russes un slogan promettant au peuple russe sa libération du joug bolchevik.

Tatiana me considère, narquoise :

— Croyez-vous que Hitler peut vraiment donner la liberté au peuple russe, en admettant qu'il veuille vraiment de cette liberté là ? Mais c'est folie ! Jamais nous ne nous sommes laissés influencer par un autre peuple. Jamais. Nous avons notre mission. Avec les communistes ou sans eux, nous accomplirons notre destin. Je me sens fille d'un monde autre que le vôtre. Chez vous, tout est pourri. Chez nous, tout est sérieux. Tellement sérieux que parfois nos hommes boivent à s'étourdir. Ils boivent peut-être aussi parce que nos paysages sévères invitent à cela... également nos étendues sans fin où se perd jusqu'au désespoir...

Chez vous, il n'y a que des vices ou de mauvais exemples. Votre roi, ce tyran et cette Madame Lupescu !

Je suis surpris :

— Comment savez-vous cela ?

— Nous ne sommes pas des animaux. La radio nous parle, nous raconte ces choses.

Je hasarde :

— De la propagande communiste...

Elle me regarde de ses beaux yeux graves :

— Dites-moi que ce n'est pas vrai ?

— Si, il se trouve que cela est vrai... mais dans notre Roumanie nous avons hérité des tares de nos envahisseurs, des Turcs, de vous. Les Tzars ont imposé leur administration, leurs hommes, leurs prévaricateurs. On ne se défait pas facilement de leur mauvaise influence.

— J'en conviens. Ici, pourtant, les Bolcheviks l'ont bien fait. Les Tzars avaient donné le pays aux Allemands, les princes allemands devenaient nos princes, commandaient nos soldats. Les grands propriétaires étaient prussiens... Le reste : nos mines, nos industries, notre pétrole étaient bradés aux Anglais, aux Français. Les Bolcheviks ont chassé les étrangers...

Perfidement, j'avance :

— Mais les chefs des Bolcheviks étaient étrangers : Zinoviev, Kamenev, Trotzky, Radek...

Elle s'insurge :

— Ça a passé... ça passera. Ils ont cru nous avoir mais les vrais Russes ont toujours le dernier mot, vous verrez... Pareil pour vous! Croyez-vous vraiment, vous et les Allemands, empêcher le peuple russe d'accomplir sa mission?

— Pourquoi pas! Les Allemands ne sont pas toujours ce qu'ils devraient être, ils ne font pas toujours ce qu'ils devraient faire, n'empêche que les Russes sont déjà partagés. Les Ukrainiens, par exemple. Regardez autour de nous ces Tatars, ces cosaques qui encadrent leurs « frères » prisonniers...

Nous avons déjà fait bien plus pour Napoléon, cela l'a-t-il empêché de fuir dans la steppe comme un voleur?

Vraiment, elle me passionne d'être aussi passionnée. Je lui dis, violemment sincère :

— Tatiana... Tatiana, tu es une grande communiste.

— Communiste, peut-être... Grande, sûrement pas. Je n'ai jamais rien fait.

— Tu peux faire demain... Tu me connais... Tu vois tout ce qui se passe... Tu peux aller tout dire aux partisans...

Elle hoche la tête :

— Non! je n'irai jamais, mais pour la Russie j'ai beaucoup à faire, demain, quand ce sera la paix.

— La paix allemande?

— Jamais nous ne l'accepterons. Nous la repousserons. Les Allemands n'ont pas d'âme. De vrais icebergs. Une pensée d'acier. Un raisonnement sans profonde réflexion. On ne les aimera jamais. Ils devront repartir...

Tu sais, tu me dis les Tatars, les Cosaques, mais nous, les Russes, nous nous arrangeons toujours très bien entre Russes. Regarde nous ici, à Djavar Yourt, nous ne sommes pas vraiment chez nous. Nous sommes des Koulaks, plusieurs fois massacrés pour n'avoir pas accepté la collectivisation de nos terres sur les bords de la riche Volga. Nous voilà ici sans rien dans un pays où le sol est stérile, tourmentés par les Russes. En sommes-nous moins Russes pour cela? Non! quand la Russie souffre, nous souffrons en Russes...

J'étais terriblement impressionné par la jolie Tatiana. Le plus clair de mes journées se passait à penser à elle. Quand j'en vins à en parler tendrement à Dac, je sus que ça allait vraiment très mal...

Nous nous voyions tous les soirs. Je restais à distance respectueuse. Tatiana ne m'encourageait pas à un autre comportement. J'en vins à lui demander :

— Mais que veux-tu devenir plus tard?

— Oh! un petit professeur de langues vivantes... Je veux surtout me perdre dans mon peuple comme le Tzar Alexandre Ier...

Tout ce qu'elle disait me faisait fondre de tendresse. Sa modestie, sa fierté, son courage, contribuaient sans cesse à apaiser tout au fond de moi les ressentiments que j'avais contre les Russes en général et leurs atrocités en particulier. Je n'en étais pas spécialement fier mais c'était ainsi, car enfin « Koulak » ou pas, elle n'en était pas moins Russe.

Arriva ce qui devait arriver. Je lui demandai si elle ne pensait pas au mariage.

— Si, j'y pense... mais avant de me marier j'attendrai le temps qu'il faudra. Je ne veux pas seulement d'un mâle, je désire surtout un parfait compagnon de route, quelqu'un de proche, ayant la même identité de vues, pensant comme moi, de la même race...

Son pied glissa. Je la sentis trébucher. Je la retins par l'avant-bras. C'était la première fois que je la touchais. Elle reprit vite son équilibre, se dégagea, laissa tomber un « spassiva » glacial.

Je compris que c'était moi qui avais fait le faux-pas. Je n'ai jamais eu le courage de revoir Tatiana.

Souvent je l'ai vue passer. J'ai remarqué qu'elle ne portait plus que son chemisier blanc, même le dimanche, alors que

pour nos rendez-vous elle mettait toujours son beau chemisier bleu ciel.

J'ai gardé intact au cœur ce morceau du ciel de Tatiana.

***

A Djavar Yourt, nous n'avions pas de problèmes avec les femmes de la population. Il faut dire qu'elles étaient d'une tenue irréprochable, bien que leurs maris fussent à la guerre depuis longtemps. Nos Calarashis sevrés d'amour leur faisaient les yeux doux. En pure perte. Ce qui retenait nos gaillards d'aller plus loin c'est que, dans l'Armée roumaine, tout écart de conduite est puni très sévèrement. Quant au viol, il mène tout droit au poteau d'exécution.

Donc, tout était calme lorsqu'un beau matin une furie força ma porte :

— Venez vite... Un cavalier a violé ma belle-mère. Il est comme fou... Vite, il va la tuer !

La fille déclare se nommer Stephania. Elle est dans tous ses états. Je la confie à une patrouille avec ordre de me la ramener avec le cavalier, la belle-mère et l'interprète. Pendant leur absence, je m'arrache les cheveux : « Bon Dieu, vais-je être obligé de faire traduire un Calarashi en Conseil de Guerre ? »

Les Russes nous ont tué assez de monde, si leurs femmes s'y mettent aussi...

Quand ils sont tous là, je m'assieds derrière une table, l'interprète à ma droite. En face sur un banc : la belle-mère, le brigadier (car ce cavalier est de surcroît brigadier), la belle-fille.

Il est malaisé de diagnostiquer l'âge du corps du délit. Une chose certaine : la belle-mère n'a vraiment plus rien qui puisse inspirer des élans trop fougueux à un individu normal. Pour l'instant, elle semble plongée dans un rêve intérieur. Il y a sans doute de quoi. Quant à la belle-fille Stéphania, une brunette dans la trentaine, j'apprends que son mari est à la guerre avec les Russes, qu'ils ont quatre enfants.

D'abord presque calmement, elle explique :

— Notre ferme est grande. Dix cavaliers y logent. Tous gentils, sauf celui-là qui est toujours dans vos jambes et vous regarde d'un air malhonnête. Ce matin, il est resté volontairement soi-disant pour garder les chevaux tandis

que ses camarades partaient pour l'exercice... Il mijotait son mauvais coup. J'étais à la cuisine quand j'ai entendu les cris... des supplications. J'ai couru vers la grange d'où ça venait. J'ai grimpé à l'échelle et j'ai vu dans la paille ce porc en train d'étrangler ma belle-mère. Quand elle n'a plus bougé, il l'a lâchée pour lui faire ça comme à une bête en lui donnant des gifles. Elle sanglotait, demandait pitié... Il continuait à faire ça sur elle en poussant des jurons... J'ai eu peur. Je suis vite venue avertir. De toute façon, il était trop tard... Elle se tourne vers le brigadier qui ne dit mot, lui donne des coups de pieds, l'abreuve de telles insultes que l'interprète refuse de traduire.

A grand-peine, on la ramène au calme.

La belle-mère, énigmatique, ne dit rien.

Stéphania reprend de plus belle :

— Regardez dans quel état il l'a mise. Elle ne s'en remettra jamais. Que va dire mon mari ? Que j'ai bien veillé sur sa mère, sans doute ?

Alors je m'adresse à notre homme :

— Et toi, qu'as-tu à dire ?

Le brigadier se lève, hausse les épaules, baisse le nez :

— J'ai perdu la tête pour un instant... Domnul Lieutenant.

Nous voilà dans de beaux draps !

Mais la vieille ne l'entend pas ainsi. Voilà que subitement libérée de son mutisme, elle se déchaîne ; volubile :

— Il ne faut croire que moi... Cet homme est un homme très doux, tellement doux et bon je vous l'assure et même poli... Il m'a fait venir dans la grange, c'est bien vrai. Il voulait me dire quelque chose. Comme une imbécile, je ne comprenais pas. Est-ce sa faute à lui ? Non, n'est-ce pas ? Il m'a bien secouée un peu. Plus par jeu que par violence, Monsieur l'Officier. Si quelqu'un doit le savoir, c'est bien moi...

Naturellement, si ma belle-fille m'a vue les jambes en l'air je devais les avoir, je ne me rends plus bien compte. En tout cas il ne m'a pas fait de mal... Il ne faut pas lui en faire non plus. C'est un bon garçon, je le jure devant vous tous !

Stéphania en est au bord de l'apoplexie. Toutes griffes dehors, elle lacère le visage du brigadier. On l'en délivre.

— Il la terrorise... Elle en a peur... Il va encore lui faire ça. Il va le lui refaire, vous verrez !

L'interprète me dit :

— Vous savez, cette fille me paraît tout à fait hystérique...

Soulagé, je remets chacun en liberté en ayant l'air d'être fâché avec tout le monde. En fait, je respire... A l'appel du soir, Garbis me prend à part :

— J'ai appris le fin mot de l'histoire, Domnul Lieutenant... Notre brigadier, qui est en trop bonne santé, a d'abord taquiné la belle-fille. Elle n'a rien voulu savoir. Alors un coup de sang a aveuglé le brigadier, il s'est rabattu sur la vieille qui n'arrivait pas à croire ce qui lui arrivait... La belle-fille, en voyant ça, a eu du remords. Trop tard! Elle a voulu se venger, mais la vieille ne l'entend plus de cette oreille, vous pensez!

Pauvre brigadier! il va payer bien cher ses débordements. Une punition inattendue l'attend désormais...

L'on est toujours puni par où l'on a péché.

***

Bien que nous n'en ressentions à Djavar Yourt que des effets mineurs, les actions de partisans commencent à inquiéter sérieusement le Haut-commandement allemand.

Garbis à beau prétendre :

— Ils n'osent pas se frotter aux Calarashis...

En ce qui me concerne je fais multiplier les mesures de précautions. Ma vigilance est-elle appréciée? Je ne sais! Toujours est-il que je suis convoqué par l'état-major à Karassoubasar pour un stage d'instruction. Il s'agit d'étudier les méthodes employées par les partisans et d'apprendre à mettre en place une « contre-guérilla » efficace.

Dans la voiture « Tatra » venue me chercher, j'ai tout loisir de contempler le magnifique paysage, la route en lacets découvrant à chaque virage un panorama pittoresque en contrebas.

Quand Karassoubasar apparaît, je suis ébloui. Posée élégamment tout en haut d'un étroit plateau, le seul qualificatif qui lui convienne est celui de « nid d'aigle ». Elle doit une partie de son nom à la rivière Karassou (ce qui signifie « eau noire » en Tatar et le justifie pleinement car, de

loin, elle semble peinte en bleu marine soutenu). Une vingtaine de Mosquées piquent légèrement le ciel de leurs fins minarets. Plusieurs synagogues sont dans le même style mauresque. Immédiatement, je demande à être conduit au Tach Khan, le fameux « bazar » unique au monde, dressant son impressionnant quadrilatère aux murs de 13 mètres de haut, d'une épaisseur telle qu'on les sent capables de résister aux plus violents bombardements modernes.

Forteresse construite par les marchands, ce Tach Khan abritait les caravanes en transit, ces caravanes qui transportaient vers l'Occident tous les trésors de l'Orient. La cité est d'une grande richesse. Ici, l'on négocie la laine, le cuir, le tabac, les vins, les fruits, les légumes. L'on confectionne également de curieux manteaux en peaux de chameau, très chauds, résistants, confortables.

La ville fait partie du dispositif tenu par la 4e brigade de montagne, qui a fort à faire dans la chasse aux partisans réfugiés dans la montagne Dag Kai où les grottes, les cavernes, d'énormes anfractuosités dans les rochers, leur assurent des retraites inaccessibles, inviolables.

Cela n'empêche pas que l'on parle néanmoins beaucoup des exploits du capitaine Toba qui leur fait une chasse impitoyable à la tête du détachement de cavalerie de la 4e brigade. Voyons donc comment se présente ce problème « partisan ». On va me l'apprendre dans les immenses locaux d'un établissement scolaire divisé en plusieurs grands bâtiments groupés à la sortie de Karassoubasar, sur la route de Simféropol.

Je suis vite déçu. Si les cours sont remarquablement conçus : — diverses actions possibles des partisans selon la nature du terrain, très bien reconstituée sur pellicule — ce n'est jamais que du cinéma. Dans la réalité, j'ai connu mieux. Sur des tables, il y a les différents modèles de mines employées, les meilleures manières de les dissimuler... Mais suffisamment de mes camarades ont sauté dessus pour que je n'ignore plus rien de ces pièges à hommes.

Les données psychologiques sont plus intéressantes. Je note que le chef partisan n'opère jamais dans la région où il se cache, mais dans un rayon d'au moins quarante kilomètres.

A propos de chefs partisans, on passe plusieurs fois en images fixes les portraits des plus connus : Boïko, — Duca,

— Krassine, — Fedorov, — Kaganof, — Illiouch, — etc.

Je m'ennuierais sérieusement loin de mes hommes et de Dac, si je n'étais amicalement pris en charge par le capitaine Ion Corbeanu, le chef du 58e groupe de reconnaissance. Brun, petit, svelte, le regard pénétrant, j'ai vu participer cet intrépide cavalier à plus d'un concours hippique. Ce n'est pas pour rien qu'il fut officier-instructeur à l'École d'équitation de Sibiu.

Nous sympathisons si bien qu'un jour, avec toutes sortes de précautions, il me demande de le suivre. Nous allons jusqu'à un des bâtiments scolaires, tout au fond du bloc. Deux cavaliers montent la garde. Ils présentent les armes avec une sorte de sourire en coin qui ne me paraît pas très réglementaire...

Nous pénétrons. Corbeanu se saisit d'un énorme trousseau de clés dissimulé sous un pupitre. Il ouvre la porte de l'amphithéâtre. Je crois rêver! Jusqu'au plafond, empilées les une sous les autres, des caisses de champagne. Il y a là des milliers de bouteilles.

Comment Corbeanu a-t-il pu transborder tout ce pétillant liquide jusqu'ici, mystère! En tout cas, il y a réussi.

— Si tu savais le mal que j'ai eu pour faire passer tout ça sous le nez des Allemands, tu serais surpris...

Je le crois volontiers.

Dans un coin sont rangées une cinquantaine de grosses biches en grès couleur chocolat. Pleines de caviar à ras bord.

Assis par terre, une biche entamée entre nous, nous dégustons les œufs gris d'esturgeon à renfort d'index plongé énergiquement dans la masse dure, gluante un peu, succulente en tout cas. Le caviar donne soif. Chacun a débouché sa bouteille de *Champagneskoïé Sovietskoïé* — c'est ce que disent les lettres dorées sur fond d'étiquette noire. Les amateurs français n'apprécieraient guère ce champagne sucré, mais nous lui rendons vigoureusement les honneurs qu'il convient d'accorder aux prisonniers de guerre.

Je dis à Corbeanu :

— Jamais tu ne verras la fin d'un pareil stock?

— Erreur, mon cher! car je peux t'assurer d'une chose à laquelle ne peut prétendre aucun autre chef de l'Armée en campagne : chez moi, tous les hommes boivent du champagne!

Quand je reviens à Djavar Yourt, j'ai la tête pleine de partisans, l'estomac plein de champagne et de caviar, à en vomir. Je vais consulter le médecin-capitaine pour qu'il r'établisse un peu mon équilibre alimentaire.

L'infirmerie des malades est installée dans un bâtiment moderne datant de la construction du kholkose, bâti dans le même matériau. Je la visite tout en attendant le médecin : salle de consultation, salle de pansements, salle d'opération, réfectoire. Au premier, dans le dortoir, une douzaine de lits hétéroclites s'alignent tant bien que mal. Trois dysentériques ont le bonheur d'avoir un bronchiteux chronique à portée de la main pour les parties de cartes à quatre.

Sur eux veille une femme d'une quarantaine d'années ainsi que sa fille qu'elle me présente : « Katia ».

Une blonde aux formes généreuses, aux lourdes tresses. Nous bavardons un instant. Voyant que personne n'arrive je m'en vais, décidant héroïquement de me mettre à la diète pendant quarante-huit heures.

Je vis sur le qui-vive, trouvant que les partisans nous fichent une paix trop royale pour ne pas cacher quelque chose. D'autant que les « Hivis » (1) avec leurs « parties de chasse » rentrent rarement bredouilles et doivent les exaspérer. Je redoute de plus en plus une vengeance d'importance.

A quelques jours de là je rencontre Olga, bras dessus, bras dessous avec Katia. Les deux filles justement se quittent. Je rentre avec Olga.

— Ne trouvez-vous pas qu'elle est jolie, mon amie Katiouchka?

— Oui, bien jolie...

Piqué par je ne sais quelle curiosité, je lui demande :

— Quel est son nom? Des Katias ici, il n'y a que ça... Comment les reconnaître en parlant?

— C'est bien vrai. Son nom à elle est Duca. Ils ne sont pas d'ici vraiment... mais vous le savez, personne n'est d'ici. Mentalement, je me disais : « Te voilà bien avancé... »

En effet, les Duca sont à la Roumanie ce que sont les Durand à la France. Il y en a partout, dans toutes les pro-

(1) « Hivis », nous appelions ainsi les Tatars, Mongols, Ukrainiens ayant abandonné les Russes pour choisir délibérément notre « camp ». Ces supplétifs étaient extrêmement efficaces.

vinces. Un Duca président du Conseil a même été assassiné dans les années précédant la guerre.

Je pense que cette Katia Duca doit être ukrainienne, me souvenant qu'un Duca a été Hetman d'Ukraine, grand meneur de cosaques. Je me dis aussi que, finalement, elle est bien désirable. Le lendemain, monté sur Dac, j'effectue une petite promenade quand Sonia Petrovna Illiachev, la propriétaire des bâtiments où sont installées nos roulantes, anti-communiste notoire d'après ce que disent les cuistots, non seulement me salue la première mais encore me tient la jambe au sens propre et au sens figuré. Elle me noie sous un flot de paroles sans intérêt et je me demande bien où elle veut en venir jusqu'au moment où elle dit :

— Vous l'avez vue cette Duca, aujourd'hui ? Quelle arrogance... on peut dire qu'elle l'a retrouvé, son sourire! Je me demande si elle va se moquer de nous longtemps...

— Se moquer ? mais de qui se moque-t-elle ?

Confuse, Sonia Petrovna s'en va :

— Est-ce que je sais, moi!

Enfin, je crois avoir compris. Je me souviens de Karassoubasar autrement que par foie et estomac interposés. Vrai, j'y ai mis le temps!

Je cours chercher Masilu, Garbis, Raicha.

Nous revenons au galop, armés de P.M. Investissons l'infirmerie. Masilu se poste de manière à interdire la sortie à qui que ce soit.

De haut en bas, en long, en large, en travers, nous passons tout au crible. Rien!

Reste le grenier. Nous y grimpons sans faire plus de bruit que des chats. Il se compose de plusieurs compartiments constitués par des cloisons en planches. Le même désordre d'objets inutiles que dans bien des greniers. Toujours rien. Dans l'angle du coin le plus obscur, des brins de paille fraîche attirent mon attention. Je m'approche. Marque un temps, trop long. Une odeur nauséabonde me coupe le souffle. A en tomber. Dans la pénombre, je distingue sur de vieux journaux des excréments humains. Ça pue atrocement.

Garbis, Raicha m'ont rejoint. Nous passons de l'autre côté d'une énorme poutre. En contrebas, sur de la paille, un homme dort. Dans sa main droite un énorme Nagan. Prestement Raicha, de tout son poids, pose sa botte sur le poignet du dormeur. Il hurle. Il est pris. Eh! oui, aussi incroyable que cela puisse paraître, Duca, le grand chef des partisans vivait là depuis le début, au milieu de nous, gardé de tous périls par nos propres sentinelles. Dormant le jour, il s'en allait la nuit faire ses coups loin ailleurs, donner ses directives. Il revenait avant l'aube. Rentrait tranquillement avec un faux « prochuska » (1) que nous trouvons sur lui. En dehors du Nagan, ses seules armes étaient des cartes d'état-major de la région, soigneusement annotées. Il a incroyablement bénéficié dans mon esprit de la vulgarisation du nom de Duca en Roumanie, car enfin son nom, je l'avais vu s'étaler à pleines lettres plusieurs fois sur l'écran de l'École d'instruction. Cela m'avait semblé normal qu'il y eut aussi une Katia Duca. Il a fallu que l'on attire mon attention sur Mme Duca pour que je sois en éveil et puis, quelque chose me tracassait : que les partisans nous laissent aussi tranquilles à Djavar Yourt... Ce fut sans doute la plus grosse erreur de Duca, la seule.

Quand nous sortons il y a tout un attroupement de cavaliers, de civils, alertés par l'arrivée brutale de notre commando.

Duca, en apparaissant, redresse sa haute taille. Il avance calmement, sans forfanterie, portant fièrement une vaste barbe rousse embroussaillée.

Raicha lance aux spectateurs :

— Nous vous avions déjà rendu les popes, voici maintenant que nous vous avons trouvé un Métropolite...

Mais comme toujours, ce sera Garbis qui aura le dernier mot.

A la veillée, les commentaires allant bon train sur l'audace de ce Duca, sur sa capture aussi, il constate :

(1) Prochuska : Laissez-passer, sauf-conduit établi par nous en langue russe, pour laisser aller et venir certaines personnes pendant la nuit.

— Tout ça ne serait pas arrivé si notre médecin-capitaine était capable de former du personnel auxiliaire compétent. Il engage la femme et la fille de ce partisan en qualité d'infirmières. Quoi, ce n'est pas beau? Alors qu'elles ne savent toujours pas vider un seau hygiénique? Aussi, voilà ce qui arrive à ce pauvre bougre! Moi, je ne suis pas prêt de foutre les pieds à l'infirmerie pour être soigné comme ça par de pareilles femelles!

CHAPITRE XXII

Les Russes ont percé. — La butte de Kiet. — Bombardés avec des cailloux. — Les galeux. — Le sacrifice du cavalier Taché d'Islaz. — Nicolae Batatoresco. — Pâques sanglantes. — Le Père Sfarayala Kolkhose Erny. — L'histoire d'amour du lieutenant Radou et de la belle Nyura. — Blessé. — L'Hôpital de Simféropol. — La permission. — Avec l'oncle Dimanche j'enterre le meilleur de moi.

L'hiver se poursuit, relativement doux. Nous n'en touchons pas moins des équipements pour grands froids qui nous auraient été plus utiles avant et pendant les combats de Sekehe-Eli. Des « caciula » (bonnets de fourrures dont on apprend qu'ils ont été collectés spécialement pour nous, par les paysans de Romanatz notre province), des « cojocel » (sorte de vastes gilets sans manches en peau de mouton), des « cojoc », longs manteaux de sentinelles très chauds. Ce qui laisserait le plus à désirer, ce sont les gants de laine qui ne protègent pas grand-chose.

Début mars, en pleine nuit naturellement, l'ordre de départ arrive. Ivan a percé! Les chars soviétiques ont réussi à déloger l'infanterie de la 18e Division Roumaine. Où? Cela ne nous regarde pas encore. S'il y a une brèche, à nous de la boucher. Nous verrons bien où elle est en arrivant... La nature, se mettant à l'unisson des grandes catastrophes, nous cingle pendant trois heures sous une tempête de grésil à vous ouvrir un homme en deux.

Le capitaine reçoit une nouvelle affectation, comme son remplaçant n'arrive pas, je prends le commandement de l'escadron.

Nous passons une semaine à Tochtaba, pour vérifier

l'ensemble des équipements, contrôler les armes et les munitions.

A la fin, nous sommes tellement bien adoptés par la population que lorsque je commande le « inainte » du départ, tous tombent à genoux, même le Staroste et les Tatars musulmans, pour faire une prière à notre intention. A nous qui allons nous battre contre les Russes!

Pour une fois, nous marchons en plein jour. Au loin, le grondement de l'artillerie paraît semblable à un orage d'été ne parvenant pas à éclater. Pourtant, là-bas, les pluies d'obus sont en train de tuer, de déchiqueter, de mutiler.

A Kolkhose Erny, dernière halte. Droit devant, le front est en ébullition. Je confère avec des officiers de l'intendance dont un Allemand, soucieux de savoir si l'ordinaire convient aux hommes. Il est bien temps de se soucier de leur moral, maintenant! Pour l'ordinaire il est ce qu'il est, ce dont les Allemands s'accommodent : Eintop à midi. — Le soir Dauerbrott (1) avec saucisson ou sardines ou chocolat.

Pour savoir ce qu'il en est, je fais aligner l'escadron monté, lui parlant à la deuxième personne, comme à un homme, ainsi que le veulent les traditions Calarashis.

— Escadron, es-tu content de l'ordinaire ?

Silence.

Je répète la question. Nouveau silence prolongé.

— Alors, tu n'es pas satisfait! Que souhaites-tu donc ?

D'une seule voix, l'escadron répond :

— La ciorba...

Ces messieurs, convaincus, me promettent que désormais tous les soirs nous auront la « ciorba » (soupe roumaine).

Ici, nous allons quitter les chevaux. Ce sont les adieux traditionnels. Cette fois je constate chez les cavaliers une sorte de renoncement bien pénible à ressentir. Il faut dire que l'on parle beaucoup de l'endroit où nous allons : « La butte de Kiet. »

— Ah! vous allez à Kiet... Là-bas c'est un drôle de cinéma. L'enfer permanent...

— Kiet ? un tombeau!

— La butte de Kiet ? Un tir aux pigeons... Personne n'en revient...

(1) Dauerbrott : pain sous cellophane. Assez écœurant. Se conservait un bon mois.

Je tombe sur le capitaine Néculce si galant, si indulgent avec les dames. Toujours rigolard. J'apprends de sa bouche que la brigade est devenue division sans que nos effectifs s'augmentent d'un seul cavalier... Cela sent les intrigues de l'arrière. Rien qui puisse me donner un moral d'acier.

Quelques heures plus tard, nous quittons Kolkhose Erny à pied. Néculce, fleurant bon la « tsuica », a une manière spirituelle (?) de me dire adieu :

— Norok, Émilian! Soyez sans inquiétude pour les communications. Demain soir j'organiserai une réunion spirite pour parler avec vous... J'ai un très bon guéridon!

J'ai formé trois pelotons complets confiés aux sous-lieutenants Angelesco, Trepcea, Vassilesco. Il y a, évidemment, bien des visages nouveaux. Je les tiens involontairement dans un certain anonymat sans doute pour ne pas remplacer complètement les disparus. Le maréchal des logis Basandju, ses blessures guéries, est revenu.

Par contre je viens de faire une chose étrange en donnant l'ordre impératif à Garbis et à Raicha de rester à Kolkhose Erny, le premier pour veiller à ce que la « ciorba » soit vraiment bonne, le second pour un entretien minutieux des chevaux. Leurs visages se sont décomposés mais ils ne pouvaient qu'obéir. Pour eux, l'injustice est totale. S'ils savaient combien ils me manquent! J'ai préféré faire ça plutôt que de les perdre complètement au combat.

Deux kilomètres et demi avant Kiet il nous faut faire halte, à Cotobus. La neige fond lentement sans précipitation. Comme il fait relativement froid, la boue nous est épargnée. Ici stationne le train de combat de l'escadron du 4e Roshiori, que nous venons relever. Le groupe de commandement est là également avec son capitaine.

Je m'en étonne auprès de ce dernier dont le nom est à ignorer. Il me répond, sans gêne aucune :

— J'ai un lieutenant qui commande sur la butte de Kiet. Moi, je préfère surveiller les opérations d'ici. Quand je le peux, je fais la navette...

Je le regarde droit dans les yeux :

— Je pars faire la relève. Je m'installerai là-bas sur place, au milieu de mes hommes.

Il se contente de tourner le dos. Question d'habitude.

En pleine nuit, le moins qu'on puisse dire est qu'on ne voit pas grand-chose. Nous sommes des ombres dans l'ombre. Tout est calme. Pas une fusée. Pas un coup de feu.

Ne serait-ce la fameuse butte, on pourrait traverser Kiet sans s'en apercevoir. Kiet n'existe plus. Un amoncellement de blocs, de pierres, de poutres, de chevrons ; un peu partout d'énormes entonnoirs entourés de fils de fer, de briques, de tuiles brisées.

Incroyablement subsiste pourtant ce qui fut une maison. Aux trois quarts effondrée, bien qu'un pan de toit abrite toujours une pièce aux petites fenêtres restée intacte.

Là se tient le lieutenant du 4ᵉ Roshiori, devant un four à pain dans lequel pétille un feu de bois crépitant d'ardeur. Il a l'air d'un spectre, hâve, décharné, les yeux profondément enfoncés au fond des orbites sans expression.

La transmission des consignes s'effectue au ralenti. Le lieutenant n'a pas l'air pressé de partir. On sent que des épreuves sans nom lui ont fait perdre toute volonté d'être ou de ne plus être.

Après son départ, j'installe le brigadier-sanitaire Kostea dans la pièce qui devient mon P.C. A la faveur de l'obscurité je prends l'élémentaire précaution d'aller placer les pelotons et de veiller moi-même à l'installation des F.M. J'ordonne aussi de creuser plus profondément certains trous.

A l'aube, l'artillerie lourde soviétique dispense sa prière du matin par-dessus nos têtes à l'intention de Cotobus et de Kolkhose Erny. J'en profite pour examiner attentivement les lieux. Quand je sors de la petite maison, je saute un petit fossé. Dix mètres plus loin commence l'escalade de la butte. Elle est couronnée de tranchées, de trous de tir, au sommet et jusqu'au fossé, sillonnée de tranchées de repli.

En face de nous, en bas de la contre-pente : les lignes soviétiques à environ 80 mètres. Je vois distinctement des casques circuler dans le haut de leurs tranchées.

Derrière eux, la côte 25,3 où est installé leur observatoire d'artillerie.

A ma droite j'ai une compagnie du 381ᵉ régiment d'infanterie de la 170ᵉ division Hanséatique, dont la dotation en armes automatiques est formidable. Notamment en mitrailleuses. Les Russes ne s'y frottent plus.

A ma gauche, le dispositif s'étend jusqu'à la mer Paresseuse mais sur plusieurs kilomètres de marécages et de sables mouvants. Donc, rien à craindre de ce côté-là. Rien à craindre du côté allemand non plus, sauf accident...

La situation s'impose d'évidence : nous sommes le point

terminus avant la mer Paresseuse. Pour l'atteindre, c'est sur nous qu'il faut passer...

Brutalement les mortiers d'en face engagent un dialogue de sourds. On dirait la griffe puissante d'animaux préhistoriques monstrueux fouaillant la terre avec un choc sourd quand leur patte s'abat. La griffe déchire d'éclats, de débris, les ridicules petits hommes tremblants de la voir s'abattre sur eux précisément...

Il y a de rares moments de répit. Ce n'est pas un soulagement. Tous, alors, appréhendent le moment où tout recommencera. Au-devant de nos lignes la neige fond lentement, laissant apparaître de nombreux monticules : les cadavres russes.

De notre côté, tout autour de la maison coiffée grotesquement de son morceau de toit, un nombre invraisemblable de petites croix de bois avec des inscriptions au charbon, parfois au fer rouge : le nom de nos morts. Ici reposent les officiers et soldats du 92ᵉ régiment d'infanterie et du 4ᵉ Roshiori.

Le cavalier Take d'Islaz a ce mot :

— De notre domicile actuel à celui-là, ce n'est pas le prix du déménagement qui va nous ruiner, n'est-ce pas, Domnul Lieutenant!

Les journées proposent un même manquement de variété :

— Réveil par l'artillerie lourde, dont les bolides passent au-dessus de nos têtes.

— Écrasement au mortier de campagne.

— Enterrement momentané.

— Survol par un avion russe vers midi, pour compter nos morceaux.

Un jour, il prend à cet avion de reconnaissance (sans doute ne nous trouve-t-il pas assez abîmés à son goût) envie de nous bombarder. Il n'est pas fait pour ça. Son repérage, son calcul de dérive s'en ressentent au point que les quatre bombes vont exploser en plein sur la gueule de leurs copains.

Nous avons tort d'applaudir, de lui crier : « Hourrah! »... Le lendemain il revient, nous survole en rase-mottes et nous balance des grenades à manche puis, au deuxième passage, une caisse de gros cailloux!

C'est fou comme Ivan peut-être vindicatif!

— L'après-midi : re-mortier.

Depuis quelques soirs, je vois débarquer à la nuit tombée deux soldats allemands de la compagnie voisine qui, sous divers prétextes, s'arrangent pour passer la nuit dans mon P.C.

Je veux bien qu'ils apprécient mon confort mais ils commencent à me casser les pieds. Le brigadier-sanitaire Kostea, lui, n'en peut vraiment plus :

— Vous allez les garder encore longtemps, ces cochons-là ? Vous voulez qu'ils contaminent tout le monde ?

— Comment cela ?

— Regardez-les se gratter, ces salauds, vous ne voyez pas qu'ils ont la gale ? Leurs copains les ont virés. Faites-en autant.

Je le fais!

Un matin de la fin mars arrive ce qui devait arriver et que nous appréhendions tous sans oser en parler ouvertement. Surpilonnage massif des positions. La terre qui se fait vorace, animale, qui bouge, qui veut vous absorber.

Un silence.

Calmement, en bas, les Russes sont sortis de leurs trous. Leur assurance est crispante. Quand ils arrivent dans l'arc de cercle des 50 mètres, je commande :

— Feu à volonté...

Les F.M. croisent leur tir à la perfection, couchant une première vague dans son entier. Derrière, d'autres surgissent, sautent de trou en trou. Ils sont tant que certains de mes tireurs les suivant vivement dans la mire, changent de cible sans lâcher le coup. Je fais rouler des grenades. Les dégâts qu'elles font provoquent des hurlements de souffrance. Ivan avance toujours, comme une machine-robot bien réglée. Le sous-lieutenant Trepcea porte les mains à son ventre, bascule, grièvement blessé. Je ramasse son F.M. Devant moi, le sous-lieutenant Vassilesco s'effondre aussi. Je saute dans sa tranchée pour me faire voir aux hommes, qu'ils ne se sentent pas abandonnés, livrés à eux-mêmes.

Je m'entends crier :

— Tenez bon! Je suis avec vous! Battez-vous! Tirez! Tirez!

Un paquet de je ne sais quoi m'obstrue la bouche. De la terre gluante. Non! de la chair humaine. Je deviens fou. Le cavalier Taché d'Islaz me passe chargeur sur chargeur, sans relâche. J'en ai plein les bras du F.M. Il commence à chauffer trop. Une masse de Russes arrive jusqu'à moi. Je tire... je tire... le canon presque sur leurs uniformes. Il faut que je m'écarte pour ne pas les recevoir sur moi quand ils tombent.

Je ne me suis pas aperçu que deux d'entre eux m'ont dépassé. Ils sont derrière moi. Je les sens brusquement. Me retourne. L'un d'eux, un sous-officier, m'ajuste avec sa « mandoline » (1). Il appuie. Taché qui l'a vu mais n'a pas d'arme entre les mains, seulement des chargeurs pour mon F.M., se jette entre nous, au-devant de la rafale qu'il absorbe de tout son corps. Je descends les deux Russes d'un restant de chargeur.

C'est fini.

Tachégémit :

— J'ai froid... Domnul Lieutenant... j'ai froid...

Je dépose sur lui avec infiniment de tendresse mon long « cojoc ». Le manteau ne le protège pas de la glace qui l'envahit, qui le ronge.

— J'ai froid, lieutenant... j'ai trop froid!

Toute la chaleur de mes larmes ne réchauffera pas l'homme qui vient de sacrifier sa vie pour sauver la mienne.

Il meurt tandis que le brigadier-sanitaire Kostea le fait conduire sur un brancard à l'infirmerie. Entre ses doigts crispés, le petit cavalier Taché d'Islaz ne veut plus lâcher mon manteau.

Je baisse les paupières sur ses yeux bleus et bons. Son visage osseux, brûlé du soleil des champs, prend le relief et la couleur d'un masque de bronze.

Mon voisin de droite, le lieutenant allemand Hirschfeld, qui a suivi tous nos combats à la binoculaire, m'apprend

(1) Mitraillette PPD modèle 1940 de 7,62. Ainsi dénommée à cause de son chargeur cylindrique.

que son chef a été fortement impressionné par la qualité de notre défense :

— On a bien cru que vous alliez craquer, submergés par les Rouges, il est incroyable que vous ayiez pu tenir. Le colonel Daniel va venir vous féliciter. Il a réclamé et obtenu pour vous la Croix de fer de 1ère Classe...

Je lui réponds très mal. Je m'en veux. Comment réagir autrement avec tous mes pauvres Calarashis gisants, déchirés, crucifiés à mes pieds.

Mon cœur fait un bond! Voilà Raicha qui se présente sous le plus extravagant des prétextes, désobéissant à mes ordres formels de rester à Kolkhose Erny.

Je joue les mécontents alors que je l'embrasserais de joie. Sa présence est tonifiante. A tous points de vue! Voilà qu'il organise des commandos loin sur l'arrière pour voler des vaches sur pied à l'intendance allemande qui en a rassemblé un troupeau important à une dizaine de kilomètres. Il les ramène la nuit, les abat, les dépèce, aidé de deux cavaliers. Dans la journée, ils enterrent les peaux et les entrailles. Nous mangeons des grillades matin, midi et soir.

— Quand je pense à ce pauvre Garbis qui surveille la « ciorba », se moque Raicha.

Un événement désagréable me surprend. Mon colonel, Christea, m'appelle :

— Je vous envoie une ordure. Flanquez-moi ça sur la butte et qu'il y reste. Compris ?

Au fond de moi je réponds : « Non! pas compris... »

Le type arrive le soir, se présente :

— Cavalier Batatoresco Nicolae... à vos ordres.

Manteau d'officier, bottes d'officier. Une sale gueule, laid, antipathique, front bas, nez en tomate, le menton inexistant, un regard méchant de faux-jeton.

Je me souviens de lui et de son histoire. Sous-lieutenant au 13e Calarashi il a fait cause commune avec les Gardes de fer contre Antonesco. Leur affaire a mal tourné. Lui s'en est tiré de justesse. Condamné à la dégradation. Il vient sur le front pour se réhabiliter.

Il ne manquait plus que ça : prendre le 2e Calarashi pour un régiment disciplinaire!

Je lui dis sèchement de passer la nuit ici, avec moi. On verra demain.

Le lendemain, le colonel Christea téléphone :

— Alors, le sagouin ?

— Il est ici, à mon P.C.

— Nom de Dieu, pas de ça, au casse-tête sur la butte et en vitesse! Exécutez-moi cet ordre. Je le veux au poste le plus exposé...

— Bien, mon colonel.

Et me voilà obligé de m'emmerder à remanier tout l'escadron jusqu'à ce qu'un groupe soit constitué à part, sans chef. Je mets Batatoresco à sa tête, l'envoyant prendre une position normale sur la butte. Avec un super-alibi : ce groupe n'avait plus de chef. Par intérim Batatoresco, ex-officier, était le plus indiqué pour s'en occuper militairement...

A nouveau, le colonel Christea :

— Alors ?

— Il est sur la butte...

— Qu'il y reste!

Et il raccroche.

N'est-ce pas suffisamment odieux d'avoir le pouvoir de disposer de vies humaines sans encore tricher ?

Les bombardements incessants aux mortiers nous mettent à bout de nerfs.

Comble de l'horreur : à ces détonations s'ajoutent maintenant celles des cadavres russes gisant devant nos trous. Ils pètent à grosses bulles fétides, gargouillent, éclatent sous la pression des gaz et de grosses larves blanches. Des vers jaunes s'y installent. Le temps doux se prête à leur horrible décomposition. L'odeur est insoutenable. Quel poème des *Fleurs du Mal* aurait choisi Coliopol pour illustrer la scène ?

Fort à propos, les Russes sollicitent un cessez-le-feu au colonel Daniel pour venir les ramasser. Il l'accorde. Pendant quarante-huit heures, leurs brancardiers vont faire la navette. J'en profite pour dormir.

Des avions reviennent. Ils ne lâchent cette fois que des « laissez-passer » pour nos braves frères roumains. *Les Anglais et les Américains viennent*, nous disent-ils en gros. *Laissez donc tomber les Allemands. Venez avec nous.*

A peu près dans le même temps, nous recevons le colis traditionnel de Pâques : œufs coloriés, pâtes de fruits,

pains sucrés aux raisins, oranges, cognac, cigarettes...

Les Pâques orthodoxes ont pour les Roumains une importance encore plus grande que Noël pour les catholiques romains. Chacun trouve une astuce pour passer aussi joyeusement que possible ce grand jour qui tombe le lendemain. Il ne tombe pas tout seul!

A l'aube, au lieu de lancer joyeusement entre nous le cri : « Christos voscriss » (Christ est ressuscité), nous plongeons tous le nez dans la gadoue, surpris par un tir d'artillerie plus furieux que jamais.

Quand il cesse, nous entendons chanter.

Pas des cantiques!

De l'autre côté les Russes sont sortis, baïonnette au canon. Un vrai défilé sur la place Rouge. Ils avancent coude à coude. A l'alignement. Cette fois, non seulement ils attaquent sur nous, mais aussi, sur notre droite, la compagnie du 381e R.I. allemand. Inutile de faire un dessin. Ils mettent le paquet pour enlever l'ensemble du dispositif. Jamais ils ne furent si nombreux.

Toutes nos armes entrent en transe. Un véritable abattoir. Deux, trois rangs sont couchés. Les suivants grimpent dessus, meurent dessus. Une immonde barricade de vivants grimpés sur des cadavres, des blessés, s'écroulant inexorablement sur nous. Les Russes avancent sur un tapis humain de chair russe, ils nagent dans le sang russe. Jamais encore je n'ai vu pareille boucherie. Je sens le F.M. Z.B., l'odeur écœurante de son huile de graissage surchauffée. Il tremble autant que moi entre mes mains. Dire que ce sont des hommes qui meurent ainsi, des hommes comme moi. Tellement d'hommes! Je suis écœuré. Écœuré de nous, écœuré d'eux, écœuré des êtres humains. Fatalement, inexorablement ils viennent aboutir sur nous. On se bat dans chaque trou, dans chaque tranchée. Trois Russes soufflant violemment des relents d'alcool arrivent jusqu'à moi. Je lâche le F.M. vide, tente de saisir ce bon Dieu de pistolet qui ne m'a jamais servi. Un petit Russe maigre aux yeux fous crève ma main sur l'étui, d'un coup de baïonnette. Le maréchal-des-logis Basandju, venu à ma hauteur, l'abat d'une rafale alors qu'il allait m'écraser le crâne d'un revers de crosse. La même rafale couche les deux autres.

Avec le triste sourire bestial des ivrognes dont la fureur est passée, les Russes commencent à se rendre.

Encore une fois, nous avons tenu.

Nous nous laissons tomber sur le sol, épuisés. Vacaru de Celei gît à mes pieds, face contre terre. La plupart des jeunes recrues Calarashis ont également été tuées. Nous reposons longuement ainsi, sans souffle, affalés les uns contre les autres, morts et vivants. Ceux qui se relèvent ne feront quand même plus jamais partie des vivants. Leur vraie famille repose là par terre, réunissant amis et ennemis, bien unie, bien fraternelle, toutes choses que personne ne pourra retrouver demain dans le monde des soi-disant vivants.

Basandju me fait un garrot avec un fil téléphonique. Tellement d'autres chaînes invisibles me paralysent qu'il me semble que celui qui le suit m'est un étranger. Je le considère de loin, plein de curiosité, ce type dont la main continue à pisser le sang...

Pourquoi ne peut-on poser des garrots au cœur, pour qu'il batte moins fort, pour qu'il fasse moins mal ?

***

Une voix de stentor ramène la vie d'un seul coup à mon P.C. Un grand diable de près de deux mètres vient d'y pénétrer en trombe. Une sorte de cosaque botté, fabuleusement barbu. Il se présente en grondant :

— Je suis le père Sfarayala!

Ainsi, le voilà! depuis le temps que j'en entends parler... Je le détaille à loisir : très grand de taille, grisonnant, maigre, des yeux vifs et noirs, des pommettes rouges, une barbe de patriarche. Rien ne laisse supposer qu'il s'agisse d'un aumônier militaire.

Il m'entraîne dehors :

— Alors, vous avez eu de la casse ? Je vais m'occuper de ça... Deux séides l'accompagnent, tenant chacun un grand sac de cuir. Le brigadier-sanitaire Kostea nous suit. Le père Sfarayala s'agenouille auprès de chacun des nôtres. S'il s'agit d'un blessé, il prend dans un des sacs de cuir une bouteille de cognac, fait boire l'homme tant qu'il peut en disant :

— Vas-y, mon fils, c'est une bonne prière celle qui réchauffe les entrailles...

Quand il découvre un mort il l'allonge sur le sol, arrangé avec des précautions maternelles, prend une bougie dans l'autre sac de cuir, la fiche dans le sol derrière la tête du gisant, l'allume et se recueille longuement. Puis passe au suivant. Beaucoup de petites lumières brûlent encore lorsqu'on vient nous relever.

En retournant à Kholkose Erny, j'apprends en cours de route du père Sfarayala que son plus grand regret est d'être de confession orthodoxe :

— Tu comprends, malgré ma vocation, cela m'a permis de faire la plus grosse bêtise du monde : me marier...

Et de me raconter comment, professeur au lycée de Jeunes Filles de Caracal, sa vie matrimoniale devint vite un enfer... Au point qu'il préféra s'engager. De solides relations lui permettent de venir sur le front, aumônier en « surnombre ». Il était fatal que ce soit le 2e Calarashi qui en hérite. Le père porte bien au cou la croix sacerdotale qui doit signaler à tous son État ecclésiastique, mais cela ne lui convient pas :

— C'est à autre chose qu'à la croix que l'on doit reconnaître un véritable aumônier...

Et il laisse pousser sa barbe.

Malicieusement l'aumônier général, qui en est averti, ordonne alors que la croix pende « réglementairement » au bout d'une chaîne métallique d'au moins 30 centimètres...

C'est pour cela que trois mois plus tard le père Sfarayala possède, tel un tablier de sapeur lui retombant plus bas que le nombril, la plus belle barbe que l'on n'eut jamais vu dans la cavalerie...

A Kolkhose Erny, je retrouve un Dac piaffant d'allégresse ; un Garbis amer et boudeur. Ceci compense cela.

Le capitaine Neculce a organisé ses quartiers en bar de luxe et champ de bataille de poker.

Il fait partie sur partie. Le lendemain de notre arrivée, nous le trouvons en pleine action avec Michou Elyade et deux officiers de passage.

Le père Sfarayala bondit :

— Comment, mon fils, pouvez-vous jouer au poker pendant les Pâques ? Péché ! je vous le dis : péché...

Malaise. Profond silence général. Puis, la voix forte du père :

— Faites-moi donc une place !

Le voilà lancé dans la partie.

Quelques tours. Bien servi, le capitaine Neculce relance fortement :

— Plus cent leis...

Coup de poing terrible sur la table. Tout saute. Le père, indigné :

— Quoi ! vous demandez cent leis ? Est-ce que je joue aux cartes avec des gentlemen ou avec des « Haïdouks » ? Savez-vous qu'avec cent leis, une famille entière de chez nous vit facilement trois jours ?

Et vous n'avez pas honte ?

(Un long, très long silence gêné.)

. . . .

— Eh ! bien voilà vos cent leis ! plus deux cents leis de ma part. Que dites-vous de ça, maintenant ?

Ainsi était le père Sfarayala. Dans la soirée, Neculce me raconte :

— Celui qui n'a pas vu le père à Féodosia n'a rien vu. Quand nous avons pris la ville, nous sommes descendus jusqu'à la plage. Tu te souviens ? Il y avait des petits tas noirs : les cabines de bains incendiées... Bon ! L'eau était glacée. L'air vif. Voilà que le père enlève sa croix, ses bottes, son uniforme avec sa seule barbe pour masquer sa pudeur. Rassemblement général. Naturellement, personne ne l'imite. Il fait trop froid. Quand il sort, sous l'œil réprobateur d'officiers allemands, nous le voyons s'ébrouer, tordre sa barbe, puis nous interpeller :

— Et alors ? Moïse est bien sorti des eaux, lui aussi...

Le soir, un bombardement aérien nous jette dans l'escalier de l'hôtel. Tout le monde se précipite en bas vers la cave. Tout le monde, sauf le père Sfarayala que je croise grimpant une bougie à la main.

— Alors mon père, vous montez au ciel ?

Le père paraît surpris :

— Oh ! non, je ne le mérite pas... J'allais voir ce qui se passe là-haut pour que tout le monde foute le camp comme ça...

Le père avait à la fois tous les défauts et toutes les qualités. Il montait comme Saint-Georges, buvait comme Bacchus et jouait aux cartes comme un reître. Avec cela, un franc-parler à laisser rêveur le plus évolué des chrétiens.

Fait notable, l'aumônier général des Armées débarque à Kolkhose Erny. Je suis certain que c'est pour venir voir ce que peut bien fabriquer le père Sfarayala.

Plutôt que de lui baiser la main, le père claque les talons fortement, dans la meilleure tradition de la cavalerie. L'aumônier général ne peut s'empêcher de faire la grimace :

— Père, c'est inadmissible... ces bottes... ces éperons...

— Monseigneur, je suis prêtre de cavalerie. Avec les hommes je m'en sors toujours, mais avec les chevaux, comment voulez-vous que je fasse ?

J'ai refusé d'être évacué, ma blessure n'étant pas assez grave pour cela. Il m'est ainsi permis de participer à l'existence de Kolkhose Erny. Le peu de population resté sur place met une grande obstination à continuer à vivre le plus normalement possible malgré la proximité du front. Leur force d'âme m'impressionne beaucoup. Le comportement des femmes russes, digne d'éloges, fait que les rapports restent courtois, qu'il n'y a pas « d'histoires ». Nous y puisons un grand équilibre. Certaines jeunes filles troublent beaucoup les cavaliers, malgré elles, sachant fort bien se faire respecter. Ce n'est pas qu'elles refusent des relations sentimentales normales avec nous, mais elles exigent qu'en cas de convenance mutuelle les plus sérieux engagements soient pris. Ce qui est tout à fait normal.

En voyant le lieutenant Radou courtiser une belle, je ne peux m'empêcher de me rappeler Tatiana. Que de regrets... Radou, du groupe de reconnaissance, a tout pour lui. On se plait à voir en lui le don Juan du régiment ; d'ailleurs il n'est pas sans ressemblance avec Rudolf Valentino. Le même œil de velours, finesse de trait, délicatesse de manières. Pour compléter le tout, il chante à ravir et se bat comme un lion. Naturellement ses succès ne se comptent plus, mais cette fois, je le vois très sincèrement « chipé ». Il faut dire qu'il y a de quoi. L'élue de son cœur s'appelle Nyura, elle a dix neuf ans, de larges tresses brunes descendent jusqu'à ses talons. « Des yeux plus beaux que ceux de ma jument » reconnaît Raicha ce qui, dans sa bouche, est le plus fabuleux compliment.

Comme toutes ses compagnes Nyura est sage, mais comment résister au charme du lieutenant Radou ?

Tout le temps que dura d'ailleurs cette bien faible résistance, le lieutenant Radou en perdit au sens réel du terme

le boire et le manger, allant jusqu'à négliger le bon entretien de « Dante », son bel étalon noir.

Quand il se remit à chanter, tout le monde comprit...

Finalement, je fus convoqué chez les parents de Nyura et là devant nous, comme le voulait la coutume, le lieutenant Radou s'engagea à épouser la belle et à ne jamais l'abandonner. Il fit bien les choses et jura sur les évangiles (pour les parents de Nyura) et sur son honneur de soldat (pour lui-même et pour moi).

De ce jour, ils ne se quittèrent plus.

C'était un enchantement que de voir circuler ces deux êtres jeunes et beaux, perdus dans la pureté entière de leur beau rêve d'amour.

J'espère encore que les rêves ne sont pas toujours faits pour être brisés. Il n'empêche que l'homme propose et la guerre dispose.

L'ordre nous arrive de partir. Il faut, cette fois, aller nettoyer complètement la presqu'île de Kertch.

Je suis en train de faire mes préparatifs quand la porte s'ouvre à la volée : Nyura en larmes me prend les mains, me supplie :

— Il faut m'emmener avec vous... Je vous prie... Laissez-moi m'engager, je vous suivrai partout, je me battrai...

Qu'aucun homme ne se trouve jamais dans pareille situation, c'est tout ce que je souhaite... Mieux vaut prendre un bon coup de sabre que d'assister impuissant à pareil déchirement.

Évidemment je tente de l'apaiser, de lui expliquer que beaucoup de nos hommes sont mariés, que pour eux aussi les adieux furent cruels, mais que les hommes reviennent toujours de la guerre...

— Non ! pas toujours... Vous êtes un menteur. Je l'aime. Je dois le suivre. Personne n'a le droit de nous séparer. Vous l'aviez promis. Lui aussi l'a juré...

— Il a juré de ne pas t'abandonner. Demain, il ne t'abandonnera pas. Il te quittera momentanément. Pour revenir.

— Il ne reviendra pas ! Je veux le suivre...

Fort heureusement le lieutenant Radou, averti de la présence de Nyura chez moi, vient la rechercher. Elle se blottit dans ses bras en sanglotant. Ils sortirent et je poussai un lâche soupir de soulagement.

Je n'ai jamais su ce qu'ils firent à partir de ce moment

là. Personne ne l'a jamais su. Sans doute l'a-t-il bercée de douces paroles d'espoir une bonne partie de la nuit avant de la reconduire chez ses parents.

La suite, nous l'apprîmes de la bouche de Gabor, l'ordonnance du lieutenant :

— Toute la nuit, le lieutenant m'a empêché de dormir. Il n'arrêtait pas de faire les cent pas. Quand le jour s'est levé, il m'a dit : « Gabor, je vais embrasser une dernière fois ma fiancée... » Il a ouvert la porte. J'ai entendu un grand cri. Je l'ai vu tomber par terre. Je me suis approché. Le lieutenant, en sortant, s'était jeté comme moi dans une paire de bottes légères qui se balançaient mollement. Nyura, pendue à la poutre de l'auvent, juste au-dessus de la porte. Le seul moyen qu'elle avait trouvé pour empêcher de sortir son bien-aimé, puisque, manquant à sa parole, il allait l'abandonner...

Il fut difficile de ramener à lui le lieutenant Radou. On aurait dit que, volontairement, tout son être se refusait à reprendre conscience avec la cruelle réalité.

Il fallut l'arracher au corps de Nyura dont pourtant le visage violacé qui avait été si beau était horrible à regarder. On attacha Radou sur sa selle, pour lui éviter de devenir déserteur. A moitié fou de chagrin, il tenta plusieurs fois de nous échapper. La consternation régnait dans nos rangs. Une véritable marche funèbre.

Comme si cela n'était pas suffisant, le petit Masilu, sur l'air d'une vieille mélopée calarashi venue du fond des temps, se mit à chanter en improvisant les paroles :

Moi j'ai vu tous les jours
Au cœur de la toundra
La blanche Nyura
Pendue au cou de son bel amour...
Pour ne pas le perdre
S'est pendue pour toujours...

Je lui demande violemment de fermer sa gueule pour sauver le moral de l'escadron. Tout au moins ce qu'il en reste. Pour la première fois nous retournons au combat comme on va à un enterrement, avec le cœur en bandoulière.

Le 7 mai 1942, nous sommes au centre du dispositif devant Parpatch. Face à nous, les Soviétiques ont entassé dix-sept divisions de tirailleurs, deux divisions de cavalerie, trois brigades d'infanterie, quatre brigades blindées. Le tout arrive à se tenir presqu'au coude à coude sur les dix-huit kilomètres de l'isthme de Parpatch!

Voilà ce que la XIe Armée de von Manstein, dont nous faisons partie, doit percer... Franchement, de la folie! Heureusement, les Stukas interviennent. Une armada de Stukas. Les Stukas du général von Richtofen. En un rien de temps, les stridences de leurs moteurs-sirènes, le fracas de leurs bombes font que l'on est obligés d'ouvrir la bouche pour ne pas avoir les tympans perforés. Vague après vague, les Stukas entreprennent un travail de démolition fantastique. Un cataclysme dont l'ampleur semble devoir précipiter la totalité de l'isthme au fond de la mer.

Quand cela cesse, la 22e division blindée se charge de la première percée et ce n'est pas du travail d'amateurs. Tout aussitôt, c'est à nous de charger. Comment les Bolcheviks sont-ils encore capables de combattre? Mystère. En tout cas ils le sont et le prouvent furieusement. Le nombre joue encore en leur faveur. Une plus grande détermination dans ce genre de combats nous porte. Utilisant le moindre obstacle, nous progressons insensiblement jusqu'à eux. Sautant d'un trou à l'autre, franchissant les réseaux de barbelés, évitant les mines, nous arrivons sur leur première ligne de défense. L'enlever à la baïonnette, à la grenade, n'est qu'une formalité. Il faut vite passer à la seconde ligne.

Les Russes font un feu d'enfer. Une pluie de projectiles s'abat sur nous. Les mitrailleuses nous encadrent, pourchassant de leurs traînées meurtrières ceux qui échappent à la longue première rafale.

Le sous-lieutenant Ciuciu tombe à mes côtés, ouvert en deux. J'avance comme un automate. Je ne sais même plus pourquoi j'avance. Une fatigue à en pleurer envahit tout mon être. Nerveusement, physiquement, je craque. J'en ai marre de tout ça. Je vroudrais foutre le camp, au galop de « Dac », dans des pâturages bien gras, fouler de la bonne herbe, avec de la paix tout autour, c'est cela, de la paix... beaucoup de paix...

J'ai passé le F.M. à Masilu. Il me couvre comme il peut de courtes rafales sèches. J'avance, un point c'est tout. Je ne prends plus aucune précaution. Pire que tout, j'avance désarmé, me servant d'une carabine déchargée comme

point d'appui. Mon pistolet toujours dans l'étui. Les Russes nous arrosent au mortier de tranchées. Des Calarashis tombent sous tous les angles. Ils avancent. Quelque chose me renverse, me brûle les reins. Je suis rudement content d'être par terre. De me reposer. Couché sur le dos j'aperçois ma botte droite complètement perforée. De si bonnes bottes! Voilà ce qui m'irrite. Pour tirer ça au clair, je veux me relever. N'y parvenant pas, un doute me gagne. Que se passe-t-il? Suis-je vivant? Il faut que je marche pour savoir. Une nouvelle tentative. Un fer rouge pénètre mes chairs...

. . . .

Toute ma lucidité est revenue au poste de secours. Kostea, qui m'a ramené, me dit :

— Un éclat de mortier dans le dos, de petits éclats dans la jambe... Félicitations! Toujours la « Piele de drac », Domnul Lieutenant!

Le médecin-capitaine confirme.

— Que préférez-vous : être soigné à Bucarest ou à Simféropol?

Comme un triple crétin, je m'entends répondre :

— A Simféropol... Je ne connais pas la ville... J'aimerais visiter.

***

A Simféropol, après les douloureuses extractions d'éclats, je cicatrise plus vite que je ne passe le temps.

Le 2e Calarashi me manque. Aucune nouvelle d'eux, qui sont encore dans Dieu sait quel enfer...

Je me ronge.

Une longue jeune fille blonde, douce, infiniment compréhensive et patiente m'aide beaucoup. Quand elle s'arrête près de mon lit, je reprends goût à l'existence. Jolie, très cultivée, sa simplicité fait merveille. Nous nous entretenons soit en français, soit en allemand. Je ne connais que son prénom. Un jour, on vient la chercher tandis qu'elle tente de me distraire. J'entends qu'on l'appelle très respectueusement Mlle von Papen. C'est en effet la fille de l'ancien chancelier du Reich, Franz von Papen, actuellement ambassadeur à Ankara. Avec son plus beau sourire, c'est

elle qui m'apprendra la réussite totale de l'offensive. Elle connaît les chiffres par cœur pour les avoir récités à d'autres bien des fois. Nous avons fait 170 000 prisonniers, pris 1 200 canons et 285 chars. Les XXXIVe, XXXXVIIe, et LIe Armées russes sont détruites. Nous les avons anéanties en nous battant à 1 contre 4. Je crois que ce fut là une des plus belles victoires, si ce n'est la plus belle, de la campagne de Russie. Elle ouvrait à nos troupes les portes du Caucase et nous offrait les clés de l'Asie.

***

On m'impose un mois de permission. La note la plus joyeuse en fut celle que lança Varzaru de Osica de toutes les forces de sa trompette, dans mon compartiment, lorsqu'il m'eut découvert.

Il m'apprend qu'il a obtenu une permission exceptionnelle, car sa femme lui a offert des jumeaux : deux garçons, reconnaissante qu'elle était de sa dernière perm'.

Il est le seul du 2e Calarashi dans le convoi. Je lui demande des nouvelles du régiment. Elles sont mauvaises. Les pertes ont été très lourdes.

Raicha a été blessé.

— Il n'a pas été surpris, me dit Varzaru, j'ai aidé à le transporter. Le brigadier Raicha expliquait : « Le lieutenant m'avait raconté son rêve. Je savais bien ce qui allait m'arriver. Voilà une bonne chose de faite... »

Raicha ne reviendra plus. Ses blessures, graves, le condamnent à la réforme.

Je demande :

— Et Garbis?

Varzaru baisse les yeux pour répondre :

— Depuis votre blessure, plus personne n'en a entendu parler...

Ainsi disparut mystérieusement, sauf de ma mémoire, Garbis, l'homme du port de Corabia...

***

A Bucarest, je suis aussi à l'aise qu'un cavalier faisant danser son cheval sur un lac glacé. Certes, on me fête, mais les préoccupations de ces citadins conspirateurs, margoulins, agioteurs, trafiquants, sont tellement différentes des miennes!

Vite, je me mets en civil.

En uniforme je me sens obligé de réagir vivement aux sornettes des vaillants pantouflards commentant « radio-Londres ».

D'ailleurs, Bucarest ne s'occupe que de ce que font Anglais ou Américains. Le maréchal Antonesco est presque seul, ici, à mener le combat.

La vie est joyeuse. On voit sans doute trop d'uniformes chamarrés et de jeunes civils, aussi bien sur les tapis d'herbe du « Strand » et du « Lido » que sur la Callea Victoriei, devenue plus que jamais le domaine privé des élégantes, des snobs. Les magasins blessent les yeux de leur luxe.

Je vais au *Café Bucarest*, à la confiserie *Nestor*, au restaurant *Continental*. Les maîtres d'Hôtel m'appellent « Maître Émilian » ou « Monsieur le Préfet » comme si j'étais parti de la veille.

J'entends des voix lointaines me murmurer :

— Domnul Lieutenant...

Mon cœur bat plus fort.

Un allié de ma famille, ayant appris que je suis là pour quelques jours, vient m'annoncer que l'oncle Dimanche est mort.

Je suis abasourdi! oncle Dimanche faisait, fera toujours partie de moi-même.

En fait, tant que je vivrai, il participera à tous les actes de ma vie car lui seul sut faire du petit garçon que j'étais l'homme que je suis devenu. Un homme qu'il voulait à son image et que je me suis toujours appliqué à ne point trop décevoir.

Mort, l'oncle Dimanche, mort ?

Allons donc! Le voilà bien vivant au contraire. Ne vient-il pas de se dresser là, devant moi, de toute sa haute taille, appuyant ses mains lourdes de passé sur mes épaules pour m'enfoncer d'un coup dans mon enfance...

. . . .

Si je pense à mon enfance, je ne peux me revoir qu'à « La Hêtraie », la propriété familiale que nous possédions entre Lunca et Coza, dans la région de Vrancea. Pratiquement, toute la montagne nous appartenait. En bas, majestueuse ou agitée, selon son humeur vagabonde, coulait la Putna entre de hautes collines. Vigilantes sentinelles, des hêtres centenaires y montaient une garde impressionnante.

Une de mes terreurs favorites était de me coucher sur le dos au pied d'un de ces géants et de remonter du regard cette spectaculaire tour de Babel aux membres tendus et multiples. Ma longue escalade et le lent balancement de l'arbre me communiquaient une longue ivresse suivie d'une sourde nausée m'entraînant jusqu'aux proches rives de l'évanouissement.

Ces étourdissements avaient le goût amer des bonheurs dont on ne connaît pas le nom.

Au centre de « La Hêtraie » se blotissait la maison, de proportions vastes, ce qui lui valut d'être anoblie du nom de « château » dans le voisinage. Ce n'en était pas un mais pour moi, elle était bien plus que cela du seul fait qu'un grand seigneur d'une autre époque l'habitait en permanence ; notre domestique : oncle Dimanche. Sorte de Maître Jacques, il était à la fois le régisseur, le palefrenier, l'intendant, l'homme de confiance de la maison.

Profondément bon, il n'avait du mépris que pour le maître d'hôtel, mais je ne discernais jamais si c'était parce que Mihail servait à table et débarrassait les assiettes sales, ou parce qu'il ne savait pas monter à cheval. Peut-être bien les deux!

Oncle Dimanche était un fier vieillard, plus grand que Don Quichotte et probablement plus maigre encore. Sur ses belles mains couraient les sombres canaux de veines bleues gonflées à bloc :

— Regarde bien la vie courir là-dedans, disait-il, quand il me voyait muet d'admiration les contempler à la dérobée, regarde bien mon petit Nello et n'oublie pas qu'au bout des doigts la vie fait demi-tour pour revenir réchauffer le cœur... Alors ne donne pas ta main à n'importe qui. Ce serait engager ta vie...

Il avait des formules comme ça, oncle Dimanche.

Tout en lui était pittoresque. J'étais ébloui par l'abondante toison blanche lui recouvrant le crâne à la manière des neiges éternelles coiffant un pic. Cette formidable chevelure immaculée retombait harmonieusement sur ses épaules, accentuait les traits anguleux de son visage buriné de rides dont le nez busqué prenait brusquement un saisissant relief.

Oncle Dimanche, pour moi, c'était Dieu vivant.

Je ne le quittais pas d'un pas. Ce fut lui qui, plus que mon père et tous les professeurs réunis que j'eus par la suite, m'enseigna à devenir un homme.

Lui aussi qui sut me parler de mon pays si gravement, si

follement à la fois qu'il m'en rendit amoureux comme d'une personne physique.

L'oncle Dimanche racontait les histoires d'une façon très personnelle.

— La Roumanie a toujours été le plus beau fruit de l'Europe, les anciens disaient que Dieu avait oublié là un morceau du paradis terrestre. De sacrés bavards! Alors tout le monde a rappliqué. Pour commencer, les Barbares, puis les Romains, enfin tous quoi! Finalement les Roumains se sont fâchés, ils ont fermé le poing. Si tu regardes bien la carte de Roumanie tu verras qu'elle ressemble elle aussi à un poing fermé. On aurait pu s'en apercevoir plus tôt... enfin ce qui a été souffert devait être souffert. Maintenant Ils sont tous là à la porte, comme des chiens battus à venir renifler l'os. Trop tard! Nous sommes tellement riches que c'est nous qui avons le plus de frontières : une au nord et à l'est avec les Russes, une au sud avec les Bulgares, une au sud-ouest avec les Serbes, une autre au nord-ouest avec les Hongrois que les Autrichiens poussent aux fesses... Ils sont tous là à nous guetter. Alors, garçon, n'oublie pas ça : il faut que le poing fermé de la Roumanie soit un gros hérisson dont les épines seront des milliers de lances. Pour tenir les lances, il faut de braves cavaliers. Alors toi, mon garçon, tu vas être aussi un cavalier.

De cela je ne doutais pas. Je n'en ai jamais douté. Oncle Dimanche non plus n'en douta point.

Il s'appliqua avec une infinie patience à me faire aimer et comprendre les liens naturels qui existent entre l'homme et le cheval, avec de passionnants exemples à l'appui.

Pour agrémenter ses propos il se servait souvent des aventures de son père né en 1793 qui par haine des Russes s'engagea dans les hussards de Napoléon à l'âge de dix-huit ans, juste à temps pour faire la campagne de Russie et voir brûler Moscou. C'est ainsi que fréquemment le nom du prince Joaquim Murat revenait dans ses récits, fatalement ponctué d'un :

— C'était un sacré sabreur! Il a failli faire peur aux cosaques... Toute sa vie, oncle Dimanche s'émerveilla de ce Prince Murat, cavalier d'élite, adorant s'escrimer au sabre contre tout venant.

— Si les Cosaques l'avaient pris ils en auraient fait leur ataman, assurait-il, se surprenant lui-même d'un tel miracle.

Il était tellement tyrannique que je n'eus jamais le plaisir de jouer avec les chevaux de bois que m'offraient des amis de mes parents. A peine étaient-il déballés qu'ils avaient disparu.

Nous n'avions aucune peine à deviner ce qui s'était passé, d'autant que l'oncle Dimanche ne se donnait même pas la peine de dissimuler les morceaux de ces jouets à bascule ou à roulettes qu'il détruisait à grands coups de pied :

— On ne fait pas faire le singe à un cheval, même de bois! tempêtait-il tout au long des couloirs.

Moi, naturellement, je pleurais.

— Oncle Dimanche a raison, décréta mon père un beau matin. Dans une famille de cavaliers, un garçon ne doit pas faire semblant de monter à cheval. Il doit monter vraiment.

Sur ces fortes paroles, il s'absenta deux jours et revint en tirant par le licol un splendide poulain de deux ans, gris cendré, à la crinière blanche et aux grands yeux sombres.

Un vrai jeune Dieu-cheval et j'étais dans l'adoration la plus totale devant cette merveille, jalousant mon père de posséder pareil trésor. Ce dernier, d'un air grave, prit la parole devant toute la famille rassemblée sur le perron :

— Voici le frère de Gracchus. Désormais, ce sera le cheval de Ion qui en fera un bon cheval s'il veut devenir un homme bon. Qu'il n'oublie jamais que l'on juge d'abord un homme à sa monture...

Pour le coup, j'étais pétrifié.

L'émotion glaçait mon sang. De ma bouche ouverte l'air n'entrait plus, ne sortait plus. Au bord de la suffocation, je faillis me trouver mal.

Le tonnerre de la voix d'oncle Dimanche retentit à mes oreilles :

— Holà petit! Reste en selle, ne fais pas ta demoiselle!

Je repris un peu d'équilibre, m'approchai à petits pas du poulain. Il me regardait venir, ses antérieurs un peu écartés, ses naseaux humides se dilatant et se contractant par petits coups.

Jamais je n'avais vu sur terre d'aussi belle créature.

Il faut dire que mon père ne s'était pas moqué de moi car son Gracchus, un authentique champion, venait de lui faire remporter coup sur coup plusieurs concours hippiques. Un frère de Gracchus ne pouvait être qu'un cheval de classe.

La famille s'amusait de me voir pareillement ébloui. Mon

père fit remarquer qu'il fallait baptiser le poulain, qu'il convenait aussi d'organiser une belle fête pour saluer l'événement.

— Il s'appellera Caligula bougonna oncle Dimanche, et on va commencer la fête tout de suite dans la prairie. Puisque Nello a un cheval, il va apprendre à le monter...

Ma mère jeta les hauts cris :

— Jamais de la vie, Nello est bien trop petit, voyons, le poulain a déjà la taille d'un cheval (1). S'il tombe ou si le poulain s'emballe, il pourrait se tuer...

Je vois encore l'œil froid d'oncle Dimanche la considérer avec une pitié vaguement respectueuse. J'entends sa voix rauque laisser tomber d'un ton sans réplique :

— Il est assez grand pour tenir sur ses jambes d'homme et il n'en a que deux, alors il n'aura pas beaucoup de mérite à tenir sur les quatre jambes du cheval, pas vrai notre Dame ?

Ma mère se pinça le nez dans un mouchoir de dentelles et nous voici partis Caligula, oncle Dimanche et moi jusqu'à la prairie située tout au fond du parc.

Je n'en menais pas large.

Car j'ai oublié de le signaler : ce Caligula était mon cadeau d'anniversaire.

En fait, je venais juste d'avoir cinq ans !

Oncle Dimanche me hissa sur le dos de Caligula soigneusement sellé mais dont les étriers avaient été fortement remontés — on l'imagine ! — en nouant très haut les lanières de cuir.

Immédiatement je fus rassuré, d'autant que nous étions entrés dans le petit enclos qui servait de manège à mon père. Je me sentais donc un peu protégé du monde hostile qui nous entourait.

Le poulain était curieusement docile.

— Il m'a l'air de manquer de sang, le bougre, bougonnait oncle Dimanche, ce n'est pas une raison pour lui scier la bouche comme ça ! Bon, laisse aller les rênes un peu, les doigts bien serrés, le pouce au-dessus... Tiens-toi droit ! Droit comme un cierge... voilà ! Et tes bras, tu veux t'envoler peut-être ! Je te l'ai déjà dit : on ne doit pas pouvoir glisser une feuille de papier à cigarettes entre les bras et le torse...

(1) Ce n'est qu'après l'âge de trente mois qu'un poulain devient cheval.

Et la ronde continuait.

Nous abordâmes un temps de galop.

Caligula remuait maintenant fortement la tête, de gauche à droite.

— Tu lui meurtris la bouche, Bon Dieu de petit soudard, éructa mon professeur, sa tignasse blanche agitée ponctuant son indignation.

Moi, je me meurtrissais plutôt les fesses. Pensez : des fesses de cinq ans littéralement écartelées sur une selle dure comme la gueule d'un canon.

— Tes genoux, tes genoux doivent être fermes, s'énervait le vieux...

Non seulement mes genoux étaient mous mais les flancs du poulain leur restaient inaccessibles et de loin... Je ne sais ce qui tout à coup passa dans la tête de l'oncle Dimanche, colère vraie ou comédie, mais le voilà qui subitement s'approche de nous à grandes enjambées et d'un air entendu laisse tomber :

— Je vais le rendre nerveux, cet équipage-là, c'est moi qui vous le dis ! Et dans le même temps, il flanque une énorme claque sur le fessier de Caligula qui d'un seul coup décroche, traverse l'enclos en diagonale, s'enlève d'un bond et saute la barrière dans un style olympique. Sur son dos, je suis resté droit comme un cierge.

L'oncle Dimanche l'avait bien recommandé, n'est-ce pas...

Mais Caligula ne s'en tint pas là.

Agacé par les événements de la journée, enivré par les odeurs grisantes de la campagne, au triple galop il fonçait tel un beau diable gris vers la grande forêt toute proche.

J'entendais bien les jurons d'oncle Dimanche, lesquels s'affaiblissaient sérieusement mais je n'osais me retourner, ni même regarder « en bas » vers ce sol qui défilait à ma rencontre à la vitesse d'un ouragan. La forêt fut là en un éclair. Le moment était venu de souffler sur les bonnes résolutions et d'oublier le « cierge ». Je me laissai tomber sur l'encolure juste comme nous chargions sous les basses branches d'un sapin. Bien m'en pris sans quoi, à coup sûr, j'avais le crâne fracassé. Petit à petit, Caligula tempéra son ardeur. La vue d'une petite clairière herbue le calma bientôt.

Ce fut une entreprise hardie que de me laisser couler jusqu'au sol le long d'une des lanières d'étrier à la manière d'un alpiniste. Je réussis néanmoins au-delà de toute es-

pérance et entrepris de débarrasser Caligula de son mors afin qu'il puisse brouter. J'y parvins assez rapidement et admirais le bel animal encore frissonnant de sa course savourer les herbes odorantes. Non sans inquiétude car si descendre de son dos n'avait pas été une mince affaire, y remonter était au-dessus de mes moyens.

D'un seul coup, les échos de conversations entendues à la maison vinrent solliciter ma mémoire. Il y était fort question de loups, d'ours dont cette forêt constituait la retraite favorite...

Caligula, inconscient de ces dangers, savourait son repas qui n'en finissait pas.

Le temps passait.

Je ne le quittais pas de l'œil.

Tout à coup, avec effroi, je vis une légère buée sortir de ses naseaux. : avec la nuit tombante, le froid commençait à s'installer. Qu'allais-je devenir, pauvre petit poucet perdu au cœur de ces milliers d'arbres ?

Le moindre craquement me paralysait déjà.

Retourner à pied à la maison ? C'était trop loin et je ne savais même pas dans quelle direction elle se trouvait.

Il me fallait un abri.

D'instinct, j'allai me blottir entre les antérieurs de Caligula. Il s'arrêta de brouter, me huma à petits coups de salive brefs et mouillés, puis bientôt ne bougea plus.

Pour ne pas voir la nuit me noyer de noir, je fermai les yeux et m'endormis.

Le lendemain matin une battue de paysans, conduite par mon père et oncle Dimanche qui m'avaient cherché sans relâche, nous découvrit ainsi l'un dans les jambes de l'autre.

Au retour, Caligula avait l'air de me porter en triomphe sur son dos. Il y avait un peu de ça, mais moi je le portais tellement plus en amour dans mon cœur que de cette nuit nous fûmes pour toujours inséparables.

Ainsi se termina ma première leçon d'équitation.

L'Oncle Dimanche avait eu très peur et se jugeant responsable de ce qui était arrivé, s'appliqua dès lors à m'enseigner tout ce qu'il savait sur la nature et ses hôtes ainsi que les mille et une façons de survivre dans son giron.

J'appris en un temps record à confectionner une hutte de branchages au toit recouvert de plaques de mousse, à tendre des collets, à prendre les truites à la main.

— Ne t'abrite jamais dans une grotte, conseillait mon professeur, tu aurais la mauvaise surprise d'y déranger Martin l'Ours, qui est un très mauvais coucheur...

— De fait, notre région plaisait particulièrement à ces plantigrades au point de devenir leur pays d'élection.

Nous avions, attenant à la maison principale, un chalet rustique en rondins de bois servant de cuisine et également de réserve. Tout s'y entassait : jambons, saucissons, lard, conserves et aussi les jarres de miel et les grands bocaux de confitures.

Ce chalet prit très vite pour moi les proportions féeriques d'un palais des gourmandises. Naturellement, comme tous les paradis, il m'était rigoureusement interdit.

Pour le visiter « en fraude » il fallait soit me lever à l'aube, soit attendre que tout le monde fût endormi.

N'arrivant jamais à ouvrir un œil avant que la maison bourdonne ainsi qu'une ruche, réveillé seulement par cette précoce activité, il ne me restait à envisager qu'une équipée nocturne.

Je décidai de mettre mon « raid » à exécution la première veillée un peu écourtée par une trop grande fatigue des hommes.

Elle fut vite là.

Fidèle à la parole que je m'étais donnée, je parvins à descendre les escaliers sans faire craquer les marches de bois. « Waldo » le grand danois tacheté ne manifesta pas trop bruyamment qu'il me reconnaissait, la porte bâilla suffisamment pour me laisser passer et je fus dehors...

Un fil conducteur de lune traçait justement ma route jusqu'à la porte du chalet-cuisine. Une certaine frousse aidant, il ne me fallut pas longtemps pour y parvenir, l'ouvrir, la refermer derrière moi au verrou — sage précaution s'il en fut !

J'étais dans le saint des saints.

La gelée de myrtilles trembla mollement de mes premières faveurs, dans un pot de prunes au sirop il n'y eut rapidement plus que des noyaux, le petit tonneau de miel m'écœura en seulement quelques tours de doigts. Vite, vite, il me fallait boire... Ce fut juste à ce moment que mon œil repéra le bocal aux cerises à l'eau-de-vie...

Pour plus de commodité je m'assis par terre et l'installai entre mes jambes.

Chez nous, on dit que la cerise à l'eau-de-vie c'est le

petit baiser d'amour de Bacchus. Perfide celui qui dira le contraire ou alors s'il n'aime pas ça qu'il l'avoue simplement.

Moi, j'aimais... au point d'avaler les noyaux pour battre probablement un quelconque record de dégustation.

Le niveau des cerises ayant terriblement baissé dans le bocal, je décidai de le rétablir en buvant l'eau-de-vie excédentaire.

Quel délice! La sensation d'être décapé de tout ce sirop ingurgité mêlée à une voluptueuse et enivrante bouffée de chaleur...

Ce fut dans cet état de presque béatitude que le premier bruit vint m'alerter.

Une sorte de discret piétinement au-dehors.

L'oreille tendue, je tentai d'analyser la situation : ayant opéré sans lumière et en silence, personne ne pouvait se douter de ma présence. Qui donc pouvait se risquer à la cuisine en pleine nuit?

Dans quel dessein?

Un frottement contre la porte me mit la sueur au front.

Il y eut encore de bizarres frôlements contre le bois extérieur, puis tout à coup le loquet de la porte s'éleva, retomba avec un bruit métallique sec, de toute sa hauteur.

Par bonheur, on s'en souvient, j'avais poussé le verrou.

N'empêche : *Il y avait quelqu'un derrière la porte.*

Pire! quelqu'un d'étranger à la maison, sans quoi l'on eut demandé qui se cachait là, enfermé dans cette cuisine!

Une sorte de bougonnement acheva de me terroriser.

Il n'y avait qu'un bandit pour montrer pareille audace.

Le diable s'énervait.

Il tapait maintenant avec une violence incroyable sur le mur. Je voyais les rondins vibrer fortement.

Sous les chocs répétés, un rayon d'ustensiles ménagers s'écroula dans un tintamarre épouvantable.

Le larynx écrasé d'appréhension, je sentais une sorte de suffocation monter en moi.

Au même instant, une masse sombre obscurcit complètement la toute petite fenêtre aux quatre carreaux. Les bougonnements devinrent de furieux grognements, les vitres volèrent en éclats et je vis apparaître une sorte de masque hirsute et velu.

Je hurlai avec une telle stridence que le masque disparut au moment précis où je perdis conscience...

Je me retrouvai couché dans mon lit, toute la famille rassemblée autour de moi.

Mon père prit la parole.

— Tu as été justement puni d'une gourmandise qui ressemble fort à du vol, dans une maison où rien ne t'est refusé. Il est arrivé ce qui devait arriver, les voleurs attirant toujours d'autres voleurs. Cette nuit, tu aurais pu être tué. Que cela te serve de leçon, sinon j'y mettrai bon ordre... Qu'on le laisse!

Tout le monde disparut. Je ne fermai pas l'œil du reste de la nuit. Ce n'est que le lendemain qu'oncle Dimanche m'apprit la vérité :

— Petit nigaud, tu as eu la visite de Martin l'Ours. Comme toi, il sait où sont les bonnes choses, mais tu as crié si fort qu'il a pris peur et ses jambes à son cou. Je n'ai pas pu le tirer, il était déjà trop loin, ce pillard!

N'empêche que de ce jour-là je perdis définitivement le goût des friandises.

Les ours étaient nombreux dans notre région. De la famille des ours bruns des Balkans, ils pouvaient être très dangereux pour les chasseurs mais curieusement ne s'attaquaient jamais aux femmes. Celles-ci le savent fort bien qui, lorsqu'elles sont à la cueillette des framboises dont ces plantigrades sont fort gourmands, s'appliquent à rester calmes quand plusieurs d'entre eux, dressés de toute leur taille, se joignent à elles et avec le plus grand sérieux et une délicatesse surprenante font leur cueillette personnelle. Naturellement, ils consomment sur place mais jamais ils ne se permettent de plonger museau ou griffes dans les seaux remplis par des femmes.

Ma mère allant ramasser seule des fraises des bois, peu de temps après ma mésaventure, s'était mise à genoux pour plus de commodité, lorsqu'un léger halètement l'alerta. A côté d'elle, un ours énorme venait de s'installer regardant avec attention ce qu'elle faisait et l'imitant promptement. Ma mère ne perdit par son sang-froid et fit comme si de rien n'était. L'ours lui tint compagnie jusqu'à ce que toutes les fraises fussent ramassées, passa une langue rouge sur son museau pour bien prouver qu'il avait apprécié ce délectable moment et s'en fut à petites enjambées sans autrement s'occuper d'elle, qui en fut quitte pour une belle émotion!

Oncle Dimanche m'emmenant souvent avec lui en forêt,

il nous arriva souvent d'en rencontrer, chacun passant sagement son chemin.

Au cours de ces promenades il m'apprenait à reconnaître les herbes et les feuillages dont l'utilisation appropriée permettait de soigner et de guérir un cheval.

Plus tard, cela devait bel et bien me sauver la vie.

Il connaissait des secrets transmis de génération en génération par les cavaliers venus du bout du monde, ses ancêtres. Ces secrets possédaient une vertu magistrale autant qu'originale puisqu'en tous lieux, en hiver, en été, par moins trente degrés, voir par plus cinquante, ils permettaient de remettre en état un cheval condamné.

Par exemple un cheval déchiré par la mitraille voit rapidement ses plaies s'infecter, devenir purulentes et l'infection dégénère très vite. Une décoction de centaurée et huit jours plus tard, la cicatrisation est en bonne voie.

La même centaurée soigne remarquablement les yeux de l'animal, infectés par la poussière, la poudre, des éclats de terre...

La douce-amère dont le plant se trouve partout et qui ressemble à une sorte de vigne sauvage, bouillie et appliquée en compresses, fait désenfler rapidement la plus mauvaise entorse.

Si un cheval se meurt de diarrhées violentes, une bonne bouillie d'orties et de boutons d'or le tirera d'affaire.

Pour les ennuis pulmonaires qui peuvent l'abattre, rien de tel que des frictions répétées toutes les deux heures avec des poignées de genêt mélangées de chiendent.

Est-il piqué et rendu fou par des piqûres de frelons, de guêpes, de taons, un bon bouchonnage sur la région piquée avec du plantain le calmera.

Je dois dire que la plupart du temps ces remèdes « de cheval », appliqués aux cavaliers, donnèrent les meilleurs résultats au grand ébahissement du capitaine-major affecté à notre régiment.

Ces journées passées dans les bois avec ce vieil homme si proche de la nature, si amoureux d'elle, me marquèrent pour la vie.

Aujourd'hui encore, il faut que j'accomplisse au moins une promenade par jour dans les forêts proches de mon habitation, sinon je suis mal à l'aise et de mauvaise humeur.

Admirable, oncle Dimanche, vous vous en êtes aperçus, l'était par plus d'un côté, mais ce qui l'emporta longtemps pour moi était le fait qu'il possédait la montre la plus extraordinaire qui soit.

Une énorme tocante en argent, au remontoir gros comme un pois chiche qu'il faisait rouler fréquemment, à tout moment de la journée, entre son pouce et son index.

Ce qu'il y avait de remarquable dans cette montre, c'était la locomotive. Une fantastique locomotive arrêtée là en plein milieu du cadran dont la bielle motrice animait les roues dans un mouvement perpétuel avec le bruit craquant d'une mécanique mal graissée. Même au « garage » dans la poche du gilet, avec une forte veste en velours par-dessus, on entendait le solide « tic-tac » de l'engin sans tendre l'oreille, je vous le jure.

Quand j'avais été un bon élève-écuyer, oncle Dimanche sortait le prodige de son repaire et bien à plat dans sa main, l'exposait à mon regard émerveillé.

Un jour de semaine, j'eus la surprise de trouver dans la salle à manger l'oncle Dimanche endimanché. Visiblement il m'attendait.

— Viens ici petit et regarde bien.

Sur la grande table, il avait disposé plusieurs objets que j'affectionnais plus particulièrement : une pipe avec Napoléon Ier coiffé du légendaire petit chapeau sculpté sur le fourneau, une grande boîte de compas, une mappemonde, une guitare espagnole, une magnifique édition de *la Divine Comédie* de Dante illustrée par Gustave Doré dont les extraordinaires visions me donnaient, selon le cas, rêves ou cauchemars en surabondance, une paire d'éperons en argent, enfin tout au milieu de ce lot hétéroclite, la fameuse montre à la locomotive.

Bizarrement, l'oncle Dimanche paraissait grave. Fronçant son épais sourcil blanc, m'observant attentivement entre ses paupières mi-closes sans doute pour voir plus profondément en moi, je le sentais, hésitant.

D'un coup, il se décida :

— Regarde bien, petit, regarde bien... Prends tout ton temps et réfléchi. Nous ne sommes pas pressés. Tu vas choisir sur cette table un objet, mais un seul. Celui que tu voudras vraiment sera à toi. Je te le donnerai pour toujours...

Avec le recul du temps, je m'aperçois en racontant cette anecdote que ce fut sans doute la première fois où j'eus à faire un choix.

J'avais alors sept ans.

L'âge de raison, paraît-il.

Dans ce cas je crois bien n'avoir jamais été raisonnable, à moins plus simplement que je n'aie jamais eu l'âge de raison.

Qui sait ?

En tout cas, ce jour-là, je vérifiais pour la première fois que choisir c'est sacrifier.

Par la suite, que de choix eus-je à faire, autrement dit que de sacrifices, mais je me plais toujours à croire qu'aucun de ces sacrifices ne fut inutile, peut-être tout simplement parce que je porte encore en moi leur souvenir en autant de déchirures.

Devant la table aux merveilles, je restais sans voix. Figé. De tous ces trésors un seul allait devenir le mien et tous m'attiraient tant, m'éblouissant à plus d'un titre !

La pipe ayant appartenu au père d'oncle Dimanche avait fumé dans l'incendie de Moscou, s'allumant, je n'en doutais guère, à même ce brasier. La boîte à compas aux éclats scintillants, précis, inquiétait ma maladresse. Je la rejetai illico. La mappemonde réservait une trop petite place à la Roumanie et ne me tourna pas la tête. Exclue. La Divine Comédie méritait de brûler en enfer pour m'avoir épouvanté trop souvent. Au feu ! Restaient là à me déchirer d'envie : la pipe, les éperons, la montre à la locomotive.

Dans mon esprit calculateur la pipe faisait « homme », la montre « important », les éperons ne faisaient rien... Ils furent mis à pied !

Qu'allais-je bien pouvoir faire d'une pipe, aussi glorieuse fut-elle, sans autorisation de fumer ? Il y avait là un piège que je déjouai en l'envoyant se faire culotter ailleurs, sans trop d'amertume. Il me restait la montre à la locomotive. Couchée sur le dos, elle s'en donnait à cœur joie. Bielle et piston sciaient horizontalement l'espace, dans un va-et-vient métronomique, dans un tic-tac furieux, martelant sans répit seconde sur seconde.

Avec elle dans ma poche mon cœur battrait plus fort, ma vie ne s'arrêterait jamais.

D'un geste lent, parfaitement réfléchi, je tendis la main vers la montre et ramenai... les éperons.

Ce ne fut pas une erreur.

Ce ne fut pas une maladresse.

Cela fut, tout simplement.

Du plus profond de mon être, je désirais ces éperons sans vouloir me l'avouer. Par quelle pudeur ? Quelle volonté se substitua à la mienne ? D'où vint le choix ?

Peu importe la réponse. Chacun donne la sienne selon Celui qui le régit mystérieusement.

Les éperons d'argent cliquetaient doucement en se balançant au bout de mes doigts. Musique argentine dans l'aigu, dont le grave est donné par le martèlement du fer des sabots sur le silex des routes blanches. Je priais dans l'Église-Cheval...

Oncle Dimanche rugit :

— Je l'aurais juré ! Dieu-Puissant, soit quand même loué de bien te tenir par la bride, gamin... Tu seras cavalier. Toute ta vie, tu seras cavalier. Ta moitié sera ton cheval. Tu ne seras toi que sur ton cheval !

D'enthousiasme, oncle Dimanche m'expliqua la raison de la « table aux trésor » :

— La coutume veut que l'on expose à un garçon de ton âge les objets dont il peut avoir envie. Chacun représentant le symbole d'une future activité possible. Dans ton cas, la pipe préfigurait une carrière sédentaire, la boîte à compas de technicien, d'ingénieur, la mappemonde de grand voyageur, de marin peut-être, le livre de Dante une vocation artistique, la montre à la locomotive te destinait au fonctionnariat ou au chemin de fer... Quant aux éperons, il ne peut y avoir qu'un cavalier pur-sang pour en avoir envie !

Le bonhomme rayonnait de joie. Je venais de lui donner ce qu'il attendait de moi. Il était comblé.

Certains trouveront naïve cette méthode de sélection. Je voudrais souligner que les deux objets vers lesquels j'étais le plus attiré en fin de compte furent la montre à la locomotive et les éperons. Qu'ils m'expliquent donc comment il se fit que plus tard, mon père m'interdisant de faire carrière dans la cavalerie, je devins malgré moi l'avocat des chemins de fer roumains ?

Oncle Dimanche avait bien dit : « La montre et la locomotive te destinait au fonctionnariat ou au chemin de fer. » Or, en tant qu'avocat je fus bel et bien fonctionnaire des chemins de fer...

Qu'on le veuille ou non, voilà qui est bien troublant.

Plus troublante encore, cette prédiction qu'il me fit un peu plus tard :

— Mon petit Nello, tu en as des aventures! Je te vois portant un bel uniforme avec une croix aux bras cassés. Des populations entières t'admireront monté sur ton beau cheval. On te demandera souvent aide et protection...

Cela fut.

Indiscutablement, oncle Dimanche était « clairvoyant ».

Certain maintenant que je serais cavalier, il s'improvisa mon maître d'armes particulier. Armé d'un sabre courbe, pieux souvenir, il s'appliqua à m'enseigner les rudiments de l'escrime, l'art des moulinets dévastateurs qui l'étaient surtout pour mon jeune poignet.

Pour amortir un coup malheureux, que ma maladresse pouvait fort bien lui appliquer, il mettait l'une sur l'autre deux vieilles vareuses, se protégeant la gorge d'un éclatant hausse-col de cuivre, orné d'une tête d'auroch si violemment réaliste qu'elle semblait vouloir me percer de ses énormes cornes effilées et pointues.

J'avais demandé :

— Pourquoi les lanciers portent-ils ce bœuf sur leur hausse-col ?

— Ce n'est pas un bœuf, ignorant, il s'agit d'un auroch, son ancêtre si tu veux, plus puissant, plus fougueux, plus sauvage. En combat singulier il aurait ridiculisé un bison d'Amérique. Ce ne sont pas seulement les lanciers qui en ornent leur uniforme, mais toute la cavalerie roumaine qui a le privilège de son effigie. L'auroch a désigné lui-même de son sabot l'endroit sacré d'où notre patrie prendrait son essor. Tous les chroniqueurs sont bien d'accord là-dessus. Je vais te raconter comment tout a commencé. Un jour Dragos, le Voïvode de Maramures, chassait avec ses cavaliers lorsqu'il aperçut dans une prairie un animal majestueux de si grande taille qu'il eut immédiatement envie de le capturer, seulement Bour l'Auroch, car c'en était un, n'était pas décidé à se laisser prendre si vite, d'autant qu'il avait une mission à remplir. Il entraîna Bogdan suivi de ses cavaliers dans une course folle, ne se laissant rattraper qu'au soleil couchant, dans la vallée de la rivière Moldova.

Bogdan le sacrifia à l'épée. Dès que le sang coula, un curieux sentiment s'empara de lui. Quand dans un long mugissement, l'auroch rendit à la nature son dernier souffle, les cavaliers stupéfaits entendirent Dragos déclarer d'une voix rauque :

— Nous resterons ici, nous allons nous y installer, nous défendrons cette terre, désormais notre terre, en acceptant de verser tout notre sang pour elle. Qu'il vienne se mélanger à celui de l'auroch. Ici sera notre patrie !

Ainsi parla Bogdan.

L'endroit où mourut l'auroch, le lieu de la première fondation existe encore. Il s'appelle Boureni, situé au centre de la Moldavie. Là, battit pour la première fois le cœur de notre pays. Là, vinrent se briser les hordes Tatars que les Voïdodes Dragos, Sas, Balc puis le grand Bogdan détruisirent avec la rage de ceux qui défendent un bien sacré entre tous : leur terre.

Pour que rien ne soit oublié de leurs exploits, de la naissance de notre pays, de l'auroch qui les y conduisit, sa tête orne les uniformes des cavaliers. Il galope toujours avec nous...

Inutile de préciser dans quelle extase je me trouvais en entendant, bouche bée, oncle Dimanche, conter de tels récits. J'en rêvais la nuit, le jour je sabrais des champs entiers d'orties dont j'avais fait en imagination des bataillons serrés d'affreux Tatars.

L'oncle Dimanche avait pour moi toute l'importance du monde. Il fut l'initiateur à tout ce qui devait garder de l'importance, être le sel de ma vie, l'essentiel de mon existence, ce qui est nécessaire à mon bonheur : la liberté, ma patrie, le cheval.

Plus tard, lorsque j'étais étudiant au lycée militaire de Monastirea-Dealu ou élève-officier à l'École de cavalerie de Targoviste, c'est près de lui que j'allais passer mes permissions.

Par ses fils — de vénérables vieillards! — j'appris les détails de la fin d'oncle Dimanche.

Un matin de très bonne heure, il s'était rendu aux écuries pour seller *Confiant* son cheval, un hongre d'une quinzaine d'années. Comment il fit pour le monter, ça tout le monde l'ignore, mais le fait est qu'on les vit sortir dans la cour, oncle Dimanche toujours droit comme un cierge et *sur le dos* de « Confiant ». On le respectait et le craignait toujours tellement que personne ne se permit de lui faire la moindre remarque. Sidérés, ils les virent s'éloigner au petit trot vers la forêt.

A l'heure du déjeuner, comme ils n'étaient toujours pas de retour, l'on se résolut à organiser une battue. Avec de

sérieuses réticences : quand on le retrouverait, oncle Dimanche prendrait sûrement très mal la chose. Beaucoup appréhendaient la rencontre.

Ils avaient tort.

Quand ils eurent traversé la forêt presque dans son entier dans la direction du Nord, un hennissement les fit se diriger vers une clairière bordée de bouleaux très blancs dont le feuillage faisait frissonner le soleil.

Au milieu du rond d'herbes, *Confiant* montait la garde auprès du corps d'oncle Dimanche.

— Avec ses beaux cheveux blancs on aurait dit un bouleau abattu, se souvient un de ses fils.

Il ne portait pas trace de blessure, n'avait pas été désarçonné par une branche basse comme on le supposa un instant.

Simplement en authentique cavalier roumain, quand il comprit que le moment était venu pour lui de rendre son âme à Dieu, il décida de vivre sa mort comme il avait vécu sa vie : à cheval.

En arrivant dans la clairière, il entendit le commandement :

— *Descalecare...*

et lui obéit une dernière fois.

Au cœur de la grande forêt, dans la clairière même où quarante ans plus tôt il m'avait retrouvé entre les jambes fougueuses de « Caligula », mon premier cheval.

Je pense qu'il y a là plus qu'un symbole et tant de merveilleux m'oppresse.

Il mourut ainsi, à cent deux ans.

Jusqu'à sa fin, ses cinq fils n'osèrent jamais fumer devant lui. Tel fut oncle Dimanche, paysan-cavalier roumain, le plus noble des exemples.

L'Homme qui, pour la vie, m'avait mis le pied à l'étrier.

. . . .

Je pleure.

. . . .

Je rentre de permission tellement plus blessé que j'étais parti.

CHAPITRE XXIII

A la conquête du Kouban. — Le poteau « Europe-Asie ». — Où s'arrêtera-t-on ? — Les Kalmouks. — Djemil et le grand rêve. — Le point le plus avancé de la Croisade.

Je retrouve l'escadron « à effectif complet », me dit-on, ce qui sur-le-champ me fait prendre une belle rage intérieure. « Effectif complet », mais où sont-ils mes Calarashis du début de campagne, ceux qui s'en allèrent détruire le mirador par une claire nuit de juin 1941 ?

Smarandache fut le premier à tomber. Depuis, ma belle gomme toute neuve est devenue une sale bête noire au fond de ma poche avec un angle blanc, usé à force d'effacer des vies humaines dont même le nom n'existe plus.

Le petit Masilu, mon « chef d'état-major », est toujours en selle à mes côtés. Sa barbe n'a toujours pas poussé, pourtant combien d'hommes peuvent se flatter d'avoir survécu à autant d'épreuves que lui ? Dogaru et Mihale, bien remis de leurs blessures à Mihailowka, sont parvenus à se faire réintégrer au régiment. Iconaru a été promu maréchal-des-logis. Mon ancien serre-file, le « plutonier » Jacob, commande maintenant un peloton. Je découvre encore les visages connus de quelques Calarashis.

Tous les autres commandants de peloton sont des nouveaux. Je remarque d'entrée un aspirant-élève officier de réserve, Cosoveano, dont l'élan m'inspire immédiatement une totale confiance.

Début septembre 1942, on nous lance à la conquête du Kouban. Peloton par peloton, à l'aide de petits transbordeurs, nous traversons le détroit de Kertch.

La terre ferme retrouvée, en route pour Krasnodar!

Cette partie du Kouban est très fertile, de nombreux vergers, des jardins regorgent de fruits et de légumes délicieux dont nous faisons bombance.

Les localités traversées sont presque intactes, ce qui démontre bien à quel point Ivan s'est sauvé au galop.

Avant d'arriver à Krimskaia, la population d'une petite ville de 6 000 habitants, Moldovanskoye, nous surprend par son accueil dans le roumain le plus pur. Ce sont des compatriotes transplantés par Alexandre Ier de la région de Cahul en Bessarabie qui, un siècle et demi plus tard, ont conservé incroyablement toutes nos coutumes, nos traditions, jusqu'aux costumes de la province. Nous faisons une courte halte, le temps d'apprendre par des camarades stationnés ici combien les combats du mois d'août ont été durs pour nos cavaliers des 5e, 6e, 9e divisions qui enlevèrent d'assaut les villes de Krasno-Armayskaya, Alexandrovskaya, Temryouk et le port de Primorsko Achtaskaya.

Ils sont des milliers à reposer maintenant dans le cimetière militaire de Taman. Parmi eux, beaucoup d'amis officiers dont je ne peux croire à la disparition : le colonel Carp, le lieutenant-colonel Marinesco, les capitaines Marcel Ionian, Petrouche Panaitesco, le lieutenant Dorobantsu...

Un obus de marine a tué le colonel Claus.

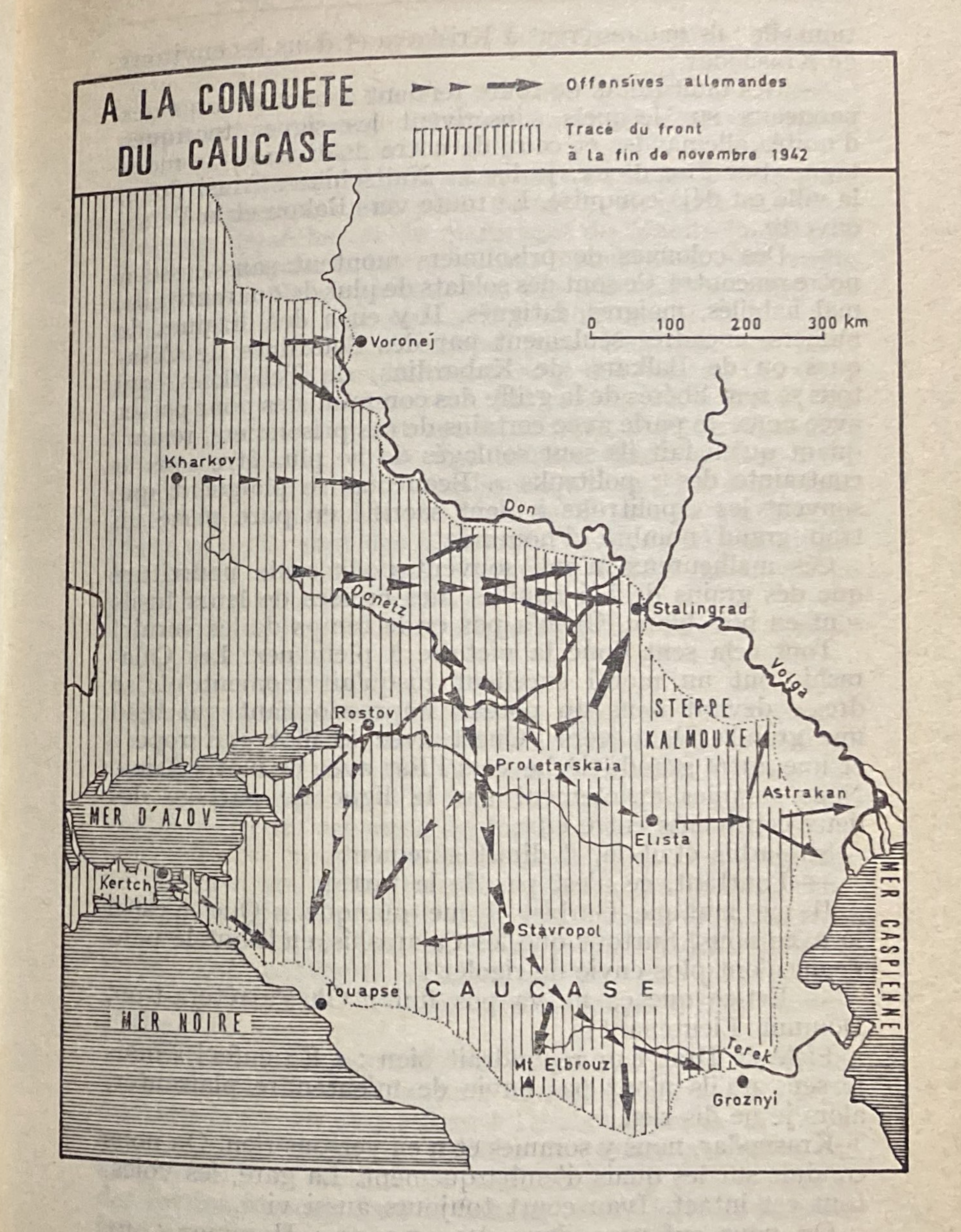
Plus les vides se creusent dans nos rangs, plus ils édifient en moi une barrière glacée derrière laquelle recule ma jeunesse qui ne m'appartient plus que par ces morts interposés.

Ma tristesse ne m'empêche pas de remarquer combien notre victoire sur les Russes est entière. Partout où nous passons, je constate :

— L'adhésion *totale* de la population à la lutte contre le Bolchevisme est impressionnante.

— Une dizaine de jours à peine après la conquête, des formations de police locale, recrutées directement chez les indigènes, armées par les Allemands, fonctionnent parfaitement.

— Des escadrons de Cosaques du Kouban s'organisent partout. Ils ont comme un seul homme lâché les Bolcheviks, qu'ils haïssent profondément, et revêtus la vareuse de la Wehrmacht. Ils ont conservé leur culotte bleue bouffante caractéristique, sur la tête, la Koubanka tradi-



tionnelle ; ils manœuvrent à Kriskaya et dans les environs de Krasnodar.

— Des indicateurs de route tendent à bout de bras des panneaux sur lesquels s'inscrivent les signes tactiques d'unités allemandes et ceux de notre 2e division de montagne. Sur l'un d'eux, je lis : « Naltschik ». Ainsi donc, la ville est déjà conquise. La route vers Bakou et la Perse, ouverte...

— Des colonnes de prisonniers montent sans cesse à notre rencontre. Ce sont des soldats de plus de quarante ans, mal habillés, maigres, fatigués. Il y en a des dizaines de milliers, encadrés seulement par des douzaines de Cosaques ou de Balkars, de Kabardins, de Tcherkess, qui tous se sont libérés de la griffe des communistes pour passer avec nous. Je parle avec certains de ces prisonniers, remarquant qu'en fait ils sont soulagés de ne plus être sous la contrainte des « politruks ». Beaucoup se plaignent que souvent les « politruks » aient sacrifié en pure perte un trop grand nombre d'hommes.

Ces malheureux n'ont souvent pour seule nourriture que des grains de blé bouillis. Les crosses de leurs fusils sont en bois blanc. On n'a pas eu le temps de les vernir!

Tout cela sent donc la victoire à plein nez. Les Calarashis ont un moral excellent jusqu'au moment où se dresse devant nous un poteau impressionnant qui tend une grande flèche vers l'Ouest avec le mot « Europe » et une autre grande flèche vers l'Est avec ce mot « Asie ». Nous sommes exactement sur la ligne de partage des deux continents entre eux.

Si Garbis était là, il dirait sûrement

— Pourtant, ce n'est pas de la tarte!

Il me manque Garbis, il me manque... Que n'est-il là avec nous! Surtout que les Calarashis, en lisant le panneau, n'ont plus envie de rigoler :

— Est-ce que ça ne va pas finir? Où s'arrêtera-t-on, Domnul Lieutenant?

Piele de Drac leur répondrait bien : « En enfer! » mais je sens qu'ils n'ont pas envie de m'entendre plaisanter, alors je ne dis rien.

Krasnodar, nous y sommes et n'en verrons rien. On nous conduit sur les quais d'embarquement. La gare, les voies, tout est intact. Ivan court toujours aussi vite.

On nous enfourne dans des wagons : Hommes : 40, chevaux : 6, comme pendant la guerre de papa. Destination inconnue.

On voyage toute la nuit pour débarquer à l'aube à Proletarskaya à environ 30 kilomètres au nord du grand nœud ferroviaire de Salsk.

A peine débarqués, on nous met en marche vers l'est. Nous empruntons une piste de sable, longeant une série d'étangs desséchés et de marécages du Manitsch. Ce sera la longue marche de l'ennui, d'une monotonie à vous rendre suicidaires. Nous parcourons 150 kilomètres avant de rencontrer âme qui vive... Où allons-nous?

Enfin, voici Remontchohe puis Kaliniko, un assez grand Kolkhose. Les habitants sont des Asiates. Les Calarashis, découvrant ces yeux bridés, ces faces plates, ces visages jaunâtres tirant sur le noiraud, sont certains qu'il s'agit de chinois. D'où une intense émotion dans leurs rangs. Pour la calmer, j'explique que ces gens sont venus il y a bien longtemps du pied de la grande muraille de Chine et qu'ils sont des Kalmouks, les descendants directs des tribus mongoles qui voulurent fonder un royaume près de la mer Caspienne.

Je n'ai pas le sentiment d'avoir persuadé grand monde.

— *Incalecarea!*

Il faut continuer.

Quelques vingt-cinq kilomètres après Kaliniko, vers le sud-est, c'est Elista, capitale de la République autonome des Kalmouks. La 16e division d'infanterie motorisée allemande occupe la ville depuis moins d'une semaine. Le boulot qu'ils ont accompli est formidable. Dans cette petite ville, où l'on compte les maisons de plus d'un étage sur les doigts d'une main, une vie active a été relancée. Une petite entreprise produit déjà des bottes feutrées pour nos troupes et un journal en kalmouk est édité tous les jours. Les habitants hilares autant que bienveillants s'attroupent sous les nombreuses affiches représentant Hitler.

D'Elista, nous poursuivons vers l'Est dans les traces de la 16e division d'infanterie motorisée allemande. Cette division fonce sur Astrakhan à l'embouchure de la Volga, laissant sur son axe de marche de petites garnisons qui s'organisent en réduits de résistance, un peu à l'image des fortins français dans le Sahara ou des forts de la cavalerie américaine pendant la conquête de l'Ouest.

Les villages transformés en places-fortes portent des noms mongols : Yachekoul, Outta, et même un sacré Koulkouta, — qu'in petto mes hommes prennent pour Calcutta ! — ayant toujours en tête que nous sommes bien en terre asiatique.

Il me faudra plus d'une heure pour les en dissuader, mais je crois bien qu'ils ne m'ont jamais cru !

A la tête de la 16e division se trouve un détachement de découverte, solidement constitué de quelques voitures blindées, d'un bataillon de fusiliers-motorisés, de deux batteries d'artillerie, commandé par un chef de bataillon au nom bien français de Laroche, mais pur produit allemand de l'Édit de Nantes. Le 15 septembre 1942, Laroche arriva près d'une petite gare sur la voie ferrée Astrakhan-Kisslyar où il prit position. Il était alors à vingt-cinq kilomètres d'Astrakhan.

A ma connaissance, il venait de toucher le point le plus extrême oriental jamais atteint depuis la nuit des temps par une armée européenne.

Je dépasse avec l'escadron Oulan-Erghe et arrive au Sovkhose Dolgan, 18 kilomètres plus loin. Je fais une razzia monstre de grains (blé, avoine, maïs) que j'embarque sur des voitures hippomobiles de capture. Une bonne provision d'eau. Selon les ordres je remonte au nord, choisissant pour le faire une piste de caravanes. Je me lance ainsi au cœur de la steppe des Kalmouks qui n'a pas précisément bonne réputation.

Si, autour d'Elista, la région est encore agricole, dès que l'on pénètre dans la steppe asiatique l'eau, le fourrage manquent immédiatement. Les villages kalmouks groupent péniblement une douzaine de chaumières en glaise, au toit plat. Il s'agit le plus souvent tout simplement d'une pièce principale dans laquelle cohabitent humains, animaux et vermine.

Les pâturages étant à grandes distances, les hommes sont nomades. Ils parcourent la steppe sur de petits chevaux asiatiques, velus, étranges, d'une résistance à toute épreuve. Surtout très sobres.

Les Kalmouks sont bouddhistes. Leurs chefs religieux sont soumis à l'autorité directe du Dalaï-Lama. Ils se réunissent le plus souvent à Astrakhan, pour prendre connaissance des directives venues du Thibet. Peu communicatifs nous ne savons, dans un premier temps, quel comportement avoir à leur endroit. Il faut nous rendre à l'évidence : non seulement ils sont antibolcheviks mais ils sont antirusses. Je les sens désireux de devenir des alliés.

Ainsi, ils sont gros mangeurs de viande, ayant de nombreuses bêtes en réserve dans la nature pour leurs besoins. Vite ils aident à nos approvisionnements en chair fraîche, sans que nous puissions les dédommager car ils ne veulent que des armes pour se battre contre les Russes. Évidemment, nous hésitons...

Le dernier point d'appui de la 16e division est à Tchilghir. A partir de là, nous sommes censés entrer dans le secteur théorique du 7e corps d'armée roumain, sous le commandement du général Dragalina.

La vérité est toute autre. Je ne suis pas long à m'apercevoir que quatre bataillons en ligne doivent tenir trente kilomètres et plus. Quand on se souviendra de ce que les Soviétiques avaient massé sur l'isthme de Parpatch, on comprendra que le dispositif était plus que flottant... Ainsi donc, faute d'hommes, s'enlisait, se dispersait dangereusement une foudroyante avance qui ne pouvait aller plus loin par manque de combattants. A certains des instants précis, l'on se sent au tournant de sa vie.

Je crois que c'est exactement là, à ce point le plus avancé de toute la campagne de Russie, que je n'ai pas osé vivre mon rêve et que j'ai raté mon tournant de cavalier.

Je m'étais lié avec Djemil, un fier Kalmouk mystérieux. Nous nous parlions certes, mais le plus souvent restions assis le soir, des heures sans dire un mot, les yeux perdus dans les nuages.

Il adorait son cheval, moi le mien. Cela nous liait encore un peu plus. Cette guerre l'ennuyait, bien qu'il la fît en franc-tireur de fantaisie, tout à fait provisoire. Il rêvait de grands pâturages verts presque vierges. Des nomades, partis six mois plus tôt avec son frère, lui avaient révélé des passages praticables, libres de surveillance, au nord d'Astrakhan. De là on pouvait resdescendre vers Gouriev, pousser plein sud jusqu'au plateau de l'Oust-Ourt, d'où bifurquent tous les itinéraires possibles sur le Turkménistan et Achkaabad, sur l'Ouzbékistan et Tachkend, ou

Samarcande. Voie royale conduisant aux portes granitiques de l'Afghanistan, le paradis des cavaliers. Royaume des grandes illusions ou même les Dieux jouent au « Bouzkachi ».

J'ai hésité longtemps. Djemil, après m'avoir adopté, ne voulait pas m'abandonner. Tous les soirs au campement il s'asseyait à mes pieds, contant aux ténèbres d'une voix respectueusement basse, des exploits étranges dont on ne savait jamais très bien qui en était le héros, du cheval ou du cavalier. Le songe devenant liberté ; le conte réalité. Nous avons élaboré avec d'infinies subtilités un plan de campagne absolument dément mais irréprochable, perfectionné mille et une fois.

Ce fut le dos de plus en plus courbé des Calarashis sur leur monture qui fut l'obstacle insurmontable.

Je ne pourrais jamais les abandonner.

Je les avais conduits jusqu'ici, je les ramènerais à Romanatz et à Teleorman.

Ayant fait part de ma décision irrévocable à Djemil, à la nuit, je ne fus pas autrement surpris de ne plus le voir à mes côtés quand le jour se leva.

Était-il parti seul sur son petit cheval d'enfant ?

Je crois que oui...

Nous traversons maintenant une région presque totalement inhabitée. Sur la gauche les modestes collines Erghenyl, à droite une ligne continue de lacs, de marécages jusqu'à Krassno-Armeysk, située approximativement à 25 kilomètres au sud de Stalingrad.

Quand elles ont de l'eau — ce qui n'est pas le cas en ce moment —, de petites rivières coulent d'Ouest en Est pour aller se perdre dans ces marécages.

La 5e division de cavalerie arrive du Kouban pour former avec nous un second corps de cavalerie, sous le commandement du général Popesco-Picolo.

Comme par hasard mon escadron, lui, entre dans la composition d'un détachement prolongeant le front de la 4e division d'infanterie roumaine, plus loin vers le Sud.

Cette 4e division d'infanterie, sous le commandement du général Barbu Alinesco, nous réserve un bon accueil mais aussi bien des surprises.

D'abord, ces fantassins sont montés! En fait, ce sont des méharistes tant ils ont de chameaux avec eux. Sans se faire prier ils nous racontent leurs exploits, comment après avoir franchi le Don et avançant sur la Volga ils ont taillé en pièces une brigade soviétique arrivée du Turkestan, entièrement montée à dos de chameau.

Quand ils ne sont pas sur leurs vaisseaux du désert, nos fantassins se baladent dans des « jeeps » américaines. Tout simplement parce qu'ils ont aussi anéanti une division soviétique dans le voisinage de Kotelnikovo avec l'aide, il est vrai, des « panzers » allemands. Ils ont raflé non seulement les jeeps mais encore trente chars sherman américains, des « Katiouchkas » et des pièces d'artillerie.

Nous lançons des patrouilles qui se heurtent à des patrouilles de cavaliers soviétiques. La joie est grande de pouvoir sabrer « sainement ». Une grande déception, les Russes ne font pas le poids. Après deux ou trois escarmouches, ils renoncent à se frotter aux Calarashis, s'enfuient dès qu'ils apparaissent. Les cavaliers Kalmouks ne nous quittent plus. Ils veulent absolument des armes pour participer à nos « jeux ». J'interviens et finalement arrache une décision qui me rend honteux. On veut bien les armer, mais seulement avec des sabres du groupe de reconnaissance de la 4e D.I. Une honte!

Mes Kalmouks, eux, ne font pas la fine bouche. Illico, ils filent en patrouille sur la Volga et ramènent une douzaine de prisonniers soviétiques, plus cinq officiers soigneusement ligotés ainsi qu'une vingtaine de chevaux!

Je les félicite chaudement. Eux trouvent ça tout naturel d'attaquer au sabre contre des armes automatiques. Ils sont formidables. Quels guerriers! Tous les jours, ils réussissent une razzia d'importance, pratiquement sans perte pour eux. Leur haine des Rouges, des communistes s'en donne à cœur joie. Certains des leurs s'infiltrent loin derrière les lignes ennemies, nous ramenant des renseignements très précieux. Grâce à eux, nous fûmes avertis qu'à Astrakhan fonctionnait une école russe de « commandos » spéciaux. On venait d'habiller les hommes d'uniformes allemands, de les pourvoir en véhicules de

reconnaissance allemands avec signes tactiques et immatriculation minéralogique parfaits.

Ces « commandos » allaient en effet sévir à proximité de la voie ferrée Stalingrad-Kotelnikovo-Ssalsk. A ma connaissance, ils parviendront au moins une fois à surprendre des éléments allemands.

Les populations fraternisaient totalement, ce qui avait l'avantage de faire croire aussi à beaucoup que nous étions chez nous et d'en prendre à leurs aises. Ce qui devait nous valoir un « pépin » de taille.

A quatre-vingts kilomètres au Nord-Est de Kotelnikovo, le P.C. de la division s'était installé à Ssadovoye. Le secteur respirait la tranquillité. Les habitants ne savaient que faire pour faciliter la vie des militaires. Ce qui donna l'idée à un officier d'état-major, le capitaine Enasel, d'organiser de grandes réjouissances pour remercier nos nouveaux amis. La 4e division d'infanterie étant de Bucarest, son recrutement sur place faisait que dans ses rangs on comptait des artistes de variétés, de music-hall, jongleurs, manipulateurs, lanceurs de couteaux, buveurs de feu, fakirs, etc. On les réunit pour la circonstance. Ils répétèrent. De leur côté, les habitants mirent sur pied un groupe folklorique kalmouk et un groupe de chanteurs et danseurs russes. Au jour dit, ce fut le plus réussi des spectacles. Les fakirs, en particulier, connurent un triomphe.

Dès lors, à Ssadovoye, les Roumains devinrent intouchables. On ne jurait plus que par eux.

Les Russes étant bien renseignés, pareille entente réellement cordiale leur parut insupportable. Ils massèrent le maximum de troupes pour attaquer le 29 septembre 1942. Leur artillerie écrasa de ses premières salves le P.C. divisionnaire, le central téléphonique, le quartier de la police militaire. Ce fut l'affolement total. Impossible de transmettre un ordre. Livrés à eux-mêmes, les soldats bataillèrent comme ils purent, furent écrasés sous le nombre.

Quelques hommes gagnèrent Toundoudovo pour donner l'alerte au 21e régiment d'infanterie, tenu là en réserve. Le colonel Tzenesco lança immédiatement une contre-attaque repoussée par les Russes.

Reprendre Ssadovoye paraissait impossible quand le colonel d'artillerie Cassian réclama l'honneur de tenter une nouvelle contre-attaque. Il rassembla tout ce qu'il

trouva dans les parages, en particulier le groupe de reconnaissance du 7e corps d'Armée. La lutte fut sanglante, les corps à corps d'une sauvagerie extrême mais le colonel Cassian bouscula les Russes, les rejetant plus loin que leurs bases de départ avec des pertes énormes.

Quand ils purent visiter la ville, nos hommes frémirent d'horreur. Tous les habitants hommes, femmes, enfants, vieillards, gisaient un peu partout, sauvagement assassinés, le plus souvent avec des raffinements de la plus sadique cruauté.

Ils entendirent des gémissements venant d'un puits. Un capitaine roumain aux trois quarts égorgé exhalait ses dernières plaintes. Au-dessous de lui sept officiers, avec chacun une balle dans la nuque.

La fraternisation coûtait cher à tout le monde. Nous nous sentions terriblement responsables.

Immédiatement, tout le long de nos lignes, de nouvelles mesures de sécurité permanente furent appliquées.

Autour de Ssadovoye, on installa des champs de mines. Il fallut enterrer les morts. Cela dura longtemps...

Le deuxième jour, en allant inspecter le bon ordonnancement des mesures de sécurité, le colonel Cassian sauta en jeep sur une de nos mines...

Nos Kalmouks continuaient leurs raids avec le même succès. Ils ramenaient des prisonniers en quantité incroyable. Avec leurs armes. Ces armes, j'ai voulu les en doter. Ils refusèrent avec la grimace. Ils avaient pris goût à nos sabres courbes de cavalerie. Le soir, autour des feux, ils les aiguisaient avec une passion inquiétante.

Dans notre secteur, le plus au sud de notre fantastique avance, tout resta calme jusqu'à la mi-novembre.

Nous ne fûmes même pas affectés par l'offensive générale russe du 19 novembre 1942.

Les officiers de liaison nous apportaient des nouvelles bien peu réjouissantes :

Ce jour-là une formidable préparation d'artillerie avait assommé les deux corps d'armée roumains. Le temps brumeux ne permettait pas aux Stukas de venir à leur aide.

Les Russes attaquaient avec leur 51e Armée les positions

de la 20e et de la 2e division d'infanterie roumaine (VIe corps d'armée), creusant une brèche profonde entre le VIe et le VIIe corps d'armée roumains.

La défense de la 20e division fut héroïque (1). Son 84e régiment se sacrifia sur place jusqu'au bout et vécut un calvaire atroce car il fut attaqué six fois par les chars avant d'être écrasé jusqu'au dernier homme sous leurs chenilles. Le bataillon de sapeurs de la division est également entièrement détruit. En désespoir de cause, les survivants de la malheureuse 20e division se replient sur la ville de Stalingrad. Quand ils y parviendront, la ville sera totalement encerclée. Ils pourront y entrer, plus personne ne pourra en sortir...

Poursuivant leur avance, les Soviétiques nous mettent dans l'obligation de faire front vers le Nord. Notre détachement de la 8e division de cavalerie flanque la droite de la 4e division. Autrement dit, nous constituons une fragile extrémité orientale du nouveau front. Au-delà, un vide inquiétant...

Plus loin, de l'autre côté de la 4e division d'infanterie, le gros de la 8e division de cavalerie, dont nous avons été détachés. Plus loin, la 5e division de cavalerie roumaine. Les deux divisions forment le corps de cavalerie du général Popesco-Picolo et leurs éléments motorisés viennent de donner naissance à un nouveau détachement colonel Korne.

Comme nous sommes de nature optimiste, nous autres Calarashis, nous creusons des trous, des abris, dressons des huttes, bien décidés à passer l'hiver dans cette steppe des Kalmouks.

Bien sûr, vers la Volga notre flanc est complètement découvert. Bah! nous en avons vu d'autres.

Plus inquiétant paraissent le vent de la steppe qui commence à hurler, la neige qui tombe à lourds flocons...

(1) Il serait injuste de ne pas mentionner la magnifique attitude du lieutenant-colonel Harconitza. Lorsque le détachement Korne fut encerclé au Sud de Stalingrad, Harconitza chargea à la tête de son régiment, le 6e Roshiori. Baïonnette au canon à la tête de ses cavaliers il les survolta, brisa l'encerclement et tomba carabine à la main...

DEUXIÈME PARTIE

LES CAVALIERS DE L'APOCALYPSE

CHAPITRE XXIV

Von Pannwitz et les Cosaques. — Essence-cocktail. — La retraite. — Les crucifiés. — Braves Roumains, rentrez chez vous. — Les chars Shutov II. — La Paloma. — Derrière les Russes. — Dac est habité. — Les blessés. — Rostov. — Boucheries sur le Don. — Le retour au pays.

Voilà qu'il faut lever le camp en vitesse.

Manstein vient de décider une action pour dégager le général von Paulus bloqué dans Stalingrad. Le 12 décembre, il donne l'ordre au général Hoth d'attaquer avec la 6e division blindée, forte de cent trente-cinq panzers et la 23e division blindée, forte de quatre vingt-seize.

Pour atteindre leur objectif, les chars doivent se frayer un passage sur une centaine de kilomètres déjà puissamment fortifiés par les Russes.

On ne peut les laisser s'aventurer si loin sans protéger leur flanc droit. Nous sommes désignés pour cette mission avec les détachements de la 14e Armée blindée, le détachement Korne, ainsi que le corps de cavalerie Pannwitz (1).

(1) Le Gruppenführer Helmuth von Pannwitz réussit l'incroyable performance de réunir tous les Cosaques sous l'étendard du Reich. En mars 1945, il fut élu Feldataman, suprême honneur que ne connût jamais un étranger. Le dernier Feldataman ayant été le tzar Nicolas II. Cette formidable armée cosaque se livra aux Anglais sous la promesse solennelle qu'ils ne seraient jamais remis aux Russes. Churchill passa outre à cette promesse faite sur l'honneur par les chefs de l'Armée. Il livra les Cosaques et les officiers anglais, sans vergogne, gardèrent les chevaux.

L'Ataman général von Pannwitz, l'Ataman Krasnov, les généraux

Helmuth von Pannwitz commence à avoir sa légende parmi nous.

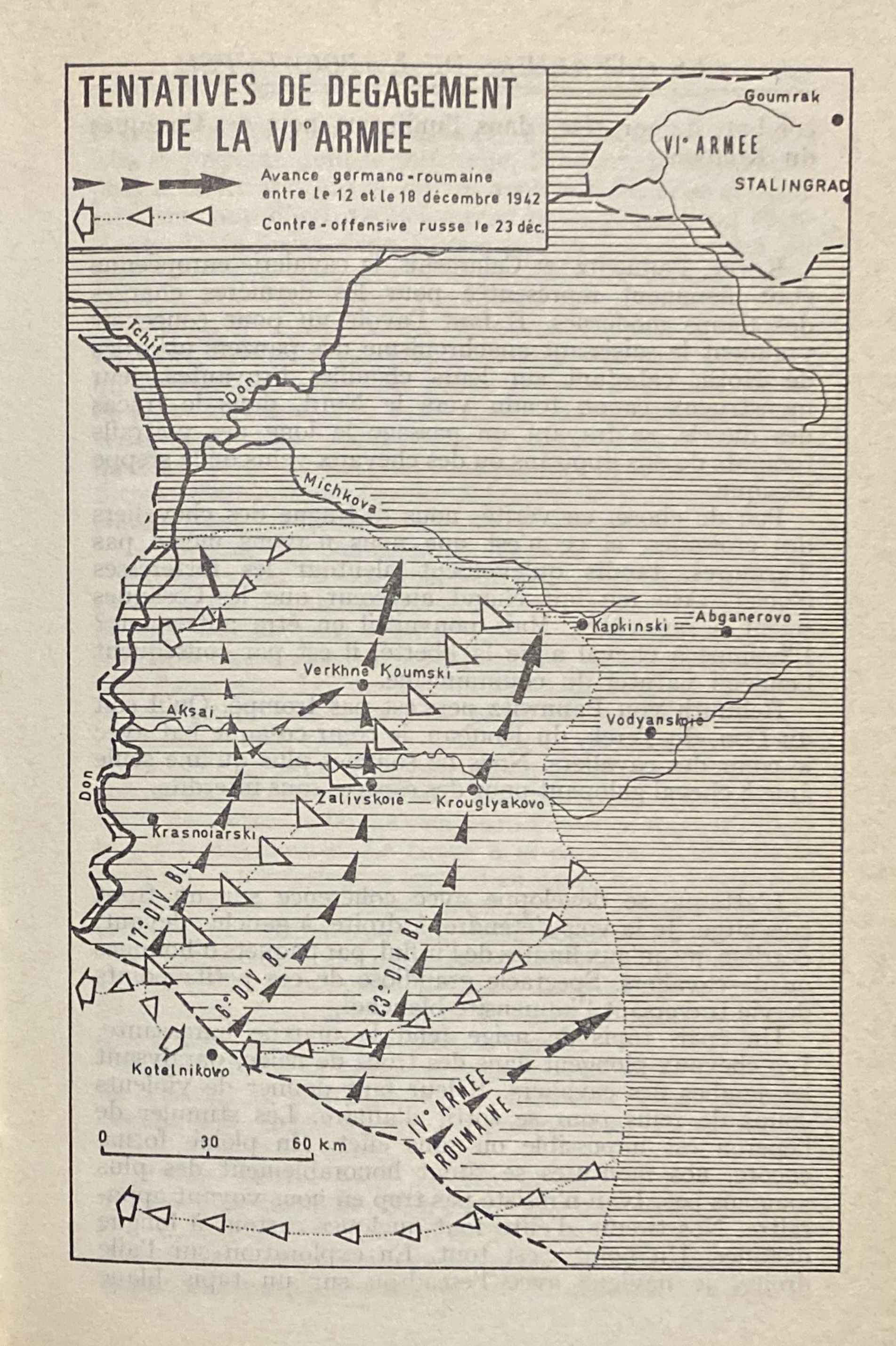
Blond, trapu, râblé, un visage rond au regard pur, presqu'enfantin, cet ancien lieutenant de l'Armée impériale, au sortir des corps francs, était devenu en 1918 l'intendant de la princesse Radziwill. Dans les grands domaines de la puissante famille il se familiarisa avec les chevaux, également avec les problèmes de l'Est. Officier du 2e Cavalerie dès les premiers jours de la campagne de Russie, sa sympathie, sa compréhension allèrent aux libres Cosaques. Pannwitz pensait qu'on devait libérer ces fanatiques de la liberté, les retourner contre leurs oppresseurs bolcheviks. Il alla plaider son idée à l'O.K.H. où l'on se moqua de lui. Personne ne s'intéressait sérieusement à la formation d'une armée cosaque, horde sauvage pouvant à tout instant se retourner contre qui l'armerait. Seul le colonel-comte Stauffenberg (1) comprit l'intérêt d'une pareille idée. Les rapports spécifiaient nettement que dans la masse des trois millions de prisonniers russes il y avait des centaines de milliers de déserteurs hostiles au régime stalinien, dont énormément de Cosaques.

Dans un premier temps, le comte Stauffenberg utilisa son art de persuation à circonvenir le maréchal von Kleist. Puis Pannwitz fut autorisé, en septembre 1942, à sillonner les secteurs du Don, du Kouban, du Terek. Il en revint plus enthousiaste que jamais.

Les Cosaques l'avaient compris. Il avait compris les Cosaques. Dans un enthousiasme délirant « sotnia » après « sotnia » se forma l'inattendue « voskoï ». Koubanka d'astrakan noir sur la tête, tcherkessa à cartouchière ou longue koubianka serrée à la taille par le ceinturon porteur de la chachka, pantalons bouffants au ras de la tige des petites bottes, les Cosaques entrèrent en campagne à nos côtés la carabine au poing, la mort aux dents. Tous idôlatraient l'homme qui leur rendait sans conditions les lois ancestrales, les coutumes et les conduisait lui-même au

Skura, Girej-Klytsh, Domanov furent fusillés en janvier 1947. Cinquante mille Cosaques condamnés aux travaux forcés. Jamais on ne revit un seul officier cosaque.

(1) Von Stauffenberg. Principal instigateur du complot destiné à éliminer physiquement le Führer. Il plaça personnellement la bombe qui le 20 juillet 1944 faillit tuer Hitler. Le comte Stauffenberg fut fusillé immédiatement après un jugement sommaire.



combat, à leur tête, dans l'uniforme noir des Cosaques du Kouban.

Korne, Pannwitz, 2e Calarashis, la cavalerie européenne était fièrement représentée pour les dernières charges des temps modernes. Il faut l'avoir vu pour concevoir vraiment le saisissant anachronisme des panzers attardés de Hoth, cahotant sur leurs chenilles bruyantes, leur monstrueux canon tendu vers le Nord, dans le fracas des diesels, se frayant un passage le long des poitrails fumants de nos lippizans ou des chevaux velus de la steppe cosaque.

Peu de chose, en vérité, nous distingue des chevaliers des croisades, si ce n'est que nous n'avons même pas d'armures, tandis qu'évoluent alentour les forteresses d'acier. Cela me fait chaud au cœur que les Cosaques soient à nos côtés. Mais pouvait-il en être autrement? L'homme à cheval aime la liberté, il est par conséquent l'ennemi naturel du communisme.

Helmuth von Pannwitz ne s'est pas trompé. Qu'il soit du Don, du Terek, du Kouban, le cœur cosaque bat avec le cœur des cavaliers. Nous ne sommes plus qu'une seule âme à cheval galopant pour des espaces sans interdits.

L'attaque se développe avec cohérence sur un front très large. Je la vois s'étendre, à droite, à gauche, devant, derrière, jusqu'aux limites de l'infini, par paquets d'hommes ou de cavaliers. Spectacle grandiose de ces petits points de vie traversant l'immensité blanche.

Un épais tapis de neige rend la marche harassante. Les chevaux plongent dans des trous de neige, paralysant les jambes des cavaliers. Il leur faut donner de violents coups de reins pour se sortir d'affaire. Les stimuler de l'éperon est impossible ou sans effet. En pleine forme encore, nos montures se tirent honorablement des plus mauvais pas. Ivan n'insiste pas trop en nous voyant apparaître. Nos tireurs d'élite font quelques cartons à longue distance. Un point c'est tout. En exploration sur l'aile droite, je navigue avec l'escadron sur un tapis blanc

bosselé de camions abandonnés, d'attelages brisés. Une isba se présente dont le toit fume. Prudent, je fais mettre pied à terre. Masilu me couvre avec le F.M, nous allons y jeter un coup d'œil. La neige rend notre progression silencieuse. Dans l'isba, deux Russes se livrent à une opération singulière. La vitre couverte de buée ne permet guère de se rendre exactement compte de ce qu'ils fabriquent. Mon coup de pied fracasse la porte qui vole en éclats. Les Russes lèvent les mains en l'air, laissant tomber ce qu'ils manipulaient : un bidon d'essence et une miche de pain détrempée. Sur le sol gisent quatre soldats d'infanterie, ronflant du sommeil des ivrognes. Près d'eux, une bassine. C'est assez pour comprendre que ces affreux filtrent simplement l'essence à travers le pain pour boire ensuite l'ignoble liquide. Je demande à Masilu :

— Ce sont des hommes, des bêtes?

Est-ce le son de ma voix? Je n'en sais rien, toujours est-il qu'un des dormeurs se dresse d'un bond, fait feu de sa carabine sans épauler, coup sur coup. Les balles sifflent à mes oreilles. L'homme titube, ce qui rend son tir plus dangereux. Les deux soldats debout baissent les bras, se précipitent vers leurs P.M. posés sur la table.

Masilu, d'une rafale de F.M, les envoie bouler en vrac au fond de la pièce. Une détonation creuse, le claquement sec de l'air s'embrasant nous fait suffoquer. La fusillade vient de mettre le feu aux vapeurs d'essence stagnant dans la pièce surchauffée. Le tireur à la carabine tout imbibé qu'il est, à l'intérieur à force d'en avoir bu, à l'extérieur à force d'en avoir filtré, n'est qu'une torche vivante. Il hurle, des flammes sortent de sa bouche. Un vrai fakir.

— Qu'il crève, murmure Masilu, refusant de l'achever. Par terre les trois autres Russes n'ont toujours pas bougé. Ivres-morts. Le ronflement de l'incendie devient plus fort que le leur. Ils ne se réveilleront jamais.

A peine l'isba en flammes dépassée, les premiers éléments de l'escadron contournent un mamelon pour se faire cueillir par un feu nourri. Un groupe russe en vadrouille par là montre les dents.

Je fais mettre pied à terre. Il semble qu'Ivan soit disposé à en découdre. Ce n'est qu'une impression. La ruée des Calarashis est telle qu'ils décrochent presque immédiatement malgré l'avantage qu'ils ont sur nous d'une impressionnante puissance de feu. Ils ont fait du dégât en

peu de temps. J'ai un Calarashi tué, cinq blessés dont mes deux lieutenants. Me voilà seul avec le petit aspirant Cosoveano et le vétéran, le « plutonier » Jacob.

Il faut continuer dans cette immensité blanche, tenter de stabiliser tant bien que mal ce front fuyant, insaisissable. Sur une vingtaine de kilomètres, les milliers de petits points noirs que nous sommes n'en finissent plus de progresser. Masilu vient à ma hauteur :

— Domnul Lieutenant, il y a quelque chose sur la droite...

Je pique des deux pour aller voir, suivi par un groupe. De lui-même Dac bloque des quatre fers, bronchant à n'en plus finir devant le spectacle : près d'un puits se dressent trois croix. Les yeux brouillés de larmes, j'ai peine à croire ce que je vois. Sur les trois instruments de supplice trois hommes nus crucifiés avec des baïonnettes comme fut cloué le Christ. Pour eux, ce fut bien pire! Les Rouges les ont éventrés, étripés, vidés puis empaillés.

L'homme du milieu a le visage tuméfié par les coups, déformé, pas suffisamment pour que je ne reconnaisse mon ami le capitaine chef d'escadron Ion Corbeanu. Je le vois encore en face de moi, ses yeux noirs brillant de malice à la pensée de tout ce *Sovietskoié Champagnoskoie* qu'il avait raflé aux Allemands à Karassoubasar. Il faisait partie de l'arrière-garde du détachement Korne. Comment ce cavalier émérite, avisé, s'est-il laissé surprendre ? Probablement en voulant tirer de l'eau au puits pour abreuver les chevaux. A ses côtés son officier d'ordonnance, son garde du corps tatar ont subi le même sort.

En ce qui concerne les Soviétiques, il y a longtemps que nous savons à quoi nous en tenir sur leur cruauté, leur inutile sauvagerie. Jamais ils ne sauront combien des actes barbares semblables à celui-là n'ont fait qu'ajouter à notre détermination de ne jamais céder. De tout faire pour leur interdire de contaminer le monde, de le réduire en esclavage. D'un même geste, les Calarashis enlèvent leur caciura de la main gauche. De la droite ils se signent. Ce n'est pas le signe du pardon, mais la promesse solennelle faite aux martyrs de les venger.

Le lendemain matin, le ciel clair donne un éclat insoutenable à la neige. Il donne aussi l'occasion à l'aviation de faire des sorties. Des appareils se présentent, venant de l'Est en petite formation. Ils laissent tomber sur nous des milliers de tracts écrits dans notre langue. Iconaru en ramasse un qu'il lit :

Braves Roumains! Stalingrad est encerclé. Les meilleurs généraux allemands sont pris au piège avec vingt-cinq divisions du Reich, deux divisions roumaines, un régiment croate. Braves Roumains, rentrez chez vous. On vous a trompés, on a voulu vous perdre dans l'immense Russie.

Rentrez chez vous avant qu'il ne soit trop tard!

Pour Stalingrad, on se doute bien que les choses tournent mal. On sait que Hoth et ses blindés sont arrêtés quelque part, pas très loin dans le Nord.

Les tracts démoralisent quelque peu. Une sorte de langueur étreint les cavaliers.

Masilu, ramassant une poignée des papiers tombés du ciel, tente de plaisanter :

— Avec le froid qu'il fait, on ne pourra même pas s'en torcher...

Personne ne rit.

C'est fou comme Garbis et Raicha nous manquent.

Pour qu'une réaction se produise, il faudra que des haut-parleurs russes venus par camions jusqu'aux limites de la steppe lancent des appels en roumain :

Roumains!
Foutez le camp... Vous n'avez rien à faire ici.
Vous mourrez tous. Foutez le camp...
Vous avez mieux à faire chez vous.
Allez donc reprendre votre Transylvanie qu'Hitler vous vole pour la donner aux Hongrois.
Foutez le camp, sinon vous crèverez tous ici!

Cette énorme voix amplifiée percute l'air glacé, blessant aussi bien qu'une balle.

De rage, nos F. M. se mettent spontanément en batterie, crachant leur fureur vers ce speaker invisible qu'ils font taire pour un quart d'heure.

Les appels reprennent alors d'un autre point, torturant les cerveaux, semant le doute dans les âmes.

Le 19 décembre 1942, un bataillon du 20e régiment de la 4e division d'infanterie vient occuper nos positions.

Les « tine cals » commandés par le margis chef Talnaru emmènent nos chevaux à l'abri, loin au sud de Koltelnikovo, tandis que nous revenons sans trop de péripéties dans le secteur du corps de cavalerie occuper Shutov II où Korne prend officiellement le commandement de toute la division.

La localité, entièrement russe, garde en ses murs un grand nombre d'habitants : vieillards, femmes, enfants. Bien que nous méfiant terriblement, force nous est d'entretenir avec eux des rapports normaux. Leur inquiétude n'a d'égale que la nôtre. Un sentiment d'isolement nous étreint.

La température vient de tomber à —35°. La nuit —45°. Le froid a une sorte de vertu paralysante : il glace jusqu'aux sentiments, qui deviennent cassants. Les rapports affectifs sont les mêmes mais les échanges de bons procédés, superflus, n'existent plus. Devant, derrière, la plaine gelée s'étend. Le regard s'y perd. Un épais manteau de brouillard recouvre la nuit. La solitude devient extrême. Pour la première fois, je me trouve dans cette situation étrange de n'avoir à faire face à rien...

Être dans l'attente d'une décision adverse quand le front n'existe pas est atroce. On est suspendu dans le vide. Il m'est aussi difficile de discerner en moi la qualité exacte d'un sentiment que de donner un nom aux amoncellements de couvertures, de « cojocs » effondrés aux postes de garde : les sentinelles.

Je vis sur un « qui-vive » permanent, si bien que le 24 décembre au matin un grondement sourd me parvient, me fait tressaillir alors que personne ne lui a encore prêté attention.

Je sens le sol vibrer légèrement en moi, de plus en plus fort. Je crois ressentir ce que peut éprouver le renard aux abois blotti dans son terrier lorsque déferle la chasse à courre. Ce ne sont pourtant pas les sabots de chevaux piétinant la neige, que j'entends!

Les silhouettes en « cojocs » se redressent lentement. Le froid n'a pas endormi les veilleurs. Eux aussi, ils entendent. Ils donnent l'alerte.

Eux aussi doivent avoir compris. A eux aussi, des idées

folles doivent traverser la tête : « Si je faisais le mort au fond d'un trou ? », « Si je me rendais ? », « Si je m'enfuyais ? ».

Parce que je le sens bien, ce bruit méthodique, bien calculé, bien réglé, contient en lui ma mort. J'ai peur de mourir. J'en ai toujours eu peur. Si j'aime le cheval, c'est pour multiplier mes possibilités de vie par deux. Si j'aime les femmes c'est pour la même raison. J'aime vivre.

Le bruit sourd qui s'approche veut tuer ma vie, veut l'écraser, j'en suis sûr.

Le bruit fait tant de bruit qu'il a éveillé ma peur. Lentement. Elle monte en moi comme un sentiment trop fort. Insupportable. M'échappe. M'étouffe. Me paralyse. Elle s'installe insidieusement par le canal des veines, des artères. Une peur sans imagination. Une peur réelle, totale. C'est parce que j'ai peur de ma peur que je préfère encore me battre. Je hurle :

— Les voilà!

Ils ont un bruit que nous ne leur connaissons pas. A deux étages. Grondement de fond, grincement de surface. Nous ne voulons pas le reconnaître, pourtant nous savons.

Personne ne dit :

— Les chars, voilà les chars!

Je donne l'ordre :

— Préparez les bouteilles. Sortez-les dehors en les mettant autant que possible à l'abri. Vous ne les prendrez qu'une par une...

J'avais envisagé l'éventualité. Nous n'avons aucune arme antichars mais nous avons un stock de bouteilles. Dans chaque bouteille un bon niveau d'essence, une mèche en chiffon.

Le bruit est devenu fracas. Des fronts d'acier, énormes, puissants, crèvent la brume. Les monstres apparaissent, tressautant, se dandinant, toutes leurs articulations métalliques craquant, grinçant. Décalés ils foncent droit sur nous, grondant de fureur contenue. Une meute d'au moins cent titans. Les canons déplacent les tourelles plutôt que l'inverse, cherchant leur proie d'un index géant menaçant. Des tubes de 76,2 aux flammes vives, claires, précipitées, aveuglantes. Le 2e Calarashi, replié sur lui-même, tiraille de toutes ses dérisoires pétoires.

Sinistres, les engins marquent des temps d'arrêt, pivotant d'une chenille sur l'autre, pour laisser crépiter sous de bons angles leurs mitrailleuses.

L'un d'eux s'avance jusqu'à vingt mètres de nous, sa carapace luisante renvoyant les flammes des explosions. Je tire une rafale de F.M., la vois découper un trait blanc au ras de la tourelle. Il stoppe net. Le canon nous cherche de son œil noir. Des obus claquent, très près. Giflent l'air. Frappant comme des sourds. Pulvérisant tout ce qui est en travers.

Basandju balance deux grenades juste sous le canon qui reste immobile. Le char s'avance encore plus près, hésite, dérape sur la gauche, se retire. Trois Calarashis se précipitent derrière lui, grenades à la main, pour tenter de désarticuler une chenille. La mitrailleuse arrière arrose follement de ses traits aveuglants. Les malheureux sont déchiquetés sous nos yeux. Pour être certain qu'ils ne lui causeront plus d'ennuis le blindé pile sur place, recule lentement, passe sur eux, les réduisant en bouillie.

Quand il repart, une main reste coincée entre les galets, les doigts tendus vers nous glissant d'une roue à l'autre, dans un dernier geste d'appel bouleversant. Tous les yeux hagards se fixent sur elle, ne pouvant pas plus s'en détacher que ne peut se libérer le dernier reste de ce qui fut un Calarashi. Les chars tâtonnent, étonnés de la résistance générale. Notre batterie de 75 fait du bon boulot. Tirant sans précipitation, ses salves immobilisent plusieurs engins, en font bifurquer d'autres.

Shutov II pose des problèmes aux formidables cuirassés. On les sent désireux de se déporter vers l'Ouest, d'éviter ce centre de défense intraitable.

Plusieurs s'entêtent. L'un se plante face au P.C. du « petit père », tire coup sur coup. Le P.C. pulvérisé grimpe en l'air, retombe en pluie. Satisfait, le char avance un peu plus. Je crois rêver. Voilà que revolver au poing, suivi des hommes de l'escadron de commandement « petit père », le colonel Cristea, s'élance. Le chef bien-aimé du 2ᵉ Calarashi ne se laisse pas démonter par quelques tonnes de ferraille. Il fait face avec son revolver. Le sabre serait ridicule, n'est-ce pas? Il vide le barillet, bien en appui sur l'avant-bras, comme au stand de tir. Je voudrais voir la gueule des Russes! Je ne vois que la main disparaître avec le revolver.

Le colonel Cristea, surpris, regarde son moignon. Le maréchal des Logis Maritza se précipite avec une couverture. On le croit devenu fou. Mais au lieu d'en envelopper le colonel, je le vois courir parallèlement au char, sauter sur le blindage, passer sur le capot, boucher la lunette de visée avec la couverture. Le conducteur chasse d'une chenille sur l'autre avec des coups de frein secs pour faire tomber celui qui l'aveugle, le plonge dans la nuit. Maritza tient bon, décharge à travers la couverture tout le contenu de son pistolet. L'engin s'immobilise à dix mètres du colonel Cristea, hébété.

Quelques grenades bien placées paralysent complètement le T34. A l'intérieur, plus rien ne bouge. On panse le colonel à la hâte. En dehors de sa main arrachée, il a une vilaine blessure au pied.

La première vague de chars prend le large, infléchissant sa marche vers l'Ouest.

Nous n'aurons pas le temps d'un répit. La deuxième vague est déjà là. Il fait bien jour. La brume s'est levée. On les voit arriver de loin, tressautant lourdement, encore plus nombreux que les premiers. Beaucoup plus d'une centaine. On dirait que nous sommes seuls à les intéresser à les voir foncer carrément sur nous. De longues flammes orangées jaillissent des tourelles. A nouveau l'enfer. Le fracas des explosions est tel, ma frayeur si intense qu'il me semble être un spectateur en dehors de moi. Je dois être vide. M'habiter ailleurs. Ceux qui viennent sont des chars lourds KV I, de quarante tonnes. Nous n'avons aucune chance de leur échapper.

Quand nos obus dessinent des étoiles blanches contre leurs blindages je crierais volontiers « Miracle! » si je n'avais les tripes et la gorge nouées. En quelques salves, les vaillants 75 arrêtent cinq chars. Un sixième fait demi-tour dans un nuage de fumée noire.

Les autres arrivent à la hauteur de nos abris. Le char de tête hésite, cherchant de la tourelle un nid de résistance à sa convenance. C'est le moment que choisit Iconaru pour foncer, une bouteille d'essence à la main. A deux mètres il l'allume, l'expédie d'un geste large. Le souffle explosif pénètre à l'intérieur, par le volet d'aération probablement. Un ronflement sourd se fait entendre. En une seconde le char est en flammes, la coupole de la tourelle se soulève. Deux torches vivantes en sortent, se précipitent en bas, se tortillent sur le sol en hurlant. Masilu, calmement, d'une sèche rafale met fin à leur calvaire.

Le maréchal des Logis Maria amorce la même manœuvre

qu'Iconaru avec en plus une couverture dont il aveugle le second char. Juste au moment où explosent les munitions et le carburant du premier, criblant l'espace de débris incendiaires. Exposé comme il l'était, Maria a dû être tué. Non seulement il ne l'est pas mais nous le voyons surgir, balancer sa bouteille. Aussitôt le second char flambe. Maria, courant en zigzag, revient se jeter à mes côtés. Dans un souffle, il me glisse :

— De quoi faire fondre la neige...

Deux Calarashis tentent d'avoir le numéro 3, de leur trou. La première bouteille fait long feu, la mèche s'éteignant pendant la trajectoire, la seconde explose trop bas. La flamme alerte l'équipage. L'engin blindé recule. Explore le terrain. Le conducteur voit enfin ses agresseurs. Fonce en avant. Je fais ouvrir un feu d'enfer. Les balles s'écrasent sur les volets, les grenades se volatilisent entre les chenilles, sans effet.

Le KV I bloque sa chenille gauche, dérape en arc de cercle sur sa droite, rabotant une masse de terre considérable sur le trou. Mes deux Calarashis comprennent trop tard. Leur cri d'horreur nous glace jusqu'au sang. Une tonne de terrain glisse sur eux, les recouvre, étouffant leurs hurlements. Le monstre avance, recule, passe d'une chenille sur l'autre, parachevant son œuvre d'odieux robot-croque-mort sous nos yeux impuissants. La mitrailleuse de bord déchire l'espace entre lui et nous, interdisant aux plus héroïques d'aller le détruire. D'essayer en tout cas.

Une fois le terrain bien nivelé, le char s'installe un long instant sur l'emplacement du trou. Là-dessous deux hommes agonisent, gavés de terre jusqu'aux poumons. Quand il est certain d'avoir enfoui ses adversaires, que plus personne ne pourra les délivrer de ce tombeau où il vient de les enterrer vivants, il se retire lentement en marche arrière.

Le maréchal des logis Maria, le visage contre la terre de l'abri, sanglote violemment. Masilu est allé vomir...

La batterie de 75 fait toujours du bon boulot. Nombreux sont les brûlots qu'on peut lui attribuer. Son seul tort est d'être trop en évidence en même temps que trop efficace.

Trois KV I la prennent à revers, tandis que trois autres lui font face, se dirigeant à toute vitesse sur elle. Les canons, remarquablement servis, tirent à une vitesse incroyable. Ils ont la dernière satisfaction d'un coup droit au but. Un autre désempare un char qui s'arrête. Puis, c'est

la curée. La ruée des monstres sauvages assoiffés de vengeance. Je vois les quatre canons voler en l'air avec les artilleurs, suivis une seconde plus tard par les attelages et les chevaux.

Les malheureuses bêtes hennissent de terreur. Elles retombent pour se fracasser au sol. Leur agonie sera brève. Les blindés reviennent les écraser soigneusement, méthodiquement, ne laissant pas un pouce de terrain inexploré sous leurs chenilles. Un retardataire glisse presque silencieusement le long de mon trou. Il est neuf. Brillant. Ses mitrailleuses pivotent sous tous les angles possibles à la recherche d'une proie. Aplati contre la paroi je tente de la pénétrer de toutes mes forces, de me faire plus petit, invisible. Je sens la terre vibrer fortement. De petites mottes se détachent, tombent sur moi, pendant qu'il passe. Je me sens nu. Maintenant, il doit me voir. Il va revenir m'enterrer vivant. Ma respiration devient si violente que je pense éclater. Malgré le froid glacial, je transpire de tout mon corps. Tout se calme. J'ose regarder. Il se hâte lentement vers l'Ouest avec, à l'arrière, les vapeurs bleutées de son échappement fusant dans l'air glacé.

A 25 mètres de moi, un cavalier jaillit de son abri, saute sur lui, déploie sa couverture, lance la bouteille. Immédiatement, une formidable flamme orange et blanche apparaît. La coupole saute en l'air avec le Calarashi, la tourelle vomit, dans le hoquet des explosions, des lambeaux d'hommes. Ce qui reste des tankistes.

L'atmosphère est empestée par la combustion des chars détruits, les relents d'essence, la crémation des morts.

Assommés par cet affrontement colossal, nous restons longtemps sans rien dire.

Dans Shutov II des plaintes s'élèvent, des gémissements sans fin, des appels à l'aide. Les blindés ont fait du dégât.

A l'Est, l'horizon bourdonne à nouveau. Cette fois, nous n'y échapperons pas. Les chars avancent de front, ils sont encore plus nombreux. Des cavaliers renoncent, se laissent aller à terre, la tête entre les bras. Leurs nerfs craquent. En quelques mots, il faut leur rendre un moral, leur dignité. A la hâte, je fais préparer de nouvelles bouteilles d'essence, attacher par quatre des grenades à manche.

Je me sens si ridiculement dérisoire, devant ces géants déshumanisés avançant inexorablement, que j'ai conscience

de n'avoir plus rien à leur opposer qu'une dernière arme insignifiante : ma vie.

Quand ils sont à 200 mètres, leurs superstructures apparaissent différentes. Il faut peu de temps pour distinguer sur les plats-bords des soldats en combinaison blanche. Tous sont armés de P.M. Ils viennent parachever le carnage, bien outillés pour le grand nettoyable.

— Cette fois c'est fini, murmure Maria.

Je fais courir l'ordre de tirer à outrance sur les fantassins d'accompagnement. Nous verrons toujours après — si on le peut encore — comment échapper aux chars.

— Feu à volonté!

Toutes les mitrailleuses, tous les F.M., toutes les carabines tirent à la folie. Les Russes exposés sur les flancs droits des chars transporteurs basculent, tombent, sautent. Une véritable hécatombe. Ces pauvres types s'y sont mal pris. A vouloir conserver leur taxi jusqu'au bout, ils payent cher la fin de la course.

A 50 mètres de nous, alors que déjà les bouteilles circulent de main en main, toute la ligne des blindés oblique brusquement sur la gauche pour nous éviter. Ils s'écartent. J'ai l'impression qu'une main invisible vient de soulever l'énorme pierre tombale nous recouvrant déjà tous.

Des incendies gigantesques se propagent au loin, au fur et à mesure de l'avance à l'Ouest des chars russes.

Le vent d'est installe un silence tout neuf. La neige est sale. Souillée. Plusieurs hommes sanglotent. D'autres ont de véritables crises de folie. Un Calarashi se ronge le poing au sang en reniflant sans arrêt. Basandju assomme son meilleur copain dont la longue plainte ininterrompue nous arrachait les nerfs. Ceux qui vont vomir ne se comptent plus.

Encore une fois, nous en avons réchappé.

Shutov II a tenu.

Il ne faut pas se leurrer. Naturellement, notre opposition les a gênés, mais quelque chose a fait qu'ils ne se sont pas véritablement obstinés à prendre la localité. Simplement pour éviter des pertes supérieures, ne pas se trouver trop diminués pour la besogne qui les attend ailleurs. Maintenant qu'ils nous savent isolés derrière eux, les tankistes sont persuadés que nous n'en sortirons jamais, qu'il n'y aura bientôt plus qu'à venir ramasser ce que l'hiver russe aura laissé de nous.

A gauche, l'horizon est toujours ensanglanté par les incendies et la bataille.

A droite, toujours le vide. Je ne vois rien venir. Cela me préoccupe, me déconcerte : ne rien sentir du côté où devrait être la 4ᵉ division d'infanterie. J'ai l'impression d'être au bord d'un gouffre, nu, vulnérable. Les deux escadrons à tout instant risquent d'y basculer.

Il est maintenant 3 heures de l'après-midi. Pendant sept heures, nous avons fait face à cinq cents chars d'assaut!

Shutov II est écrasé. De ses ruines surgissent de malheureux habitants terrorisés. Ils n'ont pas trop de victimes puisque nous avons pu tenir la lisière des habitations.

Le capitaine Neculce vient me trouver. Il faut prendre une décision.

Les hommes sont tellement abattus que, psychologiquement, il est impossible de faire route à l'Ouest derrière les blindés russes. Cela les démoraliserait trop de savoir que l'ennemi les précède.

Nous décidons de nous séparer pour augmenter nos chances, chacun à la tête d'un escadron. Enfin, de ce qu'il en reste! Un peu plus de l'effectif d'un peloton. J'ai perdu trois hommes sur quatre dans l'enfer de Shutov II.

Je n'ai plus comme points de repère d'un proche passé que les visages de Masilu, Iconaru, Basandju, Mihaile, Maria et de l'aspirant Cosoveanu auquel je m'habitue peu à peu tant il est brave.

Nous installons nos blessés le mieux possible, comme si cela pouvait soulager leurs terribles souffrances. Au milieu d'eux le colonel Christea (1) a maintenant, en plus de sa

(1) Pour son action héroïque à Shutov II, le colonel Christea recevra la Ritterkreutz.

Pour les chars détruits au cours de la même action Iconaru, Maritza, Maria recevront la Croix de Fer.

Le colonel Korne est nommé Général sur place et reçoit la Ritterkreutz avec feuilles de chêne.

main droite arrachée, les jambes gelées. Il faudra l'amputer des deux pieds.

Masilu m'avertit que les hommes ont trouvé un dépôt qu'ils pillent allègrement. Il n'y a pas de mal à ça. Je vais voir quand même. Dans une grange, l'intendance avait accumulé des réserves. Maintenant, c'est à qui emportera le plus de boîtes de sardines, de saucisses, de gâteaux secs. J'arrive à les persuader, non sans mal, de ne se charger que de sucre. Tous en bourrent aussitôt leurs poches et leurs sacs.

Puis enfonçant la « caciula » sur les passe-montagnes, enfilant les unes sur les autres toutes les chaussettes qu'ils possèdent, — s'ils n'en ont pas, bourrant leurs bottes de papier journal, de paille —, chacun se prépare au départ.

Nous piquons vers le Sud.

C'est la nuit de Noël. Personne n'y fait allusion. Notre rédemption est dans nos jambes. Bien qu'il s'agisse d'une retraite dans des conditions impossibles, quatre hommes se sont attelés à un traîneau sur lequel s'entassent les munitions des F.M.Z.B. En retraite, peut-être, pas en fuite en tout cas. A chaque occasion, les Calarashis se battront. Ils en ont la ferme détermination.

Dans un second traîneau sont assis trois blessés légers, atteints par contre de gelures graves, dont le cavalier Marin que nous n'avons pas voulu laisser à Shutov II.

Le ciel intensément étoilé facilite la marche. Un peu partout des épaves de matériel recouvertes de neige sont autant d'obstacles, plus ou moins dangereux quand on les voit mal. Le froid est intense. Pour le mesurer, nous n'avons d'autres thermomètres que nos corps. Le moral n'est pas au-dessous de zéro, lui, puisque nous avançons.

Huit hommes, quatre pour chacun des traîneaux, se relaient toutes les deux heures dans leur effort. Le temps qu'ils passent à effectuer cette brève opération est notre seul repos.

Cosoveanu à ma gauche, Masilu à ma droite, j'avance en ahanant, tant est grand l'effort qu'il faut faire pour dégager chaque pied de la neige. Certains hommes préfèrent l'effort solitaire. Beaucoup vont par deux. Notre marche aux étoiles n'a rien à voir avec celle des Rois Mages. Bien peu d'espoir brille au bout.

A l'aube, un « balka » (1) propose son abri. La sécurité veut

(1) Balka : profonde dépression.

que le jour arrête momentanément notre effort. Chacun veille à ne pas s'endormir. Avec le froid qu'il fait, ce serait la mort. Des patrouilles de volontaires se constituent pour passer le temps, car on peut aller éclairer le terrain dans tous les sens sans que cela rime à grand-chose.

Tout le monde a oublié qu'aujourd'hui c'est Noël.

La seconde nuit arrive. A nous de bien l'utiliser. Et de piétiner dans la neige, automates au bord de l'absurde. A proximité de batteries intactes, des chevaux d'artillerie se joignent à nous. Les pauvres bêtes sont en si piteux état que les Calarashis préfèrent continuer à tirer les traîneaux plutôt que de les atteler.

J'en suis tout revigoré.

Retraite ou pas, ce sont toujours des Calarashis.

On ne raconte pas une marche de nuit dans un désert de neige par probablement —40°. Disons qu'au fond du cerveau de chacun il y avait encore une petite étincelle jaillissant à chaque pas pour en provoquer une autre, tout le reste s'accomplissant mécaniquement. L'idée même de souffrance étant exclue au point d'en éliminer la réelle sensation.

Au milieu de la nuit, nous escaladons enfin un obstacle artificiel : la voie de chemin de fer Kotelnikovo-Proletarskaia. A l'Ouest, tout brûle. Le ciel n'est qu'un incendie. Je dirige l'escadron sur Proletarskaia.

En route, nous croisons une armée de fantômes aux pieds énormes marchant par petites enjambées raides : les fuyards de la 2e division d'infanterie roumaine. Ils ont entouré ce qui leur reste de chaussures avec tous les chiffons qu'ils ont pu trouver. On les sent finis, vidés de leur âme.

Il y a des cadavres, beaucoup de cadavres sur notre itinéraire. Les blessures sans soin, les membres gelés, les combats en ont fait ces tas anonymes, repliés le plus souvent sur eux-mêmes, à la manière des fœtus dans le ventre maternel. Ceux qui gisent sur le dos sont autrement impressionnants. Leurs faces bleues grimacent sous la lune d'étranges rires moqueurs.

Depuis un instant, je titube dans l'ornière creusée par une chenille de char plutôt que de m'enfoncer dans la neige, essayant de savoir ce qui finalement est le moins fatiguant. Mon pied heurte un homme. Ce qui en reste. Coupé en deux par la chenille ses jambes sont d'un côté,

son thorax, ses bras, sa tête, de l'autre. Manque son ventre. La tête me dit quelque chose. Je m'approche. Une sueur froide m'inonde. Je viens de reconnaître le lieutenant-colonel Cratero dont les yeux ouverts trahissent encore éloquemment la folle angoisse qui l'habita lorsqu'incapable de bouger, paralysé par le froid, il vit surgir le blindé qui allait l'achever.

Je l'avais connu quand j'avais vingt ans, lors de mon stage au 9ᵉ Roshiori à Bucarest. Plusieurs fois cet élégant officier avait invité les jeunes aspirants à sa table dans les boîtes de nuit à la mode.

Invariablement, lorsque tout le monde avait bien bu, il appelait les musiciens, frappait fort dans ses mains, disait au violoniste :

— Maestro! Jouez pour nous « la Paloma »...

Dès les premières mesures on le voyait s'enfoncer, béat, dans un rêve d'amour heureux.

Le retrouver ainsi me donne d'un coup des idées noires. Je ne veux plus avancer. Mes vingt ans (et les autres)! viennent d'en prendre un méchant coup. Je suis maintenant certain que je vais crever ici, comme lui, dans cette putain de Russie. Je ne sais vraiment pas comment j'arrive à continuer. Je revois Cratero en grand uniforme, je revois nos fêtes, j'entends les chants de ma jeunesse. C'est à chialer, et comme un con voilà que je m'entends aussi chanter à pleine voix : « la Paloma »...

Des hommes tournent la tête.

Masilu dit à Iconaru :

— Tu entends? « Piele de drac » veut faire pleuvoir pour faire fondre la neige...

Iconaru sourit :

— Il est content de la promenade, ne lui gâchons pas le plaisir.

Sur-le-champ, ils entonnent en chœur « la Paloma ». Quelques secondes plus tard un escadron entier du 2ᵉ Calarashi braillait à qui mieux mieux la fameuse habanera.

Au milieu de la steppe, dans un désert de neige, au cœur de tant de souffrances, montait la mélodie dans l'énorme buée dégagée par les hommes gueulant à pleins poumons dans l'air glacé. Immense bouffée de chaleur, d'espoir.

Les cavaliers, sans le savoir, rendaient des honneurs militaires très particuliers, mais qu'il eut aimé, au lieutenant-colonel Cratero. Je me demande bien si cette « Paloma », prenant son vol au pied de ce cadavre pour une longue migration, n'avait pas vertu de symbole et ne nous a pas sauvé la vie?

Trois heures plus tard, les extrémités insensibles, les lèvres crevées, les yeux brûlés, un frisson violent me parcourt l'échine.

Droit devant, je viens d'entendre parler russe!

Mes paupières purulentes sont collées. Je vois mal. Quand je vois, je crois avoir une hallucination. A trente mètres à peine, nous tournant le dos pour mieux résister aux bourrasques, de petits monticules régulièrement espacés : des postes de garde. Derrière, pareils à des pachydermes au repos, bien alignés, des chars soviétiques. Ils sont probablement plus de cent mais ce n'est pas le moment de les compter à une unité près...

Dans un silence relatif, j'arrête l'avance de l'escadron. Nous nous mettons à défiler parallèlement au camp russe. Chacun retient son souffle. Il y a peu d'espoir de franchir deux cents mètres sans qu'un incident quelconque n'alerte les veilleurs. Que l'un d'eux se redresse pour se dégourdir les jambes... nous sommes cuits!

Nous qui avons tant marché, jamais marche ne nous parut si longue. Pourtant, nous passons...

J'entends les commentaires des cavaliers :

— Y'avait pas à s'en faire. S'il l'avait voulu, « Piele de Drac » piquait leurs chars et on allait prendre Moscou avec... Saine détente! Il en faut parfois peu pour que le moral remonte au galop. Par contre, rien à faire côté thermomètre. Lui descend toujours...

Maintenant, il fait jour. Nous avons creusé des trous dans la neige. Récupérons mal. Mangeons du sucre. Il ne faut surtout pas s'endormir. Les plus résistants secouent violemment les somnolents. Ceux que la mort est en train de bercer. Les trois blessés vont plus mal. On essaye de

réchauffer leurs pauvres membres de plus en plus gelés, à travers les vêtements.

Cela les fait souffrir un peu plus. Ils gémissent sans arrêt. Heureusement, les heures claires sont courtes. Les nuits sont beaucoup plus longues. Ce sera, peut-être, notre salut.

Cette marche derrière les Russes est impressionnante. Sans cesse aux aguets, nous nous gardons dans toutes les directions. Maintenant que nous avons tant souffert la lutte devient notre élément naturel. Une seule obsession : continuer.

Tous les kolkhoses ont été incendiés. A la levée du troisième jour nous tombons sur un, complètement abandonné, mais qui n'a brûlé qu'à moitié. Dans une grange, il y a de la paille. Les hommes se laissent tomber dedans. Depuis Shutov II, personne n'a fermé l'œil. Les sentinelles font bouillir des grains de maïs. Cela donne un brouet délectable, divinement chaud.

Le cinquième jour, il fait moins froid. Un brouillard épais s'installe ; permettant notre marche. Les cavaliers laissent fondre dans leur bouche un morceau de sucre de temps en temps. Ce sucre qui depuis Shutov II, à lui seul, assure notre survie. J'avance comme dans un rêve. Le rêve devient cauchemar. J'entends un ferraillement caractéristique : Les chars!

Ils viennent du Sud. Cette fois, nous sommes bien foutus. Enfermés complètement dans une poche. Mûrs pour la destruction totale.

Les hommes creusent déjà leurs trous dans la neige, absolument déterminés, autant que moi, à vendre chèrement leur peau. Déchirant le brouillard, ils arrivent rapidement. Sur le capot du premier, je crois distinguer une croix noire...

Des Allemands!

La peur au ventre, je me jette à leurs devants pour me faire reconnaître. Je crie de toutes mes forces :

— Kamarad! Kamarad!

Le char stoppe. Silencieusement, la mitrailleuse avant pivote vers moi, abaisse sa ligne de tir à ma hauteur.

Trop bête de mourir ainsi...

Raté encore, pour cette fois!

La coupole s'ouvre. Un lieutenant se présente.

Trois éléments de la 23ᵉ Panzer en reconnaissance.

Le lieutenant s'informe :

— Il y a des Russes derrière vous?

— Derrière, non... Devant, oui... à l'Ouest aussi...

— Nous savons! Plus à l'Est, il y a notre 4ᵉ blindée et votre 4ᵉ armée roumaine avec le général Claps (1). Vous devriez aller sur Proletarskaia, on y regroupe des forces. Compliments et bonne chance!

Grinçant et ferraillant, ils disparaissent dans le brouillard. Nous les aurions bien gardés avec nous. Un sentiment d'abandon est ressenti de tous. En de semblables circonstances, les nerfs sont souvent prêts à lâcher.

Je marche toujours en tête. Le plus loin possible en avant. Pas par héroïsme, loin de là. Pour ne plus entendre les plaintes incessantes des trois blessés sur le traîneau.

Masilu est avec moi. Je ne sais ce qu'il a voulu me dire à l'instant, mais en ouvrant la bouche sa lèvre supérieure a éclaté. Un filet de sang aussitôt gelé lui fait une croûte noire de plus sur le visage.

J'entreprends un léger détour pour visiter un kolkhose incendié.

Nous entrons dans une cour. Il y a du monde : des Russes! Grenade à la main, j'approche. Masilu me couvre avec le F.M. Quatre Soviétiques sont blottis entre les jambes d'un cheval. Ronflant. Une fois sur eux, une lente nausée

(1) Général Constantinu Claps. Pour son voyage officiel en Roumanie, le général de Gaulle fit savoir aux dirigeants qu'il souhaiterait vivement rencontrer le général Claps, ignorant ou pas de sa disgrâce totale, de l'état de grande misère dans lequel était volontairement tenu le vieillard. Les officiels roumains allèrent le récupérer à Craiova, le soignèrent, l'habillèrent de neuf, lui offrirent un somptueux appartement meublé dans lequel de Gaulle alla le visiter pour des raisons ignorées encore de tous. Il est certain que l'intérêt du président de Gaulle a sauvé ce grand soldat roumain d'une bien triste fin.

me gagne. Après avoir tué l'animal d'une balle dans l'œil, ils ont taillé dans la cuisse de larges tranches de viande, mangé du cheval cru. Je fais signe à Masilu de ne pas bouger. Derrière un éboulis de pierre, je vois autre chose. Silencieusement, je fais un léger détour pour franchir les frontières de l'horreur. Ici, Dac a terminé sa course. A sa manière, il a vécu le calvaire du capitaine Corbeanu. Ses quatre sabots sont tendus rigidement vers le ciel. Entre ses jambes arrière s'étend l'énorme tas gris bleuté de ses boyaux rejetés là. Comble de l'abjection, celui qui l'a traité ainsi est encore sur les lieux. Il a vidé Dac pour entrer en lui, pour mieux protéger du froid sa sordide personne. Étalé dans la carcasse, cerné de côtes blanches comme dans un berceau ou une barque, l'ordure dort sur le dos.

Lentement, je dégoupille ma grenade.

Je siffle, à la fois pour mettre Masilu sur ses gardes et pour réveiller le bourreau de mon compagnon. Qu'il voit bien ce qui l'attend. Il se dresse vivement. Son visage répugnant barbouillé de sanies. Ses petits yeux noirs luisent dangereusement. La grenade part, tombe avec un bruit creux dans le ventre de Dac. Le salopard prend appui sur une jambe dressée, par le gel, sabot en l'air, essaye de sortir. Il passe un pied hors du cadavre. Une côte se coince dans sa capote, le retient, le fait pivoter... Un souffle terrible. Une explosion fulgurante. Raidi par la rage et la douleur, hypnotisé par la scène, je n'ai pas songé une seconde à me jeter à terre.

La déflagration me fait basculer. Mon casque tinte plusieurs fois sous les éclats. Je suis criblé de déchets innommables. Le « tac tatata tac.... tac tatata tac » du F.M. de Masilu m'apprend le sommeil définitif des autres dormeurs éveillés par la détonation. Je me relève. La belle tête alezane de mon Dac aux yeux vitreux est encore intacte. Sa crinière noire, souple. A genoux, je la caresse longuement...

Longuement... Des mains me redressent. Il faut partir. Silencieux l'escadron au garde-à-vous, tête haute, me laisse passer. Je ne sais qui commande à mes jambes d'allonger des pas. J'ai des croûtes sous les yeux.

Si j'ai pleuré, ce doivent être des larmes gelées.

L'escadron marche plus lourdement. Je le sens. Je sais aussi que tous s'interrogent : « Pour que Dac et le cheval inconnu soient ici cela ne peut vouloir dire qu'une chose : toutes nos montures sont perdues. L'échelon-chevaux a été attaqué, détruit, dispersé sans que le margis-chef Talnaru ait pu les sauver.

Un Calarashi complètement démonté n'est plus un Calarashi. C'est un pauvre homme en détresse. Il a perdu sa raison d'être. Son compagnon a disparu. Disparu avec lui le « trésor » amoureusement aménagé dans la fonte. Les liens avec la terre, avec le passé sont tranchés. Le Calarashi est le plus misérable des hommes. Il veut mourir.

Je ressens trop personnellement cet état d'esprit pour ne pas réagir vigoureusement. Pas pour moi. Pour eux. Je suis leur chef. J'ordonne de forcer l'allure.

Si nous devons crever, crevons au moins en plein effort, la tête haute, sans avoir rien abdiqué.

Dix kilomètres plus loin, nous tombons pile sur un groupe de maisons presque épargnées. Dans l'une, une ambulance roumaine s'est installée. Ici, un sergent-sanitaire et trois infirmiers sacrifient volontairement leur vie pour tenter de sauver contre tout espoir une trentaine de blessés, de gelés.

Je suis obligé de choisir une des plus cruelles décisions que peut être amené à prendre un officier : laisser ici mes trois Calarashis. Ils me supplient :

— Abattez-nous... Ne nous laissez pas ici !

Pas question de les abattre. Ils ne peuvent continuer non plus. Les souffrances leur arrachent des plaintes affreuses. Les Calarashis sont écrasés de les entendre se plaindre ainsi sans rien pouvoir pour eux.

Les trois malheureux hurlent maintenant de détresse.

Je préférerais prendre une balle dans le ventre que d'avoir leurs cris dans les oreilles.

Surtout ceux de mon pauvre Marin de Bucinisu :

— Tuez-moi, Domnul Lieutenant, je vous en prie, tuez-moi !

Je souffre trop... Ayez pitié... Tuez-moi, pour votre salut !

Chavirant d'émotion, je plonge dehors dans la bourrasque...

En abordant la dernière étape vers le Manitch, nous rencontrons, venant de la Volga, des éléments en bon ordre de la 16e division motorisée allemande suivie de curieux équipages kalmouks. Des chameaux tirent leurs traîneaux! Un coussin de paille protège leur maigre poitrail. Tout un attirail de cordes servant de brides, d'attelles, et de traits. Dans les traîneaux les femmes, les enfants kalmouks, l'essentiel de leurs biens. Ils auront su être fidèles jusqu'au bout.

L'on n'est jamais meurtri que par ceux que l'on aime... ce qui nous accable, ce sont les Roumains. Ils ont abandonné leurs armes. Devant l'escadron aligné en bon ordre, titubent ceux qui ne méritent plus le nom de soldats, ceux du 90e régiment d'infanterie de Sibiu, ceux des 26e et 31e régiments d'infanterie. Alors que tant des nôtres ont sacrifié leurs vies, voilà que quelques-uns font monter le rouge à nos fronts.

Les Calarashis n'achèvent pas leurs blessés, par contre ils tirent très bien sur les fuyards et les lâches.

Tous me cherchent des yeux.

Un major allemand de la 16e division motorisée sent l'extraordinaire malaise. Descendant de son véhicule, il se plante devant nous, claque des talons à la prussienne, salue très longuement les survivants de l'escadron du 2e Calarashi. Il vient de désarmer la foudre.

Après avoir tant souffert, s'être tant battu, avoir perdu tant de camarades, on a l'honneur très chatouilleux.

Ce qu'a parfaitement compris l'officier allemand.

Enfin! Proletarskaia... Ce n'est pas le paradis, pourtant, pour nous c'est mieux que ça. Ici, la retraite marque un temps d'arrêt. Il y a des troupes en ordre, des Allemands revenus du Caucase, de petites unités roumaines bien organisées. Les Allemands mettent en place une solide ligne de défense. Pendant deux jours nous attendons Ivan, mais Ivan ne vient pas. Le nouvel an arrive, lui. Nous nous en foutons pas mal, occupés que nous sommes à réchauffer nos membres, à lécher nos plaies, à tenter désespérément de dormir sans nous enfoncer dans le cauchemar blanc où crissent sans fin les pas de la mort dans la longue trace de nos pas.

Des blindés arrivent en renfort. Ce sont des « Panzers III », des « Panzers IV » que leurs équipages enterrent, décidés à rester là pour empêcher Ivan de passer.

Cela nous permet de pousser jusqu'à Salsk, par acquit de conscience, pour y retrouver l'échelon-chevaux.

Trente bons kilomètres à faire encore. Pour rien. Subitement, une odeur âcre prend tout le monde à la gorge. Un dépôt brûle. L'air devient étouffant. Des fourrures se consument lentement par milliers. Des fourrures dont les femmes allemandes ont fait le sacrifice pour qu'elles tiennent chaud aux soldats sur le front mais pas sous l'aspect momentané d'un aussi triste feu. Il y a de tout : de l'astrakan, des visons, des renards bleus, de l'hermine, de la panthère, du chinchilla. Des milliards s'envolent. Pas étonnant si la fumée est lourde!

Les cavaliers bougonnent :

— Pendant que des pauvres types crevaient de froid, dire que ces fumiers stockaient ça...

J'entends pour la première fois les mots :

— Sabotage! Trahison!

A Salsk, le miracle se produit : les chevaux sont là. Presque tous.

Le margie chef Talnaru est désespéré de la perte de Dac. Il m'explique : à un moment donné, l'échelon-chevaux a été pris à partie par des batteries d'artillerie. Des obus percutant parmi eux ont dispersé les chevaux. Deux « Tine Cal » ont été tués dont celui qui tenait Dac. Effrayé par la présence de son garde mort, par le bombardement, mon compagnon s'est enfui avec un autre cheval...

J'explique dans quel état nous les avons retrouvés par hasard. Talnaru baisse la tête, effondré au point que je

dois lui démontrer avec une infinie patience qu'il n'y est pour rien. Ce qui est vrai.

Au cours du bombardement tous les fourgons à six chevaux du train d'accompagnement ont également disparu ainsi que le maître maréchal ferrant, ses aides, le vétérinaire... Nous ne les reverrons jamais.

Naturellement, la perte de nos impedimenta représente pour moi celle de tout ce qui m'était personnel.

Il ne me reste que moi, dans mes bottes et mon uniforme. J'ai le sentiment que c'est encore trop!

On nous envoie à Rostov sur le Don. Des marches pénibles. Chaque jour, je prends un cheval différent à la remonte de l'escadron, par fidélité pour Dac.

A Rostov, après des combats d'une violence inouïe, les Allemands ont repoussé les Soviétiques et se maintiennent très bien. Quand nous arrivons, le Don gelé est parsemé d'une foule de véhicules abandonnés, d'attelages rompus, de caissons, de canons, de cadavres...

Ce qui nous afflige particulièrement, c'est de voir le plus gigantesque abattoir de chevaux qui se puisse concevoir.

Deux à trois mille chevaux ont perdu la vie sur le fleuve. Beaucoup en se fracturant un membre sur la glace, d'autres frappés par les balles, les obus, ou terrassés par la maladie, la fatigue, le manque de nourriture.

Par petits groupes, les habitants de Rostov viennent sur le Don transformé en sordide chantier. Avec des haches, à la masse, ils cassent des membres durcis. Les beaux chevaux se brisent comme le marbre sous les coups des vandales. Un lippizan digne de Michel-Ange est en train de subir ce sort. Des éclats sautent que certains se disputent, s'empressant, après s'en être emparés, de les sucer avidement.

Devant ce spectacle, l'indignation monte dans les rangs des Calarashis bouleversés.

Manger du cheval! Plutôt s'étendre sur un gril, être dévoré soi-même.

En ville nous apprenons, bribe par bribe, l'ampleur de la débâcle. L'étendue des pertes. Ainsi, la 18e division roumaine, forte de quinze mille hommes, a vite fait de compter ses survivants. Ils sont à peine trois cents!

Devant l'étendue des dégâts, on nous ordonne de rentrer en Roumanie pour reconstituer nos régiments.

Le retour au pays s'effectue par petites étapes, pour épargner de trop grandes fatigues à des hommes et à des chevaux exténués mais aussi pour ne pas donner aux populations l'impression que nous abandonnons le terrain conquis. Partout, l'administration allemande ainsi que la police locale ukrainienne font l'impossible pour nous assurer le maximum de facilités. Nous sommes même rééquipés de neuf.

A Varvarovka, nous arrivons en territoire sous contrôle et administrations roumains. Des gendarmes bien de chez nous saluent dès qu'ils en ont l'occasion. Le 54e régiment d'infanterie de forteresse est en stationnement permanent. Les vivres, les fourrages sont en abondance. La population visiblement très satisfaite.

Dans les villages à majorité roumaine (Moldaves de Transnystrie) les écoles fonctionnent déjà.

A Razdelnaya, nous prenons un convoi qui nous débarque fin mars 1943 à Caracal, garnison de paix du 2e Calarashis que nous avons quittée fin mars 1939.

J'entre en tête, les Calarashis bien alignés derrière moi. Arrivé au poste de garde de la caserne, j'aperçois un groupe silencieux d'une centaine de personne. Les hommes se découvrent. Une jeune femme en fichu noir se jette au poitrail de mon cheval et donne libre cours à son désespoir.

Gêné, je ne sais que faire. Je ne peux mettre pied à terre. Glissant une main dans ma poche, j'en tire un mouchoir pour qu'elle sèche ses larmes. Ce faisant, quelque chose suit le mouvement. Un vieux morceau de gomme tout ratatiné qui va se perdre dans le ruisseau...

CHAPITRE XXV

Démobilisé. — Remobilisé. — Les avatars de Korne. — Radio-Londres : La voix de Judas. — Permission obligatoire. — Le complot. — La dénonciation. — Ici, le capitaine Émilian : Peuple, on t'a trahi! — Fin de permission. — L'adieu à l'escadron. — Les feuilles mortes se ramassent à la pelle (air connu). — La parole d'honneur. —

On nous a démobilisés. Mes états de service font que je reçois proposition officielle sur proposition officielle pour des fonctions civiles élevées, honorifiques mais je ne les trouve pas honorables. A l'Est, des camarades se battent toujours...

Je rencontre régulièrement le premier aide de camp du Maréchal Antonesco, le colonel Roméo Zaharia (1) qui perdit sa main gauche à Wesseloje quand Danescu fut tué. Sa préoccupation première est de lutter contre le défaitisme. Les Russes font certes peur aux Roumains, mais il est de plus en plus difficile de faire comprendre que l'on peut être national-socialiste sans être à la botte des Allemands. Ils sont nos alliés naturels mais nous ne les apprécions que modérément. Les Latins sont ainsi faits qu'ils supportent difficilement les Germains, même quand leurs intérêts sont liés. Le moment est mal choisi, en tout cas, pour les laisser tomber.

Je fais des pieds et des mains pour être à nouveau mobilisé, reprendre le combat.

(1) Roméo Zaharia. Ce grand patriote mourra dans les geôles communistes.

Il a été décidé que les 5e et 8e divisions de cavalerie seront transformées en divisions blindées.

Zaharia aidant je suis mobilisé à nouveau pour Noël 1943. Sur le chemin du retour, commandant déjà un escadron j'avais été nommé capitaine.

Il est question, tout d'abord, que je commande les deux escadrons de marche de la 6e division de cavalerie, qui sont en formation à la caserne du 9e Roshiori à Cotroceni. Des blessés récupérés et des vétérans en sont le recrutement essentiel. Comble de bonheur : pas de montures! Pas de cheval, pas de moral.

On doit nous envoyer en Crimée. D'ordre en contre-ordre de départ, nous usons nos nerfs. Des exercices antichars stupides m'exaspèrent. Quand je leur parle de Shutov II, les instructeurs font les ignorants. Ignorants, ils le sont. En tout.

Je traîne comme ça jusqu'au 4 avril 1944. Ce jour-là, cent vingt « liberators » américains ravagent Bucarest au point que le départ est encore remis.

Les Russes avancent rapidement. Ils sont à Iassi.

Le 9 mai, la Crimée est évacuée. Plus question d'y retourner pour l'instant.

Enfin, à force d'acrobaties, je suis à nouveau affecté au bon vieux 2e Calarashi.

Son nouveau commandant est le colonel Dan Ionesco. Il me reçoit aimablement :

— Vous revenez chez vous. Soyez le bienvenu! Je vous connais depuis Mihailowka. J'apprécie votre tempérament... votre sens de l'action. Je n'ai ici qu'un escadron monté, le 4e. Ce sera le vôtre. Je vous le confie.

Première bonne nouvelle depuis bien longtemps.

Une autre suit : le général Korne prend le commandement de la 8e division. La nôtre.

Il me convoque à son P. C. installé dans une école juive du ghetto de Bucarest, et me fait part de sa crainte d'un complot.

— Un complot, me dit-il, dans les heures qui viennent, compromettrait tout. Il faut faire face jusqu'au bout. Se battre à l'Est jusqu'au dernier. Défendre le pays contre le bolchevisme. Ne pas les laisser entrer. Il n'y a pas d'au-

tre alternative que de soutenir les Allemands. Notre idéal et la loyauté l'exigent. Après, je suis certain que les Anglo-Américains nous aideront à rejeter les Russes. Ils ne pourront jamais admettre que la gangrène rouge pourrisse l'Europe. Le risque de contamination serait trop grand pour eux.

Nous sommes nombreux à partager son point de vue, mais en ce qui concerne les Anglo-Américains, je suis plus sceptique... Le jour de l'Ascencion, jour où traditionnellement la nation roumaine rend hommage et se consacre au souvenir des soldats tombés pour la patrie, le général Korne va faire une erreur. Tandis que je prends la parole à Dudesti au cimetière militaire allemand « Pro Patria », il fustige lui, à Bellu, les éléments pourrisseurs du pays dans un discours violemment national-socialiste et emporte l'adhésion d'une foule énorme qui l'acclame longuement. Or, cette foule est presque uniquement composée de personnes ayant perdu un être cher dans notre lutte contre le bolchevisme. Immédiatement, le général Korne est relevé de son commandement de la 8ᵉ division pour recevoir celui de la division blindée « Grande Roumanie », actuellement engagée en Moldavie.

Le voilà éloigné de Bucarest...

Le général Corneliu Theodorini, retour de Crimée avec la Ritterkreutz « feuilles de chêne » et ce qui reste de la 6ᵉ division de cavalerie, remplace le général Korne.

Il faut dire que subitement je suis également propulsé en avant par mes talents oratoires comme aux beaux jours des bagarres du Lanc. Lorsque j'étais le chef des étudiants de droite. Je tiens discours incendiaires sur discours incendiaires. Avec beaucoup de succès. Les Roumains seraient prêts à se battre jusqu'au bout pour rejeter les Rouges hors du pays si une bande de défaitistes dont l'activité principale est l'écoute de « radio-Londres » dans de confortables fauteuils, devant des tables garnies de victuailles achetées leur poids d'or au marché noir, ne sapait le moral en prétendant que les « alliés » (sic!) anglo-américains s'en chargeront rapidement, une fois le Reich écrasé.

Je me bats tant que je peux contre cet état d'esprit. Avec mes fidèles, je badigeonne les murs de Bucarest d'une formule à la chaux et au vitriol qui connaît un grand succès :

RADIO LONDRES : LA VOIX DE JUDAS.

A jouer les artistes du pinceau je dois trop me fatiguer car voilà que le colonel Dan Ionescu prend subitement soin de ma santé avec une sollicitude inquiétante. Il me convoque le 22 août 1944 :

— Mon cher Émilian, il faut que vous partiez en permission...

— Mais j'ai mieux à faire.

— Non! non! il faut vous reposer. D'ailleurs, c'est votre tour...

— Sautons-le!

— Pas question : les bons officiers ont droit à de bonnes permissions. Je vous donne quinze jours...

Il dit ça comme s'il me flanquait quinze jours de prison, sur le même ton.

J'ergote autant que je peux, si bien qu'il se fâche pour de bon :

— Partez sur l'heure. C'est un ordre!

Cela ressemble fort à une mesure d'éloignement. J'ai intérêt à me soumettre et surtout à faire les choses dans les règles. Je monte faire viser mon titre de permission chez l'aide de camp du colonel. Veille à ce qu'il soit bien inscrit avec le jour et l'heure sur le registre. Je répète l'opération chez le commandant Ioan Eugen, chef d'état-major du régiment. Je dois indiquer où je vais. Au petit bonheur j'écris « A Focsani dans la propriété de campagne de ma mère ». Cela prend des allures de future résidence surveillée.

Une visite aux hommes s'impose, ne serait-ce que pour confier l'escadron au lieutenant Valeriu Ionescu qu'assistera le lieutenant Stanescu. Par bonheur, j'ai pu récupérer quelques anciens : mon brave Masilu fait un stage d'élève sous-officier. Sont encore avec moi Maria, Maritza, Mihaile et Marin Cerdan que j'ai pris pour ordonnance. J'allais oublier le « plutonier-major » Patrenac complètement à ma dévotion mais dont les sacrés bavardages tentent de me faire passer pour un héros.

Je leur fais mes adieux — momentanés — du moins je l'espère. Me voici en permission malgré moi.

J'ai toujours gardé mon appartement bucarestois nº 2 Boulevard Magheru, au-dessus du cinéma « Scala ». L'armée m'en a attribué un autre d'office, proche de la caserne. J'y ai déposé mes équipements militaires. Marin Cerdan y

loge avec moi. Naturellement, il connaît l'existence et le numéro de téléphone de l'autre appartement.

Je lui dis, sans savoir pourquoi :

— S'il arrive quelque chose, téléphone là-bas...

Pendant que je suis à la gare, au guichet, en train de me faire délivrer un billet pour Focsani les « Libérators » rappliquent pour la bombarder. Ils mettent en l'air deux trains de réfugiés moldaves, font cinq cents morts civils. L'étoile de leurs ailes est aussi rouge que celle des Soviétiques. Ils ne tuent que des innocents et la gare n'est pas un objectif militaire réel.

Cas de force majeure : je ne peux pas partir avant le lendemain. Il faut rétablir le trafic.

A peine de retour à mon appartement du Boulevard Magheru, le téléphone sonne. C'est Marin, mon ordonnance :

— Domnul Capitan, que dois-je faire ? Le régiment part. Dois-je préparer vos cantines et les emmener avec moi ?

— Tu es sûr, le 2e Calarashi s'en va ? Mais où ?

— C'est bien sûr... Le colonel a même convoqué tous les officiers à son P. C. pour dix-sept heures...

Je regarde ma montre. J'ai le temps d'y être. Me voilà passant mon meilleur uniforme, des bottes neuves. Je mets les putains de décorations qui font faire la pâle gueule aux militaires et rigoler les civils.

Le P. C. du régiment est installé au tribunal dans les locaux de la 6e section de la cour d'Appel. Pour m'y rendre, je passe par le square situé derrière les bâtiments. Dans les allées, tous les chevaux du 2e Calarashi sont là. Le « plutonier-major » Patranac a l'air content de me voir. Ce sera sans doute le seul. Je me trompe. Au premier étage, le colonel Dan Ionescu fait les cent pas, très agité. Il rougit en me voyant. Me tape sur l'épaule. Il a l'air d'avoir tout oublié.

— Ah ! Émilian, c'est bien d'être venu.

On le croirait sincère. Lui aussi est en grande tenue, arborant la Croix de Fer, le Bouclier de Crimée, d'autres babioles. Me prenant par le bras, sur le ton de la confidence et en français :

— Merci d'être là, de m'avoir compris... Voilà c'est fait...

Ce soir, on va chasser ces sales boches !

J'ai dû mal entendre. Je fixe sa Croix de Fer. Il a l'air égaré, se précipite dans le cabinet du Président, s'installe derrière le grand bureau. En face de lui, déjà assis, dans le rôle du greffier, le commandant Ioan Eugen. Des deux côtés sur les chaises, tous les officiers du 2e Calarashi.

Le colonel Dan Ionescu, les yeux dans le vide, laisse tomber :

— Messieurs, la Roumanie a changé d'aiguillage...

Un bruit sec. Le commandant Ioan Eugen vient de casser son crayon en deux. Les morceaux tombent. Il prend sa tête dans ses mains.

Le lieutenant Paunescu lance violemment :

— *Tché Rouchiné !* Quelle honte !

Le plafond tombe. Tout tourne. Basculent les images de mon enfance, les leçons de droiture de mes maîtres, la fierté que j'ai de mon pays, tout ce que j'ai fait jeune étudiant, avocat, mes luttes, mes sacrifices. Alors, ils sont tombés dans le gouffre pour rien, tous ceux de la colonne descendante, tous ceux dont on a soufflé la flamme de la vie : Smarandache-Gutza-Bakanu-le capitaine Petit-Mihail-Coliopol-Pistol-Taché... Et toi on t'a crucifié, éventré, bourré de paille pour rien, capitaine Corbeanu ? Un char t'a coupé en deux pour te faire chanter *La Paloma*, colonel Cratero ? Et vous les torturés, les gelés, les morts de froid, les morts de frousse, qu'en dites-vous de cette rigolade ?

Et vous les chevaux, les fidèles, les grogne-jamais, les va jusqu'au bout par amour de l'homme, vous en êtes fiers de ces péteux qui osent poser leur cul sur vos échines ?

Désarçonnez-les ! Écrasez-les sous vos sabots, ruez, mordez, foutez le camp, ne soyez plus jamais la liberté de ces esclaves !

Je ne sais pas comment je suis sorti mais je me retrouve dans le square. Justement, au milieu des chevaux.

A la gueule des « Tine Cals » je vois que la nouvelle a traversé les murs. Il y en a un qui a l'air encore un peu plus étonné qu'à l'ordinaire. Le « simplet » du 2e Calarashi, cavalier-paysan un peu fruste, à la tête ronde, aux cheveux en brosse, au front bas, long comme un jour sans pain, maigre, noueux, osseux, mais dont les grands yeux

clairs rayonnent de bonté, de droiture. Il s'appelle Surcica.

— Repos, Surcica, repos... Dis-moi, que penses-tu de tout ça ? Tu peux bien me le dire, à moi ?

Il n'hésite pas une seconde, me regarde bien en face :

— Domnul Capitan, je pense comme ça : c'est mieux de perdre avec un homme honnête que de gagner avec un salaud !

Et voilà ! Un simple cavalier donne la leçon au colonel du régiment, à bien d'autres aussi. Que ne sommes-nous tous restés simples cavaliers, cela nous aurait permis de savoir rester Roumains.

Bien que je sois déjà farouchement déterminé, la sentence du Calarashi Surcica me va droit au cœur. Je sais définitivement ce que je dois faire. Mon honneur s'appelle aussi fidélité. Je me dis que s'il y a un seul général roumain à oser garder la tête haute, ce sera Korne. Je vais donc aller me placer sous ses ordres.

Il se bat en Moldavie avec la Panzer « Grande Roumanie », mais où ? Seuls les Allemands le savent. Ils savent ce que je dois savoir mais ne savent pas ce que je sais et qu'ils devraient savoir.

En peu de temps, je dois pouvoir arranger ça.

J'avise le maréchal des logis Cazacu. Il attend au volant d'une voiture « tatra ».

— Cazacu, pour ce que je vais faire tu n'es pas obligé de m'obéir... Mais si tu acceptes, tu devras garder le silence.

— A vos ordres, Domnul Capitan... On va où vous voulez.

Nous passons d'abord à mon logis réquisitionné. J'y prends dans le placard un pistolet-mitrailleur Oritza à quarante-deux coups, tout neuf. Le suspends à mon cou. Dans un immeuble voisin des officiers allemands ont leur Q.G. Le plus ancien en garde, un colonel, accède à ma demande : il me conduira à la légation d'Allemagne. Elle est située à l'angle de la rue Victor-Emmanuel et de la Callea Victoria. On nous rend les honneurs. Dans le hall, c'est la fête. Une réception de la plus grande gaieté. Les officiers allemands sont en tenue de gala d'été, en tunique blanche. Il y a des Roumains. Je reconnais le commandant

Proca. Beaucoup de journalistes, dont Alfred Coulin, Georg Mergel. Le champagne coule à flots, si bien que ma présence, botté, P. M. au cou, chargeur engagé, passe inaperçue. Le colonel se met en quête du chargé de la mission militaire allemande, le général Hansen, revient bientôt avec lui. Il semble dégagé, assez désinvolte. Il fronce le sourcil en voyant mon P. M.

— Capitaine, que puis-je pour vous ?

— Mon général, me dire comment je puis rejoindre le général Korne.

— Ah ! oui... et pourquoi cela ?

— Parce que ce soir, à minuit, vous serez tous arrêtés, tous les officiers allemands présents à Bucarest.

Le visage d'Hansen se crispe.

— Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? Vous êtes sûr de vos sources ?

— J'étais à la source quand l'eau qui coulait a décidé de vous noyer !

Hansen se précipite sur ma main, la serre vigoureusement :

— Merci, mon ami... Venez, allons voir Killinger.

Tout se passe dans le hall en fête sans que personne se doute le moins du monde du drame qui est en train de se jouer.

Un maître d'hôtel nous colle un plateau de coupes pétillant sous le nez.

— Champagne, Messieurs ?

— Pour boire à la santé de qui ? répond Hansen, énervé.

Il me précède au fond du hall. Là s'ouvre une petite porte. Celle du cabinet du baron Manfred von Killinger, ministre du Reich, représentant personnel d'Hitler en Roumanie.

Killinger écoute calmement ce que lui dit Hansen. Puis me regarde droit dans les yeux :

— Vous êtes formel, capitaine ?

— Formel !

— Le roi Michel ne nous a pas dit cela, constate Killinger, avec une moue de dépit.

A son tour, il m'apprend que le maréchal Antonesco a été destitué, emprisonné mais que le roi Michel s'est

engagé formellement : tous les Allemands actuellement en Roumanie auront quatre jours pleins pour quitter le pays. Durant ce laps de temps, ils seront sous la protection des Roumains.

— Drôle de protection! bougonne Hansen dont la colère monte.

Avec Killinger ils conviennent de mesures d'urgence à prendre, et m'oublient complètement. D'une voix forte, j'interviens :

— Je veux toujours rejoindre le général Korne!

Killinger sourit, appelle dans un bureau contigu :

— Hoffmayer!

Entre un SS Brigadeführer (1), grand, mince, sympathique. Les présentations sont rapides. Tous sont d'accord pour me faciliter les choses. On me remercie chaudement.

Hoffmayer m'entraîne avec lui. Dans sa Mercedes à fanion, escortés de motards, nous nous dirigeons vers la forêt de Baneassa au Waldlager nº 1 des Allemands à Bucarest. Le Brigadeführer convoque tout le monde, donne l'alerte. Il y a ici les installations du poste de radio Ilse 2. Je demande l'autorisation de l'utiliser. Hoffmayer ne fait aucune objection à ce que j'utilise l'antenne, en direct, sans contrôle aucun. La confiance règne. Je saute sur un micro, interrompt le programme :

Peuple roumain :

Ici le capitaine Émilian. Peuple, on t'a trahi.

Roumains, on veut vous livrer à l'ennemi naturel de vos traditions, de vos libertés : le communisme.

Des officiers félons se sont emparés par la force du pouvoir. N'attendez rien de bon de ceux qui manquent à la parole donnée, qui n'ont que mépris pour le sang versé à l'Est par des soldats placés sous leurs ordres. Leur conduite est un aveu. Ils reconnaissent avoir sacrifié pour rien vos pères, vos frères, vos maris, vos enfants. Ils vont vous sacrifier maintenant aux Bolcheviks.

Avec ces traîtres pactisent la « camarilla » d'un roi sans défense et sans volonté, ainsi que les éléments étrangers à la nation qui vous ont déjà fait tant de mal.

Roumains, délivrez-vous du péril rouge avant qu'il ne soit trop tard.

Notre devoir est simple : continuer la lutte jusqu'au bout

(1) Brigadefürher : général de brigade dans la SS.

pour l'indépendance du territoire. Toute faiblesse fera de vous les esclaves de Moscou et des tyrans rouges. Rester fidèles, c'est rester libres.

Vive la grande Roumanie !

Au Waldlager nº 1, les Allemands n'ont pas de troupes. Des canons de la Flak (1) constituent l'essentiel de l'armement. Les soldats les plus nombreux sont des « Blitzmadchen » (2). La situation est plus que critique.

Toute la nuit des officiers supérieurs en fuite, de l'entourage du maréchal Antonesco, viennent chercher refuge parmi nous. Par eux, nous apprenons que mon message a été entendu de tous, mais la population citadine ne tente rien, persuadée que les Allemands vont parer à la situation par une attaque sur la ville. Ils n'ignorent qu'une chose ; il n'y a pratiquement pas d'Allemands!

Les Bucarestois me font honte : un jour, ils attendent tout des Anglo-Américains, le lendemain ils attendent tout des Allemands. Quand donc oseront-ils disposer de leur sort eux-mêmes?

Au matin arrive le général Gerstenberg. A ma demande d'autorisation pour rejoindre Korne, il répond :

— Mon pauvre ami, la route est coupée. Vous ne pourrez pas passer.

Gerstenberg a d'autres préoccupations. Hitler, dans un moment de fantaisie, vient de lui ordonner de reprendre Bucarest! Avec seulement de la Flak, pareil ordre est ridicule. Pourtant, Garstenberg ramasse tout individu du Reich lui paraissant valide. Il tente le coup, essuyant un échec complet. Pour lui, l'essentiel est d'avoir obéi.

Le troisième jour, les Américains, persuadés par les « putchistes » que la forêt recèle « d'importantes concentrations de forces » (sic!) envoient une flotte spectaculaire de « Liberators » bombarder Baneassa. Aussi incroyable que cela puisse paraître, les bombardiers déploient un fantastique tapis de bombes, ratent complètement l'immense forêt, mais massacrent complètement deux bataillons de jeunes recrues des 27e et 35e régiments d'infanterie placés en lisière pour nous interdire une sortie.

Nous nous sentons pris au piège et bien pris quand la Luftwaffe largue sur nous deux cents parachutistes venus

(1) Flak : D.C.A.
(2) Blitzmadchen : femmes-soldats employées aux transmissions.

de Bosnie. Un commandant dynamique les entraîne. Avec Hoffmayer et Gerstenberg à leur tête ils attaquent si bien que malgré l'insignifiance de leurs forces ils obligent les généraux roumains à entamer des pourparlers. On nous propose une route libre sur Targoviste si nous abandonnons la Flak et le matériel lourd. Naturellement, Gerstenberg accepte. Je ne peux m'empêcher de penser qu'avec des gaillards de la trempe de ces paras, à mille nous reprenions Bucarest.

Hoffmayer et Gerstenberg se soucient beaucoup de mon sort.

Le SS Brigadeführer a l'idée de m'entortiller la tête d'un pansement dégueulasse authentiquement ensanglanté, de me revêtir d'une capote de la Wehrmacht. Ainsi déguisé, je monte dans un camion sanitaire avec une douzaine de vrais blessés. Nous prenons le large sans incidents notables. Puis je me dis que je n'ai pas le droit de partir ainsi dans les fourgons de l'ami. Mes Calarashis m'ont suivi au bout de l'Occident et moi je ne les suivrais pas jusqu'au bout du malheur? S'il y a encore quelque chose à faire, quelque chose à tenter, je dois rester.

Sitôt pensé, sitôt fait. Je saute du camion en marche à peu près à la hauteur de Potigraph sans prendre congé de Hoffmayer bien persuadé, lui encore plus que moi, qu'à peine pris je serai fusillé.

Un champ de maïs m'accueille pour la nuit. Je ne peux m'empêcher de penser aux grands champs de maïs des débuts de la guerre en Bessarabie. Dès l'aube, je me débarrasse de tout. Ne gardant que mes bottes aux rosettes arrachées, mon pantalon, une chemise largement échancrée aux manches relevées. Il fait doux. Je marche ainsi jusqu'à la gare de Chitila, encombrée de troupes roumaines en déroute. Les soldats sèment une panique folle, bousculant les civils :

— Sauvez-vous, cachez-vous dans la campagne... Les Russes arrivent... Ils tuent tout. Ils violent toutes les femmes. Courez! Sauvez vos vies...

Par miracle, dans cette cohue indescriptible je reconnais au volant d'une camionnette un sergent des gardes-frontières, Valdeanu, un de mes anciens du Lanc. Je lui demande de me prendre à bord afin de me faire passer les barrages de gendarmerie bouclant complètement Bucarest. Nous y sommes très vite, pénétrant sans encombre

dans la capitale. Il me dépose à l'appartement de ma mère. La suite des événements est soigneusement convenue entre nous.

Du balcon de ma mère, le 1er septembre 1944, je vois entrer dans Bucarest la division Tudor Vladimirescu, bataillons de voyous, de parjures, de traîtres, de provocateurs, de communistes, revenus en triomphateurs.

Me voilà pris au piège de Bucarest. Me voici également pris au piège de ce récit. Je ne suis qu'un cavalier. Je saute les mots moins bien que les obstacles. Mon imagination a la grâce d'un percheron et les mensonges sont pour moi autant de murs infranchissables. Ceci pour vous dire qu'afin de ne point vous mentir je ne parlerai pas. Ce refus est motivé par une raison péremptoire. A ce stade de mon histoire je pourrais certes changer les noms des protagonistes. Mais sans tricher je ne pourrais décrire d'autres actions que celles qui furent vécues. Or si je décris ces actions même hors de leur cadre la police d'état et les services de renseignements soviétiques pourront retrouver facilement ceux qui en furent les acteurs. Ils ont suffisamment fusillé d'innocents, coupables de m'avoir soi-disant porté assistance, pour que je ne vienne encore, par maladresse, dénoncer les vrais amis de la liberté. Cette partie de récit impubliable le restera longtemps j'espère. Aussi longtemps qu'ils seront encore en vie.

Je dirai néanmoins ce qui peut être dit : Pendant les dix jours de mes pérégrinations, début septembre, des Roumains de toutes conditions m'ont aidé ou donné asile. Certes, des Roumains aussi m'ont reconnu, dénoncé, emprisonné. Ils n'ont jamais eu le temps de me condamner. D'autres Roumains m'ont délivré, fait évader, caché, nourri, vêtu, transporté.

Je dois la vie à des paysans mais aussi à deux ouvriers des chemins de fer, à des gendarmes, à des gardes-frontières, à des policiers en civil, à des soldats.

Tous savaient qui j'étais. Tous savaient donc ce qu'ils risquaient. Jamais je n'ai sollicité leur aide. Ils me l'ont toujours offerte spontanément. Parfois de force. Leur tristesse était grande. Leur opinion identique :

— Domnul Capitan... Nous avons été trahis par les boyards!

Les Roumains, moi le premier, n'ont jamais beaucoup apprécié les Allemands, mais ils ont toujours détesté les Russes et haï les communistes. Cela est toujours vrai. Qu'on ne s'y trompe pas. De nos jours, nombreuses sont les révoltes paysannes, actes de désespoir terriblement châtiés se terminant par des massacres. Ce n'est certes pas la « libre presse » roumaine qui s'en fera l'écho. Quant à la presse occidentale on n'invite pas ses envoyés spéciaux.

Mon pays vit sous la terreur policière, abandonné du monde libre comme la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Lithuanie, l'Esthonie, la Lettonie, la Bulgarie, l'Albanie, l'Allemagne de l'Est. Ainsi l'a voulu Yalta.

En fraude, ce livre parviendra un jour en Roumanie car aucune frontière, aucun pouvoir autoritaire n'a jamais pu empêcher un livre de circuler librement.

Ceux qui le liront doivent être assurés que je ne les ai jamais oubliés. La preuve, je ne parle pas d'eux.

Dans mon exil, je garde en mémoire le visage de tous comme le plus précieux de mes biens. Leur vie m'est aussi sacrée que le souvenir de mes trop nombreux morts.

L'idée m'est venue bêtement, parce que je me suis dit :

— Dire que ta permission touche à sa fin...

J'ai compris d'un coup que je n'avais qu'une chose à faire : rejoindre le 2e Calarashi. Je l'ai fait.

A San Jacob la chance m'attendait : le colonel Dan Ionescu s'offrait une crise aiguë d'appendicite. Ce fut donc son remplaçant, le commandant Aurel Constantinescu, qui m'accueillit. Il sursauta en me voyant. Je le vis prêt à me dire quelque chose. Se reprendre vivement.

— Émilian, la division vous réclame à cor et à cris...

— Mais je suis dans les délais...

— Vous l'êtes. Personnellement, je n'ai rien à dire sauf ceci : partez immédiatement pour Salcud.

Il me rappelle :

— Ah! Émilian... Peut-être pourriez-vous faire vos adieux à l'escadron. Ils tiennent beaucoup à vous, vous savez.

— Je sais. Moi aussi, je tiens beaucoup à eux!

Le 2e Calarashi est en révolution :

— Émilian est revenu...

J'ai l'impression d'être transporté en Espagne, les talons claquant plus furieusement sur mon passage que dans le plus endiablé des flamencos.

Alertés, les lieutenants Ionescu et Stanescu font rassembler l'escadron.

Tout le monde sait que je suis convoqué à la division et que ça va barder pour mon matricule. Ils sont même tout à fait certains de ne jamais me revoir vivant si j'en juge par la gueule que font Patranac, Mihaile, Maritza, Maria... ceux qui me connaissent le mieux. Mon pauvre Marin Cerdan renifle, s'ingéniant à éviter mon regard.

Je passe l'escadron en revue, fait quelques remontrances de principe sur l'état des chevaux. C'est fou comme j'ai tendance à trouver les paturons (1) en mauvais état. Si je regarde à hauteur des sabots, il y a une bonne raison à cela : l'escadron pleure. Et si je le regarde en face, je vais chialer moi aussi. Quand c'est fini, je me plante devant. Les yeux au ciel, la gorge nouée, je salue.

A Salcud, le général Théodorini me reçoit immédiatement. Le colonel Adam m'introduit, me glissant à l'oreille : « Tiens bon, il ne sait pas encore quelle décision prendre... »

Le général Théodorini est mal à l'aise :

— Alors, capitaine, qu'avez-vous à dire ?

Je fixe insolemment sa vareuse : parmi ses décorations, la Croix de Fer a perdu sa place d'honneur.

— C'est l'automne, mon général.

— Que me racontez-vous là ?

— Les feuilles de chêne sont déjà tombées.

Il rougit intensément.

— Émilian, ne m'en veuillez pas... Le général Arama, chef de la justice militaire, vous réclame à Bucarest. Je dois obéir.

Je joue le tout pour le tout.

— Mon général... Les règlements ne sont pas encore changés. Dans cette division, le règlement est formel : Vous êtes Dieu tout puissant et le père des hommes placés sous vos ordres. Vous seul pouvez les juger. En tant que civil, mes actes ne regardent pas Arama. Vous n'en êtes pas non plus responsable. En tant que militaire je n'ai commis

(1) Paturons : entre le boulet et le sabot partie onglée du bas de la jambe chez le cheval.

aucune faute puisque je me présente à vous dans les délais : ma permission expire ce soir à minuit.

Le général se lève brusquement :

— Comment cela ? Vous étiez en permission ? Voilà qui change tout. Pouvez-vous le prouver ?

Je sors de ma poche un papier maculé :

— Je vous présente mon titre de permission, délivré par le colonel Dan Ionescu, inscrite et visée par son aide de camp, enregistrée également par le commandant Ioan Eugen, chef d'état-major du 2e Calarashi...

Théodorini se précipite sur le téléphone. En un quart d'heure on lui confirme l'exactitude totale de mes dires.

— Émilian, ne m'en veuillez pas... Ce contrôle était nécessaire. Je suis tranquillisé. Ils ne peuvent rien contre vous. Vous êtes sous ma sauvegarde. Mon ami, maintenant je dois vous dire ceci : ce qui est dans votre cœur est dans le mien. Ce que vous pensez, je le pense. Dieu protège la Roumanie et nous protège aussi. Je vais vous garder avec moi, mais vous allez me donner votre parole d'honneur ; tant que je commanderai la division, vous ne passerez pas aux Allemands.

— Je vous donne ma parole d'honneur, mon général.

— Bien ! maintenant vous comprendrez qu'il m'est impossible de vous rendre le 2e Calarashi. Vous allez prendre un commandement au 12e Roshiori.

— *Norok!* Émilian...

Lorsque je sors de son bureau, le colonel Adam et les autres officiers m'entourent. A l'annonce de la bonne nouvelle, ils m'embrassent. Je les sens beaucoup plus heureux que moi. Heureux, il n'y a guère de raison de l'être, surtout quand on a le malheur de se croire officier.

La « junte » militaire qui a pris le pouvoir à Bucarest décide de retourner ses armées contre les Allemands, de libérer le pays (!) en l'offrant à l'envahisseur. Elle pactise avec les Soviétiques. La trahison est totale. Le pays livré, sacrifié. On ose demander aux héros de la campagne de Russie de tirer sur leurs frères de souffrance d'hier, leurs camarades de combats, de misère. Se révolter ? Ils ne le peuvent pas. Trop d'officiers sont indécis et les armées russes sont là qui ont déjà fait prisonniers cent cinquante mille hommes isolés, bien après les accords de trahison. Ceux-là sont déjà dans les bagnes russes d'où ils ne reviendront jamais. Beaucoup d'autres soldats désertent. Malheur à eux s'ils sont repris !

Mon premier objectif m'apparaît clairement, commander mes hommes au mieux, tout faire pour tenter de sauver leurs vies car le but des Bolcheviks est clair : anéantir ces troupes roumaines qui leur ont fait tant de mal, causé tant de soucis, en les lançant contre les Allemands dans des conditions telles qu'elles soient complètement exterminées. C'est faire d'une pierre deux coups. Deux mauvais coups...

Le moral est au plus bas. Les hommes sont désespérés. Chaque soldat porte en lui un chancre rongeur, dévastateur. Obligé de se battre avec et pour les Bolcheviks il est conscient d'agir contre lui-même, contre son peuple, contre son pays, contre sa civilisation. Il a le sentiment déshonorant de risquer sa vie pour commettre une mauvaise action.

Quand j'arrive au 12e Roshiori, stationné à San Jacob, son chef, le colonel Virgil Popescu, est à table avec ses officiers et une dame. Il la présente :

— Ma femme ! Elle est d'origine russe. Bien décidée à me suivre partout. En première ligne s'il le faut et moi à l'emmener partout. Connaissez-vous un meilleur moyen pour qu'ils ne me la volent pas et me la violent ? Moi pas ! Émilian, je vous connais, vous, votre passé. Je vous confie le 1er escadron.

Messieurs les officiers, buvons au capitaine, sa présence honore le 12e Roshiori.

Dans l'heure qui suit, ainsi que le veut la coutume, il me présente au 1er escadron :

— Cavaliers... voici votre nouveau chef. Faites-lui honneur de toutes les forces de vos traditions car c'est un héros de notre cavalerie !

Je ne sais plus où me fourrer.

Le sous-lieutenant Traistaru fait son premier rapport. J'ordonne le repos et lui demande de me présenter tous les hommes, un par un.

Le 12e Roshiori est un régiment de Constanza, dans la Dobroudja. De nombreuses recrues sont des Roumains d'origine Tatar ou Turque. Ils forment le cercle autour de moi et nous tentons de faire connaissance. La plupart des visages sont fermés. Finalement, un Tatar se décide :

— Domnul Capitan, quand nous rencontrerons les Allemands, que faudra-t-il vraiment faire ?

Sans le quitter des yeux, je réponds :

— Si tu rencontres un Allemand, n'oublie jamais que c'est lui qui mène le bon combat. Évite de perdre ta vie tout en épargnant la sienne. Attends la meilleure occasion pour bien te conduire... As-tu compris ?

Sa face plate, ronde, se fend d'un sourire qui la coupe en deux à hauteur de la bouche.

Il a compris.

CHAPITRE XXVI

En guerre avec les Russes contre les Allemands. — SS Cavalerie — « Florian Geyer ». — La « piele de Drac ». — Trianon Versailles. — Libre d'imaginer. — Passeur d'Allemands. — Mischa, mon politruk. — Ilona la vierge. — Le barbier de Moscou. — Drôle de vodka. — Tu es un brave homme, Mischa. — Les « Katiouchkas ». — Putain de Roumain. — Mischa s'en va. — Je suis mort sur la côte 672.

Nous sommes envoyés à la poursuite des Allemands à l'est de Ludus pour franchir le Mures, fleuve d'une centaine de mètres de large. Les Soviétiques y ont lancé quatre têtes de pont à Bogota-Cuci-Lechinta et Oraba de Mures. C'est à Cuci que nous prenons place sur des bacs manœuvrés par des pontonniers russes.

— Ça va chauffer là-bas! affirment-ils.

De quoi les réjouir, évidemment.

Dire que nous nous sommes battus comme des sauvages avec ces gens-là et que maintenant, chacun fait comme si rien ne s'était passé. Stupidité éternelle des guerres. Un Tatar, le brigadier Mahmoud, a décidé de ne pas me quitter d'un pas. Il met le pied sur la berge juste avant moi. Un commandant de l'Armée rouge le prend aussitôt à partie. Me montrant du doigt :

— Demande à ton capitaine combien il a tué de Russes ?

Ce sont les premières paroles de bienvenue de notre nouvel allié.

Nous relevons les rares survivants du 83e régiment d'infanterie, de jeune recrues armées de fusils russes de la Première Guerre mondiale, à trois coups, et du vieux F. M. français « Gladiateur ». Ces malheureux gosses portent l'épouvante sur le visage. Ils nous apprennent qu'en face nous aurons à faire à la 8e division de cavalerie SS « Florian Geyer ». A peine avons-nous pris leur succession dans les trous et les abris qu'un tir de mortier d'une précision extrême nous cloue au terrain. Pendant trois heures ou plus, nous avons tout loisir de constater que dans sa retraite, la SS Florian Geyer n'a pas oublié ses munitions...

Tout est en l'air, sens dessus dessous. Le brigadier Mahmoud, blotti contre moi, a le souffle court. Je lui confie :

— Ne t'en fais pas, Mahmoud, j'ai la « piele de Drac »...

— Je sais, Domnul Capitan... C'est bien pour ça que je suis dans votre trou.

On ne peut être plus franc.

Enfin, le tir cesse. Je fais un tour d'inspection. Dans son abri le lieutenant Traistaru gît, le crâne fracassé. J'ai cinq tués, huit blessés. Les premiers morts du fait de « l'ami » allemand.

La 202e division d'infanterie soviétique vient occuper nos emplacements tandis que nous investissons Cuci.

Au-delà, je fais creuser des éléments de tranchées sous un feu meurtrier. Six cents mètres au-dessus, des unités de la combative SS « Florian Geyer » occupent les crêtes jusqu'au sommet principal, le Dealul Sangiorjiu.

Dès que l'artillerie les pilonne, elles se réfugient derrière les crêtes, revenant sur leurs emplacements dès que nous passons à l'assaut. Le but est d'atteindre Somes, entre Gherla et Bontzida.

Me voici revenu sur les lieux mêmes où mes ancêtres (1) ont vécu sans avoir l'excuse d'être enchaîné derrière les chars victorieux des barbares. Au contraire, je leur ouvre la route, allant jusqu'à me battre pour eux. Mercenaire-esclave d'un nouveau genre, repoussant ceux qui défendaient ma cause.

(1) La famille Emilian est originaire de Bontzida.

Le colonel Virgil Popescu est désemparé :

— J'ai honte de moi, Émilian. Honte! ma personne me fait horreur. Obéir à des ordres aussi absurdes, idiots. Condamner à mort ces enfants pour des assauts voués automatiquement à l'échec...

L'état-major soviétique, installé à Iernut, ordonne d'attaquer sans relâche. Ce que nous faisons. Moi en tête. J'ai décidé d'en finir. Je veux mourir. Ici. Sur ma terre. Elle me doit bien ça. Je conduis trois à quatre attaques par jour. Pour avoir une vague chance de réussite, il faudrait pouvoir gravir environ 600 mètres et entrer en contact avec les Allemands solidement retranchés en surplomb derrière les parois granitiques. Nous n'en parcourons jamais plus de 300. J'ai vu bien des horreurs, mais pire, jamais! Les pertes sont telles que maintenant, sur 300 mètres, nos bottes ne touchent plus jamais terre. Nous marchons sur nos cadavres. Le sol est recouvert d'un immense tapis élastique, mou, de chair roumaine. Ayant pris la décision irrévocable de ne pas tuer un soldat allemand de ma main, quand bien même ma vie serait en péril, je porte au cou mon P. M. Oritza. J'avance en ne sortant les mains de mes poches que pour rétablir mon équilibre quand un cadavre bascule sous mon pied. Des milliers de balles trouent l'air autour de moi, certaines vrillent mon casque, le zébrant de rayures légères, s'en allant ricocher et tuer plus loin des Roshioris moins heureux. Au sifflement des projectiles à mes oreilles j'arrive à deviner l'origine de l'arme qui les tire. Le plus souvent, Smeisser M.P. 40 ou mitrailleuse M.G. 40 à bipode. Cela me laisse froid. Je veux mourir. Je m'en fous. La mort aussi s'en fout. Elle préfère ceux qui la craignent. Tant qu'il y a des hommes pour me suivre, j'avance. Quand il n'y en a plus, je reviens. Quelque chose fait que je ne me « suicide » pas en continuant seul, mais c'est tout.

Devant l'invraisemblable « piele de Drac » étendant sa protection sur moi, chacun s'incline. Des officiers soviétiques en mission d'observation en arrivent à me saluer respectueusement les premiers. Goguenard, je passe sans leur répondre. Je dois être au bord d'une folie étrange. Il m'est difficile de parler de cela. D'ordinaire, il est prouvé que, lorsqu'un homme ne veut plus survivre, fatalement il meurt. Même dans la quiétude d'un monde en paix. Moi, dans l'enfer de la guerre, j'ai voulu mourir de toutes mes

forces comme d'autres veulent réussir. Je me suis offert aux milliers de bouches meurtrières d'armes à feu de toutes sortes. J'ai été épargné. Je me suis vu debout sur le parapet de la tranchée, seul, sous un déluge de balles, d'éclats ahurissant, si violent qu'aucun Roshiori ne pouvait sortir à ma suite, sans subir la moindre égratignure. Au point qu'il me fallait redescendre pour attendre une occasion plus favorable à un nouvel assaut en règle.

Ayant pratiquement perdu le sommeil, je suis également volontaire pour des patrouilles de nuit. La dernière fois, nous partons à douze. Je reviens seul. Une mitrailleuse a couché sous son feu toute la patrouille. Deux Roshioris touchés à mort m'entraînent dans leur chute. Je tombe avec eux. Une heure plus tard, je constate que le dernier blessé vient de succomber. Je rentre faire un bref rapport :

— L'ennemi toujours sur ses emplacements. Patrouille détruite.

On ne me parle plus qu'avec un faux respect mitigé d'inquiétude. Les plus sensés, ceux qui ne croient ni à Dieu ni au diable, me traitent de fou. Pendant les attaques, ils me font tomber pour me protéger malgré moi.

En fait, je crois que je ne suis pas mort pour la plus simple des raisons : je ne vivais plus.

Parfois, je prends vaguement conscience de ce qui se passe. Ainsi quand le 34ᵉ régiment d'infanterie roumaine attaqua, tous ses clairons sonnant la charge. Oh! la dernière note du dernier clairon touché à mort... Le 34ᵉ a été détruit à cent pour cent.

Effrayé de mon attitude, le brigadier Mahmoud décide de me quitter pour aller rejoindre le plutonier Taranu, bien abrité dans une excavation naturelle. Cinq minutes plus tard, ils sont foudroyés sous mes yeux par un obus percutant leur trou de plein fouet.

Quand, le 5 octobre 1944, la 8ᵉ division de cavalerie SS « Florian Geyer » reçoit l'ordre de se replier, elle le fait. Quand elle veut. Comme elle veut. Elle peut être fière de son tableau de chasse :

La 202ᵉ division d'infanterie soviétique.

La 8ᵉ division de cavalerie roumaine.

Les 2ᵉ, 27ᵉ, 9ᵉ, 115ᵉ, 34ᵉ, 40ᵉ régiments d'infanterie roumaine, le 4ᵉ régiment de chasseurs roumains ont été pratiquement massacrés. Pour rien!

Du 12ᵉ Roshiori, il reste moins de cent hommes. Sur les cent trente quatre cavaliers de mon Escadron il m'en reste vingt deux, plus ou moins valides.

Je ne retrouve pas le colonel Virgil Popescu. Lui et sa femme ont mystérieusement disparu. Il a probablement craché son indignation à un officier supérieur rouge...

Le lieutenant-colonel Christesco prend sa succession.

Nous avançons sur les pas de la SS Florian Geyer que nous n'affolons guère. Elle prend son temps. Allant jusqu'à peindre soigneusement sur le mur des maisons l'inscription :

Wir kommen wieder! (Nous allons revenir!).

Le 12ᵉ Roshiori étant décimé, j'attends une nouvelle affectation. Je la reçois. Mon cœur bondit : je retrouve un commandement d'escadron au 2ᵉ régiment de Calarashi. Une véritable perfusion. Je me sens revivre au fil des minutes.

Le commandant Ciocalteu est muté avec moi. Ensemble, nous faisons route sur Argud pour rejoindre le cher vieux 2ᵉ Calarashi. En cours de route, il me dit tout à coup :

— Émilian, quand tu sauteras le pas, fais-moi signe, je sauterai avec toi...

— Impossible! Pour l'instant tout au moins. J'ai donné ma parole au général Théodorini. Tant qu'il commande la 8ᵉ division, je reste...

Ciocalteu a l'air encore plus contrarié que moi.

Les retrouvailles avec le régiment donnent lieu à une fête bien simple, mais ce fut pour moi la plus belle des fêtes. Le nouveau colonel, Georgescu — surnommé « Georgescu — Mon Cher » — tant il affectionne cette formule, est un brave type. Tout mon petit monde est là avec en plus, venu d'un autre escadron, le plutonier-major Gaston, une vieille connaissance. A marches forcées nous franchissons l'ancienne frontière hungaro-roumaine. Je remarque dans l'herbe une borne avec l'inscription « Trianon-Versailles », évoquant piteusement l'ancien traité et ses limites.

J'ai toujours été bêtement sentimental mais en franchis-

sant la limite symbolique qui n'a jamais voulu dire grand-chose, une pénible impression me submerge : « Mon pays bien-aimé, je te quitte encore une fois, te reverrai-je jamais ? »

Mon nouveau lieutenant, Berceanu, a l'air également très ému.

A Nyr-Bator, première localité hongroise importante, malgré l'hostilité latente qu'il y eut souvent entre nos deux peuples, les hongrois confessent :

— Nous sommes bien heureux que ce soient vous les premiers plutôt que les Russes. Que devons-nous faire ? Qu'avons-nous à craindre ?

La réponse est spontanée de la part de tous les Calarashis auxquels ils s'adressent :

— Planquez vos femmes. Toutes vos femmes : les grands-mères, les mères, les épouses, les sœurs, les petites-filles : ils ne respectent personne...

Nous nous préparons à traverser la Thys lorsqu'un officier de liaison m'avertit :

— Présentez-vous en bon ordre. Le nouveau commandant de la 8e division sera présent...

Le nouveau ? Est-ce possible ? Le général Théodorini a dû être limogé. Je suis donc libre. J'ai tenu parole tant qu'il était le « patron » de la 8e division. Maintenant, je suis libre. Libre !

Libre est un bien grand mot. Disons « libre d'imaginer comment faire pour redevenir vraiment libre »...

Notre nouveau chef nous regarde arriver. Je le reconnais : un infatigable mangeur d'hommes de droite, ennemi acharné des Allemands, qui même en Crimée poussait un bouton pour écouter radio-Londres...

Hélas ! lui aussi me reconnaît. Comme je passe à sa hauteur il hurle, de façon à être entendu de tous :

— Qu'est-ce que je vois ? Émilian ? Mais il est encore là ?

Je croyais qu'il était speaker à radio-Berlin...

Le colonel Adam, son chef d'état-major, répond non sans courage :

— Le capitaine Émilian combat. Il combat même très bien. Les Russes rendent hommage à son audace...

Fortunesco bougonne quelque chose que je ne comprends pas, se refusant ostensiblement à me rendre mon salut.

La Thys traversée, nous nous installons plus loin sur la rive d'un de ses affluents, le Bodrog, en face de Satoraijavhely. La neige tombe à gros flocons.

J'ai pris mes quartiers dans la ferme d'un Hongrois à qui je ne cache rien de mes opinions politiques, critiquant sévèrement l'attitude présente des Roumains. Sans doute croit-il à de la provocation car il se ferme plus rapidement qu'une huître. De l'autre côté du fleuve, les Allemands sont vigilants mais tranquilles. En allant les « tâter » sur leurs positions, nos patrouilles ont des ennuis avec des mines d'infanterie déposées la nuit. Ce sont des mines légères en vérité, beaucoup plus faites pour alerter que pour détruire. Elles ne tuent que rarement, infligeant plutôt des blessures légères. Nos hommes s'en aperçoivent. Quand ils ont bien déterminé les règles de l'explosion, contrôlé les angles de projection, ils prennent le risque suprême tant ils sont las, accablés. Le nombre de volontaires pour ces patrouilles augmente considérablement bien, que désormais toute patrouille semble condamner à sauter...

Je comprends qu'ils sont surtout volontaires pour la mutilation. Je ferme les yeux. Je les approuve presque : ils ont trouvé le moyen d'échapper à l'horreur de la situation. Pour eux, cela vaut bien de courir le risque de mourir ou d'être estropié à vie. Ces mutilations ont l'avantage de leur rendre leur dignité.

Au jour le jour, mon Hongrois s'humanise. Je lui ai raconté le « coup des mines ». Il a pu contrôler la véracité de mes dires. Également que je ne prends aucune sanction. Alors, il se décide :

— Capitaine, j'ai deux hommes cachés dans la grange. Ils veulent vous parler. Je le leur ai conseillé...

Dans la grange, deux paysans roumains sortent du foin, me saluent à l'hitlérienne. Je leur réponds de même.

Ce sont deux SS coupés de leur unité. Ils ont traversé toute la Roumanie pour rejoindre les leurs. Des patrouilles incessantes le leur interdisent ici, sans compter la difficulté qu'il y a à traverser le fleuve sans être aperçu.

Je me débrouille pour leur trouver deux uniformes roumains. La nuit venue, avec eux à mes côtés, nous simulons une inspection des postes de garde. Mes Calarashis m'ont indiqué avec une précision absolue — et pour cause — les emplacements de champs de mines. Une barque gouvernée par le Hongrois nous conduit sans encombre de l'autre côté. Les deux soldats allemands sont chez les leurs. Ils insistent pour que je les suive. J'en meurs d'envie. Impossible! le 2e Calarashi m'attend. Il ne m'a jamais laissé tomber. Jamais je ne le lâcherai.

Je rentre de patrouille avec « deux disparus » à mon actif...

Début décembre, chaque régiment roumain « touche » un officier soviétique de liaison. Délicat euphémisme pour désigner un commissaire politique. Autrement dit un « politruk ». Notre « politruk » ne paye pas de mine. Ce capitaine Mischa cultive au plus haut point des vertus aussi contradictoires que ruse et naïveté, méfiance et confiance, bonhomie et dureté. S'il est aussi éloquemment commissaire politique qu'il est parfaitement « Russe » nous ne sommes pas au bout de nos ennuis.

On lui donnerait plus facilement un rouble que le bon Dieu sans confession. Son corps est coupé en deux verticalement par un col de celluloïd vraiment très gris sur fond de neige. Au-dessus de vieilles bottes à tiges, tirebouchonnées, des pantalons bleus à passepoils rouges, un manteau pas vraiment militaire mais pas non plus civil. Au ceinturon, dans son étui, pend un lourd Nagan. Au-dessus, les yeux bleus de Mischa, vifs, mobiles, pénétrants, font oublier son long nez pointu, sa bouche mesquine, ses dents jamais lavées. Sur ses cheveux chatains, hirsutes, une casquette à oreillettes.

Petit, maigre, Mischa est surtout maladroit. Renversant tout, perdant l'équilibre, ne sachant quoi faire de ses mains. Il n'en tortille pas moins des cigarettes avec une habileté stupéfiante, roulant entre trois doigts du tabac dans du papier journal.

Mischa me regarde en biais :

— Tu sais, Émilian, tu devrais me dire combien de commissaires politiques tu as fusillé pour que je ne me pose plus la question...

— Je n'en ai jamais fusillé.

— Tu les as donnés à fusiller aux Allemands, c'est pire!

— Dans ce cas, tu dois aller demander aux Allemands.

— Ah, ah! (Mischa se tape sur les cuisses). Je sens qu'on va bien s'entendre...

Moi, je me permets d'en douter.

Heureusement, Mischa fait la tournée des escadrons. Le lendemain il repart. Manquait plus que celui-là!

Dans le village, singulièrement, la vie suit un cours tout à fait normal.

Avec les Allemands, les escarmouches sont rares. Encore faut-il que ce soit nous qui les provoquions.

Les cavaliers me parlent beaucoup de l'institutrice. Elle est très belle, paraît-il.

— Vous devriez lui dire de se sauver loin... Quand Ivan sera là, adieu les bonnes manières...

Ils s'inquiètent tant que je les sens tous plus ou moins amoureux. Un soir, par curiosité, je vais donc visiter cette Ilona de rêve. Une véritable madone m'ouvre la porte. Des cheveux noirs en bandeaux encadrent son fin visage. Une peau blanche au grain sans défaut. Un bien joli corps aux seins anormalement développés, très agressifs, mais qui songerait à s'en plaindre? D'abord méfiante, elle s'apprivoise peu à peu. Accepte une des mes cigarettes. M'offre un verre de lait. Finalement, elle me demande s'il est bien exact que les Russes font violence aux femmes, à toutes les femmes?

Je le lui confirme. Rougissante, elle m'avoue :

— Voilà vingt-quatre ans, à cause de la guerre, que j'attends l'homme auquel je souhaiterais confier mon destin, et dix ans que tout ce qui porte culotte me tracasse, me court après. Je ne peux pas supporter cette idée d'être prise par un sauvage bestial comme le sont ces Russes.

Je n'en dors plus. La rassurant autant que je le peux, je lui conseille :

— Ne tardez pas à fuir vers l'intérieur du pays. Réfugiez-vous dans une grande ville. A Budapest, par exemple, vous vous cacherez mieux. Ils ne vous trouveront pas. Avec le temps, tout se calmera...

Ses yeux s'ouvrent grands :

— Ils vont prendre Budapest, vous croyez ?

— Certainement et probablement Berlin aussi...

Très femme, elle affirme :

— Mais je ne veux pas !

Ce qui ne va pas changer grand-chose, hélas ! à la situation internationale.

Vivement, elle me dit :

— Venez... On étouffe ici... Allons marcher...

Nous voilà partis bras-dessus, bras-dessous. Dans son émotion, une sentinelle me présente les armes... Sur la route, la neige craque sous nos bottes. L'haleine de nos respirations se mélange. Me voilà enchanté. Il n'y a pas d'étoiles au ciel, ni de lune. Je sens la petite main d'Ilona se crisper sur ma manche.

— Capitaine ?

— Oui !

— Je suis de ce pays. Je ne veux pas partir...

— Il le faut. Ce serait plus sage...

— Sage ? Tout ce que j'ai fait, c'est d'être sage. Me voilà bien récompensée...

Je me sens tiré par la manche, retourné. Dressée sur la pointe des pieds elle passe ses bras autour de mon cou, écrase ses lèvres sur les miennes. Son souffle chaud m'envahit. Sa poitrine s'écrase, bouge sous la mienne. Nous tombons contre le talus, sur l'épais matelas de neige. Ilona me presse, s'abandonne, pour se donner ensuite furieusement.

Haletant, j'ai peine à concevoir vraiment ce qui vient d'arriver. La vierge conquérante d'un vieux baroudeur. On aura tout vu !

— Ilona, pourquoi as-tu fait ça ?

En riant, elle reprend vivement :

— Tu l'as fait toi aussi, non ?

« Écoute, capitaine, tu as tué beaucoup de Russes, tous tes soldats le disent... J'ai voulu te remercier. Je t'ai donné de tout mon cœur ce qu'ils m'auraient volé de force.

Maintenant, ils ne pourront plus rien me prendre. La vie dont j'ai rêvé s'est envolée. Il m'en restera un souvenir dans ma chambre. Voilà pourquoi je t'ai conduit dehors. Tu n'avais pas ta place dans mes rêves...

Le lendemain et les jours qui suivirent, j'ai tout fait pour revoir Ilona. Sa porte m'était condamnée. En me rencontrant dans la rue, son visage se détournait du mien. Elle attendait...

Les Allemands ayant consenti à se retirer, nous traversons enfin le Bodrog pour nous installer sur les bords de la rivière, Hernad, appuyant ainsi l'aile gauche de la 176ᵉ division d'infanterie soviétique.

Son chef, le général Vinogradovitch, me convoque :

— J'ai un rapport sur vous. Un bon rapport. Vous vous battez bien contre ces chiens de Nazis, pourquoi ? Pour sauver votre vie ?

— Je me bats parce que je suis soldat.

— Bien répondu. Vous m'auriez dit : « Je me bats pour les Russes », je vous faisais fusiller. Je sais à quoi m'en tenir sur vous...

Il me laisse en plan, plutôt inquiet. Je passe deux jours à son Q.G. pour recevoir des consignes contradictoires et m'aperçoit que le général rouge vit comme un satrape, mangeant seul des nourritures délectables, aussi bien servi que l'Aga Khan.

Le temps se traîne. Je n'ai qu'un seul objectif : sauver mes hommes. Comment y arriver ? Je me ronge.

Le commandant de la batterie russe voisine m'invite à dîner. J'y vais. Comment faire autrement ? En voyant ma barbe de huit jours, il semble mécontent. Me rebiffant, j'explique :

— Nous baroudons sans cesse... Les patrouilles s'accrochent, les Allemands réagissent durement. Je n'ai guère le temps de faire toilette.

Le commandant comprend : « C'est la guerre... ». Il lance des ordres. Voilà qu'il m'ordonne de m'asseoir sur une chaise. Entre un starchina avec une grande cuvette pleine d'eau. Le voilà me savonnant à outrance puis, ce qui m'inquiète le plus, brandissant un rasoir-sabre. Je n'en mène pas large. Les Russes semblent parfaitement

bien me connaître de « réputation ». Serait-ce un guet-apens ? Une plaisanterie à la russe ? Je me vois la gorge tranchée... Ils ont fait bien pire. On connait leur façon de s'amuser... L'acier crisse sur mes poils. Le starchina prend du recul... me considère. Fait tourner le rasoir autour de son index à une vitesse folle, se jette sur moi. A grands coups de poignet, je le sens réellement en train de débroussailler mon visage. Quand il a fini sa danse du scalp, il me tend un miroir. Je constate trois choses : mon air angoissé, ma mauvaise mine, la présence de mes premiers cheveux gris. Cela dit, je suis rasé impeccablement.

— Vous savez, il était barbier à Moscou avant... me confie le commandant.

Une heure plus tard, nous passons à table. Un vrai plat unique. Je devrais dire : une vraie bassine unique : celle qui a déjà servi de plat à barbe est revenue pleine à ras bord d'un « borstch » fumant. Il n'y a qu'une cuillère. Nous sommes six. Chacun la plonge à tour de rôle, aspire, la passe au voisin. Ils m'ont tout l'air de faire un concours à celui qui fera le plus de bruit. Quand mon tour arrive on dirait qu'un ange passe, tant est considérable l'intensité de leur succion... De petits poils surnagent. Facilement reconnaissables. Cela n'a l'air de déranger personne... On boit de la vodka dans de grands verres. Au deuxième, un voile noir...

Je me réveille à l'escadron. Chez moi. Les Russes m'ont ramené. Marin Cerdan s'extasie :

— De vrais bons camarades... Ils vous portaient avec beaucoup de précautions. « Ne lui mets pas la tête près du feu mais les pieds... » m'ont-ils bien recommandé. Je l'ai fait. Comment allez-vous, Domnul Capitan ?

Je ne sais plus. Cavalier, donc franc-buveur, me voilà bien étonné. Comment deux verres de vodka m'ont-ils plongé à ce point dans le coma ? Ce devait être de la super-vodka !

Ordre est donné de poursuivre. Mischa, mon « politruk » à qui j'ai l'air de plaire, a décidé de faire la route avec

nous. Nous traversons sans hâte le Massif Hegyalia, butant contre des groupes de retardement allemands.

Mischa grogne :

— Tes hommes tirent comme des cochons !

Froidement, je rétorque :

— Ils ne tirent bien qu'à cheval. Tu n'as qu'à nous donner des chevaux, tu verras...

A l'impossible, nul n'est tenu. Pas même Mischa.

J'ai eu une bien mauvaise idée : comme je le vois dormir tout habillé (il partage mon gîte à chaque étape) je l'engage à quitter ses bottes.

Hélas, il le fait !

Une lourde puanteur envahit la pièce. Ses chaussettes sont dans un tel état que je les entends claquer comme des semelles quand il marche sur le parquet.

— Mischa tu es très, très sale...

Il secoue la tête :

— Non, je ne suis pas sale. Je suis respectueux des règlements. Chez nous, il est interdit de quitter les bottes et le ceinturon quand on est en campagne. Émilian, tu me fais prendre de mauvaises habitudes bourgeoises...

Nous ne sommes pas loin de Tokay. Dans les caves, les bonnes bouteilles n'attendent que notre bon plaisir. Avec Mischa, nous buvons au goulot. En frères. Quand il est ivre, je l'entends bredouiller :

— Émilian, je sais ce que je sais... On m'a averti. Je t'ai à l'œil. Émilian, je le sais, tu n'es qu'un chien de fasciste, mais moi je t'aime bien...

Pour me le prouver, entre deux rots, il vient m'embrasser à la russe : sur la bouche.

Je le sens en train de s'humaniser, bien que le trouvant un peu trop affectueux.

Enfin, j'en aurai besoin.

Nous débouchons dans la vallée de la Hernad, entre Gönc et Hidasnemeti. J'envoie Maritza en patrouille. Là il y a un os. Un os de taille. Des chars barrent les accès. Une multitude de canons d'assaut donnent de la voix vigoureusement. Fortifiés comme ils le sont dans les maisons du village, les Allemands sont inexpugnables. Pour tout faciliter, entre eux et nous, s'étend un terrain si

parfaitement plat, dégagé, que six équipes de football y joueraient leurs trois matches à l'aise.

D'où nous sommes, la rivière Hernad se traverse à gué. Ce n'est pas le problème. Comment aller déloger ces clients-là ? Au téléphone qui le relie à la division, Mischa, servile, affirme :

— Da! Da! Da!

Il raccroche, blême :

— Émilian, il faut enlever ça... Le général est formel. Il crie, car la bataille fait rage à proximité. Surtout au Sud, où des troupes sont engagées très violemment.

Je le prends par le bras :

— Écoute, Mischa, je ne suis pas un dégonflé, tu le sais? Je l'ai prouvé, n'est-ce pas? Et toi, Mischa, tu es un ami du peuple. Je le crois. Un ami de l'homme. Un bon communiste. Tu sais que si je lance la troupe sur ce terrain découvert contre des chars abrités, protégés par des canons d'assaut, pas un n'y parviendra. Pas un seul. Tous les hommes autour de nous dont tu partages la vie, tu vas les condamner de sang-froid?

Mischa s'énerve :

— Ne refuse pas d'obéir, Émilian. Je suis seul au milieu de vous mais je n'ai pas peur.

Il a sorti son « Nagan » :

— Je peux te mettre une balle dans la tête, Émilian...

— Tu le peux, Mischa... Pour moi, où est la différence? Dans un quart d'heure, nous serons tous allongés là-bas. Où sera le profit?

Je le sens hésiter.

— Mischa, les Allemands craquent au sud. Écoute... tu entends leur ligne de feu se rapprocher. Ils reculent. Crois-en mon expérience. J'ai combattu avec eux. Ils vont décrocher très vite. En bon ordre. Couverts par les canons et les blindés qui se retireront les derniers, lentement... Nous n'aurons plus qu'à entrer dans le village. Tous nos hommes auront été épargnés. Fais ça pour eux, Mischa. Fais-le!

Voilà qu'il pense à autre chose.

— Le général veut que nous soyions les premiers. Le régiment du sud y serait avant nous, si je t'écoutais...

— Impossible! Nous sommes plus près qu'eux. Sur un terrain plus favorable à l'avance rapide. Écoute, je te promets une chose. Dès que le feu se ralentit au Sud, nous fonçons. Nous serons les premiers. Tu as ma parole.

Les petits yeux de Mischa me scrutent attentivement :

— Émilian, si tu m'as joué un de tes sales tours de fasciste, tu regretteras de m'avoir seulement adressé la parole pour me dire bonjour!

En attendant, on fait comme tu dis...

Je n'en mène pas large. Le combat à notre gauche est à son paroxysme. Cela dure une éternité. Subitement, un faux silence s'installe. Quelque chose qui manque dans le bruit du combat. J'y suis : les armes automatiques se sont tues. Seulement des salves d'artillerie. Puis de rares coups de carabines.

Voilà le moment. J'ordonne :

— Calarashi... Baïonnette au canon! *Inainte !* Suivez-moi les gars! *Inainte ! Inainte !*

La Hernad est franchie au galop. On dirait une attaque de rugby. Chacun y va de bon cœur. Nous sommes dans le village sans avoir essuyé un seul coup de feu. A bout de souffle. Les Allemands y ont abandonné un char en panne. Il nous flanque une belle frousse...

Déjà le téléphone sonne : la division appelle Mischa.

— Comment ça se passe? Où en êtes-vous?

— A la perfection! Les Roumains sont épatants... Une attaque à la baïonnette. Fulgurante. De vrais démons. On a pris maison par maison. A la grenade. Le capitaine Émilian a eu son char...

Là, il en fait trop, mon politruk...

Pourtant, on dirait que ça prend :

— Parfait. Envoyez les prisonniers!

Gueule catastrophée de Mischa :

— Mon général, nous étions sans consigne... Pourquoi ne pas avoir donné l'ordre d'en faire? Les Roumains sont terribles. Ils détestent ces salauds de Nazis. Pas de prisonniers. Ils ont massacré tout le monde...

— Ah, bon! Dommage. Enfin, ça ne fait rien...

Un déclic. Terminé.

Mischa paraît rêveur. Cette étrange victoire a pour lui la saveur empoisonnée d'une amère défaite.

Je pose mes deux mains sur ses épaules et l'embrasse :

— Tu es un brave homme, Mischa.

Ses doigts gantés soulèvent sa casquette, ils fourragent dans sa tignasse hirsute. Mischa vient de se découvrir. Il ne se comprend plus.

Je réunis l'escadron, étonné de l'affaire, pour lui recommander qu'en cas de présence étrangère ils ne doivent manifester aucune sympathie pour notre « politruk ». Ce serait lui planter un couteau dans le dos, lui rendre un mauvais service.

A nous aussi.

Il peut encore servir...

Le 24 décembre nous trouve bloqués à Somodya en Tchécoslovaquie en face de Tourna, par une forte résistance. J'éprouve une grande joie : à force d'entêtement, de ruse, le maréchal des logis Basandju et Ikonaru sont parvenus à se faire muter. Ils viennent de rejoindre mon escadron.

Solidement retranchés, les Allemands nous attendent de pied ferme. Il va falloir y aller...

La division ordonne que nous soyons prêts pour l'attaque. L'artillerie va écraser ceux d'en face. Dès que les canons se seront tus, à nous de courir notre chance.

Ce fut comme si un troupeau emballé de furies nous tombait sur le poil. Mordant. Déchirant. Aveuglant. Leurs ongles d'acier griffant à mort. Un essaim d'obus furieux fond sur nous à chaque seconde. Pas un pouce de terrain échappe à leur mortelle investigation. Tout vole au diable. A la première salve, le téléphone a été détruit.

— Les Russes nous massacrent! crient les cavaliers affolés mais cloués au sol... Impossible de fuir cet ouragan dévastateur.

Je ne crois pas qu'ils veuillent notre peau. Ce n'est pas tout à fait leur intérêt. Tout simplement, ces cons d'artilleurs tirent trop court.

Le comble est que nous sommes pris à partie par une des rares horreurs auxquelles nous ayons échappé en Russie :

les « Katiouchkas » (1). Elles prennent une belle revanche. Nouveaux alliés ou pas, elles s'en donnent à cœur joie. Soixante par soixante, elles viennent ficher leur sale nez dans nos positions. Ce sont les Allemands qui doivent se marrer. Il y a de quoi!

Les stridences cruelles des arrivées démoralisent. En un jaillissement bruyant, sans cesse renouvelé, leur travail de destruction est sidérant. Il faut imaginer une sorte de tapis volant plongeant brutalement sur son objectif, déversant d'énormes fléchettes ventrues aux explosions rageuses, aux effets plus dévastateurs que ceux des gerbes de grenades. Les « Katiouchkas » vont chercher leurs proies humaines au fond des abris les mieux protégés. On croirait qu'un sens spécial les attire directement sur leurs victimes. Une sorte de tête chercheuse vorace, sanguinaire, éclatant après avoir bu son trop-plein de sang.

Les cris affreux de nos blessés s'imposent entre deux accords plaqués de cet apocalyptique concert. Des « orgues »! Elles portent bien leur nom. Provoquant l'office funèbre dont elles assument dans le même temps l'illustration sonore assourdissante. Quand enfin, les artilleurs soviétiques s'aperçoivent de leur monstrueuse erreur, j'ai l'impression de vibrer furieusement de tout mon être. Je ne suis pas blessé. Je suis désaccordé d'avec tout ce qui m'entoure. Encore une fois, « la piele de Drac » m'a protégé. Trois hommes sont morts à mes pieds. Deux blessés gisent à côté de moi, dont Basandju. Ses jambes sont dans un état affreux. Criblées d'éclats. Il y a plus de morceaux métalliques que de morceaux de chair autour de ses tibias. Celui de gauche, complètement dénudé, a la blancheur d'un cierge.

Il me dit avec un douloureux sourire :

— Cette fois, je ne pourrai pas courir de si loin pour venir vous rejoindre, Domnul Capitan.

Les « Katiouchkas » remettent ça. Plus loin. Sur les Allemands. Même en passant au-dessus de nos têtes, leurs

(1) *Katiouchkas* : également baptisés « Orgues de Staline ».

volées ont un effet paralysant sur les miraculés que nous sommes. Tout autour de notre position, des combats d'une extrême violence sont engagés.

Évidemment, après ce que nous venons de déguster en guise de cadeau de Noël de la part de nos « amis » russes, nous ne sommes plus en état de passer à l'attaque.

Nos pertes sont cruelles. Je commence à m'inquiéter de moi, à me faire un peu peur. Qui suis-je donc pour passer ainsi régulièrement à travers les gouttes ?

Tandis que le 1[er] régiment de chasseurs de la 3[e] division d'infanterie monte en ligne à notre place, nous regagnons l'arrière et les croisons en cours de route. Leur chef fait un écart vers moi, me prend dans ses bras, m'embrasse :

— Nello ! Bon Noël, mon petit Nello...

Je reconnais le colonel Pambucol qui m'a fait sauter sur ses genoux lorsque j'étais enfant. Un grand ami de la famille.

— Tu as de la chance, Nello, on va prendre votre place là-haut...

De la chance, c'est beaucoup dire. Je n'ose même pas faire l'appel, tant les « Katiouchkas » ont creusé de vides dans nos rangs.

Les blessés sont immédiatement conduits à l'infirmerie de campagne. Elle regorge de malheureux entassés les uns sur les autres par manque de place. Il y a le va-et-vient des cadavres que l'on sort et des futurs cadavres que l'on fait entrer. Leurs plaintes, leurs cris, sont autant de nouveaux coups reçus. Une épouvantable odeur de matières fécales mélangées à celle des chairs putréfiées empuantit l'atmosphère. J'arrive à installer Basandju. A le faire soigner. Voilà qu'on amène en même temps un capitaine roumain et un commissaire politique russe. Les deux semblent mal partis. On les installe côte à côte. On découpe la vareuse souillée du capitaine. Son tricot, véritable serpillière, a absorbé une quantité incroyable de sang, tant il est lourd. Il tombe sur le sol dans un « flac » écœurant. Le maillot de corps apparaît. Ensanglanté lui aussi. Il y a juste, à la hauteur du cœur, un îlot de tissu blanc. Sur cet îlot secret, une rescapée fidèlement accrochée : la Croix de Fer...

Jusque-là, le « politruk » a suivi l'opération avec une vive inquiétude pour son compagnon de souffrance. Quand il aperçoit la croix maudite, ses traits se contractent.

Il crie :

— *Romanski Curva !* (Putain de Roumain !)

Retombe sur sa couche. Ferme les yeux.

Je conduis l'escadron à Jablanov. Avec des airs de grand mystère, Mischa vient nous faire ses adieux.

Me prenant à part, les yeux fixés sur ses bottes de plus en plus tirebouchonnées, il me confie :

— Émilian, j'ai bien parlé de toi. Je sais que j'ai eu tort, mais j'ai bien parlé de toi...

Là-dessus, il m'embrasse sur la bouche plusieurs fois avec une émotion que je ne suis pas sans ressentir. Ce Mischa est un brave type quand l'inhumaine discipline du Parti ne l'oblige pas à devenir un monstre.

Il est parti. Je vais le regretter. Sans lui, et surtout avec un autre sur le dos, tous mes plans sont à reconsidérer.

Poussant jusqu'à Silicka, j'ai la surprise de voir le général Hercule Fortunesco venir m'y rendre visite.

Ce n'est certes plus le chef arrogant du passage de la Thys dont la phrase mordante, dénonciatrice, pouvait me faire fusiller sur l'heure. Par bonheur, aucun auditeur bolchevik ne l'avait surprise mais ce n'était pas la faute du « brave » général. Il l'avait gueulée assez fort !

Mais aujourd'hui, ce n'est plus le même général. Il a bien changé, notre anglophile, l'auditeur passionné et fervent de radio-Londres :

— Capitaine Émilian... Je vous dois des excuses... Je vous prie de les accepter aussi sincèrement que je vous les présente. Ma haine des Allemands m'a aveuglé. On ne triche pas avec la vérité que l'on a sous les yeux. Je vis tous les jours avec des officiers supérieurs soviétiques. Je connais désormais l'esprit profond qui les anime. Ne cachant rien de leurs accords avec les Anglo-Américains ils ne me cachent pas plus qu'ils seront impitoyables avec nous. Cette race

n'a aucun respect de la personne humaine. Voyez comme ils traitent ces malheureux soldats russes... Qu'avons-nous à en entendre ?

Quelle tristesse d'avoir à conquérir l'Europe de la civilisation avec ces bandits, de bâillonner son propre pays, de le charger de chaînes...

C'est bien le moment de s'en apercevoir !

Le général Fortunesco trouve encore le moyen de s'étonner :

— Comment vous y prenez-vous pour jouer leur jeu ? Je suis certain que vous les trompez, pourtant votre Politruk vous a proposé à titre d'exemple pour une décoration soviétique très importante. Les Russes vous admirent...

Sacré Mischa !

A question ambiguë, réponse ambiguë :

— Je m'applique à dominer ma personne et la situation, mon général...

Je me demande surtout combien de temps je vais y parvenir. Il faut que je me décide maintenant sans tarder, si je veux sortir une bonne partie du 2e Calarashi de ce pétrin.

A Silicka, au sud de Dobchina, toujours en Tchécoslovaquie, la résistance allemande est catégorique. Dès les premiers engagements, je sens leur volonté formelle d'interdire toute avance pour longtemps.

J'effectue personnellement plusieurs patrouilles. Pas la peine de se faire d'illusions : ici, nous ne passerons pas.

En face de nous se dresse la côte 672.

A mi-pente, un bois de sapins abrite les avant-postes allemands placés en lisière. Sur le sommet, deux lignes de retranchements. De l'autre côté, des installations d'artillerie. Nous sommes abrités en contrebas dans une forêt de grands sapins. Base de départ très convenable.

A mi-chemin jusqu'au pied de la côte, il y a des fûts d'arbres coupés, empilés les uns sur les autres, constituant des refuges appréciables. Au-delà, toute course est rendue impossible par l'entassement monstrueux des cadavres de nos prédécesseurs. Ceux du 2e régiment d'infanterie roumaine et bien d'autres. Ils gisent là, étendus les uns sur les autres. Plus d'un millier de victimes inutiles. Aucun blessé n'a pu être relevé. Tous ces malheureux sont morts de froid ou vidés de leur sang. Le colonel Trajan Hodos ne nous en donne pas moins l'ordre d'attaquer une nouvelle fois.

Par petits groupes, nous sortons du couvert de la forêt après une violente préparation de notre artillerie. Chaque groupe a comme objectif son gros tas d'arbres coupés. Immédiatement les Allemands, très vigilants, balaient les espaces découverts de leurs armes automatiques. Sous les violents impacts le bois éclate, vibre. On dirait qu'il geint, qu'il se plaint. Quand on pense à ce que les balles font dans ce bois dur on se prend à trembler pour ce qu'elles pourraient faire dans notre tendre chair...

En tout cas, là derrière on se sent protégés.

En tentant de progresser jusqu'à un abri plus avancé, le lieutenant Berceanu tombe sous mes yeux. Heureusement, aucun de ses hommes n'a suivi son bond en avant. Un bond à la mort. Plus à gauche, je vois que Hodos a engagé notre groupe de lance-flammes. Je le vois progresser très rapidement lorsque le fracas de l'artillerie se mêle à la fusillade. Ce sont des obusiers de montagne allemands de 150. A la troisième salve, ils coupent la course du groupe empêtré dans son lourd matériel. Des détonations sourdes en chaînes, des hommes transformés en torches encore vivantes, des membres humains voltigeant de toutes parts... En cinq secondes, le groupe de lance-flammes s'est volatilisé. Sur leur ligne d'avance, au-dessus du terrain, seule une fumée noirâtre étend maintenant son écharpe de deuil.

Incrédule, je vois revenir nos blessés légers. Des politruks cachés sur nos arrières, dans les lignes de soutien, leur interdisent l'accès aux soins d'urgence. Sans être pansés ils doivent rejoindre, reprendre le combat. C'est ça ou une balle dans la tête !

Le lendemain matin, le colonel Hodos m'appelle :

— Émilian, tu vas avoir un appui d'artillerie sans précédent. Nous allons les matraquer à outrance. Après, tu passes à l'attaque et plus d'excuses... Je veux qu'à 20 h 15 tu m'appelles pour me dire que tu as occupé la côte 672.

Les bras m'en tombent. Pauvre type! Vieux dégueulasse! Fumier!

Il vient de déclencher un mécanisme irréversible. Le sort en est jeté. Je vais franchir ici-même mon Rubicon. Je réunis à la sauvette officiers et sous-officiers :

— Messieurs, le colonel Hodos veut faire de nous de la viande hachée. J'ai pris la décision de passer aux Allemands. Elle n'est pas sans risques. Êtes-vous d'accord pour me faire confiance et me suivre encore?

Ils ne se concertent pas, pour la bonne raison qu'ils l'ont déjà fait entre eux. Le lieutenant Dimitresco avoue :

— Domnul Capitan, nous avions décidé, en cas de nouvelle attaque, de vous demander de bien vouloir nous y conduire l'arme à la bretelle. Pour en finir une bonne fois avec cette saloperie. Les hommes sont tous d'accord pour mourir... à plus forte raison si nous avons une chance de pouvoir continuer vivants avec les Allemands.

Il y a encore un léger obstacle :

— Vous avez remarqué que je n'ai pas convoqué le lieutenant Lapadatu?

Ilié Dimitresco hoche la tête :

— Un tocard... un lèche-bottes, on ne peut pas s'y fier...

Je suis navré pour ses hommes mais que faire?

Comme premières dispositions, je choisis d'envoyer deux éclaireurs; les maréchaux des logis Maria et Tomesco. Leur mission : parvenir jusqu'aux lignes allemandes, se rendre, faire connaître rapidement à un officier supérieur ce que nous allons tenter.

Ensuite, j'éloigne loin sur notre gauche le lieutenant Lapadatu pour couvrir notre flanc dans le cas d'une contre-attaque allemande. Plus qu'improbable, évidemment, puisqu'il n'est plus question pour nous d'attaquer. Il manœuvre immédiatement en conséquence.

Un nouveau coup de téléphone du colonel Hodos m'apprend que les Soviétiques m'ont nommé commandant de la ligne de feu du 2ᵉ Calarashi tout entier.

Voilà qui tombe à pic pour quelqu'un voulant se volatiliser en fumée...

J'en profite pour dire au colonel :

— J'ai réfléchi. Pas d'artillerie pour cette fois. Changeons de tactique. Jusqu'à présent, cela n'a fait qu'alerter les Allemands. Je me réserve d'agir par surprise.

Hodos semble outré de voir le peu de cas que je fais de ses gros canons :

— Pas question! je vous interdis de prendre des risques pareils...

J'explose :

— Colonel, ne plaisantons plus. C'est nous qui y allons et vous savez mieux que moi qu'il n'y a pas une chance sur un million pour que j'appelle ce soir pour vous dire : la côte 672 est à nous. Pourtant c'est votre ordre, n'est-ce pas? Nous, nous préférons mourir sans bruit c'est notre droit!

Il bafouille :

— *Norok... Émilian... Norok...*

Entre chien et loup, nous enjambons les parapets, l'arme à la bretelle, nous glissant sans bruit jusqu'aux gros troncs d'arbres abattus... puis quittons, sans appel, cette dernière protection. Commence un lent, sinistre piétinement sur les cadavres des nôtres. Sous nos pas, leurs ventres pourris exhalent des bruits écœurants, des gargouillements ignobles. Je pense que selon toutes probabilités nous allons venir dans un centième de seconde nous intercaler bien chauds encore entre leurs dépouilles que le gel rend glissantes. Maria et Tomesco sont-ils parvenus au but sans se faire descendre? Là est la question.

Un atout d'importance : dans sa marche en avant, ce qui reste des trois escadrons est absolument silencieux.

Voici le bas de la côte. Je ralentis d'instinct. Il me semble que dans l'obscurité naissante des milliers d'Allemands

sont à l'affût, ne nous quittent pas des yeux, l'index sur la détente. Jamais personne n'est parvenu si loin. Si près d'eux, comme on voudra...

Il s'agit de grimper les derniers contreforts. Une seule pierre qui dégringole. L'alerte sera donnée. On nous tirera comme des lapins.

A moins que Maria et Tomesco soient passés?

Quelque chose bouge droit devant. Je cours dessus, suivi de Ikonaru, Maritza. Au bruit que nous faisons quatre guetteurs allemands, jetant leurs couvertures, sortent précipitamment de leur abri, les bras levés. Je les rassure vivement, leur affirmant que contrairement à ce qu'ils pensent, c'est nous qui sommes leurs prisonniers. A leurs regards effarés, comment ne pas comprendre qu'ils me prennent pour un franc-cinglé!

A force d'apaisements, deux quittent le poste pour nous conduire au P.C.

Je me présente à l'officier de service :

— Capitaine Ion V. Émilian. 2e Calarashi...

— Capitaine Göttinger...

Il se lève en souriant :

— Ah! oui... 2e Calarashi, ça je connais. Un régiment dont on parle... Nous avons fait du tourisme dans les mêmes secteurs, vous savez...

J'apprends que nous avons affaire au 91e régiment de Gebirgsjager de la 4e division alpine « Gentiane ». Ce sont des frères d'arme de Crimée, du Caucase, de la plaine des Kalmouks.

On nous amène Maria et Tomesco. Ils s'y sont si bien pris qu'ils ont traversé toutes les lignes, évité tous les postes de garde sans se faire repérer, voir ni entendre et sont parvenus sans encombre tout droit au P.C. régimentaire. Si bien que personne n'a cru ni à leur exploit, encore moins à ce qu'ils racontaient. Malgré leur indignation, leurs supplications, on les prenait encore pour de joyeux rigolos jusqu'à notre arrivée.

Je préfère ne pas penser à ce qui se serait produit si nous n'avions pas surpris le petit poste de guet...

Et pour nous. Et pour eux.

Afin que nos camarades roumains restés à Silicka ne subissent pas le contre-coup brutal de notre action, je demande au capitaine Göttinger de pilonner nos positions de départ avec ses obusiers. Il comprend très bien et consent

volontiers. Pendant un bon quart d'heure il y met le paquet, sans avarice aucune.

Naturellement, j'ai fait suivre le fil téléphonique me reliant au P.C. régimentaire.

Ce qui reste de mes trois escadrons se met à vider au ciel tous les chargeurs qui nous restent. Éloquente mitraillade. Si bien que le téléphone sonne :

— Ici, Hodos. Nom de Dieu, Émilian... On dirait que vous y êtes?

— Je l'ai cru, colonel. On y est arrivés par surprise... Mais c'est terrible, on est tombés dans le piège! C'est affreux... Si vous saviez... Il faut ab...

— Quoi, Émilian, quoi?

Je rabats mon index sur mon majeur, les autres doigts repliés en direction de Marin Cerdan. Il est prêt. Pliant le fil en deux, il le coupe net au couteau de tranchée.

Maintenant, ce sont Hodos et les Bolcheviks qui sont tombés dans le piège. Nous voilà des héros de l'Union Soviétique et eux bien emmerdés en se demandant quel peut être ce piège dans lequel « Piele de Drac » Émilian est tombé, tout malin qu'il était. Un piège prêt à se refermer sur eux s'ils se frottent à la côte 672.

Je sens qu'on va bien me regretter...

J'ordonne un rassemblement. Les rescapés des trois escadrons s'animent. Ils sont cent dix-neuf hommes, trois officiers, les lieutenants Ilié Dimitresco, Valeriu Ionesco, Georg Stara, les « plutoniers » Jacob, Titza et puis Ikonaru, Maritza, Maria, Tomesco, Mihaile...

Cent dix-neuf à avoir tout risqué pour rester fidèles à eux-mêmes, à leurs camarades morts au combat, à la tradition d'honneur et de sacrifice du 2e Calarashi.

Leurs visages rayonnent. Ils ont retrouvé la joie d'être entièrement ce qu'ils sont : de libres cavaliers.

Le capitaine Göttinger s'approche :

— Capitaine Émilian, je sollicite l'honneur de connaître vos hommes, pour leur souhaiter la bienvenue dans notre fraternité d'arme retrouvée...

Lentement, il s'avance. S'entretient avec quelques hommes, puis il vient à moi. Nous échangeons un salut

réglementaire et, devant le 2e Calarashi figé, il me serre longuement la main.

. . . .

A Brezno le général Breith, commandant la division « Gentiane », me reçoit avec effusion et me demande :

— Maintenant, que comptez-vous faire ?

— Ce que souhaitent mes Calarashis, mon général : combattre les Bolcheviks jusqu'au bout. Je ne demande que deux faveurs. La première : ne jamais être engagé contre des Roumains. La deuxième : ne jamais être séparé de mes cavaliers.

Breith sourit :

— Ce ne sont pas des faveurs, ce sont vos droits. Nous vous accorderons beaucoup plus...

Comme je ne demande rien, la question est vite réglée.

Je déjeune au mess des officiers du 17e C.A. Au dessert, le colonel Schönfeld se lève :

— Messieurs, je veux porter un toast au capitaine Émilian, à ses officiers présents et à son régiment. Tous les Roumains ne nous ont pas trahi... Que, dans les circonstances présentes les meilleurs d'entre eux viennent continuer le combat avec nous en est la plus éloquente des preuves.

Ce qui est arrivé est oublié.

Vive la Roumanie libre !

Schönfeld m'apprend qu'une armée roumaine est en formation. Je dois aller prendre des directives à Vienne, en Autriche. Il s'occupera de mes hommes et les fera me rejoindre en temps utile.

Il me fait ses adieux, tourne les talons, fait quelques pas, se ravise, revient vers moi et les yeux dans les yeux :

— Capitaine Émilian, vous ne portez plus vos décorations ? Vous avez tort... Nous sommes fiers de vous.

Je mets la main dans ma poche, la retire avec ma Croix de Fer.

— Laissez-moi faire, je vous prie.

Le colonel Schönfeld, avec grand soin, infiniment de respect, prend la croix dans ma main, l'accroche à ma vareuse.

Il salue la croix longuement et me laisse planté là comme un imbécile.

Je revois le capitaine roumain à côté du politruk avec sa Croix de Fer cachée sur son cœur, son maillot ensanglanté... Moi je porte une autre croix semblable à une blessure profonde bien cachée : j'ai perdu ma patrie et le ressens intensément.

TROISIÈME PARTIE

LE CAVALIER DE L'OMBRE

CHAPITRE XXVII

Ministre. — Dollersheim. — Haupsturmführer Waffen SS. — Le capitaine Ruelle. — Sepp Dietrich. — Les Van Houten. — L'Unité des vagabonds. — Les Américains. — Parqués à Altheim. — Je crache sur un colonel U. S. — Mes respects, général Patton!

Je trouve Vienne infiniment triste et Horia Sima joyeux de me voir. Le successeur de Codreanu à la tête de « la Garde de Fer » a l'air optimiste. Me parle de tout. De rien aussi. Il semble que l'essentiel de ses espoirs réside dans la proche utilisation des « armes secrètes » dont tout le monde parle mais que l'on n'aperçoit jamais. En dehors des V 1 et V 2, on n'a pas vu grand-chose... Moi, je n'y crois guère. Horia Sima a formé un gouvernement roumain libre. Il me l'apprend :

— Mon cher Émilian, j'ai naturellement besoin d'hommes comme vous. Le gouvernement est ouvert à tous les hommes de bonne volonté. Toutes les idéologies sont représentées. Ainsi j'ai avec moi Vladimir Christi, un partisan de votre cher maître, le professeur Cuza.

Puis, ex-abrupto :

— Que voulez-vous ?

Moi, ministre ? Il me fait doucement rigoler.

— Je suis venu en soldat, je veux finir en soldat... Horia Sima n'insiste pas.

— Je comprends. Allez vous présenter au ministère de la guerre à Rotertürmstrasse.

J'y cours.

A l'angle de la rue il y a un bistrot : « *Les trois Hussards* ». Voyons-y un heureux présage!

Le lieutenant-colonel Ciobanu me reçoit chaleureusement. C'est le chef d'état-major de la 4e division d'infanterie roumaine commandée par le général Chirnoaga, autour de laquelle viendra peu à peu se constituer notre Armée.

Sur son ordre, pour régulariser ma situation, je dois me présenter au centre de recrutement de la Waffen SS, dans les locaux de l'arsenal.

Après un examen médical de pure fantaisie, j'en sors homologué SS Hauptsturmführer.

Mes sentiments sont plus que mitigés. Je ne suis pas dupe. Il n'y a pas, il n'y a plus, il n'y aura plus d'Armée roumaine. Au mieux, nous serons des Roumains combattant avec d'autres Européens engagés contre le bolchevisme mais dans l'armée allemande. Je me sens seul, mal à l'aise dans ma peau autant que dans mon uniforme.

Il me faut aller au camp de Dollersheim. La division roumaine est en formation. Un incroyable tohu-bohu règne dans le camp. J'entends parler pratiquement toutes les langues. Les Roumains sont nombreux. Je constate la présence du 8e régiment de cosaques, d'un bataillon de SS bulgares, surtout, celle de la « Führer reserve ».

Je consacre le meilleur du temps à m'occuper de la bonne installation de mes Calarashis versés momentanément dans le 3e régiment de grenadiers.

L'essentiel de nos efforts consiste à récupérer le maximum de chevaux en état, avec derrière la tête l'idée que l'on devine...

Le « plutonier » Jacob, promu SS Sturmscharführer, devient le chef des écuries de la division. Déjà, une quarantaine de montures ont été sélectionnées par ses soins à notre intention. Je ne sais comment il s'y est pris, mais il me fait le royal cadeau d'un splendide hongre noir « Diablito », tout à fait possédé du démon. Une merveille à monter. Je ne le quitte plus. Grâce à lui, je ne suis plus vraiment seul. Les nouvelles prennent des allures de catastrophe.

Un premier régiment part au combat sur l'Oder. Les autres subissent une préparation accélérée.

Il y a beaucoup d'aspects dérisoires dans tout ce qui se passe. Ainsi, nous sommes sept officiers désignés pour

suivre des cours à l'école de Gustrow (Mecklembourg). Cela paraît raisonnable en ce qui concerne le commandant de sous-marin, les deux aviateurs, le lieutenant d'intendance, le commandant du génie, évidemment bien peu préparés aux combats terrestres. C'est une autre histoire en ce qui me concerne, moi et le capitaine Ruelle, vétéran belge de la SS Wallonie qui pourrions facilement être des instructeurs mieux expérimentés que le plus expérimenté des instructeurs...

Que de temps perdu, de spécialités inemployées, de bonnes volontés découragées!

Ce stage à Gustrow va durer du 6 février 1945 jusqu'au début avril 1945. En dehors du fonctionnement d'armes automatiques perfectionnées, de techniques de destructions de panzer, ce fut littéralement du temps perdu. Sauf pour les camarades consacrant les deux heures de « méditation » obligatoires du soir à l'étude de l'anglais...

D'incessantes colonnes de réfugiés défilent pratiquement sans arrêt.

Le capitaine Ruelle m'enseigne à faire de ma casquette un modèle de coiffure SS. J'assimile ses conseils à la perfection, améliorant sa technique en coinçant pendant trois jours, sous la selle de « Diablito », mon nouveau cheval, le haut de mon couvre-chef soigneusement mouillé chaque matin avant la promenade. Quand j'ose enfin l'arborer, crânement plantée de travers ainsi que l'interdit le règlement, je m'aperçois, au salut qu'ils tendent violemment vers moi, que les SS d'origine sont impressionnés.

Mes notes étant excellentes, on m'envoie au Q. G. de la 6e armée blindée à Melk. De me voir caracoler sur « Diablito » parmi leurs engins doit les agacer car ils m'expédient au saint des saints à Sankt Agyd, lieu de stationnement de la « Leibstandarte Adolf Hitler ». Je n'ai pas de fonctions précises, si ce n'est que je sers d'officier de liaison aux unités arrivant de Dollersheim.

Comme cela, je suis tranquille en ce sens que si le 3e régiment de grenadiers où sont affectés mes Calarashis fait mouvement je le saurai automatiquement. Il me sera facile d'obtenir un commandement pour repartir avec eux.

Un matin en arrivant à la caserne, après une longue

promenade sur « Diablito », je suis surpris à la hauteur du portail par la sortie en trombe de plusieurs chars « Panther ». Dans la coupole relevée du panzer de tête, s'encadre la gueule truculente de Sepp Dietrich. En me voyant, sa face rougeaude se plisse de toutes ses cicatrices dans ce qui doit être un sourire. Pour couvrir le rugissement des moteurs, le ferraillement des chenilles, il aboie :

— Alors Émilian, il te foutra pas la gueule par terre, ce nom de Dieu de cheval, que tu finisses cette putain de guerre comme tout le monde ? J'essaie ces nouveaux tacots... Présente-toi à midi!

Dans un vacarme effrayant, ils disparaissent. J'ai tout le mal du monde à contrôler « Diablito » qui se cabre, menace de prendre le mors aux dents.

Joseph « Sepp » Dietrich s'est souvenu de moi. Il est vrai que la Crimée, c'était hier...

Sepp Dietrich est le Dieu absolu, vénéré, de la « Leibstandarte Adolf Hitler », la « L.A.H. ». Devenu Oberstgruppenführer, il est le chef le plus ancien dans le grade le plus élevé. Le premier garde du corps d'un petit homme nommé Adolf Hitler, dans les années 20 à Munich, a fait son chemin lui aussi.

Il a payé de sa personne aux postes les plus exposés. Conduit la 1re SS Panzer division « Leibstandarte Adolf Hitler » orgueil, du Führer, sur pratiquement tous les champs de bataille : Pologne — Hollande — France — Grèce — Ukraine — Crimée — Italie — Ardennes — Hongrie. Les hommes de cette division d'élite, engagée le plus souvent dans des actions-suicides, portent sur la manche l'écusson qui les distingue, avec comme insigne le « passe-partout ». Jamais homme n'aura si bien porté son nom, si ce n'est son surnom : « Trompe-la-mort ».

A midi précise Sepp Dietrich me reçoit, cordial et cassant à la fois. Un mélange bien à lui :

— Émilian, demande-moi ce que tu veux, sauf des chevaux. Si j'en avais, je te les donnerais mais je n'en ai plus. Que veux-tu ?

— Me battre contre les Russes...

Il rugit de joie :

— Voilà qui est facile! Il y en a partout, de plus en plus.

Tu es sûr d'en rencontrer...

Sepp se gratte la moustache de l'ongle de l'index :

— J'ai ton affaire : un peloton de la Xe division de parachutistes... les survivants d'une équipe ayant fait un boulot du tonnerre en Italie. Tu t'en sers comme hommes de base. Construis-moi autour un groupe de combat dont on parlera. On en a besoin. Ramasse qui tu voudras, qui fait ton affaire. A partir de maintenant, c'est toi le patron.

L'entretien est terminé. Ce diable d'homme a une telle énergie qu'il m'a remis en selle. Avec lui, trêve de considérations inutiles. On ne fait pas le point d'une situation. On se bat d'abord, de toutes ses forces, avec tous les moyens possibles. On discute après, s'il en reste...

Je fais connaissance avec le peloton de paras. De vrais Calarashis, en ce sens que le plus âgé n'a pas vingt ans. Rien qu'à la façon dont ils tiennent leurs armes, je les sens terriblement aguerris.

Dans ma prospection, je récupère six élèves-officiers roumains volontaires pour me suivre. Le sous-lieutenant d'active Magirescu veut en être. Également deux Untersturmführer de la 23e SS Freiwillige Panzergrenadier Division « Nederland », les Van Houten. L'un est milliardaire, héritier des fameux cacaos. L'autre, son cousin, non moins fortuné. Deux géants blonds inséparables. Engagés dans ce combat par vocation antibolchevique, leur idéal est d'une essence supérieure chaleureusement humaine. Ayant tout à perdre, rien à gagner si ce n'est des coups dans l'aventure, ils jouent le jeu crânement, pour l'exemple. Avec cela, d'un humour inépuisable dans les pires moments.

Mon groupe de combat commence à prendre tournure. Les hommes réagissent bien. La vivacité de leur âge est dominée par un sens aigu de la discipline.

A Sankt-Agyd, la défaite n'existe pas pour la bonne raison que la notion de défaite n'effleurera jamais aucun cerveau. Elle n'y a pas sa place. Un esprit particulier donne à chacun l'assurance qu'il fait partie des meilleurs. L'idéal élevé de la cause est indiscutable. On peut mourir pour lui le sourire aux lèvres, le cœur serein. Ultime satisfaction, un SS sait tout ce qu'il faut savoir pour périr en entraînant dans sa destruction plusieurs Bolcheviks.

Une victoire comme une autre. Une victoire quand même.

En rentrant de manœuvrer pour donner à chacun l'automatisme de ses responsabilités, le sens de son placement par rapport à ses camarades, nous défilons fourbus, crottés, lorsque Sepp Dietrich nous croise :

— Ha! ha! voilà *l'Unité des Vagabonds.* Rien qu'en les voyant Ivan va se sauver...

A peine dans la caserne une rumeur folle, intense, électrique, circule :

— Hitler est mort à Berlin en combattant l'ennemi...

Sepp Dietrich ne se démoralise pas pour autant :

— L'amiral Dönitz commande maintenant. Après lui, il y aura toujours un chef pour dire : Non! aux ordures du Kremlin.

En attendant, il expédie *l'Unité des Vagabonds* à Lilienfeld pour un affrontement de choix.

En face de nous, les troupes d'élite de la garde. Garde rouge contre « Leibstandarte Adolf Hitler », une belle explication en perspective. Tous armés d'un Schmeisser à trente deux coups, une bonne douzaine de M.G. 42, des grenades à volonté, il n'est pas question que nous fassions la moindre concession.

En venant rôder trop près, Ivan en prend plein les dents. Je suis sûr que nous pourrions le repousser facilement sur une bonne cinquantaine de kilomètres. On ne nous accorde pas cette satisfaction. Ce ne sont pas les ordres. Les arrêter seulement, telle est la consigne.

Arrêtés, ils le sont. Si bien qu'ils ne bougent plus un cil. Au cours de conversations, je m'avise que tout le monde est d'accord : mourir est sans importance. L'essentiel reste de ne pas tomber vivants entre les mains des Russes. Le devoir : en tuer le plus possible.

Le 8 mai 1945, nous apprenons la capitulation. Je ne comprends pas. Je ne veux pas comprendre.

Comment, tout le monde est prêt à l'ultime sacrifice pour tenter la dernière chance et l'on vient parler de capitulation?

Dans notre esprit, l'idée générale la mieux ancrée depuis longtemps peut se définir ainsi : tenir devant les Russes, en attendant que le gouvernement du Reich traite avec les Anglo-Américains. Ensuite d'un même effort, eux et nous rejetterons les barbares dans leurs steppes. Nous sommes toujours prêts à offrir nos poitrines en bouclier pour l'Europe.

Les alliés s'apprêtent à livrer la civilisation au viol des bêtes féroces. Ne comprennent-ils pas, surtout les Anglais, que les capitulards, ce sont eux?

La chose paraît si folle qu'une compagnie entière de la « Leibstandarte Adolf Hitler » refuse d'y croire, décide d'aller attaquer Ivan pour bien lui prouver que rien n'est fini et part en chantant :

Wo wir sind da ist immer vorne
Und der Teufel der lacht noch dazu. Ah! ah! ah!
Wir kämpfen für Freihet
Wir kämpfen für Hitler

Nous sommes toujours là en avant
Le diable en rit avec nous. Ah! ah! ah!
Nous combattons pour la liberté
Nous combattons pour Hitler...

Van Houten nº 1 pense que les carottes sont cuites :

— Haupstrumführer, j'ai un plan terrible! Avec vous, en bagarrant au minimum nous pouvons filer en Espagne. J'ai un itinéraire au poil...

Au poil... je ne sais pas. Plein d'audace, assurément. Je sais d'expérience que ce sont ces plans condamnés au départ qui réussissent le mieux.

Je crois toutefois que le mieux est d'éviter de se faire ramasser par Ivan.

A Lilienfeld, on lui a encore flanqué une telle déculottée qu'il ne bronche plus, nous laissant décrocher sans se manifester.

A marches forcées, je conduis mon groupe jusqu'à Liezen, à travers un tel flot de réfugiés que lorsque surgissent deux jeeps suivies de plusieurs « command-cars » surchargés de G.I's, il nous est impossible d'ouvrir le feu

sans provoquer un massacre chez les civils. Les Américains n'ont pas l'air de penser une seconde que nous aurions tiré. Ils sont sûrs d'eux à en crever. Un lieutenant ordonne que nous déposions les armes automatiques en tas. Un homme sur dix peut conserver son Schmeisser, tous les officiers leurs armes personnelles.

Avant d'obtempérer, je lui demande si les SS que nous sommes bénéficient du même régime que les prisonniers de guerre.

— Naturellement, me répond-il, vous êtes des soldats comme ceux de la Wehrmacht... Continuez jusqu'à Mauerkirchen, vous serez en règle.

En règle avec quoi ?

Nous continuons en bon ordre. Les Américains que nous rencontrons portent des foulards bleu ciel autour du cou. Leurs uniformes sont neufs. Leur laisser-aller de types trop bien nourris est choquant, provoquant. Leur façon de mâcher le chewing-gum exaspérante.

Van Houten me confie :

— Ivan va les mettre au pas en moins de deux...

J'ai toujours au côté ce fameux pistolet « Beretta » que je trimballe depuis l'entrée en campagne sans m'en être jamais servi. La dernière bonne occasion de l'étrenner. Ma main étreint la crosse froide. Un tel accablement m'a déjà gagné que je n'ai plus la force d'aller jusqu'au bout de mon geste de désespoir.

Nous sommes parqués à Altheim dès le 20 mai 1945, dans une prairie entre deux cours d'eau. Un troupeau de vingt-sept mille Waffen SS. Sur les hauteurs, des chars, canons braqués sur nous. Naturellement, des sentinelles à profusion. Le camp d'Altheim est placé sous le commandement du lieutenant Goldenberg.

La vie morale étant ce que l'on peut facilement deviner, la vie physique devient vite insupportable. Vingt-sept mille hommes entassés sur l'herbe, sans abri, sans couverture, subissant les intempéries avec pour y faire face *un pain pour trente hommes par jour, rien d'autre.*

Au début, les privilégiés furent ceux qui étaient au bord de l'eau. La masse des autres ne pouvant absolument pas bouger. Il s'établit rapidement un système de troc : une montre pour deux pains étant le tarif de base.

Les nuits sont froides. Le jour, il pleut. Un fin brouillard stagne au-dessus de nous qui baignons dans la fange.

Bien vite arrive le pire. Ces hommes héroïques se mettent à enlever leurs décorations, à arracher les têtes de mort des casquettes, les runes et insignes SS pour les troquer contre n'importe quoi qui puisse se manger. Un brave troque le badge d'argent établissant qu'il a risqué sa peau dans plus de cinquante combats à la baïonnette contre une tablette de chocolat. Celui-là la plaque avec le « dix » des chars russes qu'il a fait sauter pour un pain. La Croix de Fer vaut cinq pains. Pourtant, il y a là ceux de la « Leibstandarte Adolf Hitler », de la SS Wiking, de la SS « Hitler-Jugend ». Ils ont connu les pires misères, les plus dures épreuves mais n'ont pas su résister à la plus importante, à la dernière.

Jamais je n'aurais pensé que des Allemands puissent se conduire comme cela. La déception est grande. A la vérité, ils me dégoûtent profondément. Je les ai appréciés dans une difficile conquête, je les méprise de ne pas savoir vaincre leur défaite. Il faut dire que pour moi, depuis mon enfance, la plus belle image de cavalier, la plus noble, sera toujours celle de Vercingétorix sautant à bas de son destrier pour déposer ses armes aux pieds de César, sauvant ainsi les Arvernes du pire sans rien perdre de sa dignité de chef.

L'encombrement est tel qu'en plus de mille humiliations nous sommes pratiquement dans l'obligation de déféquer les uns contre les autres. Au bout de dix jours, nous vivons dans une véritable fosse septique, au milieu des excréments délayés par la pluie. Une matinée de soleil

rend l'air irrespirable. Ceux du bord de l'eau s'en tirent un peu mieux. J'ai réussi à m'en approcher.

Le géant Van Houten nº 1 garde encore une petite provision de son précieux humour. Il a trouvé une formule qui lui donne toute satisfaction :

Hier tout en haut
J'étais le roi du cacao
Aujourd'hui tout en bas
Je suis le roi du caca...

Les plus jeunes maintenant mangent de l'herbe souillée, font la chasse aux vers de terre qu'ils avalent crus.

Pitié ou dérision, les nègres de faction abattent des chiens et nous les lancent. Ils ne tombent jamais par terre. Ils sont lacérés, dépecés, dévorés bien avant.

Aujourd'hui, un colonel américain accompagné d'une W.A.C. ose pénétrer dans notre cloaque merdeux. Cet homme est d'une témérité ou d'une inconscience folle. La W.A.C. semble bouleversée.

Elle porte un appareil photographique perfectionné. Malgré l'insistance du colonel, elle n'ose pas s'en servir. Ils parviennent jusqu'à moi. Le colonel paraît outré de ce que je porte encore ostensiblement toutes mes décorations. Moi qui m'en suis toujours foutu, je trouve que justement le moment est venu de s'en targuer, de les faire briller au soleil, une manière de faire revivre ceux que l'on a oubliés dans la distribution. Les meilleurs. Les morts. Et pas morts pour se faire délivrer un certificat de courage momentané. Morts pour avoir voulu vivre libres dans un pays libre.

D'une gifle, le colonel fait tomber ma casquette.

— Sale gangster, enlevez-moi ces ordures!

Je ne bronche pas, mes yeux fixés dans les siens à le faire trembler de rage contenue.

— Il faut que vous emportiez un souvenir de cette visite... Le colonel tend la main vers ma Croix de Fer.

Je l'arrête d'un mot :

— Voyou!

Je lui crache le mot en pleine figure avec quelque chose de parfaitement bien expectoré.

Magirescu me tire par le bras.

La W.A.C. entraîne le colonel interloqué qui s'essuie le visage, sans arrêt, du revers de la manche.

Magirescu, les Van Houten, d'autres, veulent me dissimuler sous un autre uniforme au centre de notre magma. Me rechercher équivaut à retrouver un carpillon particulier quand on vide un étang d'un hectare.

Je refuse tout net. Toute la journée, j'attends le châtiment. Il n'y en a pas. Je crois que je peux remercier cette W.A.C. inconnue. Merci, Madame.

Dans la nuit, des coups de feu nous font souvent sursauter. Ce sont des sentinelles qui s'amusent.

— Je te parie que je l'ai du premier coup?

— Cinq dollars que non...

Le soldat arme sa carabine, vise un prisonnier, une détonation. S'il a placé la balle en pleine tête, il a gagné.

On tue l'ennui et les hommes comme on peut.

Quand nous en sommes à dix-sept paris gagnés, c'est-à-dire à dix-sept captifs assassinés, sans que cela affecte le moins du monde le gentil lieutenant Goldenberg, un événement considérable se produit. Une agitation inhabituelle règne à l'entrée du camp. Des coups de sifflets, des ordres, des coups de gueule intempestifs s'entrecroisent. D'où je suis, je ne vois rien. Van Houten, qui a été témoin d'une partie de l'incident, vient me raconter :

— Drôle de ramdam... Un de leurs grands chefs a été averti de ce qui se passait ici : Le général Patton. Il est venu voir en personne. Son enquête faite, il a vidé Goldenberg sur-le-champ. Il est parti comme un dingue en jeep vers le poste de garde le plus proche. On l'a vu dégainer un énorme colt et gueuler :

— Et maintenant, quel est le foutu rascal qui veut faire un concours de tir avec moi? Je suis leur homme!

Tous les types baissaient le nez. Ils chiaient dans leur

froc. On a raté un sacré duel. Vrai, ce Patton c'est un soldat... Un vrai!

Van Houten a tout dit. Patton est un soldat. *Un vrai.* Ne supportant pas que l'on maltraite des soldats ayant fait leur devoir de soldats.

Dans l'heure, il a dissous le camp.

Mes respects, monsieur le général Patton.

CHAPITRE XXVIII

D'un camp à l'autre. — 25 ans de prison. — Encore zéro, colonel Dan Ionesco.

Tandis que les autorités militaires élaborent un plan d'évacuation en plusieurs convois, comme par miracle un ravitaillement à gogo nous submerge. On nous inonde de délicieuses boîtes de rations américaines. Hélas! l'expérience des anciens ne peut se faire entendre. De très jeunes SS, plus affamés que des loups — certains s'évanouissent, tombent d'inanition plusieurs fois par jour — dévorent avec une telle voracité que quelques centaines d'entre eux va mourir dans les quarante-huit heures.

Je fais partie d'un convoi de huit mille prisonniers. Terminus : l'ex-camp de concentration nazi d'Ebensee. D'anciens déportés, « droit commun » ayant refusé leur rapatriement sous divers prétextes et redoutant d'affronter la justice de leur pays au retour, nous prennent violemment à partie. Une sauvage bastonnade s'abat sur nous. Il y a plusieurs victimes. Une douzaine de furieux en veulent particulièrement à ma peau. Je ne m'en sors que grâce au sacrifice d'un colosse roumain, Staub. Il s'interpose entre les coups qui me sont destinés et moi. Un énorme gourdin se brise sur ses reins. Le coup m'eut tué. Le géant Van Houtent me fait un rempart de l'autre côté. Je passe sans trop de dégâts. Ma course a bien failli

s'arrêter là. Nos gardes menacent de tirer. Tout rentre dans un semblant d'ordre.

On commence à nous classer selon nos nationalités. Il y a peu de Roumains mais cela me permet de retrouver le brigadier Nastase, du 2e Calarashis. Il ne peut malheureusement pas me donner de nouvelles de nos camarades dispersés.

Les Américains nomment un Hongrois commandant du camp : le lieutenant-colonel Ney, qui se prétend descendant du maréchal d'Empire. Ils font de moi un commandant de régiment. Je peux obtenir à mes côtés la présence permanente de Nastase en qualité d'ordonnance. La nourriture est décente. Chaque homme touche un petit paquet de quatre cigarettes par jour. Nastase, gros fumeur, se prive quotidiennement du sien pour me l'offrir. Un Calarashi reste toujours un Calarashi en toutes circonstances.

Dans ce « camp des étrangers servant dans l'armée allemande », je remarque plusieurs Français de la division « Charlemagne ».

Fin juillet nous sommes transférés à Steyer, dans une caserne d'artillerie. Il y a un manège. Je vois tourner des officiers américains dont la monte laisse fort à désirer. Moi aussi je me fais l'effet d'un cheval tournant en rond, à qui on aurait interdit de galoper vers les chemins menant aux horizons perdus.

Le capitaine du camp vient me demander fort poliment de retirer de mon uniforme les insignes et les décorations :

— Vous pourrez bientôt circuler en ville en toute liberté pour veiller à l'exécution des travaux de déblaiement des usines bombardées. Il faut éviter toute provocation...

Voilà qui est raisonnable. J'obtempère aussitôt. Les conditions de vie, ici, me laissent rêveur. Le capitaine m'a attribué un appartement refait à neuf avec salle de bains, une chambre contiguë étant réservée à Nastase. Dans la journée, une jeep me conduit sur les chantiers. Je m'arrête quand je veux prendre un café...

Le plus souvent, le capitaine américain prend son dîner au mess avec moi. Un dîner musical, animé par un orchestre tzigane. Des tziganes membres des Waffen SS division « Hungaria » et « Hunyadi ».

— Je ne comprendrai jamais rien aux conceptions racistes du IIIe Reich! avoue le capitaine.

La vie de château a ceci en commun avec la vie de chien qu'elle ne dure jamais bien longtemps...

Octobre. L'automne n'a pas pour vertu principale de rendre follement gai... Nous le fûmes encore moins en débarquant au camp de Wegsched lorsque le responsable, un nommé Osterreicher, nous fit savoir en se frottant les mains qu'il établissait des fiches pour tous les SS afin qu'aucun n'échappe aux juges.

— Minimum, vingt-cinq ans de prison, mes salauds! annonçait-il joyeusement...

Le camp était parfaitement bien gardé. De nombreux dignitaires de la SS, de la Waffen SS réunis ici nous valaient des mesures de sécurité implacables. Difficile de s'enfuir. Je fis immédiatement part à Nastase de l'obligation qui nous était faite : nous évader au plus vite...

Le confort de Steyer me coûtait cher. L'amollissement du bien-être après tant d'épreuves ayant endormi ma méfiance, l'idée même de ce que j'allais devenir n'effleura jamais mon esprit. A se laisser-aller ainsi, on paye cher un jour ou l'autre.

J'étais en train de concocter un plan d'évasion délirant quand Nastase bondit dans ma chambre :

— Domnul Capitan, il y a une commission roumaine dans la cour. Ils viennent nous délivrer!

— J'en doute, Nastase... j'en doute!

J'en doutais et j'avais bien raison.

Le premier à passer devant cette commission de rapatriement, ce fut moi.

J'entre dans le bureau. Je tombe au garde-à-vous. J'aurais aussi bien pu tomber le cul par terre : en face de moi, le colonel Dan Ionesco en personne.

Son œil charbonne, s'agrandit. Il croit voir en moi un spectre.

— Émilian... Je ne suis pas heureux de vous revoir. Croyez-le! (je le crois sans peine).

« Toutefois, je ferai mon devoir envers vous comme

envers les autres. Vous vous êtes trompé. Soit. Tout le monde peut se tromper. L'heure est venue de la réconciliation nationale. Nous saurons oublier. Revenez avec nous en toute quiétude. Souffrez que je ne vous serre pas la main...

D'abord je ne souffre pas, au contraire. Ensuite, s'il m'avait tendu la main, il prenait la mienne en pleine figure, ce faux-jeton!

Dans le couloir, je croise l'adjoint de Dan Ionesco, le commandant Radu Ilyescu. Il m'entraîne à l'extérieur, loin des oreilles indiscrètes :

— Je suis ici pour faire ce que j'estime être mon devoir. En faisant semblant de jouer leur jeu, je peux beaucoup. Émilian, il y va de votre peau. Ne rentrez pas. Ne rentrez jamais. Les Soviétiques et le nouveau gouvernement avaient fait de vous un héros disparu au combat. La « Pravda » vous a présenté comme un héros légendaire de la cavalerie, décoré par Staline. Votre mère a reçu vos décorations. Et puis, voilà qu'on vous entend sur l'émetteur de radio-Vienne raconter pourquoi vous êtes passé aux Allemands avec vos hommes, prêchant l'anticommunisme plus violemment qu'aux beaux jours du L.A.N.C... Vous les avez ridiculisés. Vous êtes trop populaire, désormais, pour rester en vie.

J'ai trouvé un excellent moyen pour vous sauver ainsi que ceux de vos camarades ayant tout à craindre des communistes. Je vous inscris d'office sur les listes de rapatriement... Ne vous occupez pas du reste. Faites-moi seulement confiance.

On présenta donc à Österreicher une liste de quarante-deux Roumains à rapatrier, réclamés par leur gouvernement. Dont moi. Il signe la décharge. En route pour la gare. Là, le commandant Radu Ilyescu remet au chef de convoi roumain une liste de vingt-sept Roumains volontaires réels pour rentrer au pays. On fait l'appel. Les vingt-sept sont bien là. Tout est en règle. Ils montent dans les wagons. Le train part...

Nous restons quinze hommes sur le quai. Quinze hommes libres, libérés officiellement par les autorités d'occupation.

Encore une fois, le méprisable Dan Ionesco a été joué. Le nouveau larbin des Bolcheviks, le pourvoyeur du bourreau, a raté son mauvais coup. Même la trahison ne lui a pas appris l'habileté!

CHAPITRE XXIX

Camp N° 63. — Simon Wiesenthal. — Mister Fox. — La C.I.C., c'est ça l'autre combat. — L'A.C.R.A.S. — Le Homard. — Émilian contre Émilianof. — Je vous serre la pince.

Je crois que tout le monde sera d'accord : il y a quelque chose d'odieux, de déplacé dans ce terme de « personnes déplacées ». Comme si l'on pouvait bouger des êtres humains ainsi que des pions. Qu'étions-nous, au juste ?

D'une part des Juifs, rescapés des camps de concentration, d'autre part des réfugiés russes, cosaques, hongrois, tchèques, serbes, polonais, roumains et Volksdeutsche (1) se refusant tous à subir le joug communiste.

Les camps se multiplient autour de Linz qu'ils ceinturent de leur misère, de leur détresse morale. Les Roumains sont réunis au camp n° 63.

Voici donc venus les nouveaux temps du refus, bien que la tentation soit forte de rentrer au pays.

Les réfractaires sont tous de petites gens avec une majorité paysanne gouvernée par une foi absolue, en son Dieu et l'amour de la patrie. Je trouve vite une nouvelle raison de vivre à me battre pour eux n'ayant jamais eu le goût de me battre pour moi.

Nous vivons dans des baraquements. La promiscuité

(1) Volksdeutsche : ressortissants allemands installés en dehors des frontières du Reich. Notamment en Roumanie, Hongrie, Yougoslavie, Russie, Pologne, etc.

est épouvantable. Des familles entières d'une douzaine de personnes, souvent plus, vivent séparées les unes des autres par de tristes couvertures grisâtres de la Wehrmacht tendues sur des ficelles, d'un mur à l'autre. Malgré une multiplicité d'aides extérieures, la situation reste critique sur le plan alimentaire. Quant à l'hygiène, mieux vaut ne pas en parler. Les femmes cherchent avec âpreté des emplois auprès des Américains : cuisinières, femmes de ménage. Beaucoup en trouvent. L'Amérique est riche, rien ne lui coûte. Les emplois sont surtout recherchés parce qu'ils permettent aux heureux élus de ramener des vivres. Les G.I's sont généreux. Les stocks pas très bien gardés... Un fructueux marché noir s'instaure avec les civils autrichiens. Les « cours d'échange » sont donnés par le camp d'Ebelsberg. Une grande caserne de Waffen SS a été mise à la disposition des Juifs désireux de gagner Israël. Là se situe le centre du « marché noir ». La terre promise ne se gagne pas avec rien. Je ferais comme eux si celà devait me rendre mon pays.

Au camp 63, nous avons souvent la visite d'un nommé Simon Wiesenthal (1). Il recherche l'amitié des Roumains ayant été internés dans les camps de concentration nazis, notamment des « Gardes de Fer », afin de rassembler le maximum de documentation sur les SS importants qu'ils ont vu vivre devant eux, avec leurs goûts, leurs tics, leurs signes particuliers, leurs manies, leurs vices. Il recueille le moindre élément avec les soins précautionneux d'un entomologiste passionné.

Des missions étrangères rendent fréquemment visite aux réprouvés dont je suis. Pour les déraciner un peu plus, on leur suggère :

— Venez donc défricher la terre chez nous... Au Canada, en Argentine, au Vénézuela, en Australie...

On promet le Pérou à de pauvres gens qui n'ont pour seul trésor que la patrie perdue. Certains cèdent, non pas à l'illusion de profits magiques mais surtout pour éloigner leurs enfants des horreurs de la guerre ; de la répression, dans le cas d'un retour au pays.

Volontairement, je suis devenu directeur de l'école primaire du camp 63. Avec une passion profonde j'enseigne

(1) Surnommé plus tard « Eichman-Jäger », le fameux chasseur de SS à travers le monde.

aux enfants l'histoire de la Roumanie, moins comme je l'ai apprise à l'Université qu'à la manière dont me la contait Oncle Dimanche. Les résultats sont excellents. Au fond de moi, je sais qu'ils seraient encore meilleurs si je ne mettais pas une telle impatience à vouloir tout leur apprendre en même temps. J'ai toujours l'impression que, demain, je ne serai plus. Impression curieuse, jamais ressentie sur le front où pourtant ma vie était constamment menacée.

Côté enfants je fais de mon mieux, mais et les parents ? Pour eux, j'ai une idée : les réunir en un mouvement destiné à maintenir pures les traditions de la race, à nous dresser de toutes nos forces contre le communisme, à résister par tous les moyens.

Pour commencer, chaque fois que l'occasion se présente, au moindre prétexte je tiens meeting sur meeting. Je parle, je parle. On m'écoute. Les auditoires se font de plus en plus nombreux. Avant chaque discours nous chantons l'Hymne national, n'en ayant pas d'autre à opposer à *L'Internationale*. Les communistes en profitent pour faire de moi un suppôt du roi Michel, l'Hymne national et l'Hymne royal ne faisant qu'un, naturellement... Nous continuons à le chanter de bon cœur, quitte à faire savoir « urbi et orbi » que le roi ne gouverne que sa propre faiblesse. Comment pourrions-nous avoir quelque chose de commun puisqu'il supporte passivement l'oppresseur russe ?

Mon activité déplaît. Les menaces pleuvent.

Début mai 1946, un commandant U.S. me réveille à l'aube. Il fait l'inspection de ce qui me sert de logis, accompagné par trois M.P. menaçants, P.M. au poing. Dans sa main jaillit brièvement l'éclat métallique qu'il réempoche vivement. Mon identité à moi est plus longuement passée au crible. Apparemment rassuré par mon attitude, il demande aux trois M.P. de l'attendre dans la cour. Les nerfs à vif, j'étudie mieux maintenant le commandant. De taille moyenne, à peu près dans les trente-trois ans. Il sourit toujours pendant que je parle. Et je parle, trois heures durant, pour lui raconter ma vie. Il me l'a demandé. Ses cheveux blond-roux donnent à son teint une inquiétante blancheur. Écureuil ou renard ? Auquel des deux ressemble-t-il le plus ? Je n'arrive pas à en décider. C'est lui-même qui va trancher :

— Mon vieux, des types comme vous, nous en serions fiers aux États-Unis... Je vais contrôler quelques points importants pour la bonne règle, mais je crois pouvoir être sûr de vous ou alors je ne m'appelle plus Fox...

Il se lève :

— Ne vous inquiétez pas... Tout ira bien. Si quelque chose se complique, demandez Mister Fox. J'arrangerai ça. A charge de revanche!

La C.I.C. à travers le rusé Mister Fox vient de montrer le bout du nez.

Il aura fallu longtemps à ces Américains pour comprendre leur erreur. La guerre qu'ils n'ont pas voulu assumer complètement en raccompagnant aux moins les Russes jusqu'à leurs frontières naturelles, ils sont obligés de la reprendre dans l'ombre. Avec cette différence que maintenant, par la vertu de leurs bons offices, de Yalta et Podsdam réunis, la bonne moitié de l'Europe vit dans les fers, réduite en esclavage par les tzars rouges.

Avec une ardeur nouvelle je continue d'organiser des meetings, des réunions d'information. Les communistes tentent plusieurs fois de me casser la figure. Rien à faire. Mes amis m'assurent une protection si vigilante, si affectueuse, que ce serait leur faire injure de les traiter de « gardes du corps ». En fait, à travers moi, ils veillent sur la « voix » du pays. Elle ne doit pas s'éteindre. Quand il le faut, ils font les étincelles nécessaires.

Les communistes roumains enragent. Leur propagande pour faire rentrer les paysans émigrés tombe à l'eau. Les efforts qu'ils déploient malgré d'énormes moyens, les promesses prodiguées restent sans effet. Plutôt la mort en exil que le paradis soviétique.

. . . .

Vers le 15 août 1946 un soldat U. S., plus exactement un officier à en juger par la qualité de son uniforme, sans signe distinctif d'unité ni de grade, vient me visiter. Glacial, il se présente :

— Je m'appelle Thurner... Mon ami Mister Fox souhaiterait que vous m'accompagniez. Il désire vous voir. Naturellement, vous n'êtes pas tenu de me suivre. Je suis également chargé de vous faire savoir qu'après vérification, tout ce que vous avez déclaré à Mister Fox est tenu pour exact. En aucun cas vous ne connaîtrez le moindre ennui venant de nous...

Mystérieux, mais correct.

Je décide de le suivre.

Disons simplement que l'entrevue se déroule dans les locaux de la C.I.C.

Mister Fox m'offrit un gros cigare « dutch masters », mordit d'un même coup de dent dans le bout du sien et dans le vif du sujet :

— Mister Émilian, vous les connaissez mieux que moi, depuis plus longtemps. Aidez-nous, nous vous aiderons. Je ne les aime pas plus que vous. Disons que vous les avez combattus mieux que moi. Voulez-vous continuer à le faire avec nous ? Réfléchissez. Vous savez où et comment me joindre...

J'ai marché longuement dans la ville. Toutes sortes d'histoires me revenaient en mémoire. Fils d'officier, officier moi-même, de la race des cavaliers, de ceux qui chargent l'ennemi en face, au soleil, en pleine lumière, croyant presque encore au jugement de Dieu, allais-je souiller ma blanche armure de ce mot qu'on lance comme un crachat : Espion ?

Homme d'action, peu fait, on s'en sera aperçu, pour l'intrigue ou la compromission, il ne me semblait pas que les ténèbres fussent un champ de bataille à ma mesure. Par contre, mon action se limitait à des paroles. Je commençais à rabâcher les mêmes à tout propos. Seul fait positif : conserver un vif sentiment national anticommuniste chez les D.P's.

Cela n'était pas vraiment combattre...

Le hasard me fit rencontrer un officier allemand avec lequel j'étais et reste encore toujours très lié. L'intimité entre nous était suffisante pour que je lui fisse part de mon cas de conscience. De son côté, la confiance régnait assez pour qu'il me parlât de ce qui était alors un super-secret hors états : une organisation allemande sous les ordres du général Reinhard Gehlen commençait son activité. Depuis peu Gehlen et son état-major, rentrés d'un long stage d'information et de formation aux États-Unis,

s'installaient sur le territoire de l'Allemagne fédérale. Naturellement sous la coupe des services américains, mais en volant de leurs propres ailes avec une autonomie totale.

Les Américains prenaient un risque énorme. Ils ne devaient que s'en féliciter.

Je savais quelles étaient les qualités de courage, d'honneur de Reinhard Gehlen. Quant à mon ami allemand il avait des états de service sur le front, remarquables.

Et moi qui faisais la fine bouche.

Pas question de leur donner une leçon d'honneur, encore moins de courage, à ces grands soldats. Ce qu'ils acceptaient de faire, je me devais de l'accepter aussi, quitte à effacer ma petite imagerie d'Épinal personnelle d'un esprit attardé. J'allais donc « travailler » pour les Américains comme on dit dans les mauvais romans d'espionnage. En fait, j'allais surtout employer le dernier moyen encore dans mes cordes pour combattre les ennemis du monde libre, les maîtres esclavagistes les plus répugnants de tous les temps.

« Travailler pour les Américains » ne fut pas facile.

Empêcher les infiltrations communistes dans le monde libre, connaître leurs intentions réelles, leurs bases secrètes de départ, voilà quel était mon contrat.

Avant que je dise « oui », les Américains ont des « gestes ». Grâce à eux, je peux acheter des ronéotypes destinées à multiplier largement des informations en provenance de la Roumanie asservie. Une aide efficace me permet même d'éditer un journal « ROUGE, JAUNE, BLEU », organe de liaison des Roumains en exil.

Mais, curieusement, quand je décidai de passer à l'action directe avec eux, à moi de me débrouiller, de faire mes preuves...

Étant complètement ignorant en matière d'espionnage, il m'apparut heureusement vite que la notion de « secret » restait primordiale. Pour conserver au mieux ce « secret », il fallait un cloisonnement rigoureux. Les agents ne devaient connaître que moi, le plus souvent s'ignorer entre eux. J'usais d'astuces suffisamment efficaces pour ne pas les révéler encore. Cela vous empêchera de m'apprécier comme il convient, mais tant pis... Il y en a d'autres à qui ça couperait le goût d'apprécier quoi que ce soit dans les

délais les plus brefs. Bien qu'on puisse en douter, je n'en parvins pas moins à constituer mon réseau en dehors des sympathisants connus de mon action. La sécurité jouait à plein. Les Américains, ne s'étant souciés que de leur effort de guerre contre les Allemands, ne connaissaient rien aux habitudes, aux mœurs, aux langues, aux dialectes de l'Europe Centrale. Autre mystère impénétrable : les Slaves. Par conséquent, leurs services de renseignements nageaient dans des eaux trop dangereuses. Fatales quand ils s'y risquaient trop avant. Pourtant, il leur fallait savoir comment les Russes s'organisaient derrière le rideau de fer. Les lieux de concentration de leurs forces armées. Leurs équipements. D'une façon rigoureusement exacte, bien entendu.

L'état-major U. S. imaginait facilement, à raison, qu'Ivan pouvait parfaitement un jour prochain s'amuser à repousser ses toutes nouvelles frontières jusqu'à Copenhague, Biarritz, Lisbonne.

Mister Fox me demanda simplement de lui faire connaître ce qui se passait en Roumanie sur le plan stratégique. Il le fit avec un détachement extrême, allant jusqu'à oublier les « frais de mission ». Une mise à l'épreuve comme une autre, mais fort gênante.

Je prépare soigneusement « l'affaire ». Un ancien officier des gardes-frontières établit un itinéraire de pénétration en Roumanie, idéal, avec des relais tout à fait sûrs. Il y a un seul agent d'intervention, relayé par un autre au bout d'un certain nombre d'heures de silence, dans la mesure où je donne un nouveau « feu vert ».

Cet agent, agissant seul, ne connaîtra aucun ennui et obtiendra une réussite exemplaire. En un temps record il revient avec le dispositif complet, l'ordre de bataille précis et la nomenclature totale des troupes soviétiques d'intervention stationnées en Roumanie. Avec les noms des officiers jusqu'à ceux des commandants de bataillon inclus ! Un état des armes, la quantité exacte des munitions, le chiffre des réserves en carburant et jusqu'aux plaques minéralogiques de tous les véhicules !

Il connaissait également le nombre de chars d'assaut neufs, usagés, hors d'état.

De plus, il avait posé d'excellents jalons pour une action sur place efficace, si l'opportunité se présentait.

Mister Fox en eut le souffle coupé... En récompense,

il m'autorisa à réunir légalement les réfugiés roumains de même opinion.

Je jette les bases de l'A.C.R.A.S. (Association Chrétienne des Roumains de Haute-Autriche) reconnue officiellement. Un excellent tremplin pour la défense de nos idées.

. . . .

Le « service » commence à bien fonctionner. Par la ruse, j'arrive à faciliter l'évasion de Roumanie occupée de plusieurs compatriotes importants. On me laisse agir à ma guise. Naturellement, je communique tout ce que nous découvrons à nos amis américains. Le manque de subsides paralyse nos efforts. Finalement, il devient un stimulant. Comment ne pas être fiers de notre action si efficace à partir de nos propres moyens? Toute dignité retrouvée, nous organisons mission sur mission avec un égal bonheur et sans perdre un agent!

En Roumanie, les Soviétiques ont formé une brigade spéciale, sorte de brigade anti-gang destinée à éliminer physiquement la pègre Bucarestoise. Parmi celle-ci, de nombreux gangsters, escrocs, voleurs, proxénètes, s'étaient engagés pendant la guerre, formant à un moment donné seize compagnies dites « UNITÉ DE SARATA ». Beaucoup, par leur courage au feu, leur esprit d'abnégation, se réhabilitèrent complètement. Ils n'en furent pourchassés qu'un peu plus impitoyablement par les Russes. Usant d'innombrables « ressources » propres au « milieu » ils traversèrent la frontière en fraude, venant se mêler au flot des réfugiés roumains bloqués en Autriche.

Au cours d'une petite fête donnée par l'A.C.R.A.S., l'un d'eux propose son concours et obtient un remarquable succès de chanteur, ovationné par tous. Je reconnais en lui Troznitoro le « roi des cambrioleurs », dit également « le Homard » tant pour son goût des bons dîners où il apprécie particulièrement ce crustacé, que pour son

efficacité à la pince-monseigneur... Agé de vingt-cinq ans, mince, svelte, élégant, ce moderne Arsène Lupin compense une abominable paresse par un cœur d'or, distribuant généreusement le fruit de ses rapines aux malheureux moins habiles que lui. En Autriche, les circonstances lui délivrent une sorte de « passeport moral » :

— Avec ce « marché noir », tout le monde est devenu voleur. Je me convertirais bien, seulement personne ne me fait confiance.

Il eut une idée.

A Ebelsberg, au camp juif, capitale des trafics, l'argent coulait à flot. Ce n'était pas dans ses méthodes, mais le « Homard » y réalisa un hold-up parfait. Il eut le mauvais goût de récidiver et se fit prendre avec deux comparses, les victimes échaudées ayant créé un habile système d'auto-protection. Ce second « hold-up », il ne l'organisa que pour avoir distribué son premier butin aux plus déshérités des réfugiés. Dans le camp 63, on lui accordait donc les plus larges circonstances atténuantes.

Mister Whinter en personne vint m'avertir de l'arrestation des trois gaillards.

— Cela ne me concerne pas. Tant pis pour eux...

Toujours aussi froid, l'homme de la C.I.C. me suggère :

— Ce Troznitoro est un as dans sa spécialité. Lui et ses camarades se sont remarquablement battus sur le front russe, avec les Unités de Sarata. Malheureusement, ici, ils vont en prendre pour vingt-cinq ans...

— Ils l'ont bien cherché!

— Sans doute, mais je demeure personnellement persuadé que, mieux employés, leurs talents donneraient d'excellents résultats...

Je commence à le voir venir. De fait, il annonce la couleur aussitôt :

— Mon cher Émilian, à Amstetten, dans leur zone, les Russes ont installé une centrale de la N.K.V.D. fonctionnant un peu trop bien à notre goût. Un homme dans la place nous a communiqué des plans précis. Maintenant, il ne peut aller plus loin. Si quelqu'un pénètre dans le saint des saints, arrive à percer les coffres, ce sera un coup de maître...

Je trouve le projet insensé. Pénétrer dans la gueule du loup avec le passif de ces trois gaillards, mieux vaut se tirer une balle dans la tête...

— Vous en parlez à votre aise! rétorque Whinter. Si vous aviez vingt-cinq ans de prison à purger, sans doute consentiriez-vous à prendre des risques. Allez au moins leur soumettre ma proposition si vous ne voulez pas la plaider... Ah! j'oubliais... A votre place, j'en ferais une affaire personnelle, de cette affaire. Savez-vous comment s'appelle le responsable de la centrale N.K.V.D. d'Amstetten ? Je vais vous le dire. Il s'appelle Émilianof.

Émilian contre Émilionof, vous ne trouvez pas ça excitant, vous ?

Je me rends donc à la prison de la Mozartstrasse, à Linz. On m'a ménagé une entrevue avec Troznitoro dans un local tranquille. Je lui ai apporté une cartouche de « Philip Morris » et un flacon de « Tsuica ».

Le « Homard » est déprimé. Pour la première fois il s'est fait prendre. A main armée, ce qui est plus grave.

— On ne doit jamais quitter sa spécialité, soupire-t-il. N'empêche que je n'ai jamais volé que des voleurs... Il n'y a pas de vraie justice!

Le bon moment pour lui proposer le cadeau empoisonné de Whinter. Empoisonné, mais tout à fait dans les cordes du « Homard ».

Troznitoro m'embrasserait les mains :

— Vous me sauvez la vie...

J'ai bien peur, au contraire, de l'avoir condamné à mort. Il m'affirme que ses deux complices le suivront en enfer. Je n'en demande pas tant.

Pour ne pas éveiller les soupçons, nous décidons avec Whinter que je devienne l'avocat de Troznitoro. Ainsi, quand je le veux, j'ai un motif de le voir en prison. Bien isolés, nous combinons l'affaire.

Pénétrer dans une centrale de la N.K.V.D. l'oser est une chose. Le faire, une autre...

Ce qui me divertit beaucoup c'est l'anticommunisme réel du « Homard » et de ses acolytes. Ils mettent un cœur de patriotes à l'organisation du coup.

Naturellement, les perspectives d'échec sont grandes. Il reste beaucoup trop d'imprévus probables dans notre plan.

Conscients de ce qui les attend en cas d'échec, ils réclament des ampoules de cyanure pour se supprimer.

Mister Fox m'avoue :

— Je n'osais pas vous le proposer...

. . . .

L'affaire se déroula de nuit dans la zone russe. Tout ce que je peux en dire, c'est que nos trois « agents très spéciaux » pénétrèrent par effraction dans l'immeuble soigneusement gardé par huit agents soviétiques en civil, fracturèrent deux coffres dont un réputé inviolable.

Ils rapportèrent dix kilos de documents, dont l'ensemble des fiches « d'informateurs » travaillant pour les Russes en zone américaine... et ailleurs!

Une énorme partie de l'édifice échaffaudé par le Renseignement soviétique s'écroulait. Il leur faudrait des années pour compenser ce désastre.

Mister Fox me félicita chaudement :

— Je vois avec plaisir qu'Émilian a eu la peau d'Émilianof...

En quoi il avait certainement raison car on n'entendit plus jamais parler du chef de la N.K.V.D. d'Amstetten.

Quinze jours plus tard, je recevais une carte postale d'Amsterdam, sans signature. Simplement ce texte :

« *Je vous serre la pince...* »

La C.I.C. avait tenu sa promesse.

CHAPITRE XXX

Pressé par la Presse. — Le Docteur Wolf. — Mon frère Marcel. — Ma mère. — On ne fait pas la peau du diable... peut-être est-ce bien dommage!

En 1948, par mesure de sécurité, il me faut quitter le camp 63. Je change sans cesse de domicile car, indiscutablement, les communistes veulent m'éliminer. L'homme le plus acharné à ma perte est un renégat, le docteur Ivor Nagy, ex-militant national-socialiste hongrois, dirigeant de l'organisation des *Volksdeutsche* du sud de la Hongrie dont le siège était à Vesprem.

Beau garçon de trente-cinq ans, intelligent, cultivé, excellent orateur, il a retourné sa veste immédiatement après le 8 mai 1945, se mettant à la disposition du commandant des troupes soviétiques en Autriche, installé à Baden bei Wien. On lui a confié l'organisation d'un comité progressiste anti-fasciste pour les *Volksdeutsche* de l'Autriche entière, dans toutes les zones d'occupation.

De ses bureaux de la Schönbrunnerstrasse nº 235, il cherche à gagner des éléments « Volksdeutsche » à la cause communiste, à recruter les meilleurs comme agents de renseignement, à convaincre les autres de regagner leur pays d'origine.

A l'inverse, je les sollicite par le canal de l'A.C.R.A.S. pour notre propre cause.

Les heurts sont fréquents, nombreux. Non seulement je dois faire face à la propagande du docteur Nagy et de ses sbires mais il me faut également résister à l'action vio-

lente menée directement par les services de la N.K.V.D. dont la centrale de Amstetten a une revanche à prendre. Une « antenne » a été installée par leurs soins à Urfahr en face de Linz, de l'autre côté du Danube.

Les communistes m'attaquent également par voie de presse, ayant à leur disposition plus ou moins avouée plusieurs grands quotidiens.

Le « DIE NEUE ZEIT » est dirigé directement par l'office N.K.V.D. d'Urfahr. Le 6 octobre 1948 il publie :

« *Une nouvelle organisation fasciste s'est constituée hier à Linz dans les rangs des D.P's (Personnes Déplacées). L'opinion publique démocratique a protesté violemment contre cette entreprise. Il s'agit d'un comité central qui s'efforce de créer parmi les D.P.'s une espèce d'union des paysans. Depuis des mois, des réunions secrètes ont lieu à Linz avec la participation d'étrangers fascistes. En qualité de représentant des Slovaques participant à ces réunions on trouve l'ancien officier SS Rossler; du côté roumain, le capitaine SS Ion V. Émilian qui est en réalité le patron de cette union des paysans, puis Gheorghiu, chef de la Garde de Fer et Hubalek, chef du comité d'assistance aux Roumains...* »

« OSTERREICHISCHE ZEITUNG » organe officiel de l'armée soviétique en Autriche du 27 janvier 1949 s'indigne :

« *...Déjà en mai 1948 a eu lieu à Linz un meeting soi-disant « comité d'unité roumaine », comité composé d'officiers des Waffen SS roumains et de fascistes. Ce meeting a été une provocation à l'égard de la République populaire roumaine. Cette fois-ci, les fascistes roumains ont mobilisé les D.P's sur le thème « solidarité contre le communisme et lutte pour la libération de la Roumanie ». Les meneurs sont des personnages qui se sont déjà fait connaître depuis le scandale de « l'union des paysans », notamment le capitaine SS doktor Émilian...* »

La veille le « NEUE ZEIT » insistait :

« *...Le meeting au cours duquel la République populaire roumaine a été attaquée en des termes indescriptibles démontre dans quelle mesure l'insolence des fascistes étrangers s'est accrue sous la protection de certains patrons étrangers... Les fascistes n'ont pas même demandé une autorisation à la police autrichienne pour tenir leur réunion...* »

« DER ABEND » de Vienne vient en renfort :

« *...Depuis quelques jours l'organisation fasciste roumaine Acras a organisé des élections dans les camps D.P. de Haute-*

Autriche, afin de faire élire cinquante-sept délégués pour une assemblée représentative. A cette occasion, le fameux capitaine SS Émilian a tenu des discours incendiaires contre la nouvelle Roumanie... »

«...Beaucoup de D.P's et de Volksdeutsche travaillant dans les grandes usines de la Haute-Autriche ont donné leurs voix, à l'occasion des élections pour les chambres de travail, aux candidats des listes nazies dont le chef est Émilian, ancien Hauptsturmführer, préfet de la Roumanie fasciste. Nous apprenons que l'Acras a réussi à embrigader six mille Volksdeutsche de Roumanie, seulement en Haute-Autriche. Émilian est connu pour ses agissements au sein du comité de liaison et des fascistes des pays de l'Est. Il dispose de troupes de choc qui terrorisent les camps D.P's. »

Par la suite, mon nom fut cité plus d'une centaine de fois, généralement sous le label « le fameux bandit SS Émilian ». Cela ne m'empêchait pas de continuer à bien faire de toutes mes forces. Tout en n'étant pas dupe : les communistes allaient de l'avant, ils gagnaient du terrain un peu plus chaque jour dans le monde. L'opposition à leur système est d'une grande faiblesse. Les occidentaux pensent, croient faire de la politique. Tout ce qu'ils réalisent, en fin de compte, ce sont des succès politiques. Autrement dit : rien!

Les communistes, eux, font de la stratégie et obtiennent d'authentiques succès stratégiques qui sont autant de nouvelles bases de départ pour de nouvelles entreprises stratégiques. Ainsi, ils avancent sans cesse...

J'ai toujours pensé que l'essentiel était de tenir devant eux, qu'un jour ou l'autre, l'accumulation de petits moyens ferait un grand barrage.

Je multipliais les actions, les réunions d'information aussi où je dénonçais les tares fondamentales du communisme et ce qui se passait vraiment dans les pays écrasés sous la botte bolcheviste.

De Roumanie, plusieurs personnalités politiques du monde des arts s'étaient échappées par les bons offices de mes réseaux. Des évasions eurent lieu dans les geôles rouges. On ne retrouva jamais les détenus enfuis.

Sur le plan du renseignement, nous obtenions des résultats spectaculaires. Ne pouvant ni me circonvenir, ni m'abattre ils usèrent alors d'un moyen répugnant, tout à fait dans leur style :

Mon frère Marcel Émilian, comédien renommé, fort aimé par les Bucarestois, très différent de moi, ne s'étant en tout cas jamais occupé de politique, fut provoqué par une jolie femme, Francisca Christian :

— Un homme est arrivé de Linz avec des nouvelles de ton frère et un message qu'il ne remettra qu'à toi...

Naturellement depuis la fin de la guerre et le début de mes nouvelles activités, je m'étais complètement abstenu de reprendre contact, de quelque façon que ce soit, avec ma mère, ou avec mon frère, et les tenais dans l'éloignement du pestiféré que j'étais devenu. A Linz, je vais jusqu'à me dire complètement brouillé avec eux. Nous ne partageons pas les mêmes idées...

Depuis toujours ma mère, mon frère et moi nous nous chérissons tendrement, aussi Marcel, fou de joie à la pensée d'avoir enfin de mes nouvelles, se fit accompagner par un ami, l'ancien capitaine aviateur Gheorghe Stefanesco, qui d'ailleurs n'entra pas dans la maison, mais attendit par discrétion dans la rue...

L'impitoyable destin avait tendu son piège Calea Calarashi nº 25 chez un certain Rosanide, le 5 avril 1949.

Calea Calarashi!

Arrêté sur place, mon frère ne nia pas une seconde qu'il vint chercher un message de moi. Il ne le pouvait pas. Francisca Christian affirmant que c'était bien le but de cette visite chez une personne que Marcel ne connaissait pas, à qui il n'avait rien à dire.

Le crime était de taille : « un message de moi ».

En sortant, les policiers arrêtèrent également le pauvre Gheorghe Stefanesco (1) malgré ses protestations.

. . . .

Des « agents doubles » s'empressèrent de me faire connaître l'événement, également que si j'allais à Bucarest affirmer l'innocence de mon frère, on le relâcherait...

— Que m'arrivera-t-il, à moi?

— Revenez à de bons sentiments, faites-le savoir et vous retrouverez votre place dans la vraie Roumanie...

(1) Gheorghe Stefanesco fut pour son « crime » condamné à vingt-cinq ans de prison. En fait, personne n'entendit plus jamais parler de lui.

Mister Fox me dissuade d'aller me jeter dans la gueule de l'ours. J'en sais trop pour passer de l'autre côté. Enfin, il est certain que le sort de mon frère n'en serait guère amélioré. Au contraire, les interrogatoires, les confrontations, les « lavages de cerveau » iraient s'amplifiant.

— Tenez bon! Tant qu'il est vivant il représente quelque chose pour eux... Si vous y allez, vous ne ferez vite que deux cadavres.

Je sais qu'il a raison. Je n'en endure pas moins les pires tortures morales, me débattant à la manière d'un insecte dans une toile d'araignée, prisonnier des sentiments les plus contradictoires.

Je continue le combat en prenant un luxe de précaution.

Début octobre, je déménage encore une fois pour aller habiter une chambre mansardée, à l'hôtel des Trois Couronnes. Située à l'extrémité du bâtiment, elle présente l'énorme avantage de m'ouvrir un passage facile sur les toits en cas de nécessité. Pratiquement, personne ne connaît mon adresse. Un jour, l'on frappe à ma porte. J'ouvre. Un homme est planté là, jovial, la main tendue :

— Bonjour Monsieur Émilian, je suis le docteur Wolf...

Je l'étudie en vitesse tout en le priant d'entrer. Ses yeux obliques trahissent le faux-jeton. Il est roux. Un visage rond. Un petit ventre. Dans la quarantaine, portant costume gris et petit chapeau tyrolien.

— Vous avez eu mon adresse facilement, docteur Wolf?

— Oh, oui! Tout le monde vous connaît, ici.

Tiens, tiens...

Il hésite un peu :

— Je vois que ma visite ne vous surprend pas. Les X... vous en ont averti?

— Non! pas du tout... A qui ai-je l'honneur?

Herr Doktor Wolf m'éblouit d'un sourire éclatant :

— Je suis leur gendre, voyons!

Les X... sont des amis roumains intimes. J'ai beaucoup gâté leur fille unique quand elle n'était qu'une enfant et j'ai appris qu'elle s'était mariée à un Allemand. Serait-ce ce docteur Wolf?

Il le prétend en effet. Officier dans la Flak, en garnison en Roumanie il a rencontré Mlle X... Il a pris feu. Avec une tignasse rousse comme la sienne, je le crois sans peine. Mais elle? Tomber amoureuse de ce repoussoir? L'amour étant souvent aveugle, admettons-le.

Herr Doktor Wolf m'invite à déjeuner dans un des meilleurs restaurants de la ville. Bourré de shillings, de cartes d'alimentation, c'est un vrai festin qu'il m'offre. Mon verre, à peine vidé, est à nouveau rempli. J'apprends qu'il est représentant de commerce. Plein de bonnes intentions, avec ça!

Ayant l'honneur de connaître un grand patriote comme moi, il veut m'aider.

— Pourquoi ne pas aller ensemble ce soir à la « Rosenstube », nous en parlerions?

Pourquoi pas!

Vers les 23 heures, je le retrouve à la « Boîte aux Roses ». Le champagne coule à flots. Il ne me refuse rien. Nous parlons de la Roumanie. En gros, il a l'air de bien connaître. Mine de rien, je glisse :

— Où étiez-vous cantonné?

— A Tartochecte...

Pas de chance, la Flak était à Pucheni...

— Et l'adorable Flavia X..., votre belle-mère, toujours aussi gaie?

— Toujours! A Bucarest, j'adorais l'emmener danser avec nous. Une fête que sa compagnie...

Je pense bien! En tout cas elle ne risquait pas de lui marcher sur les pieds. Elle est paralysée depuis plus de dix ans!

Le lendemain, avec les précautions d'usage, je vais voir Mister Fox :

— On m'a lancé un hameçon gros comme ça...

— Mordez-y. Avalez-le jusqu'à la gorge.

Un homme de la C.I.C. est mis rapidement dans le circuit. Wolf existe bien. Très exactement Doktor Karl Wolf, domicilié Mariahilfergürtel nº 7-13. Téléphone 23-1-77. Célibataire. N'est marié qu'au N.K.V.D. Mission spéciale : kidnapper Émilian, le conduire vivant en zone russe.

Wolf téléphone de temps à autre :

— Je vous cherche, assure-t-il, un job digne de vous...

Sans doute l'a-t-il trouvé car, le jeudi 27 octobre 1949, il me donne rendez-vous le soir au café Gœthe. Sa voix traduit une certaine nervosité. Il a peur que je ne vienne pas.

— Allez-y, faites-moi confiance, demande Mister Fox.

J'y vais.

Herr Doktor Wolf est sur des charbons ardents. Je ressens physiquement sa nervosité. Nous commandons des cafés. A peine sont-ils servis que je suis appelé au téléphone :

— Émilian ?

Le temps de répondre « oui », on a raccroché. Je retourne à la table. Je vois Wolf détourner son regard tandis que je porte ma tasse de café à mes lèvres.

Je me ravise.

— Maître d'Hôtel, deux cognacs !

— Pas pour moi, soupire Wolf.

— Un seul, alors...

Je n'ai pas touché au café. L'heure passe, le temps se traîne. L'affaire qu'il me propose paraît mirifique. Malgré l'heure tardive, aller voir le bailleur de fonds lui paraît tout indiqué. Ne nous attend-il pas ?

Allons-y ! Mais je me suis fait longtemps prier.

— J'ai ma voiture dehors.

En effet une grosse « Opel » noire stationne, chauffeur au volant. Je monte, suivi de Wolf.

Des hommes se ruent, Colt Cobra au poing. Ceux de la C.I.C. Je vois sur le pas de la porte du café Mozart s'enfuir une femme rousse tandis que les agents pénètrent à l'intérieur, ramassent dans la salle deux agents connus de la N.K.V.D. : Rudolf Pierre, Ladislas Sehols, Kurt Mivka le troisième, se fait coincer aux lavabos.

Dans la malle de l'Opel on trouve deux « silencieux », des cordes, des menottes. Sur le docteur Wolf une drogue dont il a versé quelques gouttes dans le café que je n'ai pas bu. Si je l'avais fait j'aurais éprouvé un malaise, puis de violentes nausées. J'aurais été aux lavabos. Là m'attendait Kurt Mivka avec sa seringue. Une piqûre annihilant ma volonté. Je les suivais tranquillement. Le tour était joué... je montais en voiture sans discussion. Destination : la zone russe et la N.K.V.D., Office Spécial de Urfahr.

Ces messieurs ont la langue bien pendue. Dans les quarante-huit heures, trente-sept femmes sont arrêtées ainsi que trois cent deux hommes. Un sensationnel coup de filet.

Au commandement soviétique de l'Armée rouge à Baden-Baden, qui a prêté l'Opel, c'est la tempête. A la N.K.V.D. de Vienne où le docteur Burger fait régner la terreur, tout saute !

On a trouvé chez Herr Doktor Wolf un document de soixante-sept pages dactylographiées contenant mon portrait psychologique parfait, ma préférence pour les femmes blondes plutôt que brunes, les vins doux, les liqueurs, plutôt que les alcools secs, mes soixante cigarettes par jour, mes cafés trop sucrés, les heures coutumières de mes levers et couchers, les établissements et personnes fréquentés. Tout en bas du document, soulignée à l'encre rouge, cette mention : NOTE IMPORTANTE : *semble protégé par une certaine chance.*

Il faut croire que Mister Fox, lui, n'y croit pas tellement à cette chance, car, à moins que ce ne soit pour l'aider, il m'attribue six gardes du corps à plein temps.

La N.K.V.D., ne parvenant pas à m'atteindre directement, me porte un coup au cœur bien dans sa manière : fin novembre, on « juge » mon frère. Plus exactement on le condamne à mort. Je n'y vois qu'une nouvelle forme de pression.

A peine eut-il le temps de graver à la pointe d'une dent de fourchette dans le plâtre d'un mur de sa cellule :

« *Frères roumains, un Roumain meurt pour vous...* »

Marcel Émilian.

que le 13 décembre 1949, en compagnie du lieutenant-colonel Dan Tetorian du 9e Roshiori, du commandant Mihai Éliade du 2e Calarashi, mon frère Marcel Émilian était fusillé dans la cour de la prison de Jilava, à Bucarest. A l'endroit même où fut également assassiné le maréchal Antonesco. Comédien, mon frère n'eût pas à jouer la comédie de l'innocence. Il l'était complètement.

Je l'affirme solennellement ici. Son meurtre ne fut qu'un acte délibéré pour me contraindre à renoncer à mes activités anticommunistes. Je sais qu'il les a nargués de son sourire en marchant au supplice.

Je suis fier de lui.

. . . .

Depuis, je me bats toujours. De toutes mes forces. Eux, ils tentent de m'abattre. De toutes leurs forces. Début janvier 1950, des amis me cachent à l'endroit le plus inattendu. Les communistes ne peuvent s'attendre à me voir l'utiliser comme cachette...

Malgré une foule de précautions, un soir, je suis certain d'être suivi. Je me dirige vers un de mes refuges Mariahilfer Strasse (zone française). Une grosse voiture noire débouche en trombe, me coupe la route. Des mains se tendent, me happent... J'arrive à repousser la portière, bondit dans un couloir. Ils descendent à cinq. Me tirent comme un lapin. Au pistolet. Je ne suis jamais armé. Cette fois, je vais y avoir droit...

J'entends une autre voiture arriver, freiner violemment. Mes agresseurs s'enfuient, poursuivis par des gendarmes français. Un se sauve par l'escalier, pénètre de force dans

un appartement. Du balcon, il tente de passer sur un toit voisin. Un gendarme l'ajuste calmement. Tire. L'homme bascule, vient s'écraser dans la rue. A mes pieds. Un gibier de choix : l'agent no 1 de la N.K.V.D., Beno Blum, spécialiste des rapts de V.I.P.

. . . .

Je m'ingénie — le plus souvent, avec succès — à saper leurs efforts de pourrissement, de domination des hommes libres. On me conseille vivement de prendre mes distances avec l'action directe. Je refuse. Il faut bien que quelqu'un se batte. Nous ne serons jamais trop pour cela. Jamais assez.

. . . .

Le 23 août 1953, j'ai la joie de publier le no 1 de mon journal *Stindardul*. Organe strictement indépendant. Lui aussi va combattre pour la libération du pays. Je suis de plus en plus certain que les efforts faits par les Roumains dès 1918 dans leur lutte à outrance contre le bolchevisme trouveront un jour leur juste récompense : une Roumanie libre dans une Europe unie.

En 1955, l'Autriche voit son territoire libéré par toutes les forces occupantes. Mister Fox me conseille de déménager avec mes archives. Les Français me proposent une aide très sérieuse. Après des pérégrinations mélo-dramatiques, je découvre en 1956 à Trauchgau (Bavière) un refuge idéal. Sorte de chalet-pension de famille, isolé, perdu dans la montagne, que ses propriétaires ont fermé pendant la guerre. Je le loue dans des conditions avantageuses. Ici, je suis en pleine nature sous la haute protection des sapins.

J'ai pris tant de précautions que ma piste doit être perdue depuis bien longtemps.

Effectivement, elle semble l'être.

J'arrive à porter des coups très durs aux Russes. J'effec-

tue de nombreux voyages. Mes absences sont très fréquentes. Il n'empêche qu'à un de mes retours, au moment où je me crois insaisissable, j'ai la surprise d'être accosté à ma descente de train par un commandant de gendarmerie. Me prenant à part dans sa voiture il m'explique en cours de route qu'un officier du S.D.E.C. français, travaillant sur tout autre chose, est tombé par hasard sur une affaire ne le concernant pas directement mais qu'il a révélée par solidarité de sentiments anticommunistes :

— On va vous enlever cette nuit!

Moi qui me croyais enfin presque tranquille! Une chose est certaine, je ne vois pas très bien comment ils pourraient m'enlever maintenant. Le commandant m'apprend qu'un dispositif de sécurité est en place. Tout est encerclé par plus de cent gendarmes.

Les agents soviétiques ne se sont-ils pas méfiés de la souricière? Ne l'ont-ils pas détectée? Ont-ils voulu tenter leur chance? Peut-être n'avaient-ils pas le choix. Vers minuit, une fusillade en règle éclate. Tous sont arrêtés. Des membres du S.E.D. (P.C. d'Allemagne Orientale, Gouvernement de Pankov). Ils reconnaissent être sous les ordres directs d'un colonel russe. Sur leur chef on trouve le plan précis des lieux d'habitation.

Je lui demande :

— Et vous deviez me conduire où?

Il n'hésite pas :

— Les ordres étaient de vous abattre sur place et de s'assurer consciencieusement de votre mort.

Ce qui, en langage clair, signifie : une balle dans la nuque.

. . . .

Je pensais n'avoir plus rien à perdre que la vie, une formalité sans beaucoup d'importance.

J'avais oublié quelque chose.

Pas eux.

N'oubliez jamais, je vous en conjure, qu'ils n'oublient jamais rien.

En 1962, ma vieille maman habite toujours Bucarest. Ils lui ont pris tous ses biens, fusillé son fils, éloigné l'autre : moi, le monstre. Si bien qu'elle ne peut jamais parler de son Nello à qui que ce soit.

Quand on la provoque à ce sujet, avec cet humour froid qui la caractérise si bien, elle répond :

— Laissez-moi tranquille, laissez mon fils Ion dormir en paix. Il est mort en héros le 17 janvier 1945. Staline l'a décoré de la Médaille de la Victoire. J'ai la médaille dans un tiroir...

Maman a quatre-vingt-six ans. Condamnée à vivre dans une pièce-placard sans soleil. Elle ne sort qu'une fois par jour pour aller chercher son lait au « centre de distribution » à quelques pas.

Elle habite Stefan Mihailaniu, nº 4, une rue si étroite que les voitures ne l'empruntent pour ainsi dire jamais.

Un jour, pourtant, une voiture l'attend.

Une grosse voiture noire de la sécurité.

Quand maman traverse, la voiture s'élance. Il y a un petit craquement sec, comme lorsqu'un oiseau vient se briser contre un pare-brise.

Ma petite maman est toute cassée.

La voiture s'est sauvée. Les voisins ont dit :

— Mon Dieu, ce n'est pas possible!

Si, justement, avec eux tout est possible.

Ne l'oubliez jamais.

Il n'est pas inutile de rappeler que de 1955 à 1965 la République Populaire de Roumanie a pour dirigeant Gheorghiu Dej, l'homme dont j'ai défendu la liberté et celle de ses camarades cheminots devant les tribunaux royaux d'exception en 1933, lors du procès des émeutiers de Grivitza. Je leur ai même sauvé la vie.

La reconnaissance de ce grand chef d'état vient de s'exprimer, en faisant écraser une vieille dame de quatre-vingt-six ans dans la rue.

Drapeau de sang, poing de haine, les communistes ont bien choisi leurs symboles.

. . . .

Je continue ma course, cavalier solitaire des ténèbres. Il le faut bien.

Il y a seulement quinze jours, une jolie dame, après s'être donné beaucoup de mal pour m'approcher, a empoisonné mon café. Cela ne m'a pas empêché de dormir...

On achève bien les chevaux! Moi, on me rate toujours...

Ceux du 2e Calarashi disaient :
— Il a la « Piele de Drac »...
Revêtir « la peau du diable » sur terre, n'est-ce pas déjà griller en enfer ?

Je pense trop souvent qu'il aurait fallu bien peu de chose, simplement qu'un seul général roumain digne de ce nom s'élève le 23 août 1944 contre l'infamante trahison gratuite, et selon toute probabilité, malgré la défaite, la Roumanie serait aujourd'hui libre dans l'honneur.

Il a suffi au contraire des intrigues d'un seul Damaceanu, de la main tendue à l'ennemi héréditaire pour que vienne le temps de l'esclavage.

De plus en plus fréquemment, je tends l'oreille afin de bien entendre la voix. Celle qui me délivrera des ténèbres pour m'envoyer galoper dans ces vertes prairies où même les chevaux n'ont plus à supporter que l'homme qu'ils se choisissent.

Je suis prêt à bien entendre le dernier commandement. Celui auquel nul ne peut désobéir.

Peut-être, justement, pour que tout puisse enfin commencer :
— *descalecare...*

FÜRSTENFELDBRUCK
Janvier 1973

AUVERS-sur-Oise
Noël 1973

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

LES CAVALIERS DE L'APOCALYPSE

TROISIÈME PARTIE

LE CAVALIER DE L'OMBRE

Achevé d'imprimer le
20 février 1974 sur les
presses de l'imprimerie
Bussière, Saint-Amand (Cher)

— N° d'imp. 1826. —
Dépôt légal : 1er trimestre 1974.
Imprimé en France



collection

le poing de la vie

Chaque vie d'homme, ou presque, est marquée de moments particulièrement exaltants, ou dangereux, ou aventureux, ou tragiques. Un peu comme si, soudain, dans des vies terriblement quotidiennes, le destin frappait sur la table un grand coup de poing.

Nous avons décidé de vous offrir, sous le sigle **« collection le poing de la vie »** *les récits de moments extraordinaires, que nous aurons choisis et trouvés pour vous.*

Les Editeurs.

OUVRAGES DISPONIBLES DANS LA COLLECTION « LE POING DE LA VIE »

Christian Malbosse
LE SOLDAT TRAQUÉ (24e mille)

André Hurtrel
LE GROSS FILOU

Gabriel Longo
L'ENFER D'UN PRÊTRE

Commandant Charles Hora
DEBOUT, LA LÉGION ! (Prix des Vikings)

Edouard Laurens
MA GUERRE SECRÈTE EN CHINE

Paul Terlin
LA NEIGE ET LE SANG

André Sernin
FRANC-TIREUR EN UNIFORME

Jean Kay
LES FOUS DE GUERRE

Des hommes et des chevaux lâchés au galop dans un gigantesque conflit, n'ayant pour bouclier que leur réciproque tendresse et pour se réchauffer de l'hiver russe que la buée de leurs souffles mêlés . . .

Des chevaux et des hommes qui vont vivre d'amour, soudés les uns aux autres par les sangles de la tradition calarashi, ce corps de cavaliers-volontaires faisant presque de l'homme et du cheval un être unique.

Pendant cinq ans, ces hommes et ces chevaux affronteront, poitrails nus et torses découverts, toutes les rigueurs de la guerre, livrant la dernière charge de cavalerie de l'histoire et ne cédant pas d'un pouce devant la fantastique ruée des chars T 34 . . .

Des chevaux incomparables ! Ne savaient-ils pas distinguer à grande distance entre les bruits de moteur des avions amis ou ennemis ? Des hommes sans pareils, renouvelant les exploits des Daces chers à Alexandre le Grand.

Ces centaures du XXe siècle, ce sont les « CAVALIERS DE L'APOCALYPSE » qui chevauchèrent jusqu'au Caucase et faillirent, avec les Cosaques, aller se perdre en Afghanistan, le paradis des chevaux et des hommes libres.

Celui qui les commanda accepte enfin de conter leur épopée, cette merveilleuse histoire d'amour entre des chevaux et des hommes.

LES CAVALIERS DE L'APOCALYPSE

73.1057.6